REVUE

DES

DEUX MONDES

LV[e] ANNÉE. — TROISIEME PÉRIODE

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LV[e] ANNEE — TROISIÈME PÉRIODE

TOME SOIXANTE ET ONZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15
—
1885

PROPOS D'EXIL

Août 1883.

I.

... En m'éveillant, je regardai la fraîche mousse sur laquelle j'avais dormi. — Elle était semblable aux mousses de France, et il y avait aussi des graminées fines rappelant celles des bois familiers où j'ai vécu enfant, à l'ombre de très grands chênes, sur un sol pierreux, favorable aux bruyères...

C'était au pied d'un vieux petit mur, dans un recoin très ombreux.

Et il n'avait non plus rien d'étrange, ce bas de mur contre lequel s'appuyait ma tête ; il était comme ceux des maisonnettes de nos villages; autrefois blanchi d'une couche de chaux à la manière campagnarde, — maintenant tout verdi, avec des fougères dans les trous... Sans doute quelque cabane abandonnée, isolée au milieu d'une région touffue d'arbres. (Autour de soi, on devinait les profondes épaisseurs vertes.)

— Et j'eus la sensation complète, pendant deux secondes, la sensation du *pays*, avec le charme de nos étés de France ; l'illusion d'un de mes réveils d'enfant, dans quelqu'un de nos bois...

... Pourtant ce grand vent qui passait dans les branches, qui passait toujours, ce grand vent était bien chaud, et charriait des senteurs inconnues... Puis j'entendis près de moi gémir la mer, — et, au-dessus de ma tête, un autre son, — un son des plages lointaines, — me jetant tout à coup dans un monde confus de souvenirs d'ailleurs... Alors je regardai en haut... Dans la lumière excessive

de ce ciel, un cocotier, monté sur sa tige longue, tordait ses grandes plumes échevelées...

Cela, c'est une tristesse, un bruissement, particuliers aux plages d'Océanie, — et il me vint, pendant un autre instant rapide, le ressouvenir poignant de mille choses tahitiennes, déjà oubliées, hélas! — effacées... Je me relevai, me demandant : Est-ce que je suis là?.. — Mais non, mes yeux rencontrèrent le haut de ce petit mur, qui m'avait rappelé les villages de France : je vis qu'il était festonné étrangement, tout hérissé de cornes et de griffes, de formes baroques et mystérieuses, rongées par le temps; — et un monstre de porcelaine, perché sur le rebord du toit, me regardait avec un rictus chinois...

La Chine! la lointaine Chine! j'y étais donc! — C'est dans quelque recoin perdu de la grande terre céleste, que je dormais là, tranquille, de ce sommeil d'été...

Oh! alors j'eus un regret déchirant de nos beaux étés de France, de ces belles années, les dernières peut-être de ma jeunesse, qui vont être consumées ici loin de tout ce que j'aime, de tout ce que j'ai aimé.

... Endormi près de la vieille pagode, déjà familière, qui est là, isolée dans l'île verte, et où les pêcheurs viennent prier Bouddha de remplir leurs filets. — Et sans même ouvrir les yeux, je retrouve dans ma mémoire la grande baie aux montagnes sombres qui renferme cet îlot vert; et aussi l'intérieur de cette pagode des bois, avec ses idoles, ses trois ou quatre petits monstres, vieux gnomes pleins de salpêtre, qui sommeillent là dans l'humide obscurité.

Comment y suis-je venu, dans ce pays de Tourane, au bord de la mer de Chine?.. Et quand sortirai-je de cet exil?..

Je me rappelle à présent... Cela s'est fait très vite : un ordre de départ arrivé comme un coup de foudre, un beau jour de printemps. Il y avait la guerre par ici, et vite il a fallu tout quitter, aller s'embarquer à Brest, partir sans regarder derrière. Après une semaine agitée, de préparatifs, d'adieux, arriva le jour de l'appareillage; on fit à bord le grand appel solennel des départs, tandis que les côtes bretonnes s'effaçaient derrière nous dans les lointains infinis.

Puis la mer devint plus bleue, le ciel plus limpide, le soleil plus chaud; et l'Algérie apparut, et, comme toujours, m'enivra.

Très courte, très fugitive, cette relâche à Alger, avant l'enfer jaune d'Asie.

Ce charme algérien, il est fait pour moi de mille souvenirs d'une époque passée de mon existence; et puis de senteurs d'Afrique, de

mille choses indicibles et insaisissables, qui sont dans la lumière et dans l'air.

Le jour, les flâneries douces à l'ombre, ou bien les courses comme autrefois, sur des chevaux de spahis, avec l'ami Si-Mohammed. Et la nuit, en haut, dans la ville mauresque, mystérieuse et blanche sous la lune, les petites flûtes arabes gémissant pendant des heures leur tristesse stridente sur les mêmes notes éternelles, avec un grand bruit de tambours, — la seule musique qui me charme encore, à présent que je me suis lassé des harmonies raffinées...

Puis nous traversâmes encore des eaux tranquilles et bleues jusqu'à Port-Saïd, — grand pêle-mêle de toutes les nations d'Europe, avec un fond d'Égypte et des infinis de sable.

Très vite passa l'isthme de Suez, les sables étincelans des pays de Moïse, les mirages, les caravanes sur les berges, — et nous descendîmes la Mer-Rouge.

Et la chaleur augmentait, et le bleu du ciel se ternissait de sable, et on ne respirait plus. C'était en juillet; une grande brise de fournaise nous poussait de l'arrière. La nuit, les étoiles changeaient, la Croix du Sud montait lentement dans notre ciel ; et je la saluais avec une émotion de lointain souvenir.

Enfin nous entrâmes dans l'Océan-Indien, par brise égale, temps tiède et pur. Le calme se faisait en nous-mêmes sur les déchiremens du départ, — et l'effroyable distance augmentait toujours...

... L'île étonnante de Ceylan, entrevue par grand vent, sous un ciel noir... La terre y était jonchée des feuilles et des fleurs tombées de la voûte immense des arbres ; la terre y était mouillée par des pluies de déluge; les nuits y étaient chaudes et sombres, et la senteur irritante du musc emplissait l'air. — Un trouble sensuel et lourd, jeté le soir par des yeux indiens, par des femmes aux bras de bronze cerclés d'argent, qui marchaient avec des tranquillités de déesses, vêtues de draperies roses...

Après, revint encore la vie saine et reposante de la mer, le grand apaisement du large qui efface tout ; nous faisions route sous voiles vers Malacca, et c'était chaque jour le même ciel admirablement pur, le même enchantement de lumière.

Une nuit, à une heure du matin, au milieu de ce golfe du Bengale, les timoniers avaient la consigne de me réveiller, bien que je ne fusse pas de quart : nous passions sur le point calculé où, vingt ans auparavant, on avait immergé mon frère. Et je me levai, pour aller regarder tout autour de moi les transparences bleuâtres de la mer et de la nuit.

Tout était calme, calme, cette nuit-là; la lune un peu voilée, l'horizon très profond du côté du sud. Du côté du nord, au contraire, dans la direction de cette sépulture, des nuages épais s'étaient posés sur les eaux, y faisant traîner des ombres, comme des écrans immenses.

La mousson qui nous avait poussés mourut bientôt aux approches de l'équateur, et, un soir, la pointe du royaume d'Achem nous apparut dans de la lumière dorée. Alors, sur l'eau encore plus chaude, les premières jonques se montrèrent avec leurs voiles plissées comme les ailes des chauves-souris : nous arrivions dans l'extrême Asie, nous entrions dans l'enfer jaune.

Et à Singapour, sous les grandes plantes équatoriales, commença autour de nous l'immonde grouillement chinois, l'agitation simiesque des yeux tirés aux tempes, des têtes rasées et des queues.

Rapidement nous sommes remontés dans cette mer de Chine, poussés par la mousson de sud-ouest.

Oh! cette arrivée au Tonkin, par un temps sombre et sous des torrens de pluie!.. Ce jour-là, je relevais, encore très faible, d'une insolation, la seule maladie sérieuse de ma vie, qui m'avait mis à deux doigts de mourir. C'était le matin, de bonne heure; mon matelot Sylvestre, qui me veillait, me voyant ouvrir les yeux, me dit : « Nous sommes arrivés au Tonkin, cap'taine! » — Notre navire marchait toujours, mais, en effet, par mon sabord ouvert, je voyais vaguement passer des choses d'une invraisemblance tout à fait neuve : de gigantesques menhirs gris, sortant partout de la mer. Il y en avait des milliers qui défilaient les uns après les autres; c'était comme un monde de *pierres-debout* formant des avenues, des cirques, des dédales; une Bretagne démesurément agrandie et surchauffée, — par un feu latent, car le ciel était plus noir qu'un ciel d'hiver sur le pays celtique. Je crus que j'avais le délire encore, que je voyais des choses imaginaires, un pays dantesque, et j'essayai de me rendormir.

Mais non, c'était la baie d'Ha-Long, tout simplement, une région d'un aspect assez unique sur la terre. — Cela ne dure pas, une insolation, quand on n'en doit pas mourir; le lendemain, je pus reprendre mon service et m'assurer que ce pays était réel.

Puis nous quittâmes cette rade pour l'entrée de la rivière de Hué. Les événemens se précipitèrent sous l'écrasant soleil. Il y eut la prise de Thuan-an, les trois jours de bombardement et de combat. Et après toutes ces agitations, la paix du séjour à Tourane commença pour nous. Une paix morne, accablée de chaleur, une paix

d'exil, dans un recoin perdu de l'Annam, et pour un temps indéfini.

On nous l'a donnée à garder, cette province avec ses ports. Il faudra s'y acclimater et peut-être y passer l'hiver. Hélas! quel tombeau lointain et étrange!

Tout autour de cette grande baie où notre *Circé* est mouillée, des montagnes hautes et sombres. Au fond, là-bas, s'ouvre une rivière, — et au premier tournant le village, vieux, caduc, se cache parmi les bambous frêles qui ressemblent à de grandes avoines en fleurs.

Mais je le connais si bien maintenant ce village, je l'ai tant parcouru, visité, fouillé dans ses derniers recoins, que tout m'y semble ressassé et banal. Le premier intérêt de curiosité passé, je n'aimerai jamais ce pays, ni aucune créature de cette triste race jaune. C'est bien la vraie terre d'exil, celle-ci, où rien ne me retient ni ne me charme.

Alors j'ai adopté cet îlot vert et cette ombre de la pagode. J'y viens le soir, après l'ardeur de midi, quand le soleil baisse, me retremper dans la vie silencieuse et plus fraîche des plantes; j'y viens presque toujours seul avec les matelots de mon canot; et cela les amuse, eux aussi, bien que l'île en miniature ne soit qu'un bois enchevêtré de lianes et de jasmin, où n'habitent que des singes.

Déjà nous sommes devenus très familiers de cette pagode toujours déserte; elle nous sert surtout de cabine de bain; nous y déposons nos vêtemens sous la garde des esprits, de vieux petits monstres horribles qui veillent dans l'obscurité du sanctuaire, puis nous allons nous baigner.

Et ce vieux petit temple bouddhique nous inspire une sorte de respect, malgré tout; nous n'y dérangeons rien et nous y parlons bas. — C'est qu'il y fait sombre, et puis, autour des lieux où on a longtemps prié, il y a toujours des essences inconnues qui planent. Dans les églises bretonnes très anciennes, dans tous les vieux temples de toutes les religions du monde, j'ai éprouvé cette oppression du surnaturel...

II.

1er septembre 1883.

Quel capharnaüm, ma chambre de bord! — Un encombrement de choses drôles, de bouddhas ventrus, d'éléphans; des panneaux incrustés de nacre; du thé, des parasols, des potiches et des armes. Il y a même trois crapauds, de vrais crapauds bien en vie, qui demeurent dans une cage; — c'est un procédé que m'ont enseigné

des marins anglais, pour éloigner les rats qui font la guerre à mes gants et à mes bottines. (La nuit, Sylvestre place cette cage à ma porte, et les rats, paraît-il, s'intimident, n'entrent plus.)

Surtout il y a des fleurs, en bouquets, en gerbes. Fleurs que beaucoup de belles, à Paris, n'ont jamais vues dans leurs serres, jamais senties, jamais soupçonnées, et qui leur porteraient une intime impression d'inconnu. Beaucoup d'orchidées ayant des formes d'insecte, avec des couleurs fausses et sans nom : des blancs-crème teintés de vert, des nuances aurore-pâle tournant au bleu, comme certains crépons de la Chine. Et des feuillages, et des senteurs rares! — Avec tous ces parfums, Sylvestre, un de ces matins, en venant me réveiller, me trouvera raide mort, — et cette fin-là sera bien poétique pour un pauvre rouleur de mer.

Ce sont mes gabiers qui me cueillent chaque jour ces bouquets, en allant à l'aiguade, — dans ces brousses de montagne où M. Hoé, notre interprète, dit qu'il y a *un peu monsieur tigre, et beaucoup monsieur macaque.*

20 septembre 1883.

Un grand typhon a passé hier sur Tourane, chavirant tout, jetant les toitures à bas avec les arbres, tuant du monde; — une vraie désolation.

La moitié au moins des maisons sont par terre, les gens campent sur l'herbe, ramassant les cassons de leurs bouddhas, de leurs magots.

La *Circé* a pu tenir en place, à l'abri d'une grosse montagne. Mais pendant quelques heures c'était très sinistre; cela se passait en plein midi, et on ne voyait plus rien; on entendait mugir une grande voix horrible, et la mer, émiettée, pulvérisée par le vent, fumait comme une eau bouillante.

Aujourd'hui le beau temps calme est revenu; le courant de la rivière charrie tranquillement vers le large les bêtes noyées et des débris.

C'est le soir, quand la nuit tombe, qu'on se sent perdu ici, et comme exilé à jamais.

Que c'est loin, le reste du monde!

Toujours ces teintes des crépuscules sont étranges et glaciales, surprenantes en ce pays de chaleur. Sur des ciels jaunes, livides, les montagnes qui deviennent d'un gris de fer ou d'un noir d'encre, profilent très haut leurs dents pointues avec des duretés de découpure; à ces heures-là, elles semblent gigantesques.

On comprend alors l'art de certains peintres chinois, leurs paysages, qui arrivent à des perspectives profondes avec des couleurs autres que celles de la nature, et dont le fantastique est triste à faire peur.

10 octobre 1883.

J'ai eu ce matin la douleur de perdre un de mes trois crapauds. Mon matelot Sylvestre a prononcé, avec son accent breton, ce court éloge funèbre : « Ça, c'est tous des sales bêtes, cap'taine, » — et puis il l'a emporté à sa dernière demeure avec des pincettes.

Une mauvaise période de lassitude que nous traversons tous. Nous avons bien toujours le même intérêt à lire les lettres qui viennent de France, seulement nous n'y sommes plus pour répondre. Je connais cela, et l'ai déjà éprouvé ailleurs; c'est le voile qui se tisse lentement sur les choses trop éloignées, c'est l'anéantissement par le soleil, par la monotonie, par l'ennui...

III.

Mercredi, 17 octobre 1883.

La *Saône* arrivée précipitamment ce matin, avec ordre de nous prendre la moitié de notre équipage, la *compagnie de débarquement* et l'*armement des canons de* $0^{m},15$, — les meilleurs, tout ce que nous pouvions donner; — avec recommandation de les embarquer la nuit, de cacher aux Annamites ce départ, ce grand vide à bord.

Et ils sont partis ce soir après le branle-bas. Mauvais temps, — nuit noire. Destination inconnue. Cela impressionnait très péniblement de les voir tous s'armer à la hâte, ranger leurs sacs, leurs vivres, faire leurs adieux. Tous mes pauvres gabiers, — ceux qui m'apportaient de si belles fleurs les jours d'aiguade, — s'en sont allés. J'ai reçu mille petites recommandations pour des mères, des fiancées, des jeunes femmes; les uns m'ont confié leur argent, d'autres leur montre, leurs petites choses précieuses, ne sachant pas ce qu'ils vont devenir.

Un seul officier est parti avec eux; nous nous connaissions depuis quinze ans, lui et moi, depuis l'école; nous avions vécu en bons camarades, nous accordant une estime réciproque, — et, mon Dieu! il semblait que ce fût à peu près tout. — En recevant ses recommandations, à lui aussi, son baiser d'adieu, j'ai compris que

c'était, au contraire, très solide entre nous deux, que nous étions très attachés l'un à l'autre.

Au milieu de la nuit noire, ils s'entassaient dans les canots qui les emportaient. Un cliquetis d'armes, des adieux à voix basse ; pas de cris ni de vivats, un vrai départ tranquille de braves ; — puis, plus rien que le bruit du vent et de la mer, et sur eux qui s'éloignaient, l'obscurité profonde de cette nuit d'orage. Où s'en vont-ils tous et quels sont ceux qui ne reviendront pas?..

J'ai dormi deux heures sur ce départ, jusqu'au moment où un timonier est entré dans ma chambre et m'a dit, en allumant une bougie, cette phrase éternelle qui depuis tant d'années me poursuit : « Cap'taine, il est minuit moins le quart. » Alors j'ai vu s'éclairer toute la compagnie alignée de mes bouddhas, me donnant, dès le réveil, le sentiment de l'exil, de l'extrême Asie. Je me suis levé triste, le cœur serré, pour faire le quart sur un bateau à moitié vide.

Quart de nuit au mouillage, par temps redevenu calme ; rien à faire.

« Factionnaires à l'appel ! » — On me répond qu'il n'y en a plus. C'est juste, j'oubliais ; il me faut toute sorte de combinaisons pour en trouver.

Quand ils sont à leur poste, je prends pour me distraire un livre nouveau de Leïla-Hanum, que des amis de Paris m'ont envoyé parce qu'il parle de Stamboul.

Pas de chance, moi qui ne lis jamais ; je tombe justement sur un passage, — charmant d'ailleurs, — qui me cause une angoisse de souvenir :

« ... Nedjibey voilée s'en alla seule à Sultan-Achmet ; c'était un matin de printemps, la saison fraîche où l'on vend à tous les coins de rues les fleurs parfumées des jonquilles... »

Oui, en effet, je me rappelle... tous ces marchands de fleurs et ce frais printemps. — C'était précisément la saison où il m'a fallu quitter le pays turc... Et voici que la phrase douce de Leïla-Hanum vibre lentement dans ma tête comme le son d'un glas lointain. Oh ! mon départ de Stamboul ! Comment dire ces impressions-là, si complexes, où tant de choses étaient mêlées : l'affreux déchirement de notre amour, la tristesse morte de cette grande ville de l'Islam ; et ce charme du printemps qui arrivait, ce vent tiède qui semait par les petites rues désertes les fleurs roses des pêchers... Ces dernières journées avant l'appareillage, ces heures de grâce, ces dernières courses d'adieu dans ce Stamboul où le printemps naissait, *où les fleurs des jonquilles se vendaient à tous les coins de rues*, répandant partout leur odeur suave...

— Alors j'ai fermé le livre et suis remonté sur le pont. Le bord était plus silencieux que de coutume, la nuit encore plus calme.

On entendait seulement la plainte régulière d'un malheureux qui se meurt à l'infirmerie, d'un abcès au foie, une des maladies de ce pays jaune.

IV.

Samedi, 20 octobre 1883.

Un temps tout à fait particulier, d'une chaleur douce, d'une pureté exquise. Nous partons en baleinière pour aller reconnaître Shun-An, de l'autre côté de la baie, au pied de ce défilé de hautes montagnes que les Annamites appellent : *Porte des nuages.*

Rien qu'un hameau de pêcheurs misérables, mais une toute petite pagode très jolie, fine dentelle de plâtre et de porcelaine, dans un lieu profond, ombreux, sous de grands arbres rigides et solennels, de l'espèce appelée : *Arbres à pagode.* Dans toute cette région humide, des capillaires, de variétés délicates et rares, tapissent les vieux murs.

Les gens sont laids et craintifs.

A l'entrée du village, *monsieur tigre* est figuré en bas-relief sur un grand écran de pierre; il est peint de couleur naturelle, avec des babines en crin, des yeux en cristal, — et fait, comme il est de rigueur, une grimace chinoise. De petites chandelles rouges, odorantes, brûlent à ses pieds : c'est pour le calmer, nous dit-on, parce qu'il est venu cette nuit miauler jusque dans la rue.

Une case mandarine est isolée là-bas, au milieu de ces champs de riz qui sont d'un vert plus tendre que nos blés en avril. Nous nous y rendons par d'étroits sentiers en bosse qui traversent les rizières inondées, comme en France les *levées* de nos marais salans. Les portes sont closes; c'est que ce mandarin, qui était très âgé, paraît-il, vient de mourir. La veuve, une pauvre vieille singesse plaintive, nous ouvre et nous fait entrer dans une salle basse, très ancienne, où toutes les poutres massives représentent des vampires et des monstres. Elle veut nous vendre ses lances, ses plateaux, ses potiches, ses parasols; — et nos matelots en ont leur faix d'emporter dans notre baleinière toutes ces dépouilles du mandarin mort.

Au coucher du soleil, il est temps de repartir; nous nous en allons bercés par une houle énorme que la mer de Chine nous envoie et qui vient lentement mourir dans cette baie; une fraîcheur

d'automne, toute nouvelle et vivifiante, arrive avec le soir, et le crépuscule est d'une pure couleur d'or.

Tandis que nous rentrons tranquillement à la voile, apparaît là-bas, au fond de l'horizon, le bienheureux paquebot de France, qui s'arrête en passant pour remettre nos lettres à la *Circé*. — Cela va nous compléter une bonne journée, une fois par hasard, et nous serions très gais sans le souvenir tout frais de nos camarades partis avant-hier pour l'inconnu...

Hélas! pourquoi ne nous fait-on pas marcher avec eux?

En y songeant, on a honte presque de cette sécurité de Tourane; et puis, vraiment, ce rôle de gardien de blocus, si utile qu'il soit, finit par devenir mortel...

V.

Sylvestre Moan, mon matelot, est du pays de Goëlo, comme M. Renan et mon frère Yves, — d'un hameau près de Plouherzel. Je l'avais connu jadis, par mon ami Iann le géant, alors qu'il était petit mousse et pêcheur d'Islande.

Un peu trop encombrant, c'est tout ce que je lui reproche, et encore ce n'est pas sa faute : plus haut et plus large d'épaules que ma porte n'est grande; des bras effrayans, une barbe très noire. De loin, un air terrible; de près, une jolie figure douce, douce et naïve; vingt et un ans, des yeux bleus tout jeunes; les manières, les inflexions de voix, la candeur d'un petit enfant. Lui et Tu-Duc — (le jeune chat de l'équipage, volé à Alger : une robe grise mouchetée, un air très fin, le bout de la queue et le dessous du cou blancs), — lui et Tu-Duc sont peut-être les deux du bord qui m'aiment le plus. Ils se ressemblent d'ailleurs, malgré la différence de leurs dimensions : même démarche et même dandinement câlin, l'esprit aussi peu cultivé l'un que l'autre, tous deux absolument primesautiers. De mon hamac d'aloës je les vois, Tu-Duc et Sylvestre, entrer ou sortir, l'un portant l'autre, puis vaquer à leurs petites occupations dans ma chambre, parmi les bouddhas et les fleurs, avec la même souplesse silencieuse. Tu-Duc sait sauter quand on lui présente les mains en rond. Sylvestre, lui, ne sait pas; mais il écrit à sa grand'maman, en Goëlo, ce qui doit être bien plus difficile.

Nous n'avons plus très chaud, maintenant, dans notre Tourane; en plein jour seulement, mais le soir on sent très bien l'approche de l'hiver. L'îlot vert a perdu beaucoup de ses feuilles, et l'eau est devenue froide alentour. Des pluies, des journées sombres et courtes,

comme en Bretagne les journées d'automne; c'est une tristesse que nous n'avions pas prévue. A la tombée des nuits, on a parfaitement cette impression de novembre, qui serre le cœur comme un frôlement de la mort, et on se met à songer aux bonnes veillées de France, — à des flambées joyeuses au foyer de famille...

Nous endurons, par notre propre étourderie, une foule de privations. Un dénûment complet de ces petites choses usuelles qu'on emporte de France, et que rien ne remplace quand elles sont épuisées. Plus un sou dans nos bourses, faute de communications avec le reste du monde. Et plus de savon à bord : notre linge lavé par nos matelots, dans de l'eau saumâtre, et *sentant le chinois*.

La *Circé* est devenue, par la force des événemens, un réceptacle de toute sorte de monde : blessés, convalescens, interprètes, Matas annamites, naufragés Tonkinois, pirates d'Haïnan, l'élément jaune nous envahit de plus en plus, et il faut fermer sa porte aujourd'hui comme dans un mauvais lieu. Mais c'est amusant de voir la désinvolture avec laquelle les matelots savent traiter ce peuple à longs cheveux.

VI.

20 novembre 1883.

Plusieurs choses ont eu lieu depuis dix jours, choses héroïques ou baroques, divertissantes ou bêtes, et puis, les impressions du lendemain emportant celles peu profondes de la veille, le tout a passé sans laisser trace.

Un léger typhon, qui est venu rafraîchir notre air; des gens indifférens, qui sont morts et qu'on a enterrés; des nouvelles vagues, arrivées de nos camarades de la *compagnie de débarquement*; une ambassade et des cadeaux magnifiques, envoyés par notre gouvernement, en témoignage d'alliance, au roi d'Annam. (Cela s'est égaré en route; il a fallu courir après dans les villages.)...

Aujourd'hui, calme lourd. Samedi, jour de grand lavage à bord; midi, heure de sieste où, par hasard, je ne dors pas. Dans ma chambre, *ça sent le chinois*, une odeur qui nous a peu à peu imprégnés, nous, nos vêtemens, nos bibelots, tout. Mes bouddhas, mes éléphans, mes hérons mystiques sont correctement alignés sur mes étagères, par les soins de mon matelot, comme pour une inspection.

Près de moi, le grand enfant Sylvestre fourbit consciencieusement une lampe de pagode, en tirant un peu la langue à certains momens où ça devient difficile, — dans les recoins. Par mon sabord,

on voit les hautes montagnes pointues de Kien-Cha, toujours les mêmes, avec leur air de chinoiserie; la nappe bleue de la mer reflétant le blanc soleil, et, sur ce miroir, les jonques en peuplades, — immobiles aujourd'hui comme de vilaines mouches mortes. Aucun bruit dans ce bateau, qui pourtant vibre au moindre son comme ferait une grande guitare. Par ma porte ouverte, c'est dans la batterie de la *Circé* que la vue plonge. Là, ça sent le chinois encore bien plus fort que chez moi; il y a par terre une couche d'objets étranges, de gens hétéroclites, confondus pour le moment dans le pesant sommeil de la sieste. Des sacs de soldats, des ballots de riz, des gamelles, des voiles; Tu-Duc, le chat, endormi en rond dans un gong; des matelots nus, dormant la tête sur leurs bras musculeux; des Chinois, étiques comme des fakirs, dormant tout droits et tout roides dans leur robe de soie noire; de jeunes tirailleurs annamites, aux poses féminines, peignés en bandeaux, avec un *nœud d'Apollon* sur la nuque, et coiffés d'un chapeau bergère d'une forme Watteau, attaché sous le chignon par un ruban rouge; des pirates de l'île d'Haïnan, dormant la bouche ouverte, montrant leurs dents blanches; — beaux types d'Asiatiques, ceux-ci, les longues tresses noires de leurs cheveux enroulées en turban autour de leur tête mâle; — et puis de pauvres soldats, de pauvres artilleurs blessés au feu ou épuisés par la dyssenterie, haletant dans leur sommeil de fièvre...

Et à bord tout cela travaille, les malades exceptés, pour remplacer la moitié de nos matelots que nous n'avons plus. Ce matin, à mon commandement, tout cela *virait au cabestan*, sous mes pieds, — le cabestan, l'énorme bobine qui tourne comme les chevaux de bois à la foire. — Tourne, les marins; tourne, les bergères Watteau; tourne, les Chinois empêtrés de leur queue; tourne, les Matas, les prisonniers, les pirates!.. Et ce pêle-mêle humain, indéfiniment brassé sur place, était assez l'image de ce qui se passe en grand dans cette extrême Asie...

VII.

Il y a, dans une région inhabitée de cette baie, une plaine mélancolique que nous visitons de temps en temps le soir. C'est là que dorment les morts de 1863; ils sont couchés dans cette terre rougeâtre, douze ou quinze cents Français, matelots ou soldats, emportés en un été par le typhus, lors de la première tentative d'occupation de ce pays. A peine voit-on encore les débris de leurs pauvres petites croix de bois, tombées sous les ronces et les lianes: avec

ces pluies chaudes, tout se consume ici très vite, et la nature verte y est plus dévorante qu'ailleurs.

Nos relations avec les gens de Tourane se maintiennent en apparence assez amicales. Le matin, dans la foule du marché, si nous nous mettons en colère par hasard, vite on nous fait *tchintchinn*, la révérence très humble ; alors aucun moyen de ne pas rire, et nous voilà désarmés. Avec ce peuple, vieillot et enfantin, on ne peut même pas se fâcher bien sérieusement.

De temps en temps une reconnaissance dans les baies voisines, ou bien une course en canot après des jonques suspectes ; autrement rien n'anime ces journées de blocus. L'ennui nous tient tous, et on n'entend presque plus chanter nos matelots.

VIII.

Le rêve prend ici une importance étrange, surtout pendant le lourd sommeil de midi. Il en reste ensuite des images dépareillées, incohérentes, le plus souvent fort mystérieuses, qui vous poursuivent jusqu'au soir.

Aujourd'hui je revoyais la terrasse d'un vieux domaine de campagne, — que j'aimais beaucoup quand j'étais enfant. Dans le rêve, il faisait une nuit d'été très chaude ; on dominait au loin des plaines de bruyères. Il y avait près de moi un groupe de jeunes filles qui portaient des costumes d'époques fort différentes, bien qu'elles parussent toutes à peu près du même âge.

Ces jeunes filles, c'étaient ma mère, mes grand'mères, mes grand'-tantes, très reconnaissables sans hésitation possible, bien que rajeunies jusqu'à seize ans, et vêtues de leurs toilettes surannées d'alors. Il y avait même la petite dernière venue de notre famille, qui est en réalité très jeune, celle-ci avec de longs cheveux blonds, — nullement surprises du reste de se trouver toutes ensemble, ni de me voir au milieu d'elles, et causant gaîment de choses d'autrefois.

Des vols de flamants roses, presque lumineux, passaient très haut dans le ciel, qui était pesant et sombre ; on sentait des parfums d'été très suaves. Les pierres de cette terrasse étaient disjointes, moussues comme dans les ruines, et on y voyait courir des branches de jasmins, fleurettes démodées, que les jeunes filles du vieux temps mettaient à leur corsage.

Sur la plaine de bruyères, obscure et profonde, le ciel était devenu absolument noir, noir comme un drap de deuil, et maintenant

quelque chose de sinistre, une sorte de disque blême, surgissait lentement du bout de l'horizon.

Elles dirent que c'était la Lune, qui même s'était fait attendre, et, dans leur contentement de la voir, se mirent à rire d'une manière fraîche, qui n'avait rien du rire des fantômes.

Moi, je lui trouvais une figure inquiétante, à cette Lune : en montant dans le ciel tout noir, elle s'élargissait démesurément et pâlissait toujours ; elle se dissolvait peu à peu en un grand halo diaphane, en un cerne à peine visible.

Et après celle-ci, une seconde parut, qui commença de surgir à la même place, comme sortant de la terre ; alors j'eus peur, comprenant, même dans mon rêve, que j'assistais à un bouleversement de l'éternel Cosmos...

« — Non, dirent-elles toutes ; c'était prédit dans l'almanach des astronomes ; et il y en aura encore deux autres. »

En effet, deux autres lunes parurent ensemble, — et s'évanouirent aussi en grands halos troubles, donnant une lumière pâle et tremblotante ; — j'avais vraiment très peur.

Elles riaient de moi : « Allons-nous-en, puisque cela l'ennuie. — Mais, comme il est peureux, pour un homme ! » — Et nous nous en allâmes par une allée de hautes charmilles taillées en voûte, où il faisait de plus en plus chaud et sombre ; — autant qu'on pouvait voir, c'étaient des aubépines, fleuries à profusion comme en mai.

Elles marchaient en avant, toujours aussi jeunes, toutes. Les plus anciennes avaient des robes Louis XV, ou directoire, avec des tailles attachées très haut sous les bras, — comme dans les portraits datant de leur enfance. — Et voici que la petite dernière venue, — la vraiment jeune, — accrocha tout à coup ses cheveux blonds dans les aubépines.

Elles s'arrêtèrent pour la secourir. Les boucles s'étaient enroulées comme des couleuvres autour d'une quantité de branches. C'était très long à démêler : un travail fatigant qui n'aboutissait pas et qui nous donnait encore plus chaud. Dans cette obscurité, ces mèches y mettaient de l'obstination ; il en poussait même de nouvelles qui s'entortillaient à mesure ; il y en avait, à la fin, qui s'élançaient avec un bruit de fusée pour aller se perdre je ne sais où, dans l'épaisseur des taillis.

— « Il faut couper, couper, couper ; ça repoussera, » dit une des étranges jeunes filles. (Une grand'tante que je n'ai connue que très vieille, octogénaire, mais qui était restée une personne vive, à idées brusques.)

Elle coupa tout ras ; crac, crac, crac ! avec de grands ciseaux qui étaient pendus par une chaîne à sa ceinture. Et puis la bande reprit sa route, en sautant sur l'air : *Nous n'irons plus au bois.*

Nous arrivâmes au bout du jardin, à un vieux kiosque tapissé de roses en espaliers, où elles entrèrent. Il n'y avait là que deux ou trois chaises, où s'assirent, après quelques cérémonies, les plus anciennes, — les manches à gigot et les tailles empire.

Toujours le chaud crépuscule d'été, les parfums de foins et de fleurs. Mais les jeunes filles ne chantaient plus, et leur assemblée avait pris tout à coup pour moi le caractère d'une chose extrêmement solennelle.

Celles qui étaient restées debout ouvrirent une armoire dissimulée dans l'épaisseur du mur et en tirèrent, pour me la montrer, une petite robe d'enfant qu'on avait cachée là... Relique de mort, ou présage de vie?.. Elles me la présentaient avec des sourires de mystère et de silence, et moi JE COMPRENAIS, et en regardant cette petite robe, j'éprouvais une émotion douce, tendre, si poignante et si forte que je m'éveillai...

Alors ce fut fini ; le charme rompu ; le sens brisé et pour jamais impossible à ressaisir.. Ce crépuscule d'été, ces jeunes filles, ce parfum de vieux temps, tout cela en moins d'une minute avait fui dans le monde instable et ténébreux des visions. Je retrouvais le grand jour de deux heures, ma chambre de bord et le pays d'exil.

Tu-Duc était là, qui dormait à mes pieds, et je vis aussi Sylvestre masquant ma fenêtre avec ses épaules larges : il achevait de conclure un important marché de bananes avec *La Lune*, qui se tenait dans sa pirogue à l'extérieur et dont on apercevait la grosse figure joufflue. Cette Lune (rien de commun avec celles trop nombreuses de mon rêve) est une marchande annamite, âgée de dix-huit ou vingt ans, qui vient chaque jour vendre des fruits le long de la *Circé* ; elle répond à ce nom de La Lune, que les matelots lui ont donné parce qu'elle est toute ronde.

Avec des minauderies, elle allongeait son bras potelé, sa main jaune, et voulait compter elle-même ses cent sapèques, comme pour en éviter la peine à Sylvestre. Mais lui répondait à voix basse de peur de m'éveiller : « Non pas, non ; parce que, tu comprends, toi coquine, La Lune, toi voleuse... » Et il égrenait à regret le dernier chapelet de pièces de cuivre, qui représente à présent toute ma fortune.

(Je crois que c'est cette figure étonnée et comique de La Lune qui jette sur tout cela son reflet drôle ; pour qui ne l'a pas vue, ma petite histoire ne veut rien dire.)

Derrière eux, un fond assez beau. C'était, dans la lumière claire, cette grande montagne où passe la route de Hué, cette *Porte des Nuages* qu'il faut franchir avant d'arriver à la ville du roi invisible; et puis toujours, sur la mer lourde, la foule des jonques...

... Jusqu'à la nuit, j'ai gardé l'impression de tendresse douce, profonde, inexpliquée et inexplicable, que m'avait apportée cette robe de petit enfant...

IX.

27 novembre 1883.

Une heure du matin. Au mouillage à l'entrée de la rivière de Hué, devant ce Thuan-an que nous avons brûlé au mois d'août. Depuis deux jours, nous *attendons l'embellie*, comme on dit en marine, pour faire passer, par-dessus ces éternels brisans, un convoi de vivres au corps d'occupation qui garde les forts.

L'embellie ne veut pas venir. Il fait calme pourtant et nuit étoilée; mais toujours la même houle, lente, énorme, qui ne se lasse pas. Nous roulons, nous roulons sans trêve, et on entend du côté de la plage le grondement continu des lames.

Dans cette ville de Hué, qui est là si proche, un drame se joue cette nuit; en ce moment même, cela se passe entre les murs de la dernière enceinte royale; toutes sortes de fureurs dilatent les petits yeux retroussés de ces personnages de cour que, sous peine de mort, il est défendu de voir. On détrône le roi qui avait signé le traité de paix, — et on lui coupe le cou fort probablement...

Ce soir, nous regardions à la longue-vue ce mirador du palais, qu'éclairait le soleil couchant, et la curiosité nous prenait d'assister, dans cette demeure impénétrable, à ces scènes entre invisibles.

C'est le parti de la guerre qui triomphe; aux dernières nouvelles, l'évêché, la légation française, étaient menacés par la foule. Et pas moyen d'envoyer un seul homme à terre par-dessus ces lames creuses; pas moyen non plus de bombarder au hasard, au milieu de tout ce monde où il y a des nôtres. Aussi nous restons là, ennuyés comme toujours et impuissans.

X.

1er décembre 1883.

Tout s'est arrangé encore une fois; avec le roi nouveau, le calme est revenu dans la ville murée, et nous voilà de retour chez nous, dans notre baie d'exil.

Aujourd'hui vient d'être érigée à Tourane la première enseigne écrite en français : *Shang-Hoo, fournisseur de la marine;* cela se lit sur une planchette au bout d'un long bâton; ce n'est presque rien,

et déjà cela détonne au milieu de cette vieille petite ville de pagodes et de poussière.

A bord, ce Shang-Hoo a reçu de nos timoniers le nom de *Chinois vert*, à cause de la couleur habituelle de ses robes. Attiré dans le pays par notre présence, il est devenu peu à peu, avec une certaine grâce insinuante, notre familier indispensable. Fournisseur de tout, très accommodant, très fin, très jeune, très comique; soigneux de sa personne et de sa queue élégante; mince autant qu'un bambou sec et sentant le sandal.

Dans ces magasins improvisés, qui sont des hangars de roseau au bord de la rivière, s'empressent des employés très gras, la queue soyeuse, les bas bien tirés, le ventre nu, étalant avec complaisance leur obésité de magot. Un bouddha mural, également ventru, préside aux transactions. On vend du charbon de terre, des bœufs vivans, des chapelets de sapèques, des ballots de riz, des jarres de Sam-Chou. Cela *sent* beaucoup le *chinois* là dedans, comme nos matelots disent, et les hauts bambous agitent au-dessus leur feuillage grêle, où des moustiques dansent en nuées.

Mme Shang-Hoo, plus récemment arrivée de Canton, nonchalante et minaudière, a des yeux si retroussés, si retroussés, que ses prunelles, toujours agitées comme son éventail, semblent rouler de haut en bas, — titubent perpétuellement sur ses pieds de poupée.

En combinant leurs deux figures, on se perd en suppositions sur ce que va être le minois d'un petit Shang-Hoo, dont la venue au monde nous est annoncée pour le mois prochain.

XI.

... Au sommet d'une montagne, un jour de pluie. Du vide et du silence. Sous mes pieds des pentes vertes dévalant vers la mer profonde.

J'étais en service là-haut, envoyé par le commandant pour faire un travail de triangulation, vérifier l'orientement d'un golfe.

Le *timonier des montres* m'assistait dans cette entreprise, et nous avions installé avec soin nos instrumens de cuivre sur un rocher tapissé de fines fougères.

D'autres montagnes, encore plus élevées, nous surplombaient de leurs masses sombres, de leurs verdures suspendues; il en descendait de temps en temps des nuées grises qui, en passant, nous inondaient. Très silencieux et immobiles, nous baissions la tête sous les averses, attendant les éclaircies de l'horizon pour *relever* ces caps lointains qui se voilaient toujours sous des brumes nouvelles.

Dans cette attente, nos esprits s'en étaient allés fort loin. Le ma-

telot, — un Landais, — rêvait à ses bois de pins sans doute. Quant à moi, je cherchais à me figurer que j'étais en Dalmatie; l'illusion avait commencé d'elle-même, amenée par cet air vif des hauteurs, par ces immenses pentes boisées et cette mer au loin...

Le pays de Cattaro, les campagnes pastorales sur le versant de l'Adriatique, — vraiment ce coin de l'Asie y ressemblait. Des amaryllis rouges, fleurs chinoises, imitaient ces teintes éclatantes que les grenadiers de là-bas jettent sur les montagnes, et des arbustes à fleurettes blanches jouaient les buissons de myrtes.

En fermant à demi les yeux, pour regarder comme à travers un voile, je m'enfonçais peu à peu dans mon rêve, profondément. Elles se représentaient très nettes, très compliquées, très vivantes, mes impressions de ce pays-là; elles se représentaient presque cruelles, avec la tristesse poignante des choses passées qui ne doivent jamais, jamais revenir... Le golfe de Cattaro, — un tiède automne un peu mélancolique, — des contemplations à la lisière des bois, — des sommeils sous les myrtes, — et certaine petite fille d'Herzégovine promenant chaque jour ses moutons dans des solitudes tranquilles...

— Au milieu de ce silence de la montagne et de l'espace, un léger bruissement tout à coup! — Des mains assez fines, qui semblaient gantées de gris, écartaient des branches, et on nous regardait : deux grands singes!.. Espèces d'orangs, à visage d'homme tout rose et à barbe blanche. Ils devaient être depuis longtemps derrière nous; ayant deviné que nous ne travaillions à rien de méchant, ils nous examinaient avec une intense curiosité humaine, en clignant très vite de leurs yeux clairs.

Le matelot, sans même sourire, leur esquissa une révérence, puis, de la main, leur fit un de ces gestes aimables qui signifient dans toutes les langues : « Mais, messieurs, veuillez donc prendre la peine, etc... Nous sommes trop heureux... »

Cela les effraya, et, retombant à quatre pattes comme de simples bêtes, ils partirent au galop.

Nous les suivîmes des yeux, dans leur fuite parmi les jasmins et les buissons verts.

En courant, ils ne ressemblaient plus qu'à de grands lévriers, n'ayant gardé d'humain que leur tête inquiétante et leur barbe de vieillard.

XII.

... Des pas traînans sur les dalles, et le bruit d'un sanglot. — Il y avait longtemps que je me tenais tranquille dans un recoin obscur de cette pagode, m'embrouillant à dessiner les monstres, les

chimères, tout le cauchemar qui courait sur la voûte. — Alors je tournai la tête vers la porte, pour voir qui allait entrer :

Une vieille, vieille femme, misérable et presque nue. Elle portait trois petites écuelles de riz et de poisson, trois petites chandelles roses. Elle était venue de loin sans doute ; elle était comme brisée de fatigue, et son chagrin semblait affreux. Tout son avoir de pauvre vieille délaissée avait dû passer à acheter cette petite offrande qu'elle, vint poser sur l'autel, devant le Dieu souriant, colossal, étincelant d'or. Et puis elle commença de frapper le gong et de sonner la cloche des esprits, comme pour dire : « Viens voir ! Bouddha, ce que j'ai mis là pour toi ; j'ai fait de mon mieux pour ce cadeau ; prends-moi en pitié, aie compassion, fais ce que je te demande... »

Les petites chandelles finissaient de se consumer, les mouches étaient descendues sur les trois petites écuelles, mangeant l'offrande, — et la pauvre vieille s'en allait.

Avec un cri déchirant, tout à coup elle se retourna et revint vers l'autel. Quelque chose lui disait qu'elle n'était pas exaucée, — et c'était pourtant tout ce qu'elle avait pu faire, ce présent à son dieu. Elle revenait presque en courant, et battait le gong, et sonnait de toutes ses forces, avec des sanglots, des cris d'angoisse. — Boum ! boum ! boum ! drelin ! drelin ! drelin ! à tour de bras, avec rage : « Bouddha, tu ne m'as pas entendue, tu ne m'as pas seulement regardée ; ce n'est pas possible que tu restes si cruel, que tu ne m'écoutes pas, que je sois une pauvre vieille femme si malheureuse. » — Et ses larmes coulaient sur sa figure de parchemin jaune.

Sylvestre, — qui a en Bretagne une vieille grand'mère très pauvre, — se leva le premier pour lui offrir tout ce qu'il portait sur lui, environ cinq francs en sapèques. Moi aussi je lui donnai ma bourse, et elle nous remercia toute confuse avec de grands tchintchinns. C'était bien quelque chose certainement, cette fortune inattendue ; mais tout de même, non, elle n'était pas consolée. Elle nous l'exprima par signes : elle était venue demander une autre faveur, qui dépassait le pouvoir des pitiés humaines...

XIII.

14 décembre.

Journée agitée. Grand vent d'est, ciel sombre. Devant Thuan-an depuis deux jours. Ce matin, au lever du soleil, ce mouillage n'étant plus tenable, il a fallu déraper par grosse mer, — manœuvre dangereuse, — puis nous réfugier à Tourane, notre abri coutumier.

Et moi je faisais mon quart, assez dur pourtant, avec plus *d'af-*

fection qu'à l'ordinaire, me demandant tristement si ce ne serait pas pour la dernière fois...

C'est qu'un paquebot, passé hier, m'a apporté un ordre bien inattendu de rappel à Paris. La *Corrèze* est le transport qui me ramènera en France; en revenant d'Ha-long, elle s'arrêtera à Tourane le temps de me prendre, — et on nous annonce son passage pour demain! — Toujours précipitées, les choses de marine.

A deux heures, nous sommes rentrés dans notre baie de Tourane, où la mer est tranquille. Alors, au plus vite, il faut faire ses malles. Tout est sens dessus dessous dans ma chambre. Des caisses, mandées en hâte au *Chinois Vert*, arrivent dans un sampan, et Sylvestre se démène, ayant très chaud; ils sont trois autres qui travaillent sous ses ordres à des emballages compliqués, s'étant mis tout nus pour être plus à l'aise.

La nuit vient et me trouve prêt. Prêt à suivre ma destinée et à dire adieu à mes pauvres compagnons d'exil. Je les regrette bien tous... Et je m'endors assez tard, bouleversé par ce changement brusque dans ma vie.

Samedi, 15 décembre 1883.

Éveillé de grand matin par un gabier qui chante sous mon sabord un vieil air de Bretagne, très monotone, d'une tristesse d'autrefois. Temps calme, pur, exquis, de plus en plus rare en cette saison, en ce pays des nuages et des averses. Les montagnes irisées, la mer très bleue; c'est bien le resplendissement doux, la vraie limpidité profonde des tropiques, et cela repose, après ces coups de vents et ces pluies.

Plus rien à faire; j'ai remis mon service, mes malles sont fermées, Sylvestre a fini d'emmailloter mes Bouddhas et mes magots, qui sont en tenue de voyage, prêts à me suivre.

Je crois que, dans ma vie surmenée, je n'avais encore jamais connu de départ si calme. Tout le jour, je veille l'horizon, l'échappée sur le large, guettant cette *Corrèze* qui va venir me chercher, — et rien ne paraît, rien que la peuplade des jonques aux ailes blanches.

Shang-Hoo, le « Chinois vert, » arrive sur le soir pour prendre congé, dans un superbe costume de soie brochée qu'il a reçu de Canton pour la saison fraîche.

Quand le soleil baisse, il fait presque froid et on a parfaitement la sensation de décembre. Pas de *Corrèze*; encore une nuit à passer dans cette baie, entre ces sombres montagnes qui m'ont tenu prisonnier durant cinq mois et que sans doute je ne viendrai jamais

revoir. A la tombée de cette dernière nuit, je les regarde un peu tristement... C'est drôle, comme on finit par s'attacher à tout... Sur le jaune pâle du couchant, elles sont absolument noires, même les plus lointaines; les notions des distances sont perdues, on dirait une seule et même dentelure d'ardoise debout en silhouette sur le fond glacial d'un ciel d'hiver.

Cette *Corrèze*, d'après nos calculs, devait au moins arriver aujourd'hui; elle est bien en retard. Ce sera certainement pour demain matin.

Après le branle-bas du soir, je reçois dans ma chambre des visites d'amis du « carré, » — pour des recommandations, des commissions en France, des adieux. — Le dernier qui m'arrive, sur les neuf heures, c'est Sylvestre, soi-disant pour voir s'il n'y a plus rien à ranger. Il m'apporte très timidement une petite image qui lui venait de sa première communion et qui était un peu son amulette : « Si vous vouliez l'emporter, cap'taine, pour souvenir? » — Il pense aussi qu'elle me protégera; c'est que ce rappel en France... lui et mes braves gabiers, qui n'ont pas trop compris, se sont imaginé je ne sais quoi de ce qui va m'arriver, de ce qu'on va me faire...

J'ai serré précieusement son pauvre petit cadeau. Cela représente un enfant à genoux au milieu d'une tempête bien noire avec la légende : « Les grandes eaux m'avaient environné, mais vous m'avez secouru, ô mon Dieu! »

Après, je l'ai fait asseoir un moment, comme en visite lui aussi, et nous avons parlé de la Bretagne. Puisque j'ai quelquefois affaire du côté de son pays de Goëlo, il est convenu que j'irai le voir dans la chaumière de sa grand'maman à Ploudaniel. C'est justement tout près de Plouherzel, le village d'Yves, à une demi-heure de marche de l'autre côté du pont de Lézardrieux; je l'avertirai par une lettre, et lui viendra au-devant de moi jusqu'à l'entrée de ce pont.

Alors je le vois très rêveur : elle est si lointaine, regardée d'ici, cette Bretagne!.. Être de retour dans son village, sous le ciel gris, et venir au-devant de moi, m'attendre au pont de Lézardrieux, est-ce que vraiment cela arrivera jamais? C'est étrange à penser tout cela, quand on est en Annam, et qu'il y a comme un voile sur le pays si aimé...

Et puis il s'inquiète tout à coup de cette réception qu'il faudra me faire et dit, en baissant la tête, — tout à fait à la manière de mon frère Yves : — « Chez nous, vous savez,.. c'est un toit de paille. » — Pauvre grand enfant! à cet aveu du toit de paille, je lui serre la main et je l'envoie se coucher. S'il savait comme je les aime, les toits de chaume, les vieux toits bretons!..

Elle arrive dans la nuit, cette *Corrèze* qui doit m'emporter. Je suis réveillé par le bruit des grands remous qu'elle fait en passant

près de la *Circé* et par le chant des sondeurs. Allons, c'est bien le départ, cette fois, la fin de cette étape de ma vie; et toutes les fins sont tristes (même celle de l'exil), à ce qu'il paraît.

Dimanche, 16 décembre 1883.

Un temps encore splendide. Dès le matin, c'est l'agitation des derniers préparatifs du départ; à neuf heures, la *Corrèze* doit appareiller. Ils sont là, tous mes fidèles, Sylvestre et mes gabiers, se gênant les uns les autres pour finir de corder mes bagages; faisant queue à ma porte pour me dire adieu. Cela fait du bien de se sentir regretté par de si braves enfans.

Les camarades du « carré » m'embrassent; il y en a de mal éveillés, habillés à la diable pour me reconduire, — et quand il faut franchir cette coupée, descendre dans le canot qui m'attend, j'éprouve un cruel serrement de cœur.

— La *Corrèze* est en appareillage, déjà presque en marche, quand une jonque, celle du mandarin, se dépêche d'arriver en faisant des signes pour qu'on l'attende : c'est le *Chinois vert* qui m'envoie des boîtes d'un certain thé très fin pour la route.

Nous passons près de la *Circé*, où l'équipage est en rang sur le pont, à l'inspection du dimanche matin. Des casquettes d'officiers, des bonnets de matelots s'agitent pour me dire adieu, et je me sens triste à pleurer quand tout cela s'éloigne, — quand la baie de Tourane se referme lentement derrière ses montagnes familières, — quand la mâture de la *Circé*, longtemps suivie des yeux, finit par disparaître.

XIV.

Cela s'enfuit très vite, s'efface dans le bleu. Avant midi, nous sommes au large.

Alors vient cette paix de la mer, de la mer qui change et anéantit tout; c'est comme un trait final tiré à jamais sur ce temps qui vient de s'accomplir. Et, au milieu de cette paix-là, voici que, dans ma tête, la *Circé* et la baie de Tourane s'effondrent brusquement, s'évanouissent comme dans un extrême lointain, me laissant à peine un souvenir.

Je savais bien que cela passerait, mais cette rapidité me confond. En somme, il n'y a jamais eu que l'amour qui ait pu m'attacher d'une façon un peu durable à certains lieux de la terre...

PIERRE LOTI.

CYPRIEN

ÉVÊQUE DE CARTHAGE

I.

LA PERSÉCUTION. — CYPRIEN ET LES SCHISMATIQUES. — CYPRIEN ET ROME.

Ce qui paraît varier le moins dans le monde, c'est une religion. On parle, en ce moment même, de nommer un évêque de Carthage; cet évêque, quand il prendra le gouvernement de son église, pourra croire qu'il est ce qu'a été Cyprien. Comme lui, il sera entouré de ses *presbyteri*, de ses diacres, de ses sous-diacres, d'un clergé sur lequel il exercera une autorité suprême; il portera à peu près les mêmes habits, il aura aussi un siége d'honneur; il fera comme lui les offices du culte en langue latine; il aura des prières pour les mêmes heures, de prime, de tierce, de sexte, de none; en célébrant le sacrifice, le même que célébrait Cyprien, il dira, comme celui-ci faisait au IIIe siècle: *Sursum corda!* et on répondra comme alors: *Habemus ad Dominum* (1); il prêchera le même Dieu, le même Christ, le même Évangile; rien, ce semble, n'aura changé en seize cents ans. Et cependant, en réalité, tout change; la discipline, le culte, les croyances même, l'état intérieur de l'église, ses rap-

(1) Cyprien, *De Oratione dominica*, 31.

ports avec le monde du dehors, tout s'est transformé pour qui y regarde de plus près. L'histoire de cette transformation est à la fois curieuse et instructive. On ne peut l'aborder par un personnage plus intéressant que Cyprien, évêque et martyr. Et comme ce seul mot de martyr nous porte loin du temps où nous sommes, en nous rappelant qu'il est mort pour avoir refusé d'adorer des dieux et des déesses dont les noms aujourd'hui sont tout ce qui reste, des noms qui n'ont plus de sens!

J'ai enseigné dans une chaire, pendant tout près de quarante ans, l'histoire de l'éloquence latine. La plus grande partie de cet enseignement a été consacrée, comme il était naturel, à Cicéron et aux autres écrivains classiques. J'avais fini cependant par aborder les pères de l'église, et mon cours de 1878 a eu pour sujet saint Cyprien (1). Quand j'ai quitté l'enseignement, j'ai été tenté, comme il arrive d'ordinaire, de reprendre comme écrivain un des sujets que j'avais traités comme professeur. Il m'a paru que c'en était un très attachant, et, pour le grand public, encore assez neuf, que l'histoire de l'illustre évêque de Carthage (2).

I. — LA PERSÉCUTION.

Thascius était un gentil; on ignore la date de sa naissance, il enseignait l'éloquence avec éclat et il était déjà célèbre dans Carthage, quand il fut amené au christianisme par un chrétien son ami, et de beaucoup son aîné, qui était un *ancien* de l'église de Carthage. Il le regarda toujours comme un père et celui-ci en mourant confia à son amitié les intérêts de sa femme et de ses enfans. Thascius ajouta à son nom celui de Cæcilius, qui était le nom de son ami. Quant à son surnom ou *cognomen* de Cyprianus, on ne sait s'il l'avait déjà avant sa conversion ou s'il le prit seulement alors, mais ce qui est certain, c'est que, comme chrétien et pour les chrétiens, il ne fut plus dorénavant que Cyprianus; le nom de Thascius n'était que pour le monde. Ce n'est pas là un fait isolé. Parmi les lettres de

(1) M. Freppel avait déjà traité ce sujet comme professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie en 1864 et avait publié ses Leçons.

(2) Il s'est trouvé seulement que, pendant que je commençais à écrire, M. Aubé a publié cette année même un nouveau volume de ses travaux sur l'histoire des premiers siècles de l'église; celui-ci est intitulé : *l'Église et l'État dans la seconde moitié du* III*e siècle*. Cyprien occupe une moitié de ce volume, et c'en est la plus intéressante. Ce n'est pas une étude spéciale sur saint Cyprien; c'est une étude d'histoire générale où il a sa place; mais cette place est considérable. M. Aubé a bien compris et bien jugé, soit Cyprien lui-même, soit les personnages qui ont été en rapport avec lui, et sa critique accorde dans une parfaite mesure le respect et l'indépendance. Quoique son ouvrage soit un morceau d'histoire générale, tandis que le mien est plutôt une monographie, j'ai profité plus d'une fois de son travail.

Cyprien devenu évêque, il y en a une adressée à un autre évêque, Pupianus. Elle répond à une lettre que ce Pupianus lui-même avait écrite (nous ne l'avons pas). Il y condamnait Cyprien (j'entrerai plus tard dans ces débats), et pour mieux marquer qu'il ne le regardait plus comme chrétien, il affectait de l'appeler Thascius. Cyprien, à son tour, s'exprime ainsi en tête de sa réponse : « Cyprien, autrement Thascius, à Florentius, autrement Pupianus. » Pupianus avait donc aussi un nom pour l'église et un pour le monde.

La conversion de Cyprien fut une transformation complète de l'homme. D'abord et avant tout, il s'obligea à la continence ; et les réflexions que fait à ce sujet le diacre Pontius, qui nous a raconté sa vie, témoignent que cela excita un étonnement universel (1). Lui-même le dit dans un de ses écrits (*Ad Donatum*, 4). Il avait eu évidemment des passions aussi vives que celles de saint Augustin, mais il ne nous les a pas comme lui racontées. Ses ennemis ne l'oublièrent pas et ne le laissèrent pas oublier. On admira sa conversion au moment même ; plus tard on lui reprocha ses péchés.

Il n'étonna pas moins sans doute en vendant tous ses biens, à ce que nous dit Pontius, pour en distribuer le prix aux pauvres. On verra cependant plus loin qu'on ne sait trop ce qu'il faut penser de ce renoncement.

A peine baptisé, il fut un personnage dans son église ; il fut admis tout de suite parmi les anciens, et presque tout de suite encore, le siège de Carthage ayant vaqué, il devint évêque (2).

(1) « Quis unquam tanti miraculi meminit ? » Pontius a écrit sa Vie, trop en abrégé malheureusement.

(1) Je dois donner ici une explication qui servira pour toute cette étude. L'église latine a aujourd'hui deux mots que nous traduisons également par prêtre, et qui sont devenus synonymes ; mais au IIIe siècle ils ne l'étaient pas : c'est *presbyter* et *sacerdos*. *Presbyter* est un mot grec qui veut dire ancien. Les *anciens* étaient les premiers personnages de la communauté, associés au gouvernement de l'évêque et composant son conseil. Le *presbyter* paraît plusieurs fois dans le Nouveau-Testament, mais il n'y est jamais appelé *sacerdos*, et ce dernier nom ne s'y applique qu'au sacrificateur des juifs, en hébreu le *cohen*.

L'Épître aux Hébreux, faussement attribuée à Paul, et qui est absolument à part dans le Nouveau-Testament, a fait de ce titre juif un mot chrétien. Ce livre enseigne que le sacrificateur juif, dont il rend le nom indifféremment par ἱερεύς ou ἀρχιερεύς, n'est que la figure du Christ, et que les sacrifices juifs n'étaient aussi que la figure du grand sacrifice que le Christ a offert sur la croix. Il a introduit ainsi dans l'église l'usage d'appeler sacrifice l'offrande du corps et du sang du Christ, représentés par les symboles du pain et du vin. Or c'était l'évêque qui offrait ce sacrifice ; on fut conduit ainsi à appliquer à l'évêque, en latin, les noms de *sacerdos* et de *pontifex*, par lesquels la Vulgate traduit ἱερεύς et ἀρχιερεύς.

Mais les *presbyteri* n'offraient pas le sacrifice. Peut-être le faisaient-ils dans les cachots, en temps de persécution, comme semble l'indiquer un passage de Cyprien (Lettre 5) ; mais s'ils l'ont fait, ce qui n'est pas évident, c'était comme délégués de l'évêque et en son nom, et il en était encore ainsi du temps du pape Gelasius, tout à

Il fut évêque tandis qu'il n'était encore que *néophyte*, ce qui était cependant défendu par un texte saint (1). La même chose arriva un siècle plus tard à saint Ambroise. Il est permis de croire qu'en se faisant chrétien Cyprien savait où il allait. Comme un passage de ses lettres nous avertit qu'on ne donnait pas ce titre d'*ancien* à un jeune homme, on supposera volontiers qu'à l'époque de sa conversion, il pouvait avoir déjà quarante ans.

Ce fut un courant d'opinion irrésistible et l'entraînement de tout un peuple qui le fit évêque : on verra plus tard comment se faisaient ces ordinations. Il y eut pourtant des mécontens ; et comment n'y en aurait-il pas eu en face d'une fortune aussi extraordinaire? Ils ne purent empêcher sa victoire, mais ils ne la lui pardonnèrent jamais.

A cette époque, l'église était déjà une association très étendue et très considérable, et ceux qui la gouvernaient étaient des personnages importans. Cyprien lui-même nous dit que plusieurs voulaient être évêques pour avoir de l'argent et pour faire de bons soupers. Plus tard, quand l'église régna sous des empereurs chrétiens, Ammien nous montre qu'on se disputait l'épiscopat dans Rome avec de telles fureurs que, dans les luttes au bout desquelles Damase devint évêque, il y eut une journée où il resta 137 morts sur le pavé de la basilique chrétienne. Et il ne s'en étonne pas ; car ces évêques s'enrichissent des dons des femmes, ils ont des voitures somptueuses, des habits magnifiques, des repas dont le luxe surpasse celui des rois. (Amm. 27, 3.)

Il y avait déjà quelque chose de cela cent ans avant Damase. Cyprien encore nous dit ailleurs que beaucoup d'évêques, insoucians de l'administration des choses divines, ne s'appliquaient plus

la fin du v[e] siècle (d'après un texte cité par Du Cange, au mot *Sacerdos*). L'appellation de *sacerdos* appartenait donc exclusivement à l'évêque; et, ni au III[e], ni même au IV[e] siècle, on ne la trouve une seule fois appliquée à un *presbyter*. Le titre du livre de Jean le Chrysostome, *Du Sacerdoce* (Περὶ Ἱερωσύνης), signifie : De l'Épiscopat. Il faut donc se garder avec soin, quand on s'occupe de cette époque, d'assimiler les deux termes de *presbyter* et de *sacerdos*, dont l'un exclut l'autre. J'ai traduit constamment *presbyter* par *ancien* et *sacerdos* par Prêtre (quoiqu'il se trouve que le mot *prêtre* vient étymologiquement de *presbyter*).

Il est probable qu'une autre raison que celle que j'ai dite a contribué à faire attribuer aux évêques les noms de *sacerdotes* ou *pontifices*. C'est que les chrétiens étaient bien aises de leur donner des titres qui ne parussent pas moins imposans que ceux des ministres des dieux romains.

(1) I[re] à Timothée, III, 6. *Néophyte*, c'est-à-dire plant nouveau, signifie nouveau chrétien. Mais qu'était-ce au juste qu'être nouveau chrétien, et comment déterminer là une limite? Si on considère qu'on baptisait de préférence à la fête de Pâques (Tertullien, *De Baptismo*, 19), on peut supposer qu'on était néophyte d'une fête de Pâques à une autre. Quand revenait la fête et qu'on faisait d'autres néophytes, les précédens n'étaient plus sans doute considérés comme tels.

qu'à celles des intérêts d'ici-bas : qu'ils laissaient là leur chaire et leur peuple pour courir de province en province, guettant les marchés où s'offrait quelque affaire et quelque gain. Tandis que leurs frères mouraient de faim dans leur église, ils tâchaient de faire beaucoup d'argent, d'attraper des fonds de terre par de mauvaises manœuvres, de grossir leurs revenus à force de placemens. Au-dessous des évêques, il y avait encore des honneurs enviés ; chaque évêque était entouré d'un conseil d'*anciens*, associés en quelque sorte à sa dignité ; ils avaient un traitement régulier, une sportule qui leur était payée tous les mois. Il en était de même des diacres et sous-diacres et des lecteurs. Les premiers étaient des jeunes gens, chargés de fonctions actives ; ils distribuaient le pain et le vin de la communion et les aumônes ; ils visitaient les malades ; ils faisaient les messages de l'évêque et portaient ses lettres ; car en ces temps-là il n'y avait pas de poste au service des particuliers. Les autres faisaient dans l'assemblée la lecture des textes saints, qui avait besoin alors d'être faite d'une manière intéressante, puisque la langue dans laquelle se lisaient ces textes était le latin, c'est-à-dire la langue de tous. Ces places étaient, comme toutes les places, recherchées et disputées ; on les accordait en récompense de services rendus, et principalement du premier de tous les services, qui était de souffrir pour la cause. On voit par une lettre de Cyprien que tel qui avait mérité le traitement des *anciens*, et à qui son âge ne permettait pas encore de conférer ce titre, pouvait recevoir, en attendant, le traitement qui y était attaché, tout en remplissant de moins hautes fonctions. Tout cela montre assez que l'association chrétienne était riche, et organisée de manière à constituer déjà un état, sinon dans l'état, du moins à côté de l'état. Cette association, tout le monde la connaissait, sans la reconnaître au sens que nous donnons à ce mot. Tout le monde savait ce que c'était qu'un évêque, un *ancien*, un diacre, et se servait de ces dénominations.

Mais Cyprien était à peine évêque que la *persécution* éclata. Ce mot, qui est simplement le mot latin répondant à poursuite, exprime particulièrement les poursuites contre les chrétiens. Celles-ci n'étaient pas chose nouvelle. Dès que l'association chrétienne commença de paraître, on la jugea malfaisante, animée de sentimens contraires à l'esprit du peuple romain et des Césars. Elle fut dès lors en butte à la haine du peuple et au mauvais vouloir des puissans. Cependant il semble que jusqu'au milieu du IIe siècle, on la croyait plutôt malintentionnée que dangereuse et qu'on ne s'appliquait pas sérieusement à l'empêcher de se développer. Alors seulement on se mit à frapper, non pas encore les chrétiens en général, mais ceux qui faisaient trop de bruit et attiraient sur eux

par des actes indiscrets l'attention de l'autorité. Cinquante ans plus tard, celle-ci perdit patience, et en certains pays, comme en Égypte et en Afrique, sévit avec éclat contre les chrétiens. On essaya de les intimider par toutes les espèces de violences que la justice criminelle comportait alors. On en jetait beaucoup dans les cachots ou dans les mines (les travaux forcés d'alors) ; on en tua quelques-uns ; mais surtout on imagina de venir à bout des plus indociles par les tortures, employées non plus, comme dans la procédure ordinaire, pour forcer un coupable d'avouer son crime, mais au contraire pour forcer un croyant de renier sa foi.

« Etrange renversement des rôles, contre lequel Tertullien proteste avec éloquence (*Apol.*, 2). Mais il ne faut pas le prendre pour l'acharnement d'une puissance ennemie ; c'était au contraire la marque que l'autorité se sentait vaincue et reculait devant l'application de ses lois. On avait cru d'abord qu'il suffirait, pour forcer le christianisme à s'effacer, de frapper de mort ceux qui s'affichaient ; on vit qu'il faudrait trop tuer si on continuait de la sorte. Les chrétiens s'ameutaient et mettaient le juge au défi en disant : Frappe-nous tous ! On recourut aux verges, aux chevalets, aux griffes de fer, aux lames ardentes. Tel qui bravait la mort ne pouvait supporter la douleur et cédait sous ses étreintes. Dès lors il était sauvé et libre, et le magistrat se trouvait affranchi de la nécessité pénible et odieuse de faire mourir des innocens. Ceux dont l'énergie résistait même aux tortures n'étaient plus qu'un petit nombre, qu'on pouvait se résoudre à sacrifier, ou, si on les épargnait, ils avaient encore servi à en sauver d'autres en les effrayant. Cette explication, ce n'est pas moi qui l'invente ; ce sont les chrétiens du temps qui nous la donnent ; on peut la lire dans le livre de Minucius Félix (*Octavius*, 28). On comprend d'ailleurs qu'ils aient été peu reconnaissans d'une telle espèce d'humanité et qu'ils s'en montrent exaspérés, au contraire (1). »

Mais il était déjà trop tard alors pour arrêter la propagation du christianisme, qui avait tout envahi. Et c'est à cette date qu'Origène écrit en termes exprès que le nombre de ceux qui sont morts pour leur foi se réduit à très peu de chose, tandis que Dieu a empêché qu'on ne fît à la communauté chrétienne une guerre d'extermination qui l'aurait détruite (*Contre Celse*, 3, 8.)

Cette crise de persécution, au début du IIIe siècle, avait été courte, et depuis qu'elle avait fini jusqu'à Decius, il s'était passé quarante ans. Depuis quarante ans donc l'église d'Afrique était comme toutes les autres en pleine paix, et, ne se sentant pas menacée, elle

(1) J'ai reproduit ici une page de mon livre : *le Christianisme et ses Origines*, t. IV, ch. VIII.

ne pensait même plus au danger. Cyprien nous dit que la foi était relâchée au point qu'il se faisait des mariages entre chrétiens et gentils. La persécution de Décius alarma d'autant plus qu'elle parut avoir un caractère nouveau. Jusque-là les Césars semblaient avoir laissé aux gouverneurs des provinces le soin d'appliquer à leur convenance et suivant les circonstances locales les lois contre les chrétiens (1). Décius paraît être le premier empereur qui ait eu le parti-pris d'étouffer la religion nouvelle, et qui par un acte souverain ait ordonné de procéder contre les chrétiens par tout l'empire à la fois (2). Nous n'avons pas ses édits, mais nous voyons dans Cyprien que l'effet en fut terrible.

« Aux premières menaces de l'Ennemi (3), une foule de nos frères trahit sa foi ; moins abattue par l'effort de la persécution qu'elle ne s'abattit elle-même par une chute volontaire. Ils n'attendirent même pas qu'on les saisît, qu'on les fît monter là-haut (4), qu'on les interrogeât, pour dire non. Beaucoup furent vaincus avant l'action, terrassés sans combat, et ne se sont pas même laissé le mérite d'avoir l'air de ne sacrifier aux idoles que malgré eux. D'eux-mêmes ils couraient au forum, ils se précipitaient à leur perte, comme s'ils n'avaient pas depuis longtemps d'autre désir, comme s'ils embrassaient une occasion qu'ils avaient toujours appelée. Combien sur les lieux mêmes ont été remis au lendemain par les magistrats ! combien encore, pour qu'on ne leur fît pas attendre leur ruine, sont allés jusqu'aux prières ! Et beaucoup n'ont pas eu assez de se perdre eux-mêmes ; les uns entraînant les autres, tout un peuple s'est précipité à sa ruine ; ils se sont passé à la ronde le breuvage de mort. »

Cependant il y en eut qui confessèrent courageusement leur foi et bravèrent toutes les menaces. Il y en eut aussi qui prirent le parti de fuir, et l'évêque lui-même fut de ce nombre.

Je comprends que la fuite fût pour la foule des chrétiens un moyen de se préserver ; je ne comprends guère qu'un personnage aussi considérable que Cyprien pût échapper à l'autorité romaine, si celle-ci avait bien voulu l'atteindre. Je pense qu'elle fermait les yeux, étant bien aise d'être débarrassée de la nécessité de sévir et

(1) Cependant un édit de Sévère, que mentionne Spartien, qui défendait de faire de nouveaux juifs et de nouveaux chrétiens, interdisant ainsi non le christianisme, mais la propagande du christianisme, a pu réveiller le zèle des magistrats.

(2) « Ad persequendos interficiendosque christianos feralia dispersit edicta. » (Orose, 7, 21, 2.) Mais il ne croyait pas sans doute avoir besoin de les tuer pour les faire disparaître.

(3) L'Ennemi, en style ecclésiastique, c'est le Diable, véritable auteur des persécutions, et dont les Césars ne sont que les instrumens.

(4) Au Capitole de Carthage.

heureuse de ce que le chef des sectaires se soumettait lui-même ainsi dans une certaine mesure, puisqu'il renonçait à la résistance ouverte (1).

Mais une telle démarche de la part du nouvel évêque n'était pas brillante et ne semblait guère d'accord avec le prestige de ses débuts. On voit par le récit de Pontius, qui écrit pourtant quand Cyprien a couronné une vie illustre par l'éclat suprême du martyre, qu'il demeure encore embarrassé de ce souvenir. Il fait sentir combien l'église de Carthage aurait perdu si son évêque était mort à cette époque, sans avoir eu le temps de faire rien de tout ce qu'il a fait depuis pour elle. Il nous dit que ce n'est pas évidemment qu'il ait eu peur, puisqu'il n'a pas eu peur plus tard ; il n'a fui que pour obéir à un conseil divin, parce qu'on avait besoin de lui. Cyprien lui-même, lorsqu'après la persécution il reprend la parole au milieu des siens, s'applique soigneusement à excuser cette retraite : « Celui qui n'a pas fait acte de gentil a par cela même confessé la foi chrétienne. L'honneur suprême dans la victoire est de confesser le Seigneur entre les mains des gentils ; mais c'est approcher de cette gloire que de se dérober par une retraite prudente pour se réserver au Seigneur. » Et il se vante de n'avoir pas été atteint par la maladie qui a fait tant de ravages ; il est vivant, il est sain au milieu de tant de morts. Et plus loin : « La couronne, c'est de Dieu qu'il faut la tenir, et on ne peut la prendre s'il n'est pas l'heure de la recevoir. »

Sa retraite paraît, en effet, avoir été un acte de bonne politique. Elle apaisait l'irritation des puissans et devait rendre la persécution moins âpre. Et en même temps elle conservait à l'église un chef qui lui était précieux. Dès que la première violence de la crise est passée, il recommence à agir ; il ne reparaît pas encore à Carthage, car sa présence serait une bravade qui irriterait les gentils et réveillerait les poursuites ; mais il écrit et gouverne par lettres son troupeau ; il célèbre les martyrs qui ont succombé, il encourage les confesseurs qui souffrent encore ; il recueille de l'argent et le distribue ; il n'épargne pas le sien ; il rallie les esprits qui pourraient se laisser entraîner dans diverses voies ; il maintient dans son troupeau l'unité qui fait sa force. Son clergé l'approuve, et ce clergé, en écrivant à celui de Rome (il n'y avait pas alors d'évêque à Rome, l'évêque ayant été mis à mort), lui annonce que

(1) Ceux qui se dérobaient ainsi à la justice romaine étaient menacés de la confiscation de leurs biens. On apposait des affiches qui portaient : « Quiconque détient ou a en sa possession quelque chose des biens de Cæcilius Cyprianus, évêque des chrétiens, etc.» Cela ne se concilie pas tout à fait avec ce que dit Pontius, qu'à sa conversion Cyprien avait tout vendu et donné aux pauvres.

Cyprien s'est retiré, *et qu'il a bien fait, parce que c'était un personnage trop en vue.* Toute l'histoire de Cyprien témoigne d'ailleurs de l'autorité et du prestige qu'il a toujours conservés. Et cependant, au milieu même des hommages qui lui sont rendus, on sent qu'il y a là un regret. Un an avant l'époque de son martyre, l'an 257 de notre ère, Cyprien fut cité devant le proconsul. Il ne s'enfuit pas cette fois; il comparut et il *confessa*, suivant l'expression consacrée. Il fut condamné à l'exil et transporté dans la ville de Curube. C'est de là qu'il écrivit à toute une troupe de confesseurs, évêques, *anciens*, diacres et autres, condamnés aux mines pour la foi, une lettre de félicitation et d'exhortation tout ensemble, qui nous a été conservée. Nous avons aussi la réponse des confesseurs, et dans cette réponse, après tous les éloges qu'ils devaient aux talens et aux vertus de l'évêque, ils ajoutent : « Tu sais bien toi-même, frère bien-aimé (1), que c'est pour nous l'accomplissement de tous nos vœux de voir que notre maître et notre ami est arrivé à la couronne de la confession solennelle (dans cette comparution devant le proconsul). » Évidemment, il lui manquait jusque-là quelque chose. Il ne faut pas oublier qu'au commencement même du siècle, le fougueux Tertullien, le grand docteur de l'Afrique, et que Cyprien tout le premier reconnaissait pour son maître, avait écrit un livre éloquent contre la Fuite dans la persécution. Il la reproche à tous, dans son zèle emporté, mais par-dessus tous aux diacres, aux *anciens* et aux évêques. On comprend donc que les confesseurs aient été heureux de voir cette espèce de tache effacée. Mais ils ne prévoyaient pas, en lui écrivant ainsi, que si peu de temps après il devait recevoir une autre couronne , celle du martyre sanglant.

Revenons à cette retraite, par laquelle, sept ou huit ans auparavant, au début de la persécution de Décius, et au début aussi de son épiscopat, il se déroba aux fureurs publiques. D'abord il dut absolument disparaître et il ne subsiste aucune trace de la manière dont il laissa passer les premières violences; mais la crise fut courte et ne tarda pas à se relâcher. Il ne se montra pas tout de suite; ç'aurait été tout compromettre et risquer, dit-il, de troubler la paix; la persécution était refroidie, mais non pas éteinte; le cirque et l'amphithéâtre se remplissaient peut-être encore du cri : « Cyprien au lion! » Pontius nous parle de ce cri plusieurs fois répété, et un passage d'une lettre de Cyprien, écrite bien plus tard, le fait encore retentir à nos oreilles; mais bien avant de revenir, il put se remettre en communication avec son église par des lettres qu'il faisait circuler parmi les fidèles. Son pre-

(1) A la fin de la lettre ils disent : « Seigneur et frère, *domine frater.* »

mier soin est de faire distribuer de l'argent, par son clergé, aux confesseurs qui sont encore dans les cachots et aux pauvres qui n'avaient pas fait défection, *mais à ceux-là seulement.* C'est une réserve naturelle, mais en même temps bien remarquable; car elle fait voir que cette puissante association de l'église chrétienne avait à sa disposition, et on peut dire à sa solde, une multitude affamée, qui avait absolument besoin d'elle; c'étaient des enrôlés, pour qui être confesseurs était véritablement faire leur métier. A l'argent qu'il ramassait l'évêque ajoute ses propres offrandes. Il envoie aussi des *anciens* et des diacres visiter les cachots et y donner aux prisonniers, avec les secours dont ils ont besoin, la communion et la parole sainte. Il ne faut pas, dit-il, s'y porter en foule; les *anciens* et les diacres surtout devront être discrets et ne se présenter que deux à deux, pour ne pas risquer d'irriter les gentils et de se faire interdire l'entrée. Elle n'était donc pas interdite, et l'église avait là-dessus toute liberté, avec la seule précaution d'être discrète.

Il adresse aussi des lettres à ceux qui ont souffert, où il exalte leur dévoûment et leur courage. Dans la première de ces lettres, il n'est question que du cachot; les rigueurs n'étaient pas encore allées plus loin. Mais ce cachot était déjà quelque chose d'horrible. On y était plongé dans des caveaux sans lumière, où on gelait de froid ou bien on étouffait de chaleur; on n'y avait quelquefois ni à manger, ni à boire; plusieurs n'y résistaient pas, étaient malades ou mouraient. Leur évêque ne les loue pas seulement; avec l'enthousiasme de la foi, il les félicite de leur bonheur, et il leur souhaite d'atteindre définitivement à la couronne, comme deux d'entre eux qui sont morts. Nous, qui sommes plus calmes, nous nous étonnons de cet élan, en pensant qu'il écrit ainsi de sa retraite; mais tous étaient menacés, et surtout nous ne pouvons oublier que, si peu d'années après, celui qui glorifie aujourd'hui ceux qui souffrent sera frappé à son tour.

Une pareille lettre récompensait déjà les victimes et les préparait à de nouvelles épreuves en exaltant leur orgueil. Comme il souffre de ne pas les revoir! de ne pouvoir baiser ces bouches qui viennent de confesser si glorieusement le Seigneur, et de ne pas rencontrer ces regards, dignes maintenant de contempler Dieu même! Il a des hommages particuliers pour les femmes qui se sont associées à la gloire des confesseurs, pour les enfans, qui à leur tour n'ont pas été moins braves que les hommes. C'est l'ordre du jour après la bataille, et quand une autre bataille est prochaine.

En effet, après un court relâche, il y eut une recrudescence de la persécution, et elle ne s'arrêta pas à l'épreuve du cachot. Cette

fois il y eut des tortures (lettre 10). Cela ne fut pas long, mais cela fut terrible. Aussi son éloquence redouble d'éclat et d'allégresse triomphante. « Quelles paroles trouverais-je pour vous célébrer! quelle éloquence sera assez retentissante pour relever votre courage et votre inébranlable fidélité? Vous avez supporté la question la plus cruelle jusqu'au terme qui achevait votre gloire; vous n'avez pas été vaincus par les supplices; ce sont les supplices qui ont été vaincus... Les bourrelés (1) sont restés plus forts que les bourreaux; les ongles de fer frappaient et déchiraient, mais les membres frappés et déchirés ont eu le dessus... Le sang a coulé pour éteindre le feu de la persécution, pour étouffer et noyer glorieusement les flammes de l'enfer. Oh! quel spectacle pour le Seigneur, combien grand, combien magnifique, combien agréable aux yeux de Dieu par le dévoûment et la fidélité de son soldat! » Il parle comme parlait Sénèque : « Voilà un spectacle qui mérite de fixer les regards de Dieu, s'intéressant à son œuvre; voilà un couple digne de lui, l'homme de cœur aux prises avec sa mauvaise fortune (*De Provid.*, 2).» Cyprien continue : « Quelle a été la joie de Christ! avec quelle complaisance il a combattu et vaincu dans de pareils serviteurs!.. C'était son combat! il y a été présent; les champions de son nom, il les a poussés, fortifiés, enflammés. Celui qui une fois a dompté la mort pour nous la dompte tous les jours en nous. » Puis s'adressant à ceux qui n'ont pas été jusqu'à présent engagés dans la lutte : « Si le combat vous réclame, si le jour de bataille vient aussi pour vous, résistez énergiquement, tenez jusqu'au bout, sachant que le Seigneur est là et que vous luttez sous ses yeux; qu'en confessant son nom, vous obtiendrez d'être associés à sa gloire; qu'il n'est pas de ces maîtres qui se contentent de regarder faire leurs serviteurs; mais que lui-même il combat en nous, que lui-même il soutient le choc; que c'est lui-même qui, dans l'épreuve que nous subissons, nous couronne et est couronné tout ensemble. » Et ceux encore qui, si la paix survient, n'auront pas eu l'honneur de vaincre, il leur fait aussi leur part du triomphe. Ils étaient prêts à vaincre; Dieu, qui voit les cœurs, enregistrera leur bonne volonté comme une victoire. « Frères bien-aimés, les deux lots sont également beaux et glorieux. Il est plus sûr de se hâter d'aller au Seigneur en achevant la victoire; il est plus doux d'avoir son congé après la gloire et de briller entouré des hommages de l'église. Heureuse notre église, que décore le témoignage de la grâce divine, à qui il a été donné dans notre temps de se parer du sang glorieux d s martyrs! Elle portait jusqu'ici la robe blanche pour les bonnes œuvres des siens;

(1) J'emprunte le mot à notre vieille langue.

voici que le sang des martyrs lui a donné la robe de pourpre. Les roses fleurissent chez elle comme les lis. Que chacun maintenant fasse effort pour atteindre à l'une ou à l'autre de ces gloires; pour recevoir les couronnes blanches des œuvres, ou la couronne de pourpre des souffrances. Dans l'armée du ciel, la paix comme la bataille a ses fleurs, prix magnifique du soldat du Christ. »

Voilà comment l'évêque, du fond de sa retraite, payait sa dette à son église; comment il récompensait les épreuves de la veille, et donnait envie, pour ainsi dire, de celles du lendemain; comment cependant il mêlait à ces ardeurs la pensée rafraîchissante de la paix, promettant tout à la fois le repos et la gloire, de manière que la gloire acquise en devînt plus douce à ses frères, et que la paix même ne laissât pas s'amollir leur fierté. De tels discours, quand ils étaient lus par une voix choisie dans l'assemblée des fidèles, enthousiasmaient la foule et la passionnaient à la fois pour sa cause et pour son chef absent. On voit, dans la correspondance de Cyprien, quel honneur lui faisaient et combien lui valaient de sympathie, surtout parmi les confesseurs mêmes, non-seulement ses soins attentifs et ses sacrifices personnels, mais plus encore, peut-être, la magnifique éloquence qu'il répandait comme un baume sur les souffrances des martyrs.

On reconnaît cependant, par la lettre 11, qu'on ne pouvait pas tous les jours être aussi fier. Quand ceux qui avaient en main la force le voulaient absolument, ils venaient à bout de toute résistance. Il y avait telle torture que nul ne pouvait supporter; ou, du moins, ceux-là seuls ne cédaient pas qui étaient assez heureux pour mourir de la douleur même avant que d'avoir cédé. Il y eut de ces journées. Mais il semble que l'autorité satisfaite cessa de s'obstiner à son tour et que ce fut alors que la persécution s'arrêta. Cette lettre même promet de nouveau la paix et rien ne la contredit dans les suivantes.

Nul ne savait précisément si la persécution allait cesser, mais sans le savoir on le pressentait; cela était dans l'air. Ce pressentiment, dans l'état d'exaltation où étaient les âmes, tout enveloppées du surnaturel, se manifestait par des visions où Dieu était censé s'expliquer lui même. Il y en a plusieurs dans la lettre 11, une notamment où c'est à lui, Cyprien, que Dieu a annoncé la paix. Il s'est autorisé de ces visions à toutes les époques de sa vie. Il suivait l'exemple de Paul, qui avait aussi prétendu recevoir du Seigneur des révélations directes. Celles de Cyprien ne sont jamais que des songes, qu'il est toujours aisé de croire venus de Dieu; d'autres prétendaient avoir des visions dans l'état de veille; c'étaient surtout des enfans, à un âge où l'imagination est très

vive, et où on passe d'ailleurs avec une étrange facilité de l'illusion au mensonge.

Dans la lettre 12, l'évêque recommande à son clergé les funérailles des martyrs morts dans les tourmens, et aussi des confesseurs que la mort a atteints dans le cachot avant les dernières épreuves. Il a soin de faire célébrer aussi les anniversaires, et il a un représentant chargé particulièrement d'y pourvoir.

Mais il fut distrait de ces soins pieux d'une manière pénible par les bruits fâcheux qui lui vinrent sur la conduite des confesseurs encore vivans, qu'il glorifiait avec tant d'effusion tout à l'heure. Des hommes d'un tempérament énergique avaient moins de peine à supporter les griffes de fer, les lames ardentes et le reste, qu'à contenir les appétits de la chair. L'église, qu'ils avaient si bien servie, ils la scandalisaient maintenant et la compromettaient par leur conduite. C'est à la troupe même des confesseurs que l'évêque adresse ses plaintes (lettre 13). Il s'en trouve parmi eux qui s'enivrent, qui manquent de tenue, qui s'abandonnent même au péché avec des femmes (1). Quel opprobre pour le nom de confesseur! D'autres sont orgueilleux, intraitables, toujours prêts à soulever des contestations et des querelles. Il semble que Cyprien prévoit déjà le mal qu'ils allaient lui donner. En même temps qu'il essaie d'obtenir des confesseurs plus sages qu'ils contiennent ceux-là pour l'honneur du corps, il recommande aussi à son clergé de surveiller ces sujets dangereux (lettre 14). La persécution alors était apaisée; les confesseurs n'étaient plus dans les cachots; mais ce clergé lui-même n'était plus entier; une portion de ses membres avait abandonné la foi; l'évêque presse d'autant plus ceux qui restent de redoubler de dévoûment et de zèle pour suppléer à ce qu'il ne peut pas faire lui-même, puisqu'il ne lui est pas encore possible de reparaître au milieu des siens. La lettre se termine par un trait remarquable. Ses *anciens* lui avaient écrit pour lui demander une décision sur un sujet que nous ignorons d'ailleurs; il refuse de se prononcer: « Dès le commencement de mon épiscopat, j'ai résolu de ne rien faire de mon chef sans votre conseil et sans l'assentiment du peuple (c'est-à-dire des laïques; le *laos* grec équivaut au *plebs* latin).» Au fond, il était le maître, puisqu'il n'était arrêté que par ses propres scrupules; mais ces ménagemens témoignent qu'il restait encore dans l'église quelque chose de la liberté des premiers temps. Il était le maître, pourvu qu'il eût l'opinion pour lui.

Tout à coup éclatèrent des difficultés qu'il pressentait sans doute, et en face desquelles il se sentait affaibli par sa retraite même. Les

(1) Voir lettre 13, 5. Il y a ici un détail singulier, que j'expliquerai plus tard quand je parlerai des vierges.

chutes nombreuses qu'avait produites la persécution faisaient à l'église une situation très difficile. Ceux qui l'avaient reniée et qu'on appelait les Tombés, étaient naturellement à leur tour reniés par elle et rejetés de son sein et ne pouvaient y rentrer qu'après avoir expié leur faute et obtenu leur pardon.

Il y avait deux espèces de Tombés, ceux qui avaient sacrifié aux dieux et à qui s'appliquait surtout ce nom, et d'autres qui, sans avoir sacrifié, avaient obtenu de l'autorité romaine qu'elle se contentât d'un écrit (*libellus*), par lequel ils déclaraient l'avoir fait. Quelquefois encore on les dispensait de faire eux-mêmes cette déclaration, et on la faisait pour eux d'office. Mais se taire, en pareil cas, c'est bien encore une manière de renier, et ceux qui recouraient à ces *libelli*, et qu'on appelait *libellatiques*, étaient tenus aussi pour coupables, quoique moins coupables pourtant que ceux qui avaient sacrifié.

Cependant les Tombés désiraient, pour la plupart, rentrer dans l'église, étant depuis longtemps engagés à elle par leurs affections et leurs intérêts, et l'église à son tour avait besoin d'eux, puis qu'elle ne se recrutait que de volontaires. Elle ne pouvait donc être trop exigeante sur les conditions de la réconciliation; mais il ne fallait pas non plus qu'elle fût trop facile; car pourquoi aurait-on souffert pour elle, si on n'avait rien perdu à l'abandonner? Elle ne refusait donc pas le pardon; elle se bornait à le faire attendre; mais cela même devenait de plus en plus malaisé; à mesure que l'église devenait elle-même plus considérable, on était plus impatient d'y rentrer. D'ailleurs le besoin même qu'on avait d'encourager les confesseurs leur avait fait accorder un privilége qui se trouva tourner au profit de ceux qui n'avaient pas le courage de confesser. On admit, et comment ne pas l'admettre? que le martyr qui avait versé son sang pouvait obtenir, pour prix de son sacrifice, la grâce de sa femme, par exemple, ou de son père, qui avait faibli. Mais cela s'étendit insensiblement; on en vint à accorder au martyr ou confesseur la grâce de celui qu'il recommandait, quel qu'il fût, et enfin la grâce de plusieurs, de sorte qu'il n'y eut plus de limites. Les confesseurs distribuaient des billets, *libelli*, parmi lesquels celui-ci, qui s'adresse à Cyprien même et qui nous a été conservé, est bien étrange (lettre 23) : « Tu sauras que nous avons donné la paix *à tous*, sauf justification devant toi de leur conduite après leur faute, et nous te demandons de faire part de cette communication aux autres évêques. La paix soit entre toi et les saints martyrs! Ecrit par Lucianus. Etaient présens, du clergé, un exorciste et un lecteur. » *Donner la paix*, cela signifie qu'ils se déclarent prêts à communier avec eux, et qu'ainsi, autant qu'il est en eux, ils les reçoivent dans l'église. Les confesseurs n'avaient pas

toujours un tel sans-gêne, mais souvent on donnait des billets qui réclamaient la paix pour un tel *avec les siens*, et Cyprien demandait si on prétendait étendre une telle formule à vingt ou à trente. Il priait qu'on désignât nominativement ceux dont on sollicitait la grâce. Il y avait des milliers de ces billets; cela était devenu une affaire de complaisance, et des intermédiaires en faisaient commerce. On en donnait au nom d'un mort, en se contentant de déclarer qu'on en avait été chargé par lui, ou encore au nom d'un confesseur qui ne savait pas écrire. Telle était l'autorité de Cyprien, que, sans doute, s'il eût été présent, on n'aurait pas tant osé; mais à la faveur de son absence, il s trouve parmi ces *anciens* sur qui il croyait pouvoir se reposer et qu'il prend toujours soin d'associer à lui par le nom même dont il les désigne (1), des hommes qui se laissent entraîner aux clameurs des confesseurs et encouragent leurs exigences. Ainsi l'évêque n'était plus maître de ses indulgences et du gouvernement de son église. Il se hâta de prévenir ce désordre. C'est aux confesseurs eux-mêmes qu'il s'adresse tout d'abord ; il les flatte en paraissant compter sur leur sagesse, et leur dit en parlant de ces *anciens* trop complaisans : « Qu'ils apprennent de vous ce qu'ils auraient dû vous apprendre. » Il leur rappelle que leurs glorieux prédécesseurs ont toujours rendu à l'évêque ce qu'ils lui devaient, sans rien usurper sur lui : « Vous aussi, conduisez-vous *en amis du Seigneur, en hommes qui jugeront un jour avec lui* (2) » (lettre 15). Il adresse d'autres lettres à ses *anciens* et à ses diacres, puis, à son peuple, aux laïques; il les ramène à lui et les intéresse à sa cause par un mélange très heureux de fierté et de complaisance. L'indulgence viendra, mais quand il sera de retour, quand tout pourra se faire dans les règles et que lui-même imposera les mains aux pénitens, avec le concours de son clergé, et l'église tout entière étant présente, car rien ne doit se faire sans l'aveu de tous.

Il se fait obéir, mais comme on obtient l'obéissance là où l'obéissance est libre, en ménageant avec soin l'opinion. Il sait faire fléchir à propos les règles mêmes qu'il a établies. Il avait dit que la réconciliation ne se ferait que quand l'église serait en pleine paix et l'évêque rentré dans sa chaire, toute crainte de persécution ayant cessé. Mais l'été vient, l'été malsain et dangereux des pays chauds. Des Tombés pouvaient être malades et être surpris par la mort. Cyprien permet alors que, sans l'attendre, ils puissent être reçus à la communion par des *anciens*, ou même par des diacres, si toutefois ils ont des billets des confesseurs (lettre 18).

(1) *Compresbyteri nostri*, mes coanciens.
(2) I Cor., VI, 2, et Matth., XIX, 28.

Pour les autres, il maintient sa décision, et il les renvoie à Dieu même : qu'ils obtiennent de lui cette paix de l'église qui leur permettra d'y rentrer. Et pour les faire taire, il ajoute qu'il ne tient qu'à eux, d'ailleurs, d'avoir mieux encore que ce qu'ils demandent. La persécution n'est pas finie, et il y a encore des poursuites. S'ils sont si impatiens, qu'ils cherchent le martyre, et au lieu de solliciter le pardon, qu'ils conquièrent la couronne : *qui differri non potest, potest coronari* (lettre 19). Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la règle fût impitoyable : si un Tombé était réellement en danger de mort, il ne pouvait guère alors ne pas trouver un confesseur pour lui donner le billet auquel la réconciliation était attachée. Et de plus le danger de mort n'est pas une situation tellement déterminée, que de ce côté encore il n'y eût place pour certaines condescendances. Tel avait obtenu la communion, sous prétexte qu'il allait mourir, qui le lendemain se retrouvait bien vivant, et Cyprien disait alors : « Faut-il l'étouffer ou le tuer de notre main parce qu'il vit encore? » Il ne péchait donc pas par l'excès de sévérité; il tenait seulement à ce que les formes fussent gardées et à ce que sa dignité fût respectée; il s'indignait, par exemple, que des Tombés, qui lui écrivaient pour être réconciliés, osassent écrire au nom de l'église, disant que l'*église* demandait cette réconciliation; et un ancien qui n'était pas de son clergé, un certain Gaius de Didda, ayant admis des Tombés à la communion contrairement à ses instructions, il ordonne à son tour à ses *anciens* et à ses diacres de refuser la communion à Gaius, ou plutôt il les approuve et les félicite de l'avoir fait, car ils avaient prévenu sa décision, tant il savait, même absent, tenir dans sa main son clergé.

Cependant il n'était pas universellement obéi, et cela ne peut étonner, puisque l'évêque ne siégeait toujours pas sur son siège épiscopal, et n'osait encore reparaître dans Carthage. Cinq de ses *anciens*, qui avaient été de tout temps ses adversaires, et, qui au plus fort de la persécution, quand l'évêque était à peu près réduit à l'impuissance, avaient affecté de donner de leur autorité la communion aux Tombés, venant en aide par cela même aux magistrats persécuteurs, se laissèrent entraîner à la révolte par le diacre Félicissime. Il y avait parmi ces *anciens* des hommes respectables, soit par leur âge, soit à d'autres titres encore, et l'évêque en est évidemment embarrassé (1). Félicissime en vint jusqu'à menacer lui-même de rejeter de sa communion ceux qui obéiraient à l'évêque et à faire rayer de la liste de ceux à qui on devait distribuer des secours des pauvres qui étaient dans ce cas. Cyprien, par une lettre à ses fidèles, mit à son tour en dehors de sa commu-

(1) « Nec ætas vos eorum nec auctoritas fallat. » (43, 4.)

nion ses plus violens adversaires. Trois évêques attachés à Cyprien se chargèrent de transmettre à leurs collègues la liste de ces excommuniés.

Cyprien accusait ces dissidens de prolonger son exil, qui durait depuis plus d'un an, car son retour serait devenu, dans l'église ainsi partagée, une occasion de troubles qui pouvaient la compromettre auprès des gentils. Il tenait d'autant plus à ne pas se montrer trop facile tant que son église demeurait en danger et que lui-même n'était pas remonté sur son siège. Il affectait cependant de faire bon marché de ce qui ne touchait que lui-même : « J'ai patienté longtemps... ; l'*affront fait à mon épiscopat*, je pourrais le dissimuler et le souffrir encore comme je l'ai toujours dissimulé et souffert. » Mais il mettait tout le monde de son côté en demandant s'il était convenable que des Tombés reparussent dans l'assemblée des fidèles quand les confesseurs exilés pour la foi ne pouvaient encore y rentrer, puisque la persécution n'était pas finie.

J'ai relevé déjà, à la fin de la lettre 14, la déclaration que fait Cyprien, qu'il n'entend pas agir seul et décider en maître, mais seulement avec le concours de son église. Néanmoins il ne voulut pas attendre son retour pour conférer à quelques-uns des siens des distinctions qui sont comme les grades ou les croix donnés chez nous après les batailles. Les lettres 38 à 40 annoncent trois ordinations qu'il prend sur lui de faire tout de suite, en s'en excusant; il a eu soin d'ailleurs de s'associer pour ces actes d'autres évêques. Il fait ainsi un lecteur et deux *anciens*; le premier sans doute était trop jeune pour porter encore l'autre titre. Le troisième au contraire a déjà assez d'autorité pour que Cyprien parle de le faire bientôt évêque dans son pays, car il n'est pas de Carthage. Le second est un chrétien de Rome, Célérinus, qui revient plusieurs fois dans les lettres de Cyprien, et qui avait bien mérité, non-seulement pour avoir confessé, et cela devant l'empereur même, mais pour avoir été un confesseur respectueux et soumis, et avoir aidé l'évêque de Carthage dans ses luttes. La lettre qui le concerne ajoute à ses titres ceux de sa famille. Il avait un aïeul martyr, deux oncles martyrs, lesquels auparavant avaient porté les armes avec honneur. C'est là une noblesse (l'expression est de Cyprien), dont il aime à parer, en le présentant, celui qu'il fait entrer dans son église.

Enfin cependant la persécution a cessé, et au moment où elle achève de s'éteindre, c'est Cyprien lui-même qui témoigne qu'elle n'avait pas été bien terrible : « Nos péchés, à nous, avaient mérité davantage, mais Dieu tout clément a tellement mesuré ses coups, que tout ce qui vient de se passer a eu le caractère d'une épreuve plutôt que d'une persécution. » Il faut avouer que de pareilles

expressions ne répondent guère à l'idée effrayante que nous nous faisons de la persécution de Décius :

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens (1).

Cyprien avait semblé promettre une large indulgence pour le jour où l'église aurait retrouvé la paix. Cependant le discours sur les Tombés, prononcé à son retour, montre qu'il persista dans ses sévérités. Il n'en pouvait guère être autrement, puisqu'il se trouvait en face d'une révolte ouverte, celle de Félicissime et des *anciens* de son parti; car nous voyons dans le discours même *de Lapsis* qu'ils persistaient dans leur révolte. Mais lui se sent plus fort maintenant et est résolu à les dompter. Pour cela il se mit d'abord en règle, si on peut s'exprimer ainsi, en faisant adopter par une nombreuse assemblée d'évêques de l'Afrique une ordonnance sur les réconciliations, où étaient spécifiées les conditions diverses auxquelles elles devraient se faire suivant les diverses situations de ceux qui les sollicitaient, de sorte qu'il ne faisait plus qu'exécuter une décision qui était celle de tout un concile de la province, et non la sienne. Nous n'avons pas le texte de ces prescriptions, mais c'est cette décision qu'il soutint avec toutes les ressources de sa dialectique et de son éloquence dans le traité *de Lapsis*. Ses argumens ne sont malheureusement pas tous de même force. Il nous touche aujourd'hui encore, quand il déplore la faiblesse de ceux qui ont trahi leur foi, et quand ensuite il sait gré à ceux mêmes qui ont été faibles, s'ils sont humbles après avoir failli, et qu'il accueille avec une véritable tendresse les consciences délicates, qui souffrent, non plus d'avoir péché, mais d'en avoir seulement laissé entrer en eux la pensée. Il nous intéresse encore lorsqu'il s'indigne contre ceux qui, ayant trahi leur drapeau (car c'est ainsi qu'il faut nous représenter les choses), continuent de vivre indifférens, sans honte ni remords, sans rien retrancher de leurs festins scandaleux ou du luxe de leurs parures, et nous trouvons bon qu'il leur demande de racheter leur faute par une vie plus modeste et surtout par leurs aumônes. Mais il nous fait peine lorsque, pour justifier ses sévérités, en montrant que Dieu ne pardonne pas si vite, il s'applique à faire peur à son auditoire en étalant les prétendues vengeances que Dieu lui-même a prises de tel et tel qui l'avaient renié. Non-seulement il met sur le compte de Dieu les maladies, et surtout les troubles d'esprit dont plusieurs étaient saisis, et qui ne s'expliquent que trop par les terreurs de

(1) *Polyeucte*, acte IV, sc. 2.

ces temps mauvais, par les angoisses des consciences, et la peur de la damnation; mais il croit et il raconte sérieusement des contes absolument puérils, triste témoignage que ces derniers temps de l'empire romain, qui sont l'âge héroïque de l'église, étaient déjà, au vrai sens du mot, des temps barbares.

Le discours sur les Tombés se termine naturellement par la promesse du pardon, quand il aura été mérité; mais dans les dernières paroles, la promesse va plus loin que le pardon. Ceux qui dans le repentir auront fait assez pour que Dieu leur soit tout à fait propice, il les récompensera en leur donnant le courage, pour le jour d'un nouveau combat où ils auront l'honneur de la victoire. L'idée de présenter à ses fidèles une telle espérance fait sentir l'état d'exaltation où il vivait lui-même et où il entretenait les âmes. Et en même temps on voit par là que l'église se sentait toujours menacée. Elle ne cessa de l'être en effet jusqu'à la mort de Cyprien, et ce n'est qu'après ce grand coup qu'elle retrouve la paix pour un tiers de siècle, en attendant Dioclétien.

II. — CYPRIEN ET LES SCHISMATIQUES, CYPRIEN ET ROME.

On a vu dans ce qui précède que la lutte contre les gentils et leurs persécutions n'était pas la seule qu'un évêque eût à soutenir; il lui fallait lutter, dans son église même, contre ceux qui méconnaissaient son autorité, et c'était là une épreuve moins éclatante, mais non pas moins difficile. L'évêque n'ayant de pouvoir que sur les esprits, la désobéissance était facile, et elle pouvait aller jusqu'à la *séparation* (c'est ce que veut dire le mot grec *schisme*), c'est-à-dire jusqu'à la révolte. Elle éclatait quand les dissidens refusaient de communier avec l'évêque et ses fidèles, qui les rejetaient à leur tour de leur communion, comme il arriva pour ces cinq *anciens* de Carthage soulevés par le diacre Félicissime. Ce pouvait être aussi l'évêque qui le premier refusait la communion à des insoumis, lesquels, au lieu de céder, acceptaient cette exclusion et excluaient à leur tour l'évêque. Il se formait ainsi, à côté de l'église principale, une petite église, mais qui pouvait grandir, si l'opinion publique venait à prendre parti pour elle. Ce ne fut pas sans peine que Cyprien put conjurer ce péril, qui le menaça longtemps encore.

On comprend cependant que l'église attaquée par le schisme pouvait avoir de grands avantages sur la faction qui l'attaquait. D'abord elle était, tandis que l'autre tâchait d'être; puis elle disposait de ressources d'argent considérables, qui tenaient toute une population

pauvre dans sa dépendance; elle comptait un clergé honoré et honorable, considéré même des gentils, tandis que parmi les mécontens se trouvaient souvent des hommes suspects de n'être mécontens que par orgueil, ou envie, ou convoitise. Enfin Cyprien avait par-dessus tout cela son illustration, son esprit et son éloquence.

Le schisme, à cette époque, ne pouvait être que local. Dans chaque cité romaine, les chrétiens avaient un chef, qui était l'évêque; il n'y avait pas encore de chef reconnu du monde chrétien tout entier. On n'avait donc lieu ni d'attaquer ni de défendre une autorité qui n'existait pas. L'unité de l'église, prise dans son ensemble, n'était alors qu'une unité morale et idéale, mais sur laquelle se fondait l'autorité réelle et visible de chaque évêque en particulier. Maintenant il est clair que chaque évêque, pour tenir tête aux adversaires qu'il avait chez lui, ne pouvait mieux faire que de s'appuyer sur l'opinion, laquelle s'étendait beaucoup plus loin que son église. Il devait donc rechercher le concours moral des autres églises, c'est-à-dire des autres évêques; mais il est clair aussi qu'en général il pouvait compter sur ce concours, puisque l'intérêt de tous était également de faire respecter l'épiscopat. Cyprien recourut constamment à cet appel, qui se faisait de deux manières. Tantôt il réunissait autour de lui les évêques voisins, qui trouvaient tout naturel de se rassembler à Carthage, dans la capitale de la province, et qui y formaient un concile; tantôt il s'adressait par lettres à des évêques même très éloignés, par exemple à Firmilianus, qui, malgré son nom latin, était un évêque de Cappadoce.

Mais c'est avant tout l'église de Rome qu'il tenait à avoir pour lui, parce qu'elle avait sur les esprits une très grande autorité. En principe cependant, l'évêque de Rome n'était pour lui qu'un égal. Il n'avait, en effet, aucun titre qui le mît à part (1); Cyprien, en lui écrivant, ne l'appelle jamais que « mon frère, » *frater*. Je ne dis pas que l'évêque de Rome n'eût pas lui-même de plus hautes prétentions. La grandeur de cette ville, qui s'appelait simplement la Ville, *Urbs*, comme capitale de l'univers, suffisait pour les lui inspirer, et il s'y ajoutait la tradition ecclésiastique qui faisait de Rome le siège de Pierre, sans aucune vraisemblance, mais la tradition était autorisée par la prétendue épître de Pierre, datée de Babylone (I, v, 13), qui, là sans doute, comme dans l'Apocalypse, signifie Rome. Cela donnait à l'évêque de Rome un orgueil que Tertullien, qui avait vécu dans cette église,

(1) Celui de *papa* se donnait alors, sinon à tous les évêques, du moins à ceux des grands sièges. Plusieurs lettres adressées à Cyprien le lui donnent. (Voir Du Cange sur ce mot.)

connaissait bien ; il raille dans un de ses livres sa prétention d'être le souverain pontife, l'évêque des évêques (1). Mais Cyprien ne reconnaissait pas cette supériorité ; il ne voit dans le chef de cette église si fière qu'un collègue. Quand il est en bons termes avec les évêques de Rome, il leur rend volontiers l'hommage d'appeler leur église l'église souche, la racine des églises, *matricem ac radicem*, l'église première, *principalem*. Mais lorsqu'à la fin de sa vie il fut en dissentiment avec l'évêque Stéphanus ou Étienne, il professait hautement et il ne craignait pas de lui écrire à lui-même que chaque chef d'église administre son église comme il l'entend, en pleine liberté *et ne doit de compte qu'à Dieu seul*. On verra plus loin quelles libertés il se permet alors avec lui.

La lutte contre Stephanus est une exception à la fois unique et tardive dans la vie de Cyprien. Jusque-là il n'avait eu de relations avec Rome que pour s'appuyer sur elle. Cette autorité de l'église romaine s'exerçait même quand le siège épiscopal y était vacant. Au début de la persécution, l'évêque de Rome, Fabianus, avait été mis à mort et n'avait pu être remplacé ; Carthage, de son côté, était sans évêque, puisque Cyprien avait disparu et que, dans ces premiers temps, il était sans doute hors d'état de communiquer avec les siens. Le clergé de Carthage écrivit alors au clergé de Rome pour lui notifier la retraite de Cyprien et pour l'excuser ; et le clergé de Rome répondit à celui de Carthage par des conseils et des encouragemens sur la conduite à tenir pendant la persécution (lettre 8). Dans la lettre 9, Cyprien lui-même demande compte d'une lettre qui lui est venue de Rome, et qui semble avoir contenu des leçons qu'il n'est pas disposé à accepter sans éclaircissement. Mais une fois que l'affaire des Tombés est engagée, il n'a rien de plus à cœur que de se fortifier par l'approbation de l'église de Rome, et il écrit plusieurs lettres dans ce sens. Il rend compte au clergé romain de tous ses actes ; il met sous leurs yeux les lettres qu'il a écrites ou qu'il a reçues. C'est, leur dit-il, un devoir de charité et de sagesse, de ne rien leur dérober de ce qui se passe dans son église. Il leur donne les raisons de son absence pendant la persécution, et leur explique comment il a agi sans cesse, quoique absent, et rempli tous ses devoirs. Il se règle sur leurs avis et sur leurs exemples. Nous avons aussi les réponses du clergé de Rome, parmi lesquelles la lettre 30 est particulièrement remarquable. Ils rendent à la dignité et au personnage de Cyprien tout ce qu'ils lui doivent (2) ; ils le remercient

(1) *De Pudicitia*, 1. L'expression *Pontifex maximus*, que Tertullien applique ironiquement à l'évêque de Rome, ne désignait encore à cette époque que le grand pontife des gentils.

(2) *Beatissime ac gloriossime papa.*

comme d'une faveur de ces explications qu'il leur donne, les associant par là à l'honneur qu'il se fait par sa conduite. Ils le flattent particulièrement sur ses lettres aux confesseurs, sur la magnifique éloquence par laquelle il répandait dans les âmes le goût du sacrifice. Et là ils caressent bien adroitement cet évêque qui n'avait pas confessé, en disant que c'est à lui que les confesseurs doivent en partie l'honneur de leur martyre. Mais en même temps ils conseillent du ton presque dont on ordonne; ils disent : L'église de Rome ne permettra pas cela; ils établissent une règle, eux qui ne sont que des *anciens* et des diacres, de concert avec des évêques qui se réunissent à eux. Et en le remerciant de leur avoir aussi fait son rapport sur une affaire qui ne touchait pas directement à Carthage, ils lui disent qu'il a bien fait : « car, tous, tant que nous sommes, nous devons veiller pour le corps entier de l'église, dont les membres sont répartis dans toutes les provinces. » Rome est le centre où tout aboutit. Dès que s'élève la faction de Félicissime, Cyprien lui oppose l'autorité du clergé romain. Mais bientôt les églises de Rome et de Carthage se trouvèrent plus étroitement associées par le schisme qui éclata dans celle de Rome. Après la mort de Fabianus le martyr, l'église de Rome était restée quinze mois sans évêque. Quand la persécution venait de l'empereur lui-même, et que c'était lui qui avait fait mettre à mort l'évêque dans la capitale de l'empire, il était bien hardi de nommer un autre évêque. Si on en croit Cyprien, Décius supportait mieux la nouvelle qu'il s'élevait un prétendant à l'empire, que celle de l'élection d'un évêque à Rome. Cette élection se fit pourtant à la fin, et Cornélius fut proclamé. C'était un homme qui avait passé par tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, et qui arriva tout naturellement à ce grand poste sans l'avoir brigué.

Cependant à peine était-il nommé, qu'une portion de l'église romaine refusa de le reconnaître et se donna un autre évêque, qui fut Novatianus. C'était un événement très grave. Je ne sais si de pareilles compétitions s'étaient produites jusque-là dans quelques petites cités; mais il s'agissait ici du premier siège du monde. Lorsque Cyprien fut élu évêque de Carthage, il y eut des mécontens qui protestèrent, mais qui n'essayèrent pas d'opposer un évêque de leur choix à l'évêqne élu. Ici voilà deux évêques en face l'un de l'autre. On a assez vu quelle était l'influence de Rome sur le monde chrétien pour comprendre combien l'église entière a dû être alors troublée. Plus tard, quand cette prépondérance est devenue une suprématie avouée de tous et que l'évêque de Rome a été le pape, seul appelé de ce nom, on a nommé antipapes ceux qui lui disputaient sa place, et ces noms s'employant rétrospectivement pour les

personnages des temps anciens, Novatianus figure encore dans l'histoire ecclésiastique comme le premier des antipapes.

Mais ce qu'il faut expliquer d'abord (car c'est là ce qui rendait les schismes possibles), c'est qu'il n'y avait pas, pour l'ordination d'un évêque, de règles précises. Elle ne se faisait ni par l'institution d'une autorité supérieure, comme est aujourd'hui celle du pape, ni par une élection au sens où nous l'entendons ; je veux dire par la décision, prise à la majorité des voix, d'un collège déterminé d'électeurs. Voici comment il semble que se passaient les choses : lorsqu'il s'était formé, dans le clergé d'une église, c'est-à-dire parmi les *anciens* et les diacres (1), un groupe considérable qui voulait tel personnage pour évêque, ceux-là appelaient du dehors d'autres évêques, n'importe lesquels ni en quel nombre, pour venir le présenter à son peuple ou l'ordonner, car des évêques seuls avaient autorité pour cela. Ils étaient ses véritables électeurs, mais appelés et choisis par les *anciens* et les diacres, qui rendaient témoignage (*de clericorum testimonio*), par une lettre collective sans doute, en faveur de celui qu'on avait en vue ; puis il fallait encore que le peuple ou les laïques, réunis en assemblée générale par les évêques, rendissent l'ordination définitive en s'y associant par acclamation (2). On comprend dès lors qu'un évêque étant ainsi nommé, s'il se trouvait des dissidens assez appuyés par l'opinion, ils pouvaient avoir, de leur côté, un certain nombre d'*anciens* et de diacres qui appelaient à leur tour d'autres évêques, lesquels faisaient acclamer un autre élu par une autre assemblée populaire. Ainsi fut nommé Novatianus. Et il est à remarquer que Cyprien, dans les lettres où il ramasse tout ce qui peut se dire contre une ordination qu'il combat, n'indique nulle part ni que la quantité, ni que la qualité des adhésions ait manqué au rival de Cornélius. Il est à croire cependant que celui-ci, puisqu'il a prévalu et qu'il a été reconnu partout, avait à Rome même l'avantage du nombre, et Cyprien appuie sur ce qu'il avait celui de la possession, ayant été nommé seul tout d'abord, avant qu'il se formât un parti pour élire Novatianus. Mais avant cette élection, qui suivit d'ailleurs l'autre de très près, le schisme existait déjà, une partie de l'église de Rome ayant refusé de reconnaître l'ordination de Cornélius.

On pense bien que Novatianus n'était pas le premier venu. Personne n'était entouré de plus de considération parmi les *anciens* de son église. C'était un lettré et un philosophe, disciple de l'école

(1) C'est toujours aux anciens et aux diacres seulement que s'adressent les lettres de Cyprien à son clergé.

(2) C'est ainsi que Cyprien rend compte de l'élection de Cornélius (lettre 55). Il y avait eu à cette élection seize évêques.

stoïque, dont il avait la sévérité. Pendant la vacance du siège, il avait été choisi pour écrire, au nom du clergé de Rome, la lettre par laquelle celui-ci adressait à l'évêque de Carthage ce qu'on peut bien appeler ses instructions au sujet de l'affaire des Tombés : nous le tenons de Cyprien même. On l'avait cru sans doute le plus capable de joûter avec l'illustre évêque d'éloquence et de belle latinité, et la lettre, en effet, conservée dans la Correspondance de Cyprien, est digne de lui être adressée (1).

Ce qui montre combien, en ces temps-là, il était difficile de reconnaître où était le droit dans l'église, c'est que d'abord Cyprien ne sut pas lui-même s'il devait reconnaître l'ordination de Cornélius. Il accueillit avec une égale réserve les lettres par lesquelles les deux rivaux, qui lui paraissaient également honorables, lui notifièrent leur élection et fit observer aux évêques d'Afrique les mêmes réserves : puis, sur les rapports qui lui vinrent de Rome, il se prononça pour Cornelius. Cornélius fut mécontent de cette hésitation, et Cyprien dut s'en excuser; mais dès qu'il eut pris son parti, il servit nettement et énergiquement la cause qu'il avait adoptée et il se hâta de se servir de l'autorité de Cornélius pour combattre les dissidens qui, à Carthage, avaient méconnu la sienne.

Dans toute espèce de schisme, la lutte des personnes se rattache toujours à celles des idées. Celui de Rome était né, comme celui de Carthage, des disputes au sujet des Tombés. Mais tandis qu'on en voulait à l'évêque de Carthage d'être trop sévère, on accusait l'évêque de Rome de ne l'être pas assez. Les partisans de Novatianus étaient des rigoristes, héritiers de l'esprit *intransigeant* de Tertullien et qui ne voulaient pas que l'église se rouvrît jamais à qui l'avait une fois trahie. Les confesseurs de Rome, moins sensibles apparemment au plaisir de distribuer des indulgences qu'à celui de mépriser les faibles et de les tenir loin au-dessous d'eux, avaient pris parti pour le schisme. C'est auprès d'eux que Cyprien fut d'un grand secours à Cornélius. Il se les était attachés depuis longtemps, d'abord par sa sévérité même, et ils l'avaient aidé à ramener à l'obéissance les confesseurs de Carthage, puis surtout en relevant leur confession par les plus magnifiques éloges, quoiqu'elle n'eût pas eu l'occasion d'aller jusqu'au martyre; ils lui avaient adressé, pour cet hommage de son éloquence, les plus chaleureux remercîmens (lettre 31). Il leur écrivit pour les détacher du schisme romain, dont ils faisaient la principale force, et il y réussit (lettres 46 et 47). Leur réconciliation fut un événement considérable; on le sent à la joie que témoigne Cornélius dans une lettre qui nous

(1) Il nous reste encore de Novatianus deux écrits purement théologiques.

reste et à la manière dont ils furent reçus solennellement dans l'assemblée des frères dont ils s'étaient séparés. Ils demandèrent et on leur accorda que le passé serait entièrement effacé, et leur chef Maximus, qui était un *ancien*, fut rétabli immédiatement sur son siége (lettre 49.) L'évêque les représente exposant devant lui d'humbles prières (*deprecati sunt*), mais cela n'est guère d'accord avec le ton dont ils s'expliquent eux-mêmes dans un billet à Cyprien que je traduis textuellement : « Nous sommes assurés, frère bien-aimé, que tu te réjouiras avec nous en t'associant à nos sentimens, sur ce que, ayant pris conseil des intérêts de l'église et désirant avant tout la paix, laissant de côté tout le passé et le réservant au jugement de Dieu, nous nous sommes réconciliés avec Cornélius, notre évêque, et le clergé tout entier. Cela s'est fait à la joie de toute l'église et avec un mouvement général de charité : c'était notre devoir de t'en informer exactement par cette lettre. » En répondant à la lettre de Cornélius par ses félicitations, Cyprien n'oublie pas de célébrer de nouveau les confesseurs et dit que l'église, en les recevant dans son sein, est heureuse de se retrouver ainsi associée à leur gloire.

Ce n'était pas seulement dans Rome que Cornélius avait à combattre le schisme. On s'intéressait partout à ce qui se passait à Rome, et Novatianus envoyait de divers côtés ses partisans pour remuer les esprits. Un billet de Cornélius avertit Cyprien que plusieurs sont partis pour l'Afrique, et lui demande de l'aider contre eux. Ce billet et la réponse de Cyprien nous montrent comment on traitait la personne des adversaires dans ces luttes des partis. La passion n'a jamais été scrupuleuse là-dessus dans aucun temps, mais elle avait bien beau jeu dans l'antiquité, où la diffamation ne rencontrait ni l'obstacle des tribunaux, ni cet autre obstacle du duel, dont il faut certainement tenir grand compte, de quelque manière que l'on le juge. Je ne dis pas pourtant qu'on pût toujours faire accepter que l'homme que l'on combattait fût un misérable; mais il était bien rare qu'on ne pût pas l'essayer. Il suffisait de la moindre rumeur pour mettre les inimitiés à l'aise. Quiconque avait eu à manier l'argent d'autrui l'avait volé. Toute affection pour une femme s'appelait libertinage. Cyprien, au moment même où Félicissime s'était séparé de lui, n'avait pas manqué de l'accuser de vol et d'adultère (1). Cornélius, de son côté, affirme à Cyprien, que Nicostratus, un des hommes de Novatianus, après avoir volé sa

(1) Il faut remarquer qu'*adulterium*, en latin, ne répond pas exactement au mot français. Il signifie tout commerce illicite, même avec une femme non mariée, et cela non-seulement dans l'usage, mais même dans la langue de la loi. (Digeste, 48, 5, 6.)

patronne selon la chair, c'est-à-dire la maîtresse dont il était l'affranchi, a détourné de grosses sommes que lui confiait son église (1). Cyprien accepte ces imputations et, à son tour, s'étendant sur Novatus, qui était de l'église d'Afrique et qui paraît avoir eu un premier rôle dans le parti de Novatianus, il accumule contre lui des griefs qui satisfaisaient sa rancune propre; car c'était Novatus qui avait donné à Félicissime, dans l'église de Carthage, la situation qui avait permis à celui-ci d'y faire un schisme. Il en avait fait un diacre « sans mon congé, dit Cyprien, et à mon insu. » Et associant ses ressentimens à ceux de Cornélius : « Il n'est pas étonnant, dit-il, qu'après cela il soit allé à Rome pour y troubler aussi ton église. Et comme la grandeur de Rome veut qu'elle l'emporte sur Carthage, il a osé là davantage, et ayant fait un diacre aussi, il a fait là-bas un évêque. » Mais cet homme de troubles est un homme affreux : il a dépouillé les veuves, les orphelins, l'église même. Il a laissé son père mourir de faim dans la rue et il ne l'a pas même fait enterrer ; il a donné à sa femme des coups de pied dans le ventre et a tué l'enfant dont elle était grosse (2). Remarquons que l'homme dont Cyprien parle ainsi était un *ancien*, c'est-à-dire un des premiers personnages de son église.

Maintenant, comment les hommes de Novatianus, de leur côté, parlaient-ils des adhérens de Cornélius? Très probablement de la même manière ; seulement nous n'avons pas leurs écrits. Mais nous lisons dans Cyprien lui-même, en termes généraux, que ses adversaires d'Afrique répandaient contre lui « des imputations infâmes, abominables, à faire horreur même à des gentils (3). » Et l'on sait que, dans ce livre des *Philosophies*, découvert par M. Miller, l'évêque de Rome Calliste ou Calixte, celui que l'église appelle aujourd'hui le pape saint Calixte, est représenté aussi comme un intrigant.

Il est certain que Novatianus avait des partisans respectables, et c'est ce dont témoigne une lettre de Cyprien à un de ses collègues d'Afrique, l'évêque Antonianus, qui d'abord avait reconnu comme lui Cornélius, mais il avait reçu depuis une lettre de Novatianus qui le faisait hésiter. L'étendue seule de la lettre de Cyprien, qui a plus de quinze pages, montre à la fois qu'Antonianus avait de l'autorité et qu'il justifiait ses hésitations par des raisons sérieuses. On voit tout d'abord qu'Antonianus était séduit par la sévérité de

(1) Cet argent était destiné à la subsistance des veuves et des orphelins.

(2) C'est la même brutalité par laquelle on raconte que Néron tua Poppée, grosse aussi alors.

(3) *Tam infanda, tam turpia, tam etiam gentilibus exsecranda.*

Novatianus, et disposé à se scandaliser de l'indulgence de Cyprien et de celle de Cornélius ; Cyprien s'attache donc à justifier à la fois et lui-même et l'évêque de Rome, et sans entrer dans le détail de ces justifications, elles se réduisent à ce sentiment, qu'un gouvernement spirituel, tout comme un autre, est bien obligé de rabattre, dans la pratique, des principes qu'il a d'abord mis en avant. Un détail curieux est qu'on accusait Cornélius d'être lui-même un libellatique. Cyprien déclare que cela est faux, et je m'en rapporte volontiers à ce qu'il déclare ; mais pour qu'on ait pu l'en accuser, il faut admettre qu'on ne savait pas bien au juste quels étaient ceux qui se sauvaient dans la persécution au moyen de ces certificats ; c'est-à-dire que l'autorité romaine poussait la complaisance, à l'égard de certains personnages, jusqu'à ne pas publier ce qu'elle avait obtenu d'eux ; de sorte que, si un chrétien notable traversait des temps mauvais sans être inquiété, ce pouvait être parce qu'il s'était mis à l'abri par quelque démarche, comme ce pouvait être aussi qu'on ne s'était pas occupé de lui. Cyprien est évidemment plus embarrassé, pour Cornélius, de l'histoire de l'évêque Trophime. Cet évêque avait sacrifié, et la plupart de ses fidèles avec lui ; mais sur sa demande de rentrer dans l'église, Cornélius avait assemblé des évêques et obtenu qu'ils le reçussent dans leur communion, lui et les siens. Il le fallait bien : derrière Trophime il y avait tout un peuple qu'il ramenait avec lui, et qui pouvait passer au schisme avec lui si on le rejetait ; c'est-à-dire qu'on l'a reçu pour ne pas l'abandonner à Novatianus. Et qui sait si ceux qu'on repousse ne seraient pas tentés même de retourner aux gentils ? Voilà à quels ménagemens l'église était réduite, tant qu'elle n'avait pas la force pour appuyer ses décisions. Cyprien assure, d'ailleurs, que Trophime n'est plus qu'un simple membre de son église, un laïque ; il demeure déchu de l'épiscopat, sauf, j'imagine, à y rentrer plus tard, quand le scandale serait oublié. Cyprien ramasse d'ailleurs avec beaucoup d'art tout ce qui peut incliner l'esprit vers l'indulgence. Il renvoie aux stoïques (c'est un trait contre Novatianus) ceux qui se refusent à la pitié. Rejeter les Tombés, c'est diminuer, pour le combat prochain, le nombre des soldats ; de ceux mêmes qu'on repousse, il peut sortir une autre fois des confesseurs et des martyrs. Et, d'un autre côté, c'est calomnier les chrétiens de croire qu'il n'y aura plus de braves si on a été clément aux faibles. Le pardon accordé aux libertins n'a jamais ôté leur vertu aux chastes et n'empêche pas que l'église ne soit pleine de vierges. Il y a eu pourtant des esprits sévères qui se refusaient à pardonner aux pécheurs ; mais pour cela ils n'ont pas fait schisme, ni rompu avec les indulgens. Cyprien ne pouvait détourner plus adroitement un évêque de se laisser entraîner au parti qui a déchiré l'église.

L'orateur, — car l'évêque de Carthage est orateur même quand il écrit, — ne pouvait échapper à la comparaison des personnes, et on sait que cette comparaison était redoutable pour Cornélius, évidemment moins imposant que son rival. Il loue dans Cornélius ses services, ses vertus modestes ; il ne s'est pas imposé à son église; il n'est pas devenu évêque tout d'un coup (1) ; mais il s'est élevé lentement et régulièrement par tous les degrés. Antonianus, à la lecture de ce passage, a pu sourire en se rappelant l'éclat du brusque avènement de Cyprien. Mais, outre le mérite de n'avoir pas brigué l'épiscopat, il faut compter à Cornélius celui de l'avoir accepté, c'est-à-dire accepté le poste le plus dangereux du monde chrétien, vacant par la mort d'un martyr. Un évêque de Rome, au moment où il l'est devenu, était exposé à tous les supplices; il était lui-même un confesseur et un martyr. Et par un de ces tours ingénieux que Cyprien rencontre sans cesse : « Tout ce qu'il a pu souffrir, en réalité il l'a souffert. »

Pour Novatianus, véritablement il n'en dit rien, et cela montre assez qu'il n'a rien à en dire qui le condamne. Il fallait répondre pourtant à la question que son collègue lui avait posée : « Mais Novatianus est-il hérétique? » Et sa réponse est : « Je n'en sais rien, et je ne me soucie pas de le savoir. Peu nous importe ce qu'il enseigne, dès qu'il n'enseigne pas chez nous. Nul n'est chrétien s'il n'est dans l'église du Christ, qui, et quel qu'il soit. Sa philosophie, son éloquence (recueillons ce témoignage en passant), ne sont rien s'il ne demeure dans la règle. Or, non-seulement il est lui-même dans le désordre, mais il le porte partout ; de tous côtés il prétend faire des évêques. » En d'autres termes, il agit partout en évêque de Rome. Il ne sait pas que le schisme n'a jamais que des commencemens et aboutit bientôt à l'impuissance. Le jour où l'autorité ecclésiastique aura la force pour se faire obéir, elle ne sera pas plus entière ni plus orgueilleuse; et sans doute il y avait quelque honneur à l'être tant qu'elle ne régnait qu'en commandant aux esprits.

Dans cette lettre même, Cyprien n'a pas renoncé aux invectives, mais il ne peut les adresser à Novatianus lui-même, et il est forcé de se rejeter sur quelques-uns de ceux qui le servaient. Puisqu'il a accepté les services d'hommes suspects (dans toutes les communions il y avait des suspects), Novatianus n'a plus le droit d'être sévère là où l'église est indulgente. Et il retombe ainsi, en finissant, sur la même question par laquelle il avait commencé, question brûlante qui était au fond de tous ces troubles : celle de la conduite à suivre à l'égard des Tombés. Aussi vif, aussi impérieux maintenant pour

(1) Saint-Simon eût dit qu'il n'avait pas été *bombardé* évêque.

imposer l'indulgence, qu'il l'avait été à l'origine pour recommander la sévérité, il est certainement éloquent quand il s'écrie : « O insulte à des frères trompés! ô déception misérable à des malheureux désolés et égarés! ô vaine et stérile application des règles de l'hérésie! Exhorter les gens aux satisfactions de la pénitence et leur refuser le remède que la satisfaction porte avec elle! Dire à nos frères : Mène le deuil, verse des larmes, passe les jours et les nuits à gémir pour effacer et expier ton péché; va, multiplie tes œuvres; mais, tout cela fait, c'est hors de l'église que tu mourras. Tout ce qui peut t'obtenir la paix, tu le feras; mais cette paix, que tu demandes, ne viendra jamais! » Sans doute nous avons quelque peine à nous échauffer aujourd'hui à ces discours, car nous sommes bien loin de tout cela. Il en est ainsi de la plupart des choses pour lesquelles les hommes s'agitent; il est probable que moins d'un siècle après, quand l'église régnait à côté de l'empereur, on ne comprenait déjà plus les passions que cette question des Tombés avait soulevées. Mais lorsqu'elle était brûlante, on voit comment Cyprien faisait face à tous les adversaires, à toutes les difficultés et à tous les troubles, et quelle action un tel esprit pouvait exercer sur tous.

En combattant le schisme avec cette vigueur, Cyprien combattait pour lui-même. Cependant il n'y avait jusque-là dans Carthage que l'ébauche d'un schisme, puisque ceux qui s'étaient séparés de lui restaient à côté de l'église sans constituer eux-mêmes une église. Ils allèrent plus loin, et le chef du parti, Félicissime, trouva moyen de lui donner un évêque, Fortunatus, un des cinq *anciens* qui l'avaient suivi dès l'abord dans sa révolte; il trouva en Afrique des évêques pour le consacrer à Carthage. Cornélius put alors prendre sur Cyprien sa revanche; il avait eu besoin de lui contre Novatianus; c'est Cyprien maintenant qui a besoin de Cornélius, et qui croit devoir lui écrire une lettre de vingt-cinq pages pour s'assurer son concours. Non pas que Cornélius n'eût résolument rejeté de sa communion le diacre rebelle Félicissime et ses associés; mais depuis, ceux-ci lui avaient présenté une lettre par laquelle ils lui notifiaient l'ordination de l'évêque qu'ils s'étaient donné, et il n'avait pas refusé de la recevoir. C'est-à-dire que, comme Cyprien s'était fait prier autrefois pour satisfaire Cornélius, et s'était permis de le faire attendre, Cornélius à son tour se fait prier par Cyprien.

Il faut dire que celui-ci n'avait pas pris la peine, à ce qu'il paraît, de l'informer tout d'abord de cette ordination schismatique et d'en appeler à lui. Cornélius, après avoir reçu la lettre suspecte, s'était borné à s'excuser de l'avoir reçue, en disant que les rebelles avaient menacé, s'il ne la recevait, d'en faire une lecture publique,

et de se licencier sur le compte de Cyprien, au sujet de qui ils avaient, disaient-ils, bien des choses fâcheuses à dire. Cyprien répond fièrement qu'il n'aurait pas fallu avoir peur de ces menaces, et qu'il n'a pas peur lui-même. Il ne s'effraie ni des injures et des calomnies, ni des voies de fait et des violences ; il est prêt à braver même l'émeute, et les bâtons et les pierres et les couteaux. Il est accoutumé à ces épreuves : n'est-ce pas hier encore qu'on criait de nouveau dans le cirque : « Cyprien au lion? » Et repassant avec orgueil, à partir du premier jour, l'histoire de cet épiscopat si bien rempli et si troublé : « Je le dis parce que j'y suis provoqué, je le dis avec douleur, je le dis quand on m'y force, c'est de mon côté qu'est le Christ, et c'est l'*ennemi du Christ* (on sait ce que veut dire cette expression), qui veut désorienter le pilote pour aboutir au naufrage. »

Mais, enfin, pourquoi n'a-t-il pas fait part à l'évêque de Rome de l'usurpation de Fortunatus? Ici vient l'excuse, mais l'excuse n'est pas moins fière que le reste. Est-ce que cela en valait la peine? Et les faits et gestes de ces gens-là sont-ils d'une telle importance qu'il faille tout quitter pour s'en occuper? Puis tout à coup il lance ce trait piquant à son collègue : « Je ne t'ai pas dit non plus que les partisans de Novatianus ont fait aussi chez nous leur évêque, l'*ancien* Maximus, qu'ils nous avaient député (pour détacher Carthage de Cornélius) ; est-ce que c'était si pressé? » On voit d'ici la grimace que l'évêque de Rome dut faire à ce passage. Du reste, Cyprien avait écrit au sujet de Fortunatus, mais le messager s'est trouvé retardé et n'est pas arrivé à temps. Ce dernier mot semble bien prouver que Cyprien sent, après tout, le besoin de ménager Cornélius. Il donne donc cette fois toutes les explications qu'on se plaignait qu'il n'eût pas données. Fortunatus a trouvé cinq évêques pour l'ordonner, mais quels évêques? Des hommes qui avaient été condamnés eux-mêmes, soit pour hérésie, soit pour d'autres méfaits, soit pour avoir apostasié pendant la persécution. Ils s'étaient vantés d'avoir pour eux vingt-cinq évêques de la Numidie, qui devaient venir ordonner l'évêque nouveau ; ils sont restés bien loin de compte. Le nombre des évêques consécrateurs était, comme on voit, une grande affaire dans cet état de choses, où il n'y avait pas de règle précise pour les élections. Cornélius avait eu seize évêques pour l'ordonner ; j'ai déjà dit que nous ne savons pas le le nombre des évêques qui avaient ordonné Novatianus. Il est vrai qu'on lit dans Eusèbe (VI, 42) une lettre de Cornélius à un évêque d'Antioche, sur une élection qui paraît bien être celle de Novatianus, quoiqu'il y soit nommé Novatus, soit qu'Eusèbe lui-même, ou les copistes, aient confondu ces deux noms. Cornélius se plaint que

deux des partisans les plus chauds de son adversaire soient allés ramasser, *dans un misérable petit coin de l'Italie*, trois évêques bien simples, qu'on réussit à attirer à Rome, sous prétexte d'un concile. Là, des gens qui ne valaient pas mieux que lui les enferment, les mettent à table, et quand ils sont bien gorgés de viande et de vin, cela à la dixième heure (quatre heures après-midi, c'est-à-dire avant l'heure ordinaire du souper), on les force à lui imposer les mains et à le faire évêque. On a très mal conclu de ce récit que trois évêques seulement avaient ordonné Novatianus. Ces trois évêques de campagne sont seulement un appoint que les partisans de Novatianus qui étaient dans Rome, et qui avaient préparé l'élection, crurent bien faire d'aller chercher au dehors, pour donner à cette désignation quelque chose de plus spontané et qui sentît moins le parti. Si Novatianus n'avait eu que trois évêques pour l'ordonner, Cyprien n'aurait pas manqué, dans la lettre que j'ai citée plus haut, d'opposer ce misérable chiffre aux seize évêques qui avaient ordonné Cornélius. Mais le récit d'Eusèbe demeure comme un témoignage curieux du ton dont les chrétiens d'un parti parlaient de l'autre.

Cyprien n'oublie pas de dire que tous ces gens-là sont des misérables ; c'est comme une obligation qu'il remplit, et un lieu-commun qu'il ne peut pas oublier, mais il ne s'y arrête pas, et s'en acquitte par la figure de prétérition : « Je ne parle pas des vols qu'ils ont faits à l'église, de leurs machinations, de leurs libertinages, de leurs méfaits de toute espèce. » Le grief sérieux, c'est leur scandaleuse indulgence à l'égard des *lapsi*, et cela quand la persécution durait encore ; c'est le reproche qu'il développe avec d'autant plus de force que l'évêque de Rome, inquiété par les purs comme n'étant pas lui-même assez sévère, ne pouvait manquer de se scandaliser plus que personne de ceux qui outraient le relâchement.

Ce qui indigne le plus Cyprien est que ses adversaires se soient adressés à Rome pour être relevés de la condamnation qu'il a portée contre eux, comme s'ils faisaient appel à un juge supérieur. Il ne tolère pas un tel recours, mais il ne peut s'en défendre qu'avec bien des ménagemens. Il parle de Rome dans les termes qui peuvent le plus flatter Cornélius. Ces schismatiques, ces profanes ont osé aller « à la chaire de Pierre, à l'église première, d'où est sortie l'unité du sacerdoce : ils n'ont pas songé que l'église de Rome est celle dont la prédication de l'Apôtre a célébré la foi, et près de qui la trahison ne saurait trouver d'accès. »

Mais aussitôt après ces hommages, il se hâte d'ajouter que c'est à Carthage qu'ils doivent se défendre ; que le procès doit être ins-

truit là où la faute a été commise ; que chaque évêque a son troupeau, qu'il doit gouverner seul, sans avoir de compte à rendre qu'à Dieu ; en un mot, c'est lui qui est le seul juge. Mais ils sont déjà jugés; les évêques d'Afrique ont prononcé leur condamnation, et il n'y a pas à y revenir. Et si on compte ceux qui les ont condamnés, en y comprenant les *anciens* et les diacres, on trouvera qu'ils sont plus nombreux à eux seuls que les dissidens qui suivent Fortunatus, mis tous ensemble. Depuis qu'ils se sont fait un évêque, leur troupeau, dit Cyprien, ne fait que diminuer, loin de grossir, et tout le monde revient à moi. S'ils veulent revenir eux-mêmes, à la bonne heure! qu'ils viennent; ils ne trouveront pas de portes fermées; il y a ici un évêque dont l'indulgence est toujours prête à recevoir celui qui confesse son péché.

Mais, pour faire honte à Cornélius de toute faiblesse envers les relâchés impénitens, il demande ironiquement s'il faut que l'église cède la place au Capitole, c'est-à-dire au temple des gentils, et si les prêtres du Seigneur, écartant son autel, vont introduire dans l'assemblée d'un clergé chrétien les idoles elles-mêmes (avec ceux qui leur ont sacrifié). Et ici il ramène un nom qui suffit à faire reculer l'évêque de Rome, celui de Novatianus, intraitable en sens contraire : on ouvre un beau champ à ses déclamations si on accueille ceux qui dispensent de la pénitence les idolâtres, et cela parce qu'on a peur de leurs menaces. Pour lui, il n'a pas peur, et c'est sur ce nouvel élan de fierté qu'il termine. Si on lui annonce la guerre, il est prêt à la soutenir; cette persécution nouvelle qui s'élève en temps de paix ne l'intimidera pas. « Nous prions ce Dieu, qu'ils ne cessent de provoquer et d'irriter, que leur emportement se calme, que leur folie tombe et fasse place à des pensées saines, que leur âme, enveloppée de ténèbres, s'ouvre à la lumière du repentir, et qu'ils demandent au pontife de répandre pour eux des prières plutôt que de penser eux-mêmes à répandre le sang du prêtre. Mais s'ils persistent dans leur folie, s'ils s'obstinent dans leurs odieux complots et dans leurs menaces parricides, il n'y a pas un Prêtre de Dieu assez faible, assez lâche et misérable, assez abattu par l'infirmité de la pauvre nature humaine, pour ne pas tenir tête aux ennemis et aux agresseurs de Dieu même, pour ne pas se sentir rempli, tout humble qu'il est et sans force, de la vigueur et de l'énergie du Seigneur qui le protège. » Son dernier mot est pour presser Cornélius de faire lire sa lettre dans l'assemblée des fidèles, et de rompre avec ces révoltés sans hésitation et sans retour.

Il suffit du ton de cette lettre pour nous convaincre qu'elle a dû avoir un plein succès, et que la prétendue église de Félicissime et

de Fortunatus est demeurée dans l'isolement et dans l'impuissance.

Une autre lettre à Cornélius (lettre 60) temoigne assez que l'union était entière entre les deux premiers évêques du monde latin. Les pressentimens de Cyprien ne l'avaient pas trompé ; la persécution contre l'église s'était ranimée sous Gallus. Cornélius fut poursuivi et confessa sa foi ; il fut interné à Centumcellæ, comme Cyprien devait l'être plus tard à Curube. Cyprien lui écrit pour le féliciter sur l'honneur de cette confession, qui a donné l'exemple à tout un peuple. Le nom de Novatianus revient encore à sa pensée et sous sa plume, mais cette fois de la manière la plus flatteuse pour Cornélius. Novatianus, dit-il, doit reconnaître où est réellement l'église et le véritable Prêtre de Dieu. Ils sont où est la persécution. Le grand Ennemi n'a que faire d'employer ces épreuves pour se soumettre ceux qui sont déjà à lui. Ainsi Novatianus n'avait pas été inquiété par l'autorité romaine, et on le comprend, puisqu'il n'était que le chef d'une minorité qu'il importait moins de réduire. Cependant cette marque pour reconnaître la vraie église n'était pas si sûre, et il pouvait arriver qu'un schismatique attirât sur lui les rigueurs du pouvoir. C'est pourquoi Cyprien a soin d'ajouter (et dans son livre *de l'Unité*, il a développé cette thèse avec force) que celui-là ne serait pas un confesseur ni un martyr, et que même le sang versé, s'il l'est hors de l'église, ne mérite pas de couronne, et n'est plus honneur, mais châtiment. Voilà jusqu'où s'emportait déjà l'intolérance (1).

Les luttes religieuses n'aboutissaient pas toujours à un schisme ; elles se réduisaient quelquefois à ce que nous appellerions une opposition, et cela arrivait surtout quand le dissentiment était entre deux évêques naturellement indépendans l'un de l'autre. La lettre 66 nous fait assister à un combat de ce genre, combat semblable à ceux que les partis se livrent dans la presse aux temps modernes, et que Cyprien soutient avec la vigueur qu'il porte partout. Nous ne savons pas comment le débat s'engagea, ni à quelle occasion l'évêque Florentius lui avait écrit une lettre que nous n'avons pas, mais où il lui disait, à ce qu'il semble, qu'il ne savait trop s'il devait rester en communion avec lui, d'après tout ce qu'il entendait dire ; il lui demandait des explications, pour lever, disait-il, des scrupules que lui inspirait sa conduite. Il semble même que, remontant aux oppositions que l'ordination de Cyprien avait soulevées autrefois, il ne se tenait pas pour bien assuré qu'il fût légitimement évêque de Carthage.

(1) Novatianus, en effet, paraît avoir été confesseur au moins, sinon martyr, sous Valérien, d'après Socrate, IV, 28.

J'ai déjà dit qu'il affectait de l'appeler Thascius, de son nom de gentil, à quoi Cyprien riposte en l'appelant à son tour, de son nom de gentil, Pupianus. C'est que, dans la persécution, Florentius avait eu l'honneur d'être martyr ; de là sans doute son dédain pour celui qui avait disparu pendant la tempête. Mais Cyprien, à son tour, le prend de très haut avec lui, de si haut qu'il ne daigne pas se justifier ni s'excuser, de façon que nous ne savons même pas ce qu'on lui reproche. Il ne se défend qu'en remettant Florentius à sa place, c'est-à-dire en marquant de toute manière combien il se sent supérieur à lui, et en se raillant de l'embarras que l'autre éprouvait naturellement et qu'il laissait voir, quand il s'attaquait à un personnage aussi illustre.

Cyprien dit qu'il est évêque après tout ; il l'est depuis six ans ; au temps même de sa retraite, les affiches des gentils annonçaient la confiscation des biens de *Cyprien, évêque des chrétiens*, « forçant ceux qui ne croyaient pas à l'évêque établi de Dieu à croire à l'évêque proscrit par le diable. » C'est Dieu qui l'a maintenu et qui, en le maintenant, l'a jugé, et il ne subira pas d'autre sentence. Florentius lui recommandait sournoisement l'humilité ; les apôtres eux-mêmes n'étaient-ils pas humbles ? Et il répond : « Mais qui manque donc à l'humilité, de toi ou de moi : de moi, qui me mets tous les jours au service de tous, ou de toi, qui te fais l'évêque de l'évêque et le juge du juge ? » Il se moque de ces scrupules, que tant d'autres n'ont pas eus, parce qu'ils étaient meilleurs. L'évêque qu'on ne veut pas reconnaître a été reconnu par les peuples, par les confesseurs, par les évêques, par tout le monde chrétien. « Est-ce donc que tous ceux qui sont en communion avec moi sont souillés, comme tu l'as écrit, par le baiser de ma bouche souillée (1), et qu'ils ont perdu par la contagion de ce commerce l'espoir du salut éternel, tandis que Pupianus l'intègre, le pur, le saint, le chaste, qui n'a pas voulu se mêler à nous, entrera au paradis et au royaume des cieux et y logera tout seul ? »

Cyprien repousse bien loin le reproche d'avoir mis la division dans l'église de Carthage : il n'y a d'église qu'où il y a l'évêque. Si Florentius, mieux inspiré, ou honteux de son insolence, lui rend enfin ce qu'il lui doit, il pourra se soucier de sa communion, quand toutefois il se sera assuré, *en consultant le Seigneur*, s'il peut le recevoir dans la sienne.

Car il affiche cette fois encore la prétention d'avoir des révélations d'en haut. Le Seigneur s'est montré à lui et lui a dit ces propres paroles : « Celui qui n'a pas cru quand le Christ instituait son Prêtre, croira plus tard, quand il vengera son Prêtre. »

(1) Les fidèles, aux assemblées, échangeaient entre eux un baiser. (I Cor., XVI, 20, etc.)

Mais il prévoit que de telles déclarations, bonnes pour la foule, ne sont pas si faciles à faire accepter par un évêque. Il y a des gens, il le sait bien, qui trouvent ces visions ridicules : « Ce sont ceux qui aiment mieux croire contre le Prêtre que de croire au Prêtre. » Et il se compare sans façon à Joseph, dont ses frères raillaient les songes.

Quelque amer que soit ce ton, on voit bien pourtant que la rupture entre les deux évêques n'est pas accomplie. On s'observe et on se tâte, et il est probable que cette escarmouche n'eut pas d'autre suite. On remarquera que, dans toute la lettre, Cyprien appelle Florentius « mon frère, » comme celui-ci avait fait sans doute de son côté. Mais voici comment il termine : « Telle est la réponse que m'a dictée ma conscience, et ma confiance dans mon Seigneur et mon Dieu. Tu as ma lettre et j'ai la tienne. Au jour du jugement, on les lira l'une et l'autre devant le tribunal du Christ. »

En attendant le jour du jugement, les deux lettres allaient être lues à côté l'une de l'autre par toute l'église, car toute l'église parlait alors la même langue; il y a longtemps qu'une polémique de ce genre ne trouve plus une si vaste publicité. On sent que Cyprien est sûr de l'effet que son écrit va produire. Et moi-même, en l'analysant, il me semble entendre les applaudissemens et quelquefois les rires qu'il soulevait dans les groupes de chrétiens qui en faisaient la lecture et qui retentissaient sans doute jusqu'aux oreilles de Florentius.

Jusqu'ici, nous ne voyons Cyprien que triomphant, mais ses triomphes mêmes lui donnèrent trop de confiance et il en vint à trop entreprendre dans sa querelle avec l'évêque Stéphanus. Il n'avait pas trouvé de résistance dans Cornélius, soit qu'il le dût à un ascendant naturel, ou au besoin que Cornélius avait eu de lui pour se défendre contre le schisme de Novatianus; mais Cornélius était mort, et Lucius, son successeur, n'ayant pas vécu une année, Stéphanus devint évêque après eux. Nous avons deux lettres de Cyprien à Stéphanus : la première ne pouvait être que bien reçue; elle lui dénonce un évêque d'Arles qui s'était déclaré pour Novatianus, dont le schisme persistait, et l'invite à écrire aux évêques de la Gaule pour le faire déposer et remplacer. Stéphanus dut faire avec empressement ce qui lui était demandé; peut-être seulement fut-il étonné du ton que Cyprien prend dans cette lettre, donnant ses instructions et presque ses ordres avec une sorte d'autorité protectrice (lettre 68). La seconde lettre de Cyprien à Stéphanus est celle qui les sépara.

Un de ses prédécesseurs sur le siège de Carthage, l'évêque Agrippinus, environ quarante ans auparavant, avait fait décider, dans

un concile des évêques d'Afrique, que le baptême des hérétiques n'était pas valable, et que ceux qui n'avaient reçu que ce baptême ne pouvaient être admis dans l'église sans recevoir un baptême nouveau. Cette règle n'avait cessé d'être suivie en Afrique (1), mais elle n'était pas adoptée ailleurs. Dans son animosité contre le schisme, Cyprien prétendait appliquer cette décision aux schismatiques aussi bien qu'à l'hérésie et, de plus, il voulut en faire la loi de l'église universelle. Il fit d'abord renouveler par une trentaine d'évêques, assemblés avec les *anciens* de Carthage, la décision d'Agrippinus, puis il la notifia à l'évêque de Rome (lettre 72), en lui demandant de l'approuver. Cependant on voit bien, par sa lettre même, qu'il n'attendait pas cette approbation et ne comptait pas que cette doctrine pût être reçue à Rome : « Je sais qu'on ne renonce pas volontiers aux idées dont on est une fois imbu, et qu'on se refuse à changer de principes ; on aime mieux, sans pour cela rompre la communion et la concorde avec ses collègues, rester fidèle à ses habitudes. Aussi ne prétendons-nous pas faire violence ni dicter la loi à personne, chaque chef d'église devant conserver chez lui sa pleine liberté et ne rendre compte de sa conduite qu'au Seigneur. » Il sent donc bien qu'il ne saurait imposer son sentiment à l'évêque de Rome ; il espère seulement, et c'est évidemment l'objet de sa lettre, que Stéphanus, sans adopter l'opinion qui a prévalu en Afrique, voudra bien s'abstenir de la combattre et rester neutre dans la question, ou que tout au moins, dans son langage, il rendra à l'évêque de Carthage ménagemens pour ménagemens. Il fut tout à fait trompé dans cette attente.

Nous n'avons pas la réponse de Stéphanus, mais les lettres 74 et 75, dans la Correspondance de Cyprien, nous permettent de nous en faire une idée. Il repoussait absolument la doctrine africaine, il la condamnait, et enjoignait à Cyprien et aux siens de l'abandonner. Il s'emportait, il menaçait, il parlait de faux Christs, de faux apôtres, d'ouvriers de mensonges, n'appliquant pas directement à Cyprien ces paroles, — du moins, je le crois, — mais s'y prenant de manière à ce qu'on les lui appliquât ; il se montrait prêt à excommunier, non pas sans doute ceux qui tenaient cette doctrine, car il ne l'a pas fait, mais apparemment ceux qui auraient essayé de l'introduire dans Rome malgré lui. Il refusait de conférer avec des évêques d'Afrique qui lui étaient députés ; il allait jusqu'à interdire à ses fidèles de leur donner l'hospitalité. Outre

(1) Cyprien dit qu'elle avait été appliquée à des milliers d'hérétiques (*tot millia*), ce qui montre les progrès incessans de l'unité parmi les chrétiens, et comment les hérésies allaient se perdant l'une après l'autre dans la grande église.

que l'église de Rome, l'église de Pierre, ne supportait pas aisément qu'on prétendît lui faire la leçon, une autre raison devait faire juger cette nouveauté insupportable à Stéphanus; c'est qu'il paraît que Novatianus et les siens la pratiquaient, et qu'ils s'étaient mis à rebaptiser ceux qui venaient à eux.

Cyprien persista; il convoqua un nouveau concile, où il assembla cette fois jusqu'à soixante-dix évêques. Nous avons dans ses œuvres le procès-verbal de ce concile, où l'opinion de chaque évêque (ils sont unanimes) est résumée en quelques mots. Il y a un préambule, où Cyprien prend encore la précaution de déclarer que le concile ne prétend pas imposer un dogme ni excommunier personne : « Car aucun de nous ne se constitue évêque des évêques, » trait adressé évidemment à Stéphanus.

Avant de recueillir les voix, Cyprien avait fait lire une lettre que l'évêque Jubaianus lui écrivait pour lui demander une consultation sur cette question, et la réponse qu'il avait faite à cette lettre. Nous n'avons que cette réponse, qu'il publia ensuite (lettre 73). C'est un écrit très étendu, mais auquel je ne m'arrêterai pas, ce débat purement théologique ayant perdu aujourd'hui tout intérêt. Mais il y a toujours un intérêt historique à considérer l'attitude de Cyprien à l'égard de Stéphanus. Non-seulement il n'obéit pas et ne se croit nullement tenu d'obéir; mais il ne se tient pas obligé à plus de respect à l'égard de Stéphanus que Stéphanus n'en a eu pour lui; (lettre 74, à l'évêque Pompeius.) Il dira : « Parmi tant de propos hautains, ou peu pertinens, ou contradictoires, qu'il laisse échapper maladroitement et sans réflexion, etc. » Il l'accuse d'obstination intraitable, d'entêtement, d'aveuglement; il lui dit qu'il n'a pas seulement à enseigner, mais à apprendre. Il lui applique telles paroles des écritures, flétrissantes ou menaçantes, et lui demande quelle figure il fera au jugement dernier. Rien ne paraît aujourd'hui plus étrange.

Et cependant Cyprien est réservé, si on le compare à cet évêque Firmilianus, dont j'ai parlé, qui, établi dans l'Asie grecque, avait moins encore à se gêner avec Rome. Cyprien lui avait écrit pour lui exposer le débat; nous n'avons pas cette lettre, mais nous avons la réponse (lettre 75); le nom latin de l'évêque permet de croire que cette lettre latine est bien l'original. Il y parle de Stéphanus, d'un bout à l'autre, avec une grande irrévérence. « Il y a une chose dont nous pouvons remercier Stéphanus, c'est que sa grossièreté nous a valu de reconnaître votre loyauté et votre sagesse (1). » Et il ajoute que ce n'est pas là d'ailleurs un mérite pour

(1) « *Fidei et sapientiæ* vestræ, » au pluriel, et non « *tuæ*. » Le pluriel s'explique par ce fait que l'écrit de Cyprien, auquel Stéphanus répondait, portait les noms de plusieurs évêques. C'était sans doute la lettre 72.

Stéphanus, comme ce n'en est pas un pour Judas de nous avoir valu la passion du Christ. Il se récrie sur sa hardiesse, son insolence, ses mauvais procédés ; il parle même de sa sottise, *stultitiam*. Il lui reproche de s'abandonner à des colères, faute de raisons. Il lui dit enfin : « Quand tu as la prétention que tu peux excommunier tout le monde, c'est toi-même que tu excommunies. » Il n'y a guère de phrase dans cette lettre qui ne scandalisât l'église d'aujourd'hui. C'est ainsi que Cyprien et ses amis, à force d'indignation contre le schisme, se sont eux-mêmes approchés du schisme, mais ils ne sont pas allés jusqu'au bout.

Nous avons encore un témoignage de l'indépendance des évêques à l'égard de l'église de Rome dans une lettre de Cyprien à des églises d'Espagne, écrite par lui et portant les noms d'une quarantaine d'évêques africains qu'il avait assemblés en concile (lettre 67). Il y est question de deux évêques espagnols qui avaient été déposés comme Tombés. L'un d'eux, quand déjà il avait été remplacé, avait eu l'idée d'aller à Rome, où il avait sollicité et obtenu de Stéphanus que celui-ci invitât ses collègues à lui rendre ses fonctions. Sans oser dire, remarquons-le, que cette invitation n'ait pas sa valeur, les Africains disent que Stéphanus a été trompé, qu'il est trop loin, qu'il n'a pas su comment les choses s'étaient passées, et enfin ils concluent à ne pas tenir compte de sa demande, et à ce que celui pour qui il intercédait demeure déposé.

Il est donc certain qu'au IIIe siècle l'évêque de Rome n'était pas un chef de l'église, et n'avait aucune autorité reconnue. Mais il est certain également qu'il exerçait néanmoins une très grande autorité morale; que chacun recourait à lui et cherchait à le mettre de son côté ; que ceux mêmes qui lui résistaient craignaient de rompre avec lui, et croyaient faire assez s'ils pouvaient se maintenir libres chez eux, sans essayer d'agir au dehors. On sent bien ici, par exemple, que Rome n'a qu'à attendre, et que le jour où elle ne trouvera plus devant elle, sur le siège de Carthage, un personnage aussi considérable que Cyprien, elle ramènera cette église à son obéissance avec l'Occident tout entier. Cyprien le sent lui-même sans doute, et c'est ce qui fait son irritation et celle de ses amis. Et, en effet, la doctrine soutenue par Stéphanus, qu'il n'y a pas lieu de rebaptiser ceux qui ont reçu le baptême des hérétiques, était déjà au temps d'Augustin et est restée depuis lors celle de toute l'église.

On trouve encore dans les lettres de Cyprien la trace de quelques autres contestations. On disputait, par exemple, sur la question de savoir si le baptême était valable quand il était donné seulement par aspersion à un malade couché dans son lit, et qui ne pouvait le recevoir par immersion, suivant la coutume d'alors (lettre 69). Plu-

sieurs refusaient de baptiser les enfans aussitôt après leur naissance, et voulaient attendre huit jours, comme pour la circoncision de l'ancienne loi (lettre 64). Enfin, dans plusieurs églises, on communiait à l'office du matin avec de l'eau pure, et non avec du vin mêlé d'eau (lettre 63). Cyprien est consulté sur toutes ces difficultés et les discute, mais elles ne paraissent pas avoir agité sa vie ni causé de troubles sérieux; je ne m'y arrêterai pas.

En même temps qu'il écrivait ses lettres, qui sont des actes, Cyprien a écrit aussi des livres, à l'occasion des grandes divisions de l'église. C'est ainsi qu'à la fin d'une lettre aux confesseurs de l'église de Rome (lettre 54), il les renvoie à un écrit où il a développé, « autant que le lui a permis la médiocrité de son talent, » *l'unité de l'Église catholique*. Cet écrit a une vingtaine de pages, comme le livre des Tombés, et c'est à peu près aussi l'étendue des autres écrits de Cyprien (1) : ce ne sont guère que des discours. Ils sont d'ailleurs tous composés de la même manière, et celui-là pourrait nous suffire pour étudier l'écrivain.

Cyprien est un homme de gouvernement plutôt qu'un homme de doctrine, et il ne discute guère les questions de doctrine qu'à la suite de Tertullien, dont il consultait sans cesse les livres, en disant : « Donne-moi le maître (2). » Il n'a traité qu'après lui de l'Habillement des vierges, de l'Oraison, de la Patience; et s'il n'y a pas de livre de Tertullien intitulé : de l'Unité, Cyprien, cependant, s'est inspiré du livre des *Prescriptions*, écrit pour établir cette unité, en combattant les hérésies et les schismes, maladies qui s'étaient développées dans l'église vers le temps d'Antonin. C'est là qu'il nous montre Jésus-Christ établissant son église par les apôtres, et cette église multipliant de tous côtés ses rejetons, sans cesser d'être la même; « de sorte que tant d'églises n'en sont qu'une seule, qui vient d'abord des apôtres, et d'où toutes les autres viennent. » C'est aussi le thème de Cyprien.

Mais qu'on le remarque bien, cette unité est toute morale; elle consiste dans une même origine et dans une même foi; les églises n'en sont pas moins distinctes et indépendantes et ne font pas extérieurement un même corps. Les évêques, qui sont plusieurs, exercent solidairement l'autorité de l'épiscopat, qui est un et indivisible (*Unité*, 5). C'est ainsi qu'un même soleil épand de tous côtés ses rayons, qu'un même tronc divise à l'infini ses branches et son feuillage, qu'un même fleuve arrose tant de terres de ses eaux.

(1) Sauf *les Témoignages*, qui ne sont qu'une compilation.
(2) Hieron., *De Viris illustribus*, 53.

Voilà ce que l'orateur, — car on peut l'appeler ainsi, — va s'attacher à prouver. Mais *l'invention*, comme les rhéteurs appellent cette première partie de l'art du discours qui consiste à trouver des argumens, est extrêmement simplifiée dans l'éloquence chrétienne. Elle consiste seulement à recueillir des textes dans les écritures; car toute proposition qui se trouve dans les écritures est par cela seul prouvée pour un chrétien. Et comme tout le Nouveau-Testament et une grande partie de l'ancien ne sont qu'une prédication, les textes abondent en effet, et il n'y a qu'à les ramasser. L'art de l'orateur se réduit à une mémoire qui s'en est approvisionnée largement et à une souplesse d'esprit qui lui fait toujours retrouver à propos ce qui lui convient. C'est là, en effet, le secret de Cyprien. Dans cet écrit de dix-huit pages, il y a jusqu'à cinquante-cinq citations des livres saints, qui forment à peu près toute la trame du discours. Quelques-unes sont capitales : « Un seul cœur, un seul esprit, une seule espérance en laquelle vous êtes appelés; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu. » (Eph., IV, 4.) — « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » (Matth., XII, 30.) — « Et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un berger. » (Jean, X, 16). — « Qu'il n'y ait pas de divisions parmi vous. » (I Cor., I, 10), etc. Mais cette méthode veut que, si on ne trouve pas assez de textes, on y supplée. Les allégories sont pour cela d'une grande ressource. Quelques-unes ont si bien réussi qu'on peut dire qu'elles font autorité, comme celles de l'arche de Noé, ou de la tunique sans couture. D'autres sont plus difficiles à accepter. Dans le Cantique des cantiques, quand l'amant dit en parlant de l'amante : « Ma colombe est unique, » il n'est pas clair que cela signifie l'unité de l'église. De ce qu'il est dit dans l'Exode que l'agneau pascal doit être mangé dans la maison, et qu'aucune portion de cette chair ne sera emportée au dehors, on peut douter que Cyprien ait droit de conclure qu'il ne faut pas porter au dehors la chair du Christ, c'est-à-dire qu'il ne faut pas communier avec ceux qui « se sont séparés de l'église. » Ces procédés d'argumentation gâtent trop souvent les œuvres des Pères.

D'ailleurs les textes, s'ils sont un secours, peuvent être aussi un embarras. Ainsi, les dissidens de Carthage opposaient à Cyprien un verset célèbre : « Quelque part que deux ou trois se rassemblent en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » (Matth., XVIII, 20.) Ils prétendaient démontrer par là qu'ils n'avaient pas besoin d'avoir avec eux un clergé ni un évêque. Il se tire ingénieusement de l'objection; elle ne laissait pas pourtant d'être gênante.

Mais parmi ces textes, il y en a un qu'il cite tout d'abord, au début de son argumentation, et auquel je dois m'arrêter, à cause de

l'importance qu'il a prise plus tard dans l'église. Il le développe dans un morceau que je traduirai tout entier :

« Le Seigneur, parlant à Pierre : Je te le déclare, dit-il, tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes des enfers n'en viendront pas à bout, et je te donnerai les clés du royaume des cieux, et ce que tu fermeras sur la terre sera fermé aussi dans les cieux, et ce que tu ouvriras sur la terre sera ouvert aussi dans les cieux. (Matth., XVI, 18.) Une autre fois, après sa résurrection, il lui dit : Fais paître mes brebis. (Jean, XXI, 15.) C'est sur lui, sur un seul, qu'il bâtit son église ; c'est lui qu'il charge de faire paître ses brebis. Et quoique, après sa résurrection, il donne à tous ses apôtres une puissance égale et qu'il leur dise : Ainsi que mon Père m'a envoyé, moi à mon tour je vous envoie. Recevez l'Esprit saint ; si vous remettez à un homme ses péchés, ils seront remis, et si vous les retenez, ils seront retenus (Jean, XX, 21) ; cependant, pour manifester l'unité, il a voulu, en vertu de son autorité, que l'origine de cette unité partît d'un seul. Cependant, tous les apôtres étaient ce qu'a été Pierre ; ils partageaient également avec lui l'honneur et la puissance ; mais le commencement part de l'unité, et la primauté est donnée à Pierre, pour qu'il soit montré que le Christ n'a qu'une église et qu'une chaire. Tous sont bergers, et on ne voit qu'un troupeau, que font paître à la fois tous les bergers par un accord unanime... Celui qui n'est pas attaché à l'unité de l'église, croit-il être attaché à la foi ? Celui qui résiste à l'église et lui tient tête, celui qui laisse là la chaire de Pierre, sur laquelle l'église est fondée et qui l'abandonne, peut-il compter qu'il est dans l'église ? »

A prendre ce morceau dans son ensemble, il est évidemment d'accord avec les sentimens que nous connaissons à Cyprien. Pierre n'a point de supériorité ; tous les apôtres sont autant que lui, et par conséquent tout évêque vaut l'évêque de Rome. La parole dite à Pierre n'a que le caractère d'un symbole, par lequel le Christ a voulu seulement marquer mieux l'unité de son église en s'adressant à un seul. Cependant il y a là quelques expressions qui semblent tellement flatteuses pour Pierre et ses successeurs qu'elles en ont paru suspectes. Elles manquent dans plusieurs manuscrits, et des éditions les écartent comme apocryphes. M. Paul Viollet estime qu'elles sont authentiques (1), et je me range à son avis. Je n'y vois rien qui contredise formellement les idées de Cyprien, et au lieu de supposer qu'on a fait des additions au texte dans l'intérêt de l'église romaine, on peut supposer tout aussi bien que ce sont

(1) *Revue critique* du 12 juillet 1880, p. 33, note 4.

au contraire ceux qui se débattaient contre les prétentions de cette église, à une époque postérieure, qui y ont fait des suppressions; ou peut-être encore Cyprien lui-même, lors de sa querelle avec Stéphanus (1).

Il est certain, dans tous les cas, que l'évêque de Carthage, quand il proclamait l'unité de l'église, ne l'entendait pas du tout comme on l'entendait à l'époque où Bossuet prononça son fameux sermon de 1682. L'église, je le répète, n'avait pas au IIIe siècle d'unité extérieure; car il ne s'y trouvait pas un chef reconnu, et on ne connaissait pas non plus les conciles œcuméniques, qui ne purent se réunir que quand la puissance publique fut chrétienne. C'est dans chaque église seulement que cette unité extérieure pouvait être obtenue par le gouvernement de l'évêque, et c'est l'objet que Cyprien a poursuivi avec tant de passion et de succès.

C'est la passion qui le rend éloquent, en se faisant jour à travers les textes. C'est ainsi qu'il nous montre l'Ennemi, c'est-à-dire l'esprit du mal, abattu d'abord par la ruine de l'erreur quand il a vu les idoles abandonnées et leurs temples déserts, mais se retournant tout à coup et reprenant ses espérances, lorsqu'il a inventé le schisme pour désunir l'église par une voie cachée et plus dangereuse. C'est ainsi qu'il défend aux séparés de prétendre à l'honneur du martyre; car ils ont troublé l'union et la paix; l'amour leur a manqué; il reprend les ardentes paroles de Paul sur l'amour (ἀγάπη, *caritas*) que rien ne remplace : « Et quand je livrerais mon corps au feu, si je n'ai l'amour, je n'ai rien gagné; » et il les met au défi de trouver la couronne dans les supplices mêmes, où ils ne trouveront que condamnation et désespoir. Il fait de ces hommes le portrait le plus odieux et le plus triste : ils sont pires que les Tombés; car le Tombé regrette son église, et l'autre la renie; le Tombé ne fait de mal qu'à lui; l'autre entraîne ses frères à leur perte; le Tombé se repent et pleure, l'autre est joyeux et fier de son crime; le Tombé a péché une fois, l'autre pèche tous les jours; le Tombé a devant lui l'espoir du martyre; pour l'autre, tant qu'il est hors de l'église, il n'y a rien à espérer.

Tout cela est vif et puissant, mais terrible. Nul n'a plus fait que Cyprien pour établir dans l'église l'autorité, mais on sent que cette autorité sera un jour bien dure. C'est le despotisme clérical, c'est

(1) J'indique ici les incises contestées par les premiers et les derniers mots de chacune :

C'est sur lui — paître ses brebis.
Et la primauté — par un accord unanime.
Celui qui résista — et qui l'abandonna.

l'asservissement des peuples que cette éloquence a préparé. A qui la faute? Il ne faut pas hésiter à le dire : la faute en est aux persécutions. On était sur un champ de bataille ; l'évêque était le capitaine et devait être obéi. Toute indépendance profitait à l'Ennemi et devenait défection. C'est pour défendre leur liberté contre la puissance romaine que les chrétiens ont élevé une puissance qui a détruit pour des siècles toute liberté.

Mais une autre réflexion vient à l'esprit à la lecture de ce discours, c'est que l'éloquence de Cyprien allait à détruire aussi, sans qu'il s'en doutât, l'indépendance des évêques. Il a beau être ingénieux à interpréter la parole adressée à Pierre, cette parole devait inévitablement aboutir à faire de l'église une monarchie ; car jusque-là il manquait toujours quelque chose à l'unité. Le temps n'est pas loin où le chef de l'église de Rome sera porté définitivement par la force des choses au-dessus de tous, où il deviendra, en effet, un évêque des évêques, où seul il s'appellera le pape, où il pourra même porter tout de bon ce titre de pontife suprême, qui était resté celui des césars tant que la vieille religion a régné. Le catholicisme a été achevé le jour où le *Tu es Petrus* a été gravé en lettres colossales au-dessous du dôme de Saint-Pierre. Et c'est précisément à ce comble de grandeur qu'a commencé son déclin. Mais les églises affranchies n'ont pu échapper à la domination de la papauté qu'en détruisant aussi la domination des évêques, sur laquelle celle-là était assise, quelque illusion que se soient faite là-dessus, soit le grand évêque de Carthage, soit nos illustres évêques gallicans.

Un autre petit écrit de Cyprien, *de la Jalousie et de l'Envie*, lui a évidemment été inspiré encore par sa querelle avec les dissidens. C'est par ces sentimens qu'il explique comment ils se sont séparés de lui. Partout où il y a un gouvernement et une opposition, il est rare qu'on ne puisse pas surprendre quelque part chez les mécontens des passions de cette espèce ; il est rare aussi qu'elles suffisent à rendre compte de leurs plaintes et de leurs attaques. Qu'aurait dit Cyprien si on lui eût soutenu qu'il n'y avait des chréiens que parce que les césars, les puissans, les riches, tous ceux qui se trouvaient bien de l'ordre établi, avaient soulevé la jalousie et l'envie de tous ceux qui en souffraient?

HAVET.

LORD TENNYSON

Il y a plus de vingt ans que M. Taine et M. Émile Montégut, avec l'autorité qui leur appartient, ont fait connaître Alfred Tennyson aux lecteurs de cette *Revue*. Depuis lors, l'œuvre du poète anglais a doublé d'étendue. Grâce à des remaniemens successifs et à d'incessantes retouches, la partie ancienne a changé d'aspect. L'écrivain s'est engagé dans des voies nouvelles; on a découvert un second, ou plutôt un troisième Tennyson, et les relations de l'auteur avec la critique et le public ont été profondément modifiées par cette découverte. Récemment il a reçu la plus haute consécration dont disposent, en Angleterre, les pouvoirs publics : il s'est assis dans la chambre des lords, en attendant qu'il aille reposer à Westminster. Déjà il savoure, par avance, les honneurs un peu monotones de l'immortalité et se sent chaque jour devenir dieu. Le culte de Tennyson est organisé; il a ses rites, ses initiés, ses légendes; il a même ses sceptiques et ses athées, dont les manifestations varient du sourire à l'insulte. En sorte qu'il ne lui manque rien de ce qui constitue aujourd'hui un dieu, pas même d'être blasphémé.

Une légion de commentateurs a commencé de se distribuer ses œuvres. Quelques-uns cherchent le système poétique; les plus nombreux dégagent le dogme et la leçon morale; d'autres font leur étude de ce qui est obscur, et leurs délices de ce qui est inintelligible. Dans le lointain, on entend un pas pesant; ce sont les Allemands qui s'approchent. Mais la proie est vivante : l'heure du scoliaste teuton n'a pas encore sonné. En France, Tennyson est étudié comme un classique, et le conseil de l'instruction publique a, par une sélection judicieuse, inscrit sur nos programmes *Enoch Arden*

et les *Idylles du roi*. Le moment nous semble venu d'offrir au public une vue d'ensemble, et comme un fil conducteur à travers cette œuvre touffue, mystérieuse, variée d'aspects, d'un accès difficile aux étrangers.

La nouvelle méthode critique veut qu'on s'abandonne à l'écrivain au lieu de le juger, qu'on s'en pénètre, qu'on s'en imprègne, qu'on s'en grise ; puis que l'on fasse, par un choix de mots puissans et capiteux, partager cette ivresse au lecteur. Cette critique turbulente et passionnée n'aurait ici rien à faire. On ne s'enivre pas de Tennyson, on le déguste. Pour l'entendre, il faut faire appel aux facultés les plus délicates ; il faut le sentir dans les conditions où il a écrit : dans la solitude, dans le calme, dans l'oubli ou le dédain des vulgarités, dans le silence des ambitions et des appétits, dans la paisible plénitude de la puissance intellectuelle. Débarrassée du lest qui l'alourdit, l'intelligence s'élève peu à peu avec le poète vers les régions supérieures de l'art. Là, elle se baigne dans l'air libre des hauteurs, et, comme sur une cime, voit se dérouler au-dessous d'elle le monde des idées.

I.

Ce siècle avait neuf ans. L'Angleterre était riche en poètes, mais elle ignorait une partie de sa richesse. Crabbe, dans sa petite paroisse de l'est, allumait le feu avec ses manuscrits de jeunesse. A l'autre bout du royaume, Wordsworth, enfermé dans sa maison par l'hiver, écrivait lentement *l'Excursion*, et rêvait aux moyens de retremper la poésie dans ses sources. Coleridge lisait Goethe et s'enveloppait d'un nuage d'opium. Southey, médiocre et laborieux, entassait, pour nourrir sa famille, les histoires sur les épopées. Thomas Moore se débattait contre des responsabilités pécuniaires, au milieu desquelles il oubliait un peu la muse lyrique et la patrie irlandaise. Campbell, en qui finissait l'école classique, cherchait, sans le trouver, un pendant à l'Ode sur la bataille de Hohenlinden. Rogers, banquier et poète, donnait à dîner. Savage Landor courait le monde, se faisant partout des querelles et fondant des « prix de régicide. » Charles Lamb griffonnait les Essais d'Elia sur un pupitre de la compagnie des Indes. Keats broyait des drogues chez un apothicaire, tout en dévorant un volume de Spenser. Shelley sortait d'Eton, et se préparait à étonner l'université de ses froides audaces. L'Angleterre était tentée de prendre pour un Homère, — le mot est de George IV, — le greffier de la cour des sessions d'Édimbourg, qui venait de publier le *Lai du dernier ménestrel* et *Marmion*. Mais cette année même paraissaient *les Heures de paresse* : c'était le premier volume de vers d'un jeune homme inconnu, de lord Byron,

qui allait, dans *Childe Harold*, devenir l'interprète de la haine nationale contre Napoléon. C'est à ce moment que naissait Alfred Tennyson, le second des sept fils qui vinrent successivement peupler le presbytère du docteur Tennyson dans le petit village de Somersby, où l'on comptait alors moins de cent habitans.

Lorsque, vingt ans plus tard, Charles et Alfred Tennyson entrèrent à l'université, les choses avaient bien changé de face. La génération poétique qui avait commencé avec le siècle, s'était, pour ainsi dire, dévorée elle-même. Les plus jeunes et les plus grands étaient prématurément tombés ; les autres approchaient du terme, ou devaient se survivre obscurément, laissant le champ libre à une nouvelle race intellectuelle. La guerre était finie, les peuples s'embrassaient, l'activité se tournait vers le progrès social. En Angleterre, l'émancipation des catholiques et la réforme parlementaire étaient dans l'air; partout des sociétés se fondaient pour la libre discussion et l'examen des problèmes politiques.

A Cambridge, Alfred et Charles, obéissant à ces affinités qui se font jour si rapidement dans les grandes réunions de jeunes gens, firent partie d'un petit cénacle où l'on dédaignait les amusemens traditionnels de la vie universitaire, les grossières escapades et les nuits passées à boire. Là, se rencontraient Merivale, Monckton-Milnes, Trench, Henry Alford. Tous devaient tenir une plume, marquer leur place dans l'état, dans l'église ou dans les lettres. On se réunissait chez l'un d'eux ; dans une modeste chambre d'étudiant ou sur le gazon des pelouses académiques, on agitait sans se lasser les questions de la vie et de la mort, l'avenir des âmes aussi bien que celui des sociétés. Souvent, on jouait, entre soi, des fragmens de Shakspeare. Un grand garçon, d'humeur vagabonde et joyeuse, alors activement occupé à gaspiller son patrimoine, venait parfois se joindre au groupe : on l'appelait Thackeray. Mais l'âme du petit cercle était Arthur Hallam, le fils du vénérable historien. Nature ardente et fine, rigoureuse et tendre, sous une enveloppe attrayante et avec des dehors presque féminins, le jeune Hallam exerçait sur ses compagnons un ascendant étrange, fait de charme et d'autorité.

Les sept fils que Mrs Tennyson avait mis au monde ont fait des vers : un seul fut poète. Au début, il était malaisé de distinguer la vocation durable de ce qui n'est, la plupart du temps, qu'une floraison printanière de l'imagination. Même avant d'entrer à l'université, Alfred avait publié, conjointement avec son frère Charles, chez un petit imprimeur de province, un modeste volume auquel personne ne prit garde. Il n'en fut pas de même du poème intitulé *Tombouctou*. L'université le couronna, bien qu'il s'écartât des formes classiques, et l'*Athenæum*, rendant compte à ses lecteurs de cette

production juvénile, y vit « la promesse d'un grand poète. » Lorsque parurent successivement, de 1830 à 1833, les *Ballades lyriques*, les *Poèmes* et le *Conte d'amour* (1), le petit cénacle, un peu agrandi, se transforma en une société de propagande et d'admiration pour prôner son poète. Arthur Hallam publia, dans l'*Englishman's Magazine*, un article que Christopher North baptisa ironiquement « un Essai sur le génie de M. Tennyson. »

Ni les éloges d'Hallam, ni les moqueries de Christopher North ne donnèrent l'éveil au grand public, qui demeurait encore indifférent. L'originalité poétique n'apparaissait pas encore clairement dans ces premiers essais. On y retrouvait successivement un emprunt à toutes les écoles, un écho de toutes les doctrines, un reflet de tous les poètes, Shelley excepté. Si la *Dame de Shalott* et les *Mangeurs de lotus* rappelaient la manière vague et rêveuse de Coleridge, la *Fille du meunier* était l'idylle anglaise, suivant la formule nouvelle de Wordsworth, l'amour pur et durable, intimement lié aux beautés douces et tranquilles du paysage qui lui sert de cadre. *Fatima*, c'était l'Orient de Moore et de Southey, avec sa fièvre voluptueuse et ses féeriques éblouissemens. L'idéal grec palpitait dans *Œnone*, non plus tel que l'offraient les universités, imposant et sévère sous ses draperies rigides aux plis immuables, mais ranimé par le sens érudit et fin de Savage Landor, réchauffé par le panthéisme ardent et ingénu de Keats. La note de Byron, qui aurait dû dominer toutes les autres, ne se faisait guère entendre, à moins qu'on n'attribue à son influence les pièces qui terminaient le volume de 1832, et où s'épanchait un libéralisme fougueux autant qu'indéterminé.

Des figures féminines, moitié réelles, moitié imaginaires, voltigent autour du jeune homme. C'est Claribel, c'est Oriana, c'est Madeline, c'est Éléonore, chœur de sylphides, qui le rafraîchissent du vent de leurs ailes et de leurs robes blanches. Une d'elles l'effleure : il s'aperçoit que la sylphide est une jeune fille. Les yeux rivés à ses traits adorés, il marche comme dans un rêve; une flamme circule lentement dans ses veines. Vient-elle à prononcer son nom, il ne respire plus, sa langue s'embarrasse, sa vie s'arrête, et il lui semble qu'il va mourir de bonheur. Qu'est-ce autre chose, sinon l'émoi d'un organisme vierge à l'approche de la femme? Même extase sur le sein de la nature dans le *Conte d'amour*. Tennyson avait dix-neuf ans lorsqu'il écrivit ce petit poème. A cet âge, que sait-on des passions? En revanche, la jeunesse des organes fait de toutes les sensations une jouissance, de tous les contacts une caresse. Sensualisme innocent pour lequel le murmure d'une source, la tiédeur d'une nuit d'été, la fraîcheur de l'eau, le bruissement des mille

(1) Littéralement *le Récit de l'amant.*

existences qui rampent dans l'herbe ou sautillent dans les buissons, le plaisir de bondir dans les prairies ou de sommeiller dans les lieux déserts, deviennent tour à tour des causes d'exaltation ou de recueillement, d'attendrissement ou de joie. Quoi d'étonnant si, dans le *Conte d'amour*, les personnages pensent à peine, parlent peu, agissent moins encore, tandis qu'autour d'eux la nature déborde de vie et palpite de tendresse! Camille et Julien se taisent, mais « le vent parle d'amour à la cascade, qui lui répond par le doux frémissement de ses eaux frissonnantes. Par instans, le vent paraît défaillir de volupté, puis il se ranime pour jeter un appel encore plus passionné... »

Ainsi, devant la femme comme devant la nature, c'est l'effacement, l'oubli, l'anéantissement délicieux de la personne humaine. Musique des mots, faculté de traduire les idées par des images, sentiment de la beauté qu'il ne sépare jamais de l'élégance, le poète possède déjà tous ses dons; il ne se possède pas encore lui-même. Dans ces œuvres juvéniles de Tennyson, ce qu'on cherche et ce qu'on ne trouve pas, c'est Tennyson. L'instrument poétique est prêt : où est l'âme qui le fera vibrer?

Songez qu'à cette époque, les poètes avaient cessé d'être modestes. Il était bien loin le temps où un madrigal glissé dans un bouquet, un quatrain heureux, inséré dans l'*Almanach des Muses*, suffisait à la réputation d'un homme, parfois à sa fortune académique. Les poètes parlaient maintenant de leur « fonction, » et même de leur « mission; » ils se donnaient des noms augustes; ils se parlaient à eux-mêmes avec une solennité biblique pour donner l'exemple aux autres. Par une prétention renouvelée d'Orphée et d'Amphion, ils entendaient que la société moderne se rebâtît en cadence, au bruit de leurs chants. Le bon sens du jeune Anglais répudiait ces exagérations; mais, s'il n'aspirait pas à devenir un apôtre, ni un pasteur d'hommes, il ne se contentait plus d'être un virtuose, un joueur de flûte. Moins sincère, il se serait mis à la remorque d'une secte ou d'un parti; il aurait pris pour piédestal une des philosophies qui se partagent le monde. Mais il avait la rare honnêteté de penser qu'avant de professer il faut comprendre, et qu'avant de pontifier il faut croire. Effrayé de se trouver si ondoyant et si divers, il travaillait à se saisir, à se concentrer, à s'enraciner dans une doctrine. Aussi se rapprochait-il de ce séduisant ami de sa jeunesse qui avait flotté comme lui, et qui, avant lui, avait jeté l'ancre. Chaque jour le spiritualisme d'Arthur Hallam devenait plus brûlant et plus affirmatif. Comme le héros de ce petit poème mystique que Tennyson devait écrire trente ans plus tard, il devait à sa pureté morale la nette vision du monde métaphysique. La vérité qui se dérobe à tant d'hommes, qui se montre à quelques-uns confuse et voilée,

lui apparaissait rayonnante d'évidence, éblouissante de clarté. Tennyson s'éclairait de ce reflet, s'échauffait à ce foyer. Hallam pensait en Tennyson; il semblait user des facultés poétiques de son ami comme si elles eussent été siennes. Un coup de foudre vint briser cette amitié. Dans l'automne de 1833, on apprit tout à coup qu'Arthur Hallam, saisi d'un mal que les médecins n'avaient pu vaincre, avait succombé à Vienne en quelques jours.

II.

Le poète écrivit sa douleur ; pour employer un mot aujourd'hui suranné, il la chanta. S'il y a des deuils muets, qui ne trouvent ni voix ni larmes, ce n'est pas celui-là. L'ami, séparé de son ami, n'est pas atteint dans ses parties vitales. Ses facultés sont surexcitées et non détruites par le chagrin. Ne soyons pas surpris s'il trouve des mots pour se plaindre, et si sa plainte le console. D'abord, c'est la stupeur, le morne abattement, ou la révolte de l'esprit, qui refuse de croire à la catastrophe. Cependant le corps d'Arthur Hallam est ramené par mer au lieu de son dernier repos. Lent et funèbre voyage au cours duquel la pensée de son ami le veille assidûment, lugubre ou apaisée suivant que la mer gronde ou sourit. Enfin, le navire a rendu son triste fardeau; le 3 janvier 1834, le jeune Hallam est couché sous les dalles de la petite église de Clivedon, où son sommeil sera bercé par le bruit lointain des marées qui montent et descendent le large estuaire de la Wye.

Et puis les jours, les semaines, les mois s'écoulent; l'année ramène des dates chéries qui réveillent certains souvenirs. A Noël, dans le petit cercle de famille, l'absence du mort est cruellement sentie ; sa gaîté et sa grâce manquent à la fête; la vue de sa place vide fait monter des pleurs aux yeux. Douze mois se passent; Noël revient une seconde fois,.. puis une troisième. Les visages ont repris leur sourire, la fête son aspect accoutumé. Hélas! « Le regret, lui aussi, peut-il mourir? » Seul, le poète reste fidèle. Aussi bien, il ne lui est pas possible d'oublier. Comme autrefois il ne pouvait vivre sans son ami, à présent il ne peut vivre sans sa douleur. « Elle lui est nécessaire ; elle est la moitié de sa vie, » peut-être la meilleure. Elle prend toutes les formes; elle se confond « avec chaque battement de la vague, avec chaque tressaillement du vent. » Au printemps, elle « devient la violette d'avril; elle bourgeonne et fleurit avec tout le reste; » puis, « elle se colore des feux de l'été, » elle reflète les majestueuses tristesses de l'hiver. Quelquefois elle se déride et se pare ; elle a les coquetteries virginales d'une fiancée.

L'imagination du poète le conduit souvent vers cette longue rue

de Londres, monotone et maussade, vers cette noire maison dont il n'a jamais secoué le marteau sans émotion. Plus volontiers, elle retourne vers cette résidence de campagne, vers ces pelouses sur lesquelles, dans les beaux soirs, Arthur Hallam se couchait pour lire Dante avec son ami. Lorsque la lune effleure les rideaux de son lit, il sait que ce rayon de lune « fait comme une gloire sur le mur au-dessus de sa tombe... Une flamme d'argent glisse lentement sur le marbre, éclairant l'une après l'autre les lettres de son nom, » et la date fatale... Fatigués de cette obsession, les yeux du poète se ferment enfin, et lorsqu'il s'éveille, il sait encore qu'à travers la brume qui pèse sur les champs et la mer, la première clarté de l'aube vient se poser sur la tablette de marbre et la fait luire dans la pénombre de l'église endormie.

Ces chants sont courts : ils n'ont que la mesure d'une pensée ou d'un sentiment. Le poète les compare à « un vol d'hirondelles, qui prennent leur essor, après avoir trempé le bout de leurs ailes dans une rosée de larmes. » Ces feuilles volantes, jetées les unes sur les autres, comme des pelletées de terre bénie sur le cercueil du mort aimé s'accumulaient dans un tiroir secret. Au bout de dix ans, il y en avait un monceau. Sur la première, en guise de titre et de frontispice, Tennyson écrivit les mots qui forment l'inscription tombale de Clivedon :

IN MEMORIAM
A. H. H.
OBIIT ANNO MDCCCXXXIII.

Un monceau de feuilles noircies n'est pas toujours un livre : essayons d'expliquer pourquoi *In Memoriam* en est un. Deux choses font un livre : l'ordre et l'unité. L'ordre fait défaut ; quant à l'unité, où la chercherons-nous ? Sera-ce cette jeune et attrayante figure d'Hallam, que nous sommes, en ouvrant le volume, désireux de connaître et disposés à aimer? Cette curiosité n'est pas seulement frustrée, elle est châtiée par le poète. Loin de nous montrer son ami, il nous le cache. Après avoir lu cent pages, nous savons qu'il avait les yeux bleus, qu'il étudiait les lois, qu'il devait épouser une parente de l'auteur, qu'il avait voyagé avec lui sur le Rhin, qu'il se couchait sur l'herbe pour lire *la Divine Comédie*, enfin, qu'il habitait, à Londres, une maison noire. Ce n'est pas sur de tels détails que notre sensibilité peut s'émouvoir. En conclura-t-on que Tennyson n'a pas su, lui, le maître artiste, tracer une esquisse touchante d'une figure si bien connue et trop présente? La vérité est qu'il a cherché bien moins à peindre qu'à idéaliser son ami, bien moins à fixer sa physionomie terrestre qu'à deviner sa physionomie

céleste. Lorsque, vers la fin d'*In Memoriam*, il trace un portrait moral du jeune Hallam, lorsqu'il nous représente « cette richesse de cœur qui s'épanche en paroles abondantes, coulant d'une source intime et jamais tarie, ce regard clair, pénétrant, qui a sondé tous les détours, tous les sentiers de la pensée, cette force séraphique pour prendre corps à corps et terrasser le doute ; cette brûlante logique qui, dans sa course impétueuse, laisse derrière elle ses au diteurs ; cette haute nature éprise du bien, avec une touche d'austérité et d'ascétique mélancolie,.. cette passion de la liberté... enfin cette virilité et cette grâce féminine... » nous ne nous sentons pas capables de réaliser tant d'abstractions ; nous ne sommes pas devant un homme, mais devant un agrégat de facultés, devant une pyramide de vertus.

Si l'intérêt d'*In Memoriam* n'est pas dans l'évocation d'un être humain par le souvenir, si l'auteur n'a pas voulu, au-dessus du corps périssable d'Hallam, ciseler sa statue immortelle, qu'a-t-il voulu? Faut-il, — avec le docteur Tainsh, le docteur Robertson, M. Genung, et beaucoup d'autres critiques, membres, pour la plupart, de l'église d'Angleterre, — faut-il voir dans cette réunion de poèmes une démonstration de l'immortalité de l'âme?

Ces mots : démonstration de l'immortalité, qui paraissent tout simples à des clergymen, et qui assimilent le dogme de la vie future à un théorème de Legendre, nous ont toujours profondément inquiété. Dès le collège, nous sentions une sueur froide lorsqu'on se préparait à nous « dicter » une « preuve » de l'existence de Dieu ou de la spiritualité de l'âme. Si la preuve, pensions-nous, allait se trouver insuffisante ou ridicule? Si nous perdions d'un coup ce fameux pari, plein d'angoisse, dont parle Pascal, et dont notre bonheur est l'enjeu?.. Heureusement, Tennyson ne « démontre » pas. *In Memoriam* n'est pas encore ce pont jeté entre la terre et le ciel, sur lequel certaines églises rationalistes espèrent marcher du confort humain à la béatitude céleste, bannières déployées, en chantant des cantiques. Nous l'avouerons, dussions-nous affliger les clergymen : nous doutons de la construction de ce pont encore plus que du tunnel sous la Manche. Mais là où la dialectique hésite, l'intuition passe ; le grand vide peut être franchi d'un bond ou d'un coup d'aile, comme il l'est par Tennyson.

Ce n'est pas une démonstration ; car la démonstration procède du doute à la certitude, tandis qu'*In Memoriam* commence et finit par la foi. Mais, au début, c'est la foi tremblante, harcelée par l'inquiétude, obscurcie par l'ignorance. Finalement, c'est la foi lucide, assurée, triomphante. L'âme laissée sur la terre part à la recherche de l'âme qui l'a quittée : bien faible, d'abord, est la lueur qui

éclaire sa route. Un carrefour se présente où se croisent deux chemins. Elle est placée entre la religion, qui dit oui, et la nature, qui dit non. Que de spectacles discordans dans le monde physique, qui semble si souvent en proie au mal et en lutte avec Dieu! Surtout quel mépris de l'individu, partout et toujours sacrifié à l'espèce! Cette espèce elle-même, la nature en a-t-elle tant de soin après tout? Comptez les types disparus depuis que les temps ont commencé. L'homme ne serait-il pas un de ces types, destiné à disparaître dans une prochaine convulsion du globe? Le poète ne veut pas le penser. Il veut croire « que nul ne marche ici-bas sans but, qu'aucune existence ne sera détruite, jetée au rebut; » qu'après bien des erreurs, des souffrances et des crimes, un jour luira, encore lointain, où le bien succédera au mal, « où l'hiver se changera en printemps. » Et il ajoute, ressaisi par une mélancolique inquiétude : « Voilà mon rêve, mais que suis-je moi-même? Un petit enfant que la nuit fait pleurer et que fait aussi pleurer la lumière, un enfant qui n'a qu'un cri pour langage! »

Ce n'est pas, on le voit, une chaîne d'argumens et de réfutations; ce sont des aspirations et des craintes qui se chassent et s'entrechoquent comme les rayons et les ombres. L'âme pense ou prie, raisonne ou devine; pareille à ces animaux qui appartiennent à deux élémens et se servent tantôt de leurs pieds, tantôt de leurs ailes, tour à tour elle rampe dans les ténèbres et dans les ronces, puis elle plane dans l'immensité vertigineuse.

C'est ainsi qu'elle réussit à rentrer en communication avec son guide spirituel. Sans doute il ne redeviendra jamais visible aux yeux du corps. « Le temps est passé où les esprits hantaient les murs en ruines et les chambres désertes des vieux châteaux. » Maintenant ils hantent la mémoire et la conscience de ceux qui les ont aimés; mais il faut que cette mémoire soit limpide comme un ciel sans nuage, il faut que cette conscience soit paisible comme une mer au repos. Alors « pourquoi l'âme ne se manifesterait-elle pas à l'âme? Pourquoi l'esprit ne parlerait-il pas à l'esprit? » Un soir qu'il est demeuré seul après les entretiens de la famille, et qu'il est saisi d'un ardent désir de renouer l'amitié brisée, il lui semble qu'un autre esprit envahit le sien, que ses facultés se doublent. Il voit ce qu'il n'a jamais vu; il sent ce qu'il n'avait jamais senti; il aperçoit des vérités qui n'ont point d'expression dans les langues humaines. Dès lors le deuil est fini, la douleur n'a plus d'objet. Une nouvelle possession commence, que rien, désormais, ne pourra interrompre ni détruire. C'est dans son propre être que Tennyson a ressuscité son ami; il le porte en soi; il sera, à l'avenir, Alfred Tennyson et Arthur Hallam. Il n'a plus de raison

pour se cacher et se taire, et, afin de mieux marquer le retour du poète à la vie, le long hymne funèbre se termine par un chant nuptial.

On pensera peut-être que nous prenons au sérieux un mensonge poétique. Nous répondrons que ce tête-à-tête avec un mort a duré dix ans. Dix ans pendant lesquels le public n'a rien lu de Tennyson, n'a même pas entendu prononcer son nom! Dix ans pendant lesquels il n'a seulement pas songé à réimprimer l'édition épuisée de ses premières œuvres! Donne-t-on dix années de sa jeunesse à une simple fiction littéraire? Toute existence a sa crise : la perte d'Arthur Hallam a marqué cette crise dans la carrière du poète que nous étudions. Chose singulière : elle coïncide avec une crise analogue dans la vie nationale. C'est le moment où Carlyle, sorti, lui aussi, d'une profonde retraite, arrive à Londres avec le manuscrit du *Sartor resartus*. Dickens, dans *Pickwick* et dans *Olivier Twist*, cingle l'hypocrisie et la vanité, dénonce les abus, pendant que John Bright et Daniel O'Connell font la guerre aux monopoles. Avec Cobden, une ère nouvelle commence dans l'histoire de l'industrie. Le docteur Newman et le docteur Pusey stimulent les âmes croyantes, tandis que, à l'autre pôle de la pensée religieuse, Maurice et Thomas Arnold essaient d'entraîner l'église d'Angleterre dans les voies du progrès humain. Alors se répandent dans les foules les *Traités pour le temps*, qui traduisent, sous une forme populaire, les tendances du « mouvement d'Oxford. » Rien de plus fécond que ces dix années qui s'écoulent entre le vote du bill de réforme et le rappel des *Corn-Laws*. Le caractère général de l'époque est facile à définir en deux mots : il est libéral et spiritualiste. C'est précisément dans le même sens que s'était dirigée l'évolution particulière de Tennyson. Perdu dans son deuil privé, oublié de tous, méditant à l'écart sur une tombe, il était resté à l'unisson avec l'âme de son pays. Aussi, dès qu'il reparut devant le public en 1842, fut-il immédiatement reconnu et salué comme le grand poète de l'Angleterre.

III.

Le recueil de 1842 contenait les meilleures pièces parues dans les publications précédentes, celles qui avaient semblé à Tennyson dignes d'être sauvées de l'oubli. Il les avait retouchées en diverses façons, soit pour obéir à un goût de plus en plus délicat ou pour les mettre en harmonie avec son nouvel état d'esprit. Les morceaux néo-grecs restaient pour le régal de quelques raffinés; car l'hellénisme, en Angleterre, ne sera jamais qu'un accident, une mode, un caprice. Bien autrement spontané, bien autrement large est le cou-

rant qui entraîne la pensée des Anglais vers le moyen âge, leur véritable antiquité : c'est là que le génie saxon se retrempe comme en une source intarissable et profonde. Cette puissance d'évoquer le monde gothique, avec tout son charme d'étrangeté lointaine, n'avait encore pu que s'annoncer chez Tennyson par quelques esquisses : elle se révélait par un chef-d'œuvre, la *Mort d'Arthur*, Nous retrouverons bientôt ce morceau à sa place définitive parmi *les Idylles du roi*.

Le dialogue des *Deux Voix*, où l'auteur a condensé avec une énergie singulière, mais sans ordre et sans conclusion, ce qui peut être dit pour ou contre la vie, représente, dans le recueil de 1842, la métaphysique religieuse. Dans saint Siméon Stylite, ce grand pécheur et ce grand saint, qui craint d'être damné, mais ne s'étonne pas de faire des miracles, le mysticisme du Nord raillait avec plus de vigueur que de justesse le mysticisme du Midi sans s'apercevoir que, dans ce mélange d'humilité incompréhensible et d'incommensurable orgueil, il eût été encore plus facile de reconnaître le puritain anglais que l'ascète oriental. Mais si ces pièces ne pouvaient plaire qu'à un petit nombre, combien de cœurs devaient être doucement émus par la touchante histoire de *Dora!* Combien d'imaginations séduites par les vers frais et charmans du *Chêne qui parle!* Avec plus de rectitude morale, avec une délicatesse de sentimens bien supérieure, *Dora* nous rappelle l'idylle trop vantée de Ruth et Noémi. Comme dans la Bible, nous sommes mêlés aux moissonneurs, nous respirons l'odeur de la terre. Un fils qui ne cède pas, un père qui ne pardonne point, deux orgueils qui se brisent l'un contre l'autre, sont des caractères vraiment anglais. L'humble héroïsme, l'abnégation angélique de deux femmes pansent ces blessures; le sourire d'un petit enfant fond en pleurs un cœur irrité que rien n'a pu fléchir. C'est un roman concentré en quelques pages. On aimerait à voir une femme telle que l'auteur de *Queechy* ou l'auteur de *Jane Eyre* le développer, l'embellir de ses pures fantaisies. Tel qu'il est, dans sa brièveté austère, il a le privilège des choses excellentes, qui est de faire penser beaucoup et beaucoup sentir. Dora et Mary ont, toutes deux, aimé le pauvre William. Mary était sa femme; elle a pu l'aimer sans mystère, elle peut le pleurer sans honte. Dora cache ses larmes comme elle a caché son amour; nous ne le connaissons nous-mêmes que pour l'avoir deviné. Lequel de ces deux amours restera fidèle jusqu'à la mort? Mary, au bout de quelques années, reprendra un autre compagnon; Dora mourra fille. Comme elle a aimé la première, elle aimera aussi la dernière. Par ce seul trait, le poète nous fait comprendre qu'il y a deux amours sur la terre : l'un qui reçoit, l'autre qui donne; l'un qui s'alimente par les caresses d'un être vivant, l'autre

pour qui les absens et les morts sont toujours présens ; l'un, pour qui cette courte vie est trop longue ; l'autre, qui, des rêves d'enfance aux regrets suprêmes, embrasse l'existence entière et défie la tombe.

Le Chêne qui parle nous transporte parmi les vieilles futaies d'un parc entrecoupé de larges clairières. Ce chêne a cinq siècles ; il a vu bien des orages, bien des guerres, bien des rendez-vous. Peut-être a-t-il, dans ses cavités, donné refuge à des proscrits ; sous ses frondaisons vénérables il a abrité plusieurs générations de Rosamondes, d'Alices, de Margarets. Un amoureux l'interroge : « Qu'a fait hier ma bien-aimée ? — Elle est venue rêver à mon ombre, et, sûre de n'être point vue, elle a imprimé, en rougissant, ses lèvres sur les lettres de son propre nom, gravées par toi dans mon écorce ; elle a cherché à m'entourer de ses bras : — « Que ne suis-je élancé comme ce jeune bouleau, mon voisin, pour que ses mains puissent se nouer autour de mon tronc !.. Trois fois heureux celui qui peut caresser le flot embaumé de ses cheveux, sentir le moelleux contact de cette main vierge !.. Je ne suis qu'un bois dur, et, pourtant, sous ma rugueuse enveloppe, j'ai senti jusque dans mes anneaux les plus intimes passer un obscur sentiment de plaisir, comme ces vagues mouvemens qui, à chaque printemps, me rappellent encore la révolution de l'année. » — Puis, la jeune fille s'est endormie à ses pieds. Pour bercer ses rêves, il a confondu, avec le bruissement infini de son feuillage, je ne sais quelles bouffées de musique venues de la ville en fête ; il a noyé d'ombre son corps charmant, laissant tomber tantôt une goutte de soleil sur son cou, tantôt une goutte de rosée sur sa blanche poitrine.

On sent encore ici le sensualisme naïf et tendre du *Conte d'amour*. Dans *Locksley-Hall* vibre, avec une poésie moins efféminée, une note plus personnelle. Une jeune fille, — celle peut-être que nous venons de voir au pied du chêne merveilleux, — oublie son premier amour pour faire un mariage de vanité, et c'est l'amant trahi qui se charge de l'épithalame : « Jour par jour, tu descendras à son niveau ; ce qu'il y a eu en toi de délicat se fera grossier pour s'assimiler à son limon ; et quand sa passion aura dépensé sa première force, il t'estimera un peu plus que son chien, il t'aimera un peu mieux que son cheval. Qu'y a-t-il ? Ses yeux sont pesans. Ne demande pas si c'est le vin qui les rend vitreux. Va à lui : c'est ton devoir. Embrasse-le ; prends sa main dans la tienne. Peut-être que mylord est las, qu'il a le cerveau fatigué ?.. Amuse-le de tes fantaisies les plus légères, caresse-le de tes pensées les plus délicates. Il te répondra... oh ! des choses faciles à comprendre... Mieux vaudrait que tu fusses morte devant moi, quand j'aurais dû te tuer de ma main ! »

Dix ans, vingt ans plus tard, le poète retrouvera dans *Maud*, dans *Aylmer-field*, ce même accent de colère, cette même âpreté vengeresse où l'on devine un altier et profond ressentiment de jeunesse, tardivement pacifié par les dédains de la maturité. Ce sera encore la lutte de l'amour contre l'orgueil. Quelles figures vraies que les parens de la jeune fille dans *Aylmer-field!* Mylady, une rose séchée, une « beauté passée, » du temps où l'on allait danser à Almacks, féroce sous sa langueur prétentieuse, quelque chose de plat et d'insipide comme la dame de carreau; le baronnet, un homme charmant tant qu'on lui obéit : effleurez-le dans son amour-propre, et vous retrouverez le toucheur de bœufs normand, dont huit cents ans de noblesse, c'est-à-dire de paresse, ont épaissi le sang. Le poète les poursuit, les punit; après eux, il en veut encore à la maison elle-même, aux grands arbres qui faisaient sa gloire. Il veut que tout soit détruit, que la charrue y passe, que le limaçon, la taupe, le mulot et jusqu'au ver immonde, que tous les humbles hôtes de la solitude creusent leur trou là où l'homme orgueilleux a tenu sa cour.

Maud est le journal d'une passion, un drame autobiographique et subjectif. Qu'un romancier traite en prose un sujet analogue, vous lui demanderez une suite de scènes; vous ne devez attendre d'un poète, et vous n'obtenez de Tennyson qu'une série, ou, pour mieux dire, une gamme d'impressions par lesquelles passe le héros du poème. Misanthropie amère et intraitable, qui se fond peu à peu devant l'amour; joie d'aimer, étonnement d'être aimé. Ici se place la catastrophe : le héros tue en duel le frère de Maud, qui l'a provoqué; ce mort sera, entre elle et lui, un obstacle infranchissable. Fuite et folie du jeune homme; cette folie change d'aspects : au milieu de la nature, c'est comme une lassitude infinie qui alterne avec une activité machinale et puérile; à Londres, dans le tumulte des passions et des affaires, c'est un transport continu, c'est le paroxysme aigu du désespoir. Maud n'est plus; que deviendra celui qu'elle a aimé? A ce moment, éclate la guerre de Crimée. C'est le salut de l'Angleterre, corrompue par l'égoïsme de la paix; ce sera aussi le salut de cette âme blessée qui ne veut pas vivre et ne peut pas mourir. Le jeune homme endosse l'uniforme et part pour l'Orient: comme le premier chant du coq, le premier appel du clairon met en fuite les fantômes dont il est obsédé. La guerre de Crimée, entreprise par les puissances occidentales pour guérir « l'homme malade, » réussit du moins à guérir le héros de Tennyson. L'enthousiasme belliqueux, alors débordant, accepte sans sourciller cette cure inattendue. C'est la religion qui dit le dernier mot dans *Aylmer-field*, c'est le patriotisme qui fournit la conclusion de *Maud*. L'école byronienne meurt réconciliée avec l'église et avec la so-

ciété. Père de famille et poète d'état, Tennyson la scelle dans sa tombe en cousant à *Manfred* un épilogue digne de *la Morale en action*.

Les dix années de 1832 à 1842 avaient été des années de recueillement et d'oubli ; les dix années qui suivent sont, au contraire, des années d'activité et de gloire. La suprématie poétique de Tennyson est acceptée sans conteste par les Anglais et les Américains. Une grossière parodie, *les Ballades du bon Gauthier*, ajoute à sa popularité. Dans *le Nouveau Timon*, Bulwer appelle « miss Tennyson, » l'auteur de *Locksley Hall*. Miss Tennyson riposte, dans le *Punch*, par un vigoureux morceau, où il est question de « certain lion auquel on met des papillotes tous les soirs, » et le lion à crinière frisée s'enfuit dans son antre. Le vieux Wordsworth vient à Londres en 1845 et s'incline devant « le plus grand des poètes anglais vivans. » C'était couronner à l'avance son successeur. A sa mort, en 1850, l'acclamation publique ratifie l'acte du gouvernement qui transfère à Tennyson le laurier et la pension. Cette même année voit le mariage de Tennyson avec miss Emily Sellwood et son installation dans le domaine de Farringford, qu'il venait d'acheter.

Farringford (1) est situé à l'extrémité occidentale de l'île de Wight, près de ces fameux rochers des Aiguilles, dont le phare garde l'entrée du Solent. Une maison en pierres grises, gaie d'aspect ; des pelouses au gazon dru, toutes blanches de pâquerettes à la fin d'avril ; à droite et à gauche, des bouquets de pins, qui brisent la rage des grands vents d'hiver ; derrière la maison, un bois, et, plus haut, la falaise de craie. Un chemin étroit, rapide, vertigineux, qui suit docilement les dentelures du *cliff*, conduit au sommet. Autour de la pointe, tournoient les grands oiseaux qui, les ailes étendues, dorment dans la tempête. D'un côté, l'œil se repose sur les masses lointaines et sombres de la Forêt-Neuve, — vieille aujourd'hui de huit siècles ; de l'autre côté, la mer blanchissante ronge un écueil. De temps à autre, passe à l'horizon un navire de guerre venant de Spithead ; il traverse lentement les zones alternatives de lumière et d'ombre. Comme Bedivir suit des yeux la barque magique qui emporte Arthur, le regard du poète accompagne dans sa route le noble vaisseau jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une tache brune et disparaisse derrière l'immensité étincelante. Vers le soir, — à l'heure où les boutiques s'illuminent, où les théâtres flamboient, où le gaz commence à ruisseler dans les rues de Lon-

(1) Nous empruntons cette description à l'écrivain américain Bayard Taylor, qui visita Farringford en 1857, et au poète lui-même dans ses stances au docteur Maurice.

dres, — il observe la lente décoloration du ciel et voit s'allumer une à une toutes les étoiles :

... far from noise and smoke of town,
I watch the twilight falling brown.

On n'oublie jamais que la mer est là. Quand on ne la voit pas, on sent, du moins, son souffle large et frais; jour et nuit, on entend sa voix. Voisinage austère qui chasse les idées mesquines, donne à la pensée quelque chose de triste et de fort. A la longue, l'intimité s'établit entre le poète et la mer : elle lui parle, il la comprend. Toujours semblable à elle-même, telle qu'au jour où sa première vague déferlait sur un rivage vierge, elle est le témoin, éternellement jeune, des plus anciennes choses, et nul n'a pu imprimer sur sa face le sceau de la vulgarité moderne. C'est près d'elle qu'il faut se réfugier; c'est près d'elle qu'on se fait une âme enfantine, un esprit antique, pour ressusciter l'idéal des sociétés disparues.

IV.

Ne plus se répandre à la fois sur tous les sentiers de l'art, ne plus se gaspiller en « petits chefs-d'œuvre, » construire enfin son « monument, » quelque chose de sévère et de vaste, dont les lignes saisiraient l'imagination et au faîte duquel brillerait une grande pensée philosophique et chrétienne : tel était le rêve de Tennyson alors au milieu de la vie et dans la plénitude du talent.

Déjà cette ambition avait, en 1847, donné naissance à *la Princesse*. Mais le succès n'avait pas répondu à l'attente de l'auteur. Dans le prologue de ce poème, on voit une jeune fille jeter en riant son écharpe autour du cou d'une statue gothique, qui représente un vieux chevalier. Cette écharpe de gaze rose sur ce bonhomme de pierre fruste, c'est une légère faute de goût; le poète en commettait une semblable, mais beaucoup plus grave, lorsqu'il parait des vives couleurs de la poésie et qu'il habillait de formes archaïques le plus prosaïque et le plus contemporain de tous les sujets : l'émancipation de la femme par l'égalité d'instruction avec l'homme. Tennyson avait eu beau broder sa fable ingrate de détails exquis, il avait eu beau indiquer la véritable solution du problème dans des vers délicieux de raison, d'éloquence et de grâce : le public, qui ne tient compte ni du labeur ni du talent dépensé, et ne sait gré à personne des tours de force inutiles, s'écartait sans savoir pourquoi. Depuis, il n'est jamais revenu à *la Princesse*.

En choisissant pour sujet le cycle d'Arthur, Tennyson mettait le pied sur un terrain qui devait le porter. Il suivait l'indication que le public lui avait donnée en plaçant hors de pair, par son accueil enthousiaste, le fragment paru en 1842.

Nous avons vu *In memoriam* formé par un amoncellement de feuilles volantes. Le *Conte d'amour* a été repris et achevé après un quart de siècle. *Maud* est composé de trois morceaux écrits à des dates différentes et dans des états psychologiques tout opposés. Les *Idylles du roi*, plus qu'aucune autre œuvre de Tennyson, sont nées d'inspirations distinctes, laborieusement soudées l'une à l'autre par un effort qui demeure trop visible. Ainsi s'est construite plus d'une résidence royale. Tantôt ajoutant une aile, tantôt exhaussant un étage, Tennyson a transformé un pavillon de chasse en un château, ou plutôt, — comme il a été dit de Fontainebleau, — en un rendez-vous de palais, d'âge et de style différens. Trente-six ans s'écoulent, si nous comptons bien, entre le moment où le poète écrit la *Mort d'Arthur*, et celui où il livre au public *le Dernier Tournoi*. En 1870, l'œuvre étant presque complète, un vieil ami de Tennyson, le doyen Alford, se charge d'expliquer aux lecteurs (1) le plan général du poème et l'ordre dans lequel doivent être lues les *Idylles*. De ce jour date une controverse qui dure encore : les uns acceptent, les autres refusent d'admettre *les Idylles du roi* parmi les épopées.

Non, Dieu merci ! ce n'est pas une épopée. L'épopée suivait son héros partout où il passait, sans rien abréger, sans rien omettre, sans oublier un seul trait du monde homérique ou chevaleresque qui se déployait sur sa route. Le soir, elle conduisait le cheval à l'écurie, retirait au chevalier chaque pièce de son armure, couchait soigneusement le soleil dans la mer pour le réveiller le lendemain matin au-delà de la montagne. Elle respectait le cours lent des heures, dénombrait les armées jusqu'au dernier homme, répétait mot à mot les discours tels qu'on les avait prononcés. La civilisation moderne est sortie de l'enfance, et, en attendant qu'elle y retombe, il faut lui offrir autre chose que les poétiques rabâchages de l'épopée. Nous voulons, d'une figure, ses traits caractéristiques ; d'une vie, ses momens héroïques. Nous ne jouissons du sentiment et de l'idée que sous une forme condensée, de même qu'on respire plusieurs champs de roses dans un flacon d'essence. Au lieu de récits, nous demandons des scènes épiques, sans lien narratif, sans autre rapport entre elles qu'une relation d'harmonie et de convenance aisément perçue par notre esprit. Tels sont les tableaux ou *Idylles* de Tennyson.

(1) *Contemporary Review*, janvier 1870.

La première impression est charmante; mais il s'y mêle une vague inquiétude. Quel est ce nouveau pays, tant de fois entrevu en songe, jamais rencontré dans l'histoire? Nous apercevons de vieilles villes étranges, aux pignons pressés, aux murs hérissés de mystérieuses bêtes; des châteaux dont les tourelles se confondent avec la roche qui les porte sur sa dent la plus aiguë; des armures argentées par un rayon de lune; des jeunes filles, délicieusement belles, aux tresses d'or et aux yeux violets, qui galopent, à travers les bois, sur des chevaux blancs comme le lait. Les figures qui nous entourent ont quelque chose de bizarre, d'imposant, de surhumain. Hommes et choses ne nous apparaissent pas comme s'ils étaient directement perçus, mais plutôt comme s'ils se reflétaient dans un lac profond. Le léger frisson de l'eau fait trembler les contours et donne aux traits une sorte de fluctuation. Au-delà de l'image transparente, on distingue le fond, un lit de sable brillant, une verdure éclatante, et cet abîme nous attire!

Quels êtres voyons-nous? Des hommes ou des fantômes? Par momens leur étreinte est une étreinte humaine; nous croyons voir un sang chaud, vivant, monter de leur cœur à leurs joues. Puis ils se dérobent, fuient dans le passé jusqu'au-delà des limites de l'histoire. Certains traits semblent préciser une date, caractériser une race. Le sentiment de docilité protectrice dont les deux frères d'Elaine entourent leur sœur conviendrait bien à deux *English boys* revenus pour passer à la maison les vacances de l'université. Quand nous entrons dans le manoir où le père d'Enide donne l'hospitalité à Gérain, nous reconnaissons la bonhomie d'un pauvre squire de campagne; quand la jeune fille desselle le cheval de l'hôte, fait et sert le dîner de ses mains délicates, quand elle s'inquiète, avec sa mère, du costume qu'elle mettra pour paraître à la cour, nous assistons au côté patriarcal de la vie féodale. Toutes les nuances sont observées. On ne parle pas, on ne s'habille pas, on ne dîne point de même à la cour du roi Arthur et dans le petit château du sire d'Astolat. Une réconfortante odeur de rôti s'échappe des cuisines royales auxquelles préside sir Kay, et achève de nous persuader que nous n'avons pas affaire à des ombres. Nous croyons avoir pris pied dans la réalité. Puis, le poète nous emporte, à la suite de sir Galahad, de Lancelot et de Parsival, dans la fantastique recherche du Saint-Graal. La nature se transforme à chaque pas; la mer, la terre, le ciel, tout est plein de dangers, d'enchantemens, de bruits prophétiques, d'apparitions terribles; au lieu des spectacles et des contacts auxquels nous sommes habitués, nous ne touchons que l'impalpable, nous ne voyons plus que l'invisible. Comme le pauvre moine auquel on raconte toutes ces belle choses, nous ouvrons de grands yeux et nous perdons de vue l'au-

teur, avec ses héros, dans un nuage de symbolisme. Volontiers nous répéterions le jugement de Merlin sur Arthur :

From overfineness unintelligible.

Faisons cependant un effort ; habituons-nous à vivre un moment entre l'allégorie et la réalité, avec ces êtres doubles qui sont tour à tour des héros de roman et des emblèmes philosophiques. C'est dans cet esprit qu'il faut franchir la merveilleuse porte de Caërléon, dont chaque sculpture est une énigme, et pénétrer dans cette grande salle où Arthur tantôt disserte et tantôt festoie avec ses chevaliers.

Sa naissance est un mystère. D'origine divine, suivant les uns, il n'est même pas, suivant les autres, l'enfant de son père. Longtemps combattu, il s'est fait accepter par ses bienfaits et par ses hauts faits. Il a formé le projet de rendre au bien ce monde que le mal a envahi. Et comment ? Par l'ascendant de l'exemple et par la force de l'épée. Il veut « toutes les femmes pures, tous les hommes loyaux et sincères. » Lorsqu'il fonde sa Table-Ronde, voici l'idéal qu'il propose à ses chevaliers : « Abattre l'idolâtrie, soutenir le Christ ; chevaucher partout en redressant les torts ; ne jamais dire, ne jamais écouter la calomnie, mener une vie chaste, aimer une vierge, et n'en aimer qu'une ; » car c'est cet amour « qui inspire les grandes pensées et les douces paroles : de lui découlent courtoisie, passion de la gloire, amour de la vérité, et tout ce qui fait l'homme. » Les instrumens de cette grande œuvre seront, avec Arthur, sa compagne, sa reine, la belle Guinèvre, puis ses chevaliers, Lancelot, Tristan, Gérain, Parsival, Galahad, Pelleas, Bedivir, Gavain, Modred, apôtres armés de ce messie en cuirasse. Merlin représente la science humaine, et la met au service du pieux roi. Un délire d'optimisme transporte les âmes : une ère nouvelle commence pour le monde.

A quelle déception aboutit ce beau rêve ? Qu'advient-il de cette vertueuse troupe et de son chef ? Ceux qui sont réellement purs, le ciel les reprend à la terre ; les passions humaines revendiquent ceux en qui le mal l'emporte sur le bien. Galahad se perd dans l'extase, Parsival échange sa cotte de mailles contre un froc ; Gérain s'épuise en soupçons jaloux ; Pelleas consume sa jeunesse aux pieds d'une idole sans pitié ; Lancelot et Tristan aiment la femme d'un autre, Gavain aime toutes les femmes, et Modred, le Judas de la Table-Ronde, conspire dans l'ombre la perte de son maître.

Merlin a succombé, lui aussi. La séduction du vieillard est la page la plus hardie des *Idylles*. Ce grand sujet n'a été traité jusqu'ici qu'en farce grossière ou en photographie libidineuse. Goethe, avant de jeter Marguerite dans les bras de Faust, rend la jeunesse

au docteur. Le chaste Tennyson a osé nous montrer Viviane, en robe collante de satin blanc, assise sur les genoux de Merlin, et plongeant ses bras roses dans la barbe neigeuse de l'enchanteur. Cette fois, Faust a gardé ses quatre-vingts ans, et Méphisto est entré dans le corps de Marguerite. Tantôt Viviane est une femme du monde buvant les paroles d'un professeur célèbre, tantôt une fille entretenue caressant « son vieux. » Ne croyez pas que Merlin cède à un vulgaire accès de sensualité. Viviane est son élève, son *sujet*, son monstre favori. Il la connaît si bien ! Il se croit si sûr de la dominer ! Il éprouve pour elle des alternatives de dégoût et de complaisance ; et c'est au moment où il vient de déchiffrer sa perversité qu'il devient sa victime. Elle obtient de lui, sans les comprendre, les paroles magiques, et le premier usage qu'elle fait de cette puissance est de transformer en une léthargie éternelle le sommeil dans lequel est tombé le vieillard, après son ivresse passagère. Légère, triomphante, elle s'échappe en murmurant : « L'imbécile ! » Et l'écho du bois répète, après elle : « Imbécile ! » Lorsque l'homme a vaincu la femme, il l'oublie ; lorsque la femme a vaincu l'homme, elle le méprise.

Une douleur bien plus amère pour Arthur est la chute de Guinèvre et de Lancelot. Cette vieille histoire, qui a passé par tant de mains, d'Eschyle à Dumas fils, a rarement été traitée avec plus de vigueur et de franchise par un Anglais. A nos yeux, l'excuse de Guinèvre, c'est qu'elle a donné son cœur à Lancelot avant de donner sa main à Arthur. Mais elle ne cherche pas un instant à se justifier ; elle a le courage de l'adultère. Lorsque Lancelot, dans un de ces élans de repentir un peu niais auxquels certains hommes se laissent aller dans les entr'actes de la faute, lui rappelle les vertus de son mari, avec quelle ironie elle répond : « Arthur ! cet enfant vertueux, sans force pour dominer une femme!.. Arthur, cette perfection vivante, ce roi sans défauts, ce soleil sans tache ! Mais est-ce qu'on peut regarder le soleil ? N'est-ce pas avoir tous les défauts que n'en avoir aucun ? Celui qui m'aime doit avoir en lui quelque élément terrestre... C'est à toi que j'appartiens, non à lui. » Elle veut que Lancelot gagne encore une fois le prix du tournoi. « Par ce baiser, dit-elle, tu vaincras ! »

A ce moment, la destinée place sur le chemin de Lancelot cet amour vierge, sans lequel, suivant Arthur, il n'est point de vraie joie ni de réelle grandeur. C'est Élaine, si blanche et si pure qu'on l'a surnommée le Lys d'Astolat. « Le baiser d'un de ses frères suffit à colorer ses joues pâles. » Lancelot a « deux fois son âge et plus; » une large cicatrice sillonne sa joue bronzée, et son visage, prématurément vieilli, porte la trace « de ce grand et coupable amour qu'il porte à la reine. » N'importe ! Elle l'aime, et pour jamais, dès

qu'elle l'a aperçu. Les hommes du grand monde, qui ont vécu dans une atmosphère de passion élégante, ont une certaine manière mélancolique de regarder les jeunes filles, une certaine façon pénétrante de laisser tomber un compliment sans conséquence. Élaine est prise à cet attrait, n'étant, après tout, qu'une pensionnaire et une provinciale idéalisée par la poésie. Un moment elle s'abuse, parce que Lancelot, pour n'être pas reconnu, a porté ses couleurs dans le tournoi. Elle est enfin détrompée, et il ne lui reste plus qu'à exhaler sa vie dans un dernier chant.

Lancelot apporte à sa royale maîtresse le diamant inestimable, prix du tournoi. La reine le refuse et le pose froidement sur la table : « Ce diamant n'est pas pour moi, dit-elle; il appartient à cette jeune fille sous les couleurs de laquelle vous avez combattu. » Puis, tout à coup, sous la reine offensée reparaît la femme jalouse. « Elle ne l'aura pas ! » crie-t-elle, et, en même temps, elle jette le diamant par la fenêtre ouverte. Au moment où il tombe dans la rivière, une barque y passe lentement, une barque tendue de noir, conduite par un vieillard muet, « semblable à ces rudes figures taillées dans le roc. » Sur les draperies sombres repose la vierge d'Astolat, vêtue de blanc et enveloppée de ses cheveux blonds. La mort l'a faite plus pâle, mais l'a laissée aussi belle. Dans la main droite elle tient un lis et dans la main gauche une lettre pour Lancelot. La morte vient dire adieu à celui qui s'est enfui sans prendre congé d'elle.

L'utopie chevaleresque touche à sa fin. Le paradis créé par Arthur se remplit de désordre; les passions recommencent à ravager la terre, en même temps que les fauves sortent des bois. Pendant qu'Arthur est allé combattre les révoltés, Guinèvre et Lancelot ont résolu de se séparer. Mais ils ont voulu se voir une dernière fois. « La main dans la main, le regard rivé au regard, ils sont assis sur le bord de sa couche, bégayant, l'œil fixe : c'était leur dernière heure d'amour, leur adieu désespéré... » La trahison, sous les traits de Modred, épie cette suprême entrevue ; bientôt leur honte est publique. Quand Arthur revient, il est seul, et c'est la nuit. Aucune lumière n'éclaire la chambre nuptiale; tout est silencieux, triste et mort. Le prince pousse du pied une ombre qui gémit, couchée sur le seuil : c'est Dagonet, le fou du roi. « Pourquoi pleures-tu? — Je pleure, ô mon roi, parce que je ne te ferai plus jamais sourire ! »

Guinèvre s'est réfugiée dans un couvent, où nul ne la connaît. Elle pleure, elle essaie de prier, songeant tantôt aux vertus d'Arthur et tantôt aux caresses de Lancelot, tandis qu'autour d'elle les nonnes babillent et se signent au nom de la reine adultère. Mais le roi a su la découvrir, il paraît dans la cellule, et elle tombe pro-

sternée devant lui. Vient-il exécuter la sentence de mort que, dans le premier moment de désespoir, il a portée contre elle? Vient-il, tout au moins, lui reprocher son crime et la maudire? Non, il vient lui pardonner, avant de marcher à sa dernière bataille. Quoi qu'il arrive, il ne verra plus cette royale beauté, ces cheveux d'or, autrefois son orgueil, ces beaux cheveux, avec lesquels il aimait à jouer, « lorsqu'il ne savait pas !.. » Comment lui dire adieu? Peut-il toucher ses lèvres? Elles ne sont pas, elles n'ont jamais été à lui. Peut-il toucher sa main? Mais cette main, c'est encore de la chair, et sa propre chair pourrait tressaillir à ce contact, car il l'aime encore! Cet amour n'aura plus de satisfaction sur la terre; mais pourquoi, dans une vie nouvelle, ne retrouverait-il pas sa Guinèvre, purifiée par le pardon divin? « Oh! je t'en prie, laisse-moi cette dernière espérance! Et maintenant, il faut que je parte. J'entends, dans la nuit, la trompette qui sonne; ils appellent leur roi... » Toujours muette, toujours couchée à ses pieds, la face contre terre, elle sent comme un souffle errer sur son cou; dans les ténèbres, au-dessus de sa tête courbée, elle sent des mains qui s'agitent pour bénir. Il est parti. Pâle, elle se dresse, elle écoute jusqu'à ce que le bruit des talons de fer se soit éteint dans l'éloignement.

Le voici, le lugubre champ de bataille, où l'âme livre sa dernière lutte avant d'entrer dans l'inconnu. Un brouillard symbolique, image des doutes qui pèsent sur notre destinée, enveloppe les combattans. Au-dessus d'eux planent les ombres des guerriers disparus: ce sont les souvenirs de toute une vie réveillés par l'approche du moment suprême. Les uns meurent en blasphémant, les autres tombent en invoquant le Christ. Vers le soir, il se fait un grand silence; la marée monte, envahit le champ de bataille, léchant les faces blêmes et jouant avec les cimiers vides. Il n'y a plus que deux êtres vivans sur l'immense plaine: Arthur et son chevalier, Bedivir. Le fidèle serviteur a transporté son maître dans une chapelle voisine; mais l'heure des secours humains est passée. Une barque s'approche du rivage pour recueillir le glorieux blessé. Trois reines l'y reçoivent; ce sont les mêmes qui ont présidé à son couronnement: reconnaissez en elles les grandes vertus chrétiennes. « Adieu, dit Arthur à Bedivir; je vais loin d'ici avec celles que tu vois, — du moins, je le crois, car un doute obscurcit encore mon esprit. Je vais dans la vallée d'Avilion, où ne tombe jamais ni grêle, ni pluie, ni neige, où le vent ne souffle jamais en tempête; heureuse vallée aux grasses prairies, aux rians vergers, aux retraites ombreuses; les flots tièdes et calmes lui font une ceinture. C'est là que je guérirai ma terrible blessure. » Le navire s'éloigne; Bedivir le suit des yeux, montant de roc en roc, d'assise en assise, jusqu'au sommet du promontoire. Toujours diminuant, le petit point finit par s'engloutir dans la lu-

mière, et Bedivir croit entendre, par-delà les limites de ce monde, une rumeur vague comme la voix lointaine d'une grande cité qui salue d'un seul cri le retour de son roi triomphant.

Ainsi disparaît, dans une sorte de mystérieuse apothéose, celui que la légende appelle « la fleur des rois. » L'époque chevaleresque a eu, comme toutes les autres, son idéal. Nous en trouvons les traits épars dans Alfred, dans Godefroy de Bouillon, dans saint Louis, dans saint Bernard, dans Gaston de Foix et dans Bayard : nul ne l'a pleinement réalisé dans l'histoire. C'est Arthur qui devait en être la personnification la plus haute, dans la littérature et dans l'art. Mais l'expression a manqué à l'âge gothique, — âge de bégaiement et d'enfance, — pour traduire ses rêves. Arthur est demeuré une ébauche, vingt fois reprise, jamais achevée. Tennyson a ramassé, au point où ils l'avaient laissée, l'œuvre des moines armoricains et des chroniqueurs gallois ; il a poli l'image fruste, lui a donné ce fini, cette élégance, cette splendeur artistique qui est la marque de notre temps ; il en a fait l'apogée imaginaire d'une civilisation qui n'a jamais vécu, et qui peut se résumer ainsi : le culte de la femme, la force au service du droit, la pensée s'élançant vers Dieu sur les ailes de la prière.

Puis, comme une toile de fond qui se lève après les autres, dans le tableau final d'une féerie, et dont l'éblouissement suprême efface toutes les magnificences qui précèdent, derrière cette première allégorie, on en découvre une plus haute. Arthur n'est pas seulement l'idéal d'une société, c'est l'âme supérieure de l'humanité. Ses luttes sont les combats de l'esprit contre la chair. Battue en brèche de toutes parts, vaincue en apparence, l'âme triomphe enfin ; elle entre majestueusement et pour jamais dans le repos et dans la gloire. Ainsi comprises, les *Idylles du roi* seront pour l'élite ce que le *Voyage du pèlerin* a été pour les foules : l'évangile poétique du penseur et de l'artiste.

V.

Redescendons de ces hauteurs. Le poète lui-même semble las de vivre avec des ombres surhumaines. Pour nourrir et retremper son talent, il rentre dans la vie réelle par ce qu'elle a de plus robuste et de plus sain : les paysans et les marins. Il les a observés, comme il faut les observer, en vivant au milieu d'eux. Il connaît toutes leurs façons de raisonner, de sentir, de conter ; il possède à fond leur grammaire incorrecte et hardie, leur langue, qui suit de plus près que la nôtre les contours du sentiment et de l'idée ; il descend jusqu'au patois, qu'il manie avec adresse. Ainsi, avec des élémens très simples, qui semblent au-dessous de la prose, il fait de

la poésie. Les compatriotes de Tennyson admirent peu les poèmes de ce groupe, soit parce que le don de peindre la vie populaire est commun chez eux, soit, plutôt, parce que leurs facultés critiques ne vont pas jusqu'à apprécier l'art qui se cache. Nous n'hésitons pas, quant à nous, à placer au premier rang, parmi les poèmes de Tennyson, *Enoch Arden* et la *Grand'mère*.

Qui de nous n'a eu sous les yeux, dans son enfance, une aïeule, indifférente aux figures prochaines, réfractaire aux émotions nouvelles, mais que raniment et attendrissent, pour un moment, des souvenirs âgés de trois quarts de siècle? Telle est la « grand'mère » de lord Tennyson. Elle ne veut ou ne peut s'affliger. « Je sais bien, le prédicateur dit comme ça que nos péchés devraient nous rendre tristes; mais mon temps, à moi, est un temps de repos. » Repliée sur elle-même, elle rêve tout éveillée, elle s'entretient avec des fantômes, non pas avec ces fantômes lugubres et désespérés qui hantent les insomnies de la jeunesse, mais avec des fantômes familiers, placides, bienveillans, qui vont et viennent doucement autour d'elle. « Je suis assise, le soir, dans la ferme de mon père. Les voisins viennent rire, bavarder : je ris et je bavarde avec eux... Oui, quelquefois je me surprends à rire de choses qui se sont passées il y a bien longtemps. » Elle entend sur le plancher un bruit de sabots d'enfant : c'est sa petite Annie, qui est morte à deux ans. Elle entend ses grands fils « qui chantent à leurs bêtes, » tout en labourant; « parfois ils viennent jusqu'à la porte, ils sont là qui tournent autour de mon lit. » Elle parle encore de l'enfant mort-né qu'elle a eu avant les autres; elle revoit la petite figure irritée : « Pauvre enfant, bien sûr! il voulait vivre, il s'était débattu! » Mais quand on vient lui annoncer la mort de William, l'aîné et le dernier vivant de ses enfans, elle ne trouve qu'un mot : « Vraiment! Willy est mort? » Pourtant Willy, comme elle le dit elle-même, c'était son orgueil, son trésor. Mais ce n'est ni de l'homme fait ni du vieillard qu'elle se souvient, c'est du baby. « Ferme comme un roc! En voilà une jambe, a dit le docteur, pour un enfant de huit jours! Et il m'a juré qu'on ne trouverait pas son pareil dans vingt paroisses à la ronde. » Une explosion rétrospective d'orgueil maternel, voilà tout ce que lui inspire la triste nouvelle. Et, avec une pointe de radotage, elle répète d'un air pensif : « Comme ça, Willy est mort? »

Pourquoi n'y a-t-il plus de larmes dans les yeux des vieillards? Serait-ce qu'un instinct secret, l'égoïsme souverain de la nature, les avertit d'économiser leurs forces pour vivre ce faible reste de vie qui leur est laissé? Ou faut-il croire qu'avant de cesser tout à fait, la vie affective se ralentit comme la vie animale et la vie pensante? Sans l'exprimer, Tennyson laisse un moment peser sur notre

esprit ce pénible dilemme : « Tu me trouves bien froide ? dit la grand'mère à sa petite-fille qui l'écoute. Mais, réfléchis : Willy demeurait si loin ! Maintenant, il est tout près ; comment veux-tu que je pleure pour Willy ? Il est parti pour une heure, pour une minute !.. Moi aussi, dans une minute je partirai... Est-ce que j'ai le temps de m'affliger ? » Comme toujours, chez lord Tennyson, la conclusion console et rassérène. Un souffle chrétien chasse le doute, comme un brouillard d'été, et découvre le ciel.

Enoch Arden nous conduit au milieu de l'Angleterre d'il y a cent ans. Nous sommes dans un petit village maritime, au fond d'une anse obscure. Trois enfans courent sur le sable : la jolie petite Annie, Philippe Ray, le fils du riche meunier, Enoch Arden, le petit pêcheur. On joue au ménage : Annie est tour à tour la « petite femme » de Philippe et celle d'Enoch. Quand les garçons se disputent, Annie les met d'accord en disant : Je serai votre « petite femme » à tous deux. Et ce mot contient en germe le drame qui va suivre. Tous trois grandissent : les deux jeunes gens aiment la jeune fille. Annie est plus douce et plus familière avec Philippe ; pourtant c'est à Enoch qu'elle a donné son cœur. Un soir, « un soir doré d'automne, » ils sont assis l'un près de l'autre sur le haut de la colline, au-dessus du bois de noisetiers. Enoch a parlé, Annie s'est promise. Philippe a tout deviné ; il n'a eu qu'à jeter un regard sur ces yeux clairs, « sur cette large figure brune, où l'amour brûle comme une pure flamme sur un autel. » Il emporte « sa vie blessée dans le creux des bois ; » et là, inaperçu de tous, il a « son heure sombre. »

Il y a sept ans qu'Annie est la femme d'Enoch. Trois enfans sont venus l'un après l'autre, le dernier chétif et souffrant. Pour les faire plus riches, Enoch imagine de s'engager comme timonier sur un navire qui va en Chine. Annie essaie de le dissuader, mais la résolution d'Enoch est prise. Il vend son bateau, et, avec le produit, monte une petite boutique qui fera vivre Annie et les enfans pendant son absence. Tout le jour, il charpente, scie, cloue, ajuste les rayons, dispose les marchandises. Annie écoute ce bruit : il lui semble qu'on dresse son propre échafaud. Cependant, l'heure de l'adieu est venue. Le pauvre petit enfant malade a une des dernières pensées d'Enoch. Ne sont-ce pas ceux-là qu'on aime le plus ? « Garde-moi le foyer propre et le feu clair, dit-il à sa femme, car je reviendrai, je reviendrai avant que tu le saches seulement. Ne crains point, ou, si tu crains, mets tes craintes aux pieds de Dieu. Il est le maître de la mer, puisque c'est lui qui l'a faite. »

Enoch est parti. Annie est triste ; sa boutique ne prospère pas. Elle ne sait ni tricher ni surfaire ; elle ignore les roueries du petit commerce. L'enfant infirme, après avoir longtemps langui, s'éteint

tout à coup : douleur profonde d'Annie. C'est ici que reparaît Philippe. « Laissez-moi, dit-il, mettre les enfans à l'école et payer leur livres; Enoch me rendra l'argent quand il reviendra. » Voilà comment Annie devient l'obligée de celui qu'elle a tant fait souffrir. Les enfans vont à l'école, et, en grandissant, prennent l'habitude d'appeler Philippe *papa*. Il y a dix ans qu'Enoch a quitté les siens, et jamais il n'a donné de ses nouvelles. C'est le printemps ; on entend les enfans courir et s'appeler dans le bois de noisetiers, avec de grands cris et des craquemens de branches cassées. Au sommet de la colline, Annie est assise avec Philippe comme autrefois avec Enoch, et, comme Enoch, Philippe parle, il se déclare. Il est si bon, Philippe, si patient, si dévoué! Comment répondre par un refus cruel à son humble prière? Dans un an; oui, dans un an, *s'il* n'est pas revenu, elle sera la femme de Philippe... Les douze mois sont écoulés; les arbres ont de nouvelles feuilles, et les enfans jouent dans le bois. Quoi! déjà? Annie frissonne, implore un nouveau délai. Encore un mois! Avec un soupir, Philippe accorde le délai; et voici que le mois suprême touche à sa fin. Annie ouvre au hasard la bible pour y trouver un conseil ; son doigt s'arrête sur ces mots: *sous un palmier...* Hélas! l'oracle n'a point de sens. Mais, la nuit suivante, elle voit en rêve Enoch assis sous un palmier ; une sérénité solennelle rayonne sur ses traits. Plus de doute : il est parmi les élus, jouissant de la paix et revêtu de gloire. La main de la veuve tombe dans la main de son bienfaiteur. Pourtant, la pauvre âme est encore en proie à d'indicibles angoisses. Ouvre-t-elle une porte, sa main tremble à toucher le loquet, comme si derrière cette porte elle allait voir surgir l'homme qu'elle a aimé. Mais il lui naît un enfant, qui, en venant au monde, chasse toutes ces terreurs.

Cependant, qu'est devenu Enoch? Le vaisseau qui le portait, la *Bonne-Fortune*, a péri. Avec un autre matelot et un mousse, Enoch a été jeté sur un îlot inconnu des mers australes. L'un après l'autre, il voit mourir ses deux compagnons et reste seul au milieu de cette nature tropicale dont la splendeur l'accable, dont la fécondité semble une ironie. Un jour, assis sous un palmier, il entend dans le lointain les cloches de sa paroisse qui sonnent pour un mariage. Après bien des années, un navire le recueille et le ramène en Angleterre. Il arrive dans son village; nul ne connaît ce vieillard aux cheveux gris, à la peau noircie par le soleil austral, à la taille prématurément courbée, et qui « paraît avoir un pied de moins que l'Enoch d'autrefois. » Sa maison est déserte et close ; un écriteau indique qu'elle est à vendre. Bientôt il sait tout.

La nuit est venue ; Enoch se glisse dans le jardin du moulin. Caché derrière un grand arbre, ses yeux s'attachent à la vitre du

petit parloir, qu'illumine une clarté douce. Spectacle charmant pour tout autre regard que le sien! D'un côté du foyer, Philippe fait sauter sur ses genoux son enfant à lui, qui est aussi son enfant à elle. Près de lui, une jeune fille aux cheveux blonds, une seconde Annie, aussi belle, aussi pure que la première à dix-huit ans. De l'autre côté du foyer, la mère sourit à son fils. Enoch, l'homme fort, sent son cœur se briser, ses membres défaillir. Comme un voleur, il se retire, tâtant les murs, prenant une peine infinie pour que le galet dont l'allée est sablée ne grince pas sous ses souliers, pour que la porte ne crie pas sur ses gonds en se refermant. Une fois dehors, il se prosterne et prie. Que demande-t-il? La force de se taire.

En effet, il vit, sans se faire reconnaître, non loin des siens; il vit du travail de ses mains, mais, cette fois, sans espérance, sans courage : car ce n'est plus pour eux qu'il travaille. Le coup a été trop rude; ses forces déclinent; il va mourir. Il parle à la vieille femme chez laquelle il demeure : « Jurez, dit-il, sur le livre, que vous ne révélerez point mon secret avant que je sois parti. » — Elle jure. Alors, il se découvre à elle. Après sa mort, elle amènera les enfans, « afin qu'ils aient au moins connu pendant un instant la figure de leur père. » Elle remettra à Annie une boucle de cheveux, coupés autrefois sur le front du petit enfant malade : « Moi, dit-il, je n'en ai plus besoin, puisque je vais le voir. Pour elle, ce sera un signe que j'étais bien *lui*, et que je ne lui en veux pas. » — A partir de ce moment, il est tranquille : dans trois jours, elle saura combien elle était aimée. La troisième nuit, l'océan élève sa voix plus forte, plus profonde : « Une voile! une voile! crie Enoch; je suis sauvé! » — Et il meurt.

« Mon livre, a dit orgueilleusement M. Zola, est le premier qui ait vraiment l'odeur du peuple. » Nous pensons que M. Zola a raison. Mais si le peuple a son odeur, il a quelquefois son parfum. C'est ce parfum que l'on respire dans des livres comme *Geneviève* et comme *Enoch Arden*.

A mesure que le poète vieillit, il semble perdre le « don de l'indéterminé, » qu'Edgar Poe admirait comme sa faculté la plus rare; en revanche, ses peintures prennent plus de précision et de solidité. Au lieu d'ombres qui se meuvent dans la brume, il nous offre des caractères qui agissent en pleine lumière. Quitte envers la muse épique, il se laisse tenter par le drame. Cette dernière partie de l'œuvre se compose de cinq pièces. *Le Faucon* a été représenté, en 1879, au *Princess Theatre*; *la Coupe*, jouée, en 1881, au *Lyceum*, n'a obtenu, malgré le talent d'Irving et d'Ellen Terry, qu'un succès d'estime. Nous ne croyons pas nécessaire de parler du premier de ces ouvrages, qui n'est qu'une gracieuse fantaisie de couleur exotique, et nous pré-

férons nous taire sur le second, qui nous montrerait trop tristement ce que devient un poète sur le lit de Procuste des exigences scéniques. S'il y a un auteur dramatique en Tennyson, il faut le chercher dans son « théâtre impossible, » dans ses trois drames non joués : *Becket*, *Harold* et *la Reine Marie*.

Voici le système dramatique de lord Tennyson : mettre en scène et développer simultanément l'histoire d'un grand événement national et celle d'une passion individuelle ; entre-croiser ces deux intrigues, les enrouler l'une autour de l'autre, de façon que tantôt la politique gouverne l'amour et tantôt l'amour entraîne la politique, et les faire converger vers la catastrophe commune. Système excellent lorsque les deux élémens du drame s'amalgament naturellement ; système détestable lorsque le rapprochement est artificiel. *La Reine Marie* se trouve dans le premier cas ; *Harold* et *Becket*, dans le second.

Dans *la Reine Marie*, un double problème se pose. Marie réussira-t-elle à épouser Philippe d'Espagne et à se faire aimer de lui? L'Angleterre croira-t-elle ou ne croira-t-elle pas à la « présence réelle? » Si l'on songe à la prodigieuse complexité des opinions, des intérêts et des passions qu'un tel sujet met en jeu, et qui s'entre-choquent comme des épaves dans une eau trouble, s'étonnera-t-on que l'auteur n'ait pu maîtriser tant d'élémens divers et qu'il ait construit une véritable tour de Babel? Cardinaux romains et docteurs calvinistes, courtisans espagnols et diplomates wallons, seigneurs grands et petits, mendians, aldermen, bourgeois, soldats, paysans, prélats et poissardes : ce n'était pas trop d'un Shakspeare pour mettre tout ce monde en branle et lui donner la parole.

Lord Tennyson n'a fait mourir aucun de ses personnages sur la scène. Néanmoins, la mort étant un facteur d'émotion dont il ne pouvait se priver, il a eu recours à des récits, moyen médiocre et auquel on ne peut revenir deux fois. Il serait plus difficile encore de justifier ces longs commentaires sur les événemens, mis dans la bouche d'obscurs comparses, qu'on prendrait pour des spectateurs égarés sur la scène. Retranchez les hors-d'œuvre historiques et théologiques, les dissertations morales, les sermons, les discours, les séances du parlement, du conseil de ville et du conseil privé, que restera-t-il? Trois caractères, Élisabeth, Philippe et Marie.

Élisabeth demeure, sinon au second plan, du moins un peu en arrière du premier. Ce n'est qu'une esquisse, mais les contours en sont fermement tracés. Bel esprit, orgueil, malice et coquetterie, tous les traits du caractère s'y trouvent ; mais, avertie par le sort de Jane Grey et rusée comme on l'est quand on joue sa tête, elle s'enveloppe de réticences, s'arme de raillerie, cache ses qualités comme ses défauts, contient son énergique vitalité. Un je ne sais quoi de

jeune, de hardi et d'heureux éclate, malgré elle et fait sentir qu'elle régnera. Sa sœur offre avec elle un contraste complet : infortunée créature dans le sein de laquelle se continue la lutte de Henry VIII et de Catherine d'Aragon, de l'orgueil anglais et du mysticisme espagnol. Chaque jour, le divorce recommence entre deux natures ennemies, et ce cœur, qui en est le théâtre, est déchiré. S'agit-il de faire tête à l'émeute qui gronde autour de son palais, elle se montre sur une galerie extérieure où les projectiles peuvent l'atteindre : — « Je suis la fille de Harry, je suis une Tudor : je n'ai pas peur. Les gardes sont repoussés, acculés dans les coins comme des lapins dans leurs trous. Beaux soldats, vraiment ! Honte sur eux !.. » — La reconnaîtriez-vous lorsqu'elle s'abaisse avec délices, lorsqu'elle s'enivre d'humilité devant cet adolescent sinistre qu'elle appelle « son maître et son roi ? »

On suit avec une émotion croissante ce *struggle for love*, cette fureur d'être aimée, ce désespoir de ne l'être pas. Marie a son heure de triomphe lorsqu'elle se croit mère. Comme Philippe va l'aimer ! Plus de ces froides manières qui la paralysent, la rendent honteuse ! Elle ne se réjouit pas, elle chante, elle prophétise comme ferait la mère de Samuel ou de Gédéon. Ce fils qui a remué vaguement dans ses entrailles, c'est celui qui la vengera de tous ses ennemis ; c'est son étoile qui se lève, et, devant cette étoile, les ombres de Luther et de Zuingli s'évanouissent dans l'enfer. C'est le grand défenseur de la foi, le futur maître du monde, « c'est le roi qui est là ! » — Elle se précipite vers Philippe qui entre avec le duc d'Albe : « Philippe ! bonne nouvelle ! Une nouvelle qui nous rendra heureux, nous et tous nos royaumes ! » Et Philippe, sans l'entendre, se tourne vers son lieutenant.

A ces explosions amoureuses le jeune homme n'oppose qu'une politesse respectueuse et glacée... La politesse ! le respect ! Quels outrages pour une femme qui aime ! La galanterie compassée de Philippe sert de masque à ses répugnances physiques ; c'est le rempart dont il se couvre pour se défendre contre des approches qui le dégoûtent : — « As-tu remarqué, Feria, dit-il à son confident, — viens plus près de mon oreille, — as-tu remarqué que la reine, notre épouse, paraît deux fois plus âgée depuis qu'elle a perdu l'espoir de nous donner un fils ? — Sire, répond Feria, si Votre Majesté l'a remarqué, je l'ai remarqué aussi. — Et n'as-tu pas remarqué pareillement Élisabeth ? Combien elle est belle et royale ? Une véritable reine ! — Sire, répond encore Feria, que Votre Majesté me permette d'employer le même langage : si vous l'avez remarquée, je l'ai remarquée aussi... » Parallèle d'autant plus significatif qu'un instant

plus tôt Philippe a obligé la reine à reconnaître Élisabeth pour son héritière !

Cependant les illusions tombent une à une. Philippe est un roc, et, sur ce roc, — elle le dit elle-même, — Marie s'est brisée. Calais est pris et ce coup retentit douloureusement dans son cœur. Elle s'interroge, elle s'accuse : peut-être n'a-t-elle pas versé assez de sang ? Peut-être n'a-t-elle pas brûlé assez d'hérétiques ? Ou Dieu la punit-il d'avoir désobéi au saint-siège pour plaire à Philippe ? Tout le monde la déteste. Elle lit cette haine dans les papiers anonymes qui se trouvent sous ses pas ; elle la lit dans les yeux de ses sujets ; elle la respire dans l'air comme un poison. Elle est près de se haïr elle-même. Elle ne veut plus qu'on la pare ; elle ne veut même pas qu'on relève ses cheveux : à quoi bon dissimuler, sur ses tempes, « l'aube grise d'une vieillesse qui ne viendra pas ? » Pourtant, elle a un dernier accès de coquetterie lorsqu'on lui annonce Feria : car Feria, c'est l'envoyé de Philippe. Apporte-t-il une lettre ? Non, point de lettre. Annonce-t-il, du moins, la venue de son maître ? — Le roi viendra... plus tard. — Plus tard ! Il ne viendra jamais ! s'écrie Marie irritée... Va-t'en : ta mission n'est pas auprès de moi, mais auprès d'Élisabeth. — Et que dirai-je à la princesse, reprend paisiblement Feria ? que lui dirai-je de la part de Votre Grâce ? — Dis-lui qu'elle vienne me fermer les yeux, qu'elle prenne ma couronne et qu'elle danse sur ma tombe ! »

Elle demande alors un couteau à l'une de ses suivantes. La jeune fille hésite : « Sotte ! crois-tu que je veuille mettre mon âme en péril en tuant mon corps ? » Puis elle se tourne vers le portrait du roi d'Espagne : « Je ne veux pas, dit-elle, qu'il me regarde ainsi ; je ne veux pas qu'il me voie dans mon désespoir, vieille, misérable, malade, incapable d'être mère ! » D'un coup de couteau elle crève la toile, et s'écrie en sanglotant : « O Dieu ! mon Philippe ! J'ai tué mon Philippe ! » — A ce moment, on entend le peuple crier au dehors : « Vive Élisabeth ! »

Harold, au jugement de certains critiques, est mieux conduit que *la Reine Marie*, et je ne serais pas surpris d'apprendre qu'ils étendent cet éloge au drame de *Becket*. En effet, ces pièces sont plus régulières et moins confuses. Elles ressemblent davantage à nos défuntes tragédies : on y trouve des confidens, des monologues, des *a parte*, dans le goût de Lemierre et de Luce de Lancival. La populace n'a plus la parole, et les dialogues poissards, imités de Shakspeare, ont disparu. Les héros meurent eux-mêmes sur le théâtre et non par procuration. Ces qualités négatives nous laissent froid. Que nous fait l'unité de ton là où manquent l'unité d'intérêt et l'unité d'action ? Des deux sujets qui s'entre-croisent dans *Harold*, un seul,

lutte des Saxons contre les Normands, renferme des élémens d'émotion. La partie romanesque, empruntée à un mauvais roman de lord Lytton, le double amour d'Édith et d'Aldwyth pour Harold, demeure absolument insipide. Dans *Becket*, le drame est doublement manqué. Nous ne nous intéressons ni à la rivalité d'Éléonore de Guienne et de Rosemonde, ni à celle du roi et de l'archevêque. Éléonore et Rosemonde sont deux portraits en contraste plutôt que deux caractères aux prises. Dans la querelle de Henry avec son ancien favori, lord Tennyson n'a pas voulu prendre parti, il n'a pas su être injuste et passionné. Le roi empiète sur le spirituel, l'évêque empiète sur le temporel; le roi croit défendre son droit, l'évêque croit faire son devoir. Cette impartialité nous charme dans M. Freeman, historien de la conquête normande; mais c'est le dernier mérite que nous voudrions louer chez Tennyson, auteur dramatique. Donnez ce sujet à Shakspeare : quel Henry et quel Becket nous aurions eu! Le roi devenait un tyran ou un héros; l'archevêque, le plus glorieux des martyrs ou le plus vil des charlatans, suivant que le préjugé protestant ou le préjugé saxon enflammait l'âme du poète. Au lieu de faire naître Thomas de parens normands, prosaïquement établis dans une boutique de Londres, il acceptait avec enthousiasme la légende qui lui donne pour père un chevalier anglais, pour mère une princesse orientale, et il en faisait l'indomptable champion de la race vaincue. Puis, de ses puissantes mains, l'ignorant de génie bâtissait son drame robuste sur une monstruosité historique.

On trouve encore dans *Harold* des scènes touchantes, de poétiques tableaux : plus rien de tel dans *Becket*. Vous êtes entré, ô poète, dans l'âge auguste de la sérénité et du repos. Comme le disait à Bayard Taylor un de vos compatriotes, vous êtes vraiment le plus sage des hommes, *the wisest of men*. Votre calme raison, mûrie par l'âge, éclairée par l'histoire, juge ces époques lointaines que, jeune, vous évoquiez par l'imagination. Mais, — laissez-nous le dire avec une respectueuse tristesse, — dans votre jardin, glacé par l'hiver, il y a des fleurs qui ne fleuriront plus!

VI.

Nathaniel Hawthorne, rencontrant Tennyson, en 1857, dans les salles de l'exposition de Manchester, essayait en vain de définir son impression. « Tout ce que je puis vous dire, écrivait-il à un ami, c'est qu'il n'a pas l'air anglais et qu'il n'a pas davantage l'air américain. » Ce mot nous a frappé et nous revient en mémoire au moment où nous voudrions caractériser en quelques traits la physionomie littéraire de lord Tennyson. Nous sommes tenté d'appliquer

au talent ce qui a été dit de l'homme. Certes, il a les dons et les défauts de sa race. Il est Anglais lorsqu'il aime les champs et la mer; il est Anglais par le mépris du Celte, par la haine de Rome, Anglais par le patriotisme et l'orgueil. Mais il ne sera jamais, croyons-nous, considéré par les futurs historiens de la littérature comme un représentant du génie saxon au même titre que Shakspeare ou Dickens. Le goût, chez ses compatriotes, n'est qu'un dégoût. Nous ne faisons pas fi de cette disposition morale; l'aversion de ce qui est malpropre et malsain est toujours une sauvegarde et souvent une inspiration. Mais il faut reconnaître quelque chose de plus chez lord Tennyson : le choix des élémens, l'art de composer, la science des proportions et, par-dessus tout, le sentiment exquis de la forme et du son. Une retouche est un effort artistique; une rature, — n'en déplaise à ceux qui se vantent de se répandre sur le papier comme un torrent, — est un symptôme d'intelligence. Que de ratures et de retouches dans Tennyson! Nous pourrions le faire voir, par exemple, refaisant trois fois, dans trois éditions consécutives, tel passage de *la Princesse* où il s'agit simplement de nous montrer quelques hommes qui se laissent glisser du haut d'un rempart comme des araignées suspendues au bout de leur fil. Ce scrupule honore l'écrivain. La fonte se coule d'un jet et n'a point de valeur; il faut mille coups de marteau pour donner à l'objet forgé sa forme et son prix.

Quant à l'harmonie des mots, Tennyson la possède, non en parnassien, non en virtuose de la césure et de la rime, mais d'instinct, de génie. Il imite tout avec son vers : le hennissement et le galop du cheval, la détente sèche des cordes de la guitare, l'éclat déchirant du clairon, la vibration, joyeuse ou traînante, des cloches, l'écho qui se perd en diminuant, le grincement de la lame qui s'abat sur la grève en mâchant les galets, tous les bruits de la nature vivante, depuis le grondement du tonnerre jusqu'au susurrement de la cigale. Dans ses jeux, il ploie à son usage l'allitération des vieux Saxons en même temps qu'il emprunte à la prosodie des Grecs ses flexions savantes. Tantôt il donne de la richesse et de l'ampleur à son chant par des mots composés qu'il assemble ou disjoint à volonté; tantôt il forme des gammes veloutées de monosyllabes, merveilleusement ajustés. Nos professeurs recommandaient à notre admiration le vers fameux :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Qu'auraient-ils dit si on leur avait appris qu'une des stances les plus mélodieuses d'*In Memoriam* ne compte, en huit vers, que deux mots dissyllabes et cinquante-huit mots d'une seule syllabe sans que l'oreille cesse d'être caressée? Quelquefois le sens de ces

vers si doux est à demi flottant. Que nous importe? Une mauvaise honte nous empêcherait-elle d'avouer que, dans la poésie comme dans la musique, le charme, souvent, est en raison inverse de la précision? Tennyson, ainsi que Mendelssohn, a ses « romances sans paroles, » où les mots ne sont pas des signes intellectuels, mais des notes de musique. C'est avec ces modulations, délicieuses et vagues, que trois ou quatre générations de jeunes gens et de jeunes filles ont déjà bercé leur rêverie.

Si nous admirons le grand artiste, nous réservons le meilleur de notre sympathie au penseur sincère. La sincérité littéraire! qui s'en soucie aujourd'hui? En critique, pour servir sa coterie ou desservir son voisin, on demeure toujours en-deçà ou au-delà; dans le roman, on se gonfle, on se surmène pour singer la passion; dans l'histoire, on raconte le passé en songeant au présent, souvent au lendemain. Nous ne parlons pas de l'éloquence politique : elle vit de mensonge. Recherche forcenée du neuf, besoin de réclame, esprit de système, esprit de parti, servilité scolastique ou peur de la canaille : nous ne nous chargeons pas de dire laquelle de ces causes a le plus contribué à préparer le règne du mensonge, mais nous constatons que, depuis Diderot, presque tous nos grands écrivains ont été en même temps de grands menteurs. Dire ce qu'on a senti tout seul, ce qu'on a pensé soi-même, et rien de plus : l'auteur qui prendrait au sérieux cette règle si vulgaire ferait une révolution dans la littérature comme Descartes en a fait une dans la philosophie. C'est pourquoi nous aimons la sincérité de lord Tennyson. C'est elle qui fait la valeur morale de son œuvre, l'identité de son talent au milieu de transformations multiples; c'est par elle qu'après beaucoup d'imitations et d'essais, il a conquis son originalité.

Maintenant que l'étude des littératures a pris rang dans notre enseignement public, nous aimerions à entendre un professeur, du haut d'une chaire de Sorbonne, éclairant de son commentaire l'œuvre si variée du poète anglais et s'arrêtant aux points culminans qui la dominent. Par une analyse patiente, il dégagerait de ses nuages mystiques la chevaleresque figure du prince idéal, véritable « missionnaire de l'infini, » qui apparaît, l'épée dans une main et l'évangile dans l'autre, et qui sauvera peut-être les sociétés modernes par le dévoûment et par l'exemple. Puis, méditant avec Tennyson devant la tombe solitaire de son ami, il montrerait le poète cherchant la vie dans la mort et la vérité dans l'amour. Des lueurs en jailliraient qui illumineraient, dans les ténèbres où elle se débat, une jeunesse stérile, dévorée par le pessimisme, et lui donneraient peut-être, avec le courage de vivre, la force de créer.

AUGUSTIN FILON.

CHOY-SUZANNE

Choy-Susan, and other Stories, by W.-H. Bishop, Boston, Houghton Mifflin and C°. 1885 (1).

I.

Lester Baldwin arriva un matin dans un village chinois, un village de pêcheurs, sur la côte américaine du Pacifique, pour enrôler quelques ouvriers de plus que nécessitaient les travaux du chemin de fer. Il était chef du matériel, et sa situation ne manquait pas d'importance, quoiqu'il vécût sous une tente, là-bas, au camp Sloan.

Plutôt que d'aller selon l'usage droit au *bossee man* de l'endroit, ce fut à une femme qu'il s'adressa. Choy-Suzanne jouissait dans le pays d'une autorité que les citoyens du Céleste-Empire n'accordent nulle part aux personnes de son sexe : peut-être devait-elle ce privilège à l'énergie de son caractère, peut-être à la connaissance qu'elle avait de l'anglais, qui lui permettait de conduire habilement des affaires de commerce avec le monde extérieur.

Mais Choy-Suzanne n'était pas chez elle, ni son associé non plus, Yuen-Wa, un petit vieux qui gardait la boutique d'ordinaire durant ses fréquentes absences, lorsqu'elle se livrait à des entreprises va-

(1) Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà M. Henry Bishop par notre étude du 15 mars 1884 sur *les Nouveaux Romanciers américains.* L'échantillon qui suit leur prouvera que le volume de récits pleins d'*humour* que vient de publier ce jeune écrivain, *Choy-Susan and other Stories,* n'est pas indigne, dans un tout autre genre, de *la Maison d'un Prince marchand* dont nous avons donné l'analyse.

riées, dont quelques-unes étaient fort aventureuses, car Choy-Suzanne pêchait ni plus ni moins qu'un homme.

Celui qui s'évertuait des pieds et des poings contre la porte close était un grand garçon maigre au teint couleur de sable, aux cheveux roux, l'œil louche, la voix atteinte d'un enrouement chronique. Ses amis avaient supprimé son nom de famille ; ils l'appelaient Yank ou Yankee Baldwin.

Un énorme perroquet chinois dont la cage était suspendue dehors répondit à son appel par un torrent d'injures dans l'idiome national de ses maîtres.

— Quack-a-lee ! cack-a-lee-lee-ee !.. Whoo ! oosh ! Vous en êtes un autre ! riposta facétieusement le Yankee, et il poursuivit ses recherches.

Le village paraissait abandonné. Il n'y avait pas jusqu'aux quelques portes qui s'étaient entre-bâillées d'abord sur son passage dont le verrou ne fût tiré maintenant d'un air rébarbatif. Personne autour du misérable petit théâtre garni de papier de couleur, personne dans le temple de Hop-Wo, où une inscription au profit des étrangers portait : « Par ce chemin on monte en haut. » Aucun crâne déjà poli n'attendait le coup de rasoir destiné à le polir davantage encore dans la boutique du barbier. Une figure se montrait bien derrière la fenêtre du cabaret enfumé aux lourdes tables de bois massif ; c'était celle d'une personne occupée à mélanger pour le dessert de la graisse de porc et des confitures ; mais Yank Baldwin ne put lui arracher qu'un mot : — Il est midi !

— J'aurais plaisir à te tordre le cou ! répondit-il. Puis il se résigna :

— En somme, à quoi bon ?..

A quelque distance, plusieurs hommes étaient en train de goudronner un bateau. Il se dirigea de ce côté, et il atteignit le point où une idole grotesque, patronne des pêcheurs, s'accroupissait sur un rocher. Au moment même une voix l'appela :

— Eh ! l'homme !.. où vous allez ?..

C'était Choy-Suzanne. Elle l'avait probablement aperçu du hangar qui servait d'entrepôt général et maintenant elle s'avançait en dandinant son embonpoint à l'aise dans une large veste et dans un pantalon de brillante cotonnade noire, des guêtres d'homme à ses gros pieds, un trousseau de clés suspendu à sa ceinture. La face ronde et pleine de la Chinoise était surabondamment marquée de petite vérole.

— Enfin ! vous voilà donc, Choy-Suzanne ? Comment va ?..

— Comment va ? répondit-elle sur le ton interrogatif.

— Il y a un siècle que je ne vous ai vue, Suzanne, et ça fait du

bien aux yeux de les reposer sur une belle figure de femme avenante, grasse et solide comme la vôtre.

— Trop parler nuit. Au fait. Que demandez-vous? répondit-elle d'un ton passablement dédaigneux.

— Eh bien! si vous le préférez, nous irons droit aux affaires. En deux mots, j'ai besoin d'une douzaine de bons gars chinois pour travailler sur la route, division Miller.

Elle répliqua brièvement dans son jargon, qui n'était guère de l'anglais s'il n'était plus du chinois :

— Tous les hommes sont après le poisson, tous. Plus tard, une autre fois.

— Mais la paie serait bonne... beaucoup à manger, du riz à en revendre! dit l'autre imperturbablement. — Et il fit le geste de porter des deux mains de la nourriture à sa bouche. — Voyons... Je sais que vous pourrez les amener. Je me suis dit : « Si Choy-Suzanne ne nous les amène pas, personne n'y réussira. »

— Toujours trop de paroles! Non, vous n'en attraperez pas un seul.

Et elle fit mine de mettre fin brusquement à la conversation en retournant à ses affaires.

— C'est Easterby qui en a besoin, continua le suppliant. Vous connaissez bien Easterby, un bon blanc?

— Oh! oui, Mist'Easteby est le meilleur blanc du monde, repartit la Chinoise.

Elle semblait indécise maintenant et plongeait son regard d'un bout à l'autre de la rue déserte, comme pour revenir sur ce qu'elle avait dit. Il fallait que cet Easterby eût gagné ses bonnes grâces par quelque service, par quelque politesse; en réalité, Easterby avait une façon agréable de faire les moindres choses.

Le village consistait en une rue principale bordée de cabanes de bois devenues du plus beau gris d'argent sous les intempéries, puis, à l'extrémité de cette rue, près de la mer, s'élevait un amas désordonné d'abris pour les instrumens de pêche, de bateaux de formes bizarres, d'ancres, de perches, de cordages, de palans, de mâts, plantés de manière à soutenir de longs chapelets de poissons enfilés qui séchaient au soleil. Toutes ces choses se détachaient sur le galet de teinte argentée comme les maisons. Çà et là s'éparpillaient des taches de couleur éclatante, papiers rouges ou jaunes chamarrés d'hiéroglyphes, penons d'étoffe légère, lanternes à glands de toutes nuances, enseignes sculptées et dorées; on aurait cru de loin à un renouveau de ces fleurs sauvages du printemps que l'été aride avait brûlées dans les pâturages devenus secs et bruns comme du tabac.

A l'entrée de la baie, d'un bleu superbe, la jonque chinoise était

à l'ancre. Nous traduirons son blason mystique : « Bon succès et profits dorés. » Elle était revenue d'une excursion périodique à San Francisco, rapportant le prix de la pêche et sa cargaison de sel, de tonneaux vides, etc. La cargaison était remisée ; *Succès-et-Profit* se reposait au port, déserte, abandonnée en apparence comme le village lui-même.

— C'est entendu, n'est-ce pas ? continua Yank Baldwin, profitant de ses avantages. Easterby a toujours dit que vous jappiez plutôt que vous ne mordiez bien fort.

En effet, Choy-Suzanne ne mordait guère ; mais elle avait l'habitude d'être consultée avec déférence, et l'orgueil qu'elle en tirait joint à la nécessité de se défendre contre « les blagueurs, » comme elle en avait rencontré plus d'un parmi les *Mélicains* (cette manière de prononcer Américains donnera une juste idée de son accent), la méfiance d'autrui en un mot et le sentiment de son propre mérite, fruits d'une longue expérience, lui avaient donné l'air rogue. Cependant cet être à demi masculin par le costume et la rudesse était capable de bonté, et il y avait des momens où, sans sourire, elle semblait avoir conscience de sa propre bizarrerie de façon à s'en amuser tout bas. Elle se vantait de rendre les quolibets avec usure, de payer les mauvais plaisans de la même monnaie. Pourquoi pas ? Elle avait appris l'anglais à la mission de Stockton Street, San-Francisco, puis elle s'était perfectionnée dans les mines de Bodie. Or Bodie est un endroit où l'on assure qu'on volerait un poêle rouge avec le feu dedans, et « un coquin de Bodie » est passé en proverbe pour exprimer tous les dérèglemens, tous les méfaits dont l'être humain est capable. Cette université de choix lui avait fourni l'argot qui pouvait être utile à une personne posée dans la vie comme elle l'était depuis sa jeunesse, pourvue d'un nom hybride européen à demi et de méthodes d'action plus qu'indépendantes. On la craignait, on faisait grand cas de sa connaissance approfondie des choses, Yank Baldwin tout le premier, nous l'avons vu.

La négociation sur le chapitre des terrassiers fut interrompue par le bruit du galop frénétique d'un cheval.

— C'est trop fort ! cria Yank Baldwin, enfonçant son chapeau et courant dans la direction de ce vacarme, suivi de Choy-Suzanne, qui se pressait beaucoup moins.

Un cavalier entra dans le village à fond de train. C'était un Chinois monté sur un petit rouan qui s'ébrouait, ruait et pointait de la façon la plus extravagante. Les vêtemens lâches du cavalier étaient gonflés par le vent, les yeux lui sortaient de la tête dans un paroxysme de terreur, et à chaque ruade du cheval, il bondissait en l'air comme une vessie.

Tout à coup la population afflua au grand complet, sans que l'on

pût comprendre où, jusque-là, elle s'était cachée. Ce fut un élan pour retenir l'enragé, des cris de reproche et d'angoisse : — Ten-Moon ! Ten-Moon !

— Ten-Moon ! répétait, en s'égosillant à les imiter, Tong, le perroquet, accroché à la porte de Choy-Suzanne.

Jamais, depuis les jours de Mazeppa, aucune prouesse d'équitation plus insolite que celle-ci ne s'était produite.

— Le diable m'emporte si ce n'est pas le cuisinier du Palais-Pension sur mon poney Herbe-à-sonnettes ! s'écriait Yank Baldwin, se frappant la cuisse avec des rugissemens d'hilarité. Les gars lui auront joué un tour. Oho ! ho ! ho-o ! un Chinois à cheval !.. il y a donc quelque chose de nouveau sous la lune !

Au milieu de ses convulsions, se roulant, se tordant, il tourna la tête et aperçut soudain une figure inattendue, la figure agréable d'une jeune femme debout derrière lui. Comme il le raconta depuis au camp, il en perdit la tête d'un coup ; elle venait de sortir du hangar-magasin où apparemment elle avait tenu compagnie à Choy-Suzanne. Yank Baldwin vit une robe de mérinos marron avec quelques volans à la jupe, un large col de toile blanche de l'aspect le plus net, d'épais bandeaux châtains bien lisses ; un visage enfantin, pâle, avec de petits traits délicats et une physionomie pensive. Elle portait un grand chapeau qui avait pu être à la mode sur les plages élégantes de l'Est trois ans plus tôt. Tout autre qu'un Baldwin aurait relevé quelques signes de rusticité au milieu de toute cette grâce juvénile, mais à ses yeux l'inconnue représentait le type même de la distinction ; elle appartenait évidemment à une catégorie de femmes qu'il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer. Il la trouva *grand genre* au suprême degré, il l'admira presque timidement et se sentit infidèle une fois pour toutes à une certaine Espagnole de Monterey.

Sa gaîté s'étant éteinte comme par enchantement, il retomba dans la banalité cérémonieuse.

— Une belle journée !

— Oui, répondit-elle, il fait beau.

Mais il était clair qu'elle ne lui accordait que fort peu d'attention ; ses yeux restaient fixés sur la forme voltigeante et lointaine du pauvre Ten-Moon, emporté par Herbe-à-sonnettes.

— Oh ! il sera tué !.. Il sera tué, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle en joignant les mains avec désespoir, tandis que cheval et cavalier disparaissaient tout à fait derrière un angle du chemin.

— Je le suppose,.. c'est-à-dire je l'espère bien, mademoiselle, répondit nonchalamment le Yankee, considérant déjà la chose comme un fait accompli.

— Quelle horreur !

Tous les trois, car Choy-Suzanne suivait les deux jeunes gens d'une allure d'oie grasse, tous les trois se dirigèrent vers le théâtre de la catastophe présumée.

— Pouvez-vous parler ainsi du prochain! s'écria la jeune fille en fixant sur Baldwin un regard indigné.

— Ma foi! il se peut qu'il soit mon prochain, répondit le Yankee, embarrassé par ce regard. C'est bien possible, je ne sais pas. Je n'ai rien à dire contre ces gens-là si vous les aimez...

L'originalité, la hardiesse de ses idées, commençaient à le fasciner autant que sa jolie figure.

— Les Chinois sont pour disparaître, cependant, hasarda-t-il d'un ton qui n'affirmait rien.

— Eh bien! ce n'est pas une raison de leur en vouloir tandis qu'ils existent.

Mais il eut bientôt l'occasion de constater que l'intérêt pris par son interlocutrice au sort du Chinois *emballé* n'était pas purement une bienveillance générale à l'égard de la race entière.

— Qu'a-t-il donc votre poney? Pourquoi l'appelle-t-on *Herbe-à-sonnettes?* demanda-t-elle avec humeur.

— Dame! il fallait bien lui donner un nom...

Baldwin n'eut pas le temps d'achever; une curieuse mêlée accapara toute leur attention. Le cheval emporté, après avoir dévoré l'espace en passant d'un chemin de traverse dans l'autre, avait été arrêté par un entassement de rochers comme dans un cul-de-sac. Cet incident donna aux secours le temps d'arriver. Quelques-uns des Chinois lui jetèrent les bras autour de l'encolure, d'autres saisirent Ten-Moon par les jambes; d'autres enfin s'évertuèrent, au moyen de cordes et de bâtons, à entraver le cheval, à le jeter par terre. Dans cette situation critique, le rouan finit par succomber. Il s'abattit comme une masse, au milieu des clameurs, Ten-Moon toujours en selle, ses amis culbutés formant sur lui un monceau confus, inextricable.

Tous échappèrent à l'aventure comme par miracle, sans accident trop grave. Les plus maltraités en furent quittes pour quelques contusions. Quand Ten-Moon eut tâté ses os endoloris et se fut assuré qu'aucun n'était rompu, il commença avec volubilité de raconter son histoire à la foule. Les surveillans des travaux du camp Sloan l'avaient juché sur cette bête, mille fois maudite, pour le mettre en mesure, disaient-ils, de s'acquitter plus vite de la commission.

L'auditoire exprima, par des regards méprisans et des cris de dégoût, son opinion de la perfidie desdits surveillans. Mais Choy-Suzanne, d'un air d'autorité, s'avança et interrompit l'intermi-

nable récit. Elle toucha l'épaule du bavard et parut prêter l'oreille à quelque communication importante. Alors elle retourna vers sa compagne et lui dit :

— Ten-Moon n'apporte pas de réponse. Personne n'a pu trouver M. Easterby : il est parti pour le camp Miller. On lui enverra la lettre s'il ne revient pas vite.

La jeune fille fit un effort inutile pour réprimer son désappointement, qui éclata malgré elle.

— Oh ! que vais-je devenir ? s'écria-t-elle éperdue ; que vais-je devenir ?..

L'interprète autocrate du village chinois la regarda d'un air étonné qui, peu à peu, devint la plus fine expression de la clairvoyance et de la ruse.

— Vous avez envie d'épouser Mist'Eastebv ? C'est votre galant? demanda-t-elle avec une affectueuse brusquerie.

— Oh! Choy-Suzanne, mon père veut me donner à un autre. Il est allé à Soledad chercher celui-là, et à leur retour c'en sera fait. Mon père est un ministre de notre foi,.. il me mariera lui-même...

— Comment donc vous a-t-il laissée ici ?

— Je lui ai dit que j'étais malade, que je ne pouvais endurer davantage les cahots de la diligence... Il a été dupe de mes plaintes, et maintenant je ne sais plus que faire.

— Vous avez appelé Easterby à votre aide?

— Oh ! c'est tout à fait par hasard que j'ai appris qu'il était au camp de Sloan, balbutia-t-elle embarrassée, j'ai vu son nom dans le journal parmi les inspecteurs...

— Comment le connaissez-vous ?

Choy-Suzanne posait maintenant chacune de ses questions d'un air de sèche autorité qui eût convenu à quelque inquisiteur.

— Je l'ai connu pendant qu'il surveillait les travaux à Lehi, sur la route centrale d'Utah, et ensuite à la cité du Lac-Salé,.. il y a longtemps déjà... Il me parlait bien de,.. il m'engageait à m'enfuir avec lui pour rejoindre sa mère et ses sœurs qui m'auraient protégée, disait-il.

— Et c'est ce que vous allez faire à la fin ?

— Oh ! Choy-Suzanne, y pensez-vous? Il ne me l'a plus proposé depuis lors... il ne sait seulement pas que je suis ici... Non, je ne veux me faire enlever par personne,.. je ne veux épouser personne, jamais, jamais... J'ai seulement besoin d'un peu de sympathie... et que quelqu'un sache combien je suis malheureuse...

Elle ensevelit son visage dans son mouchoir et se mit à sangloter.

— Vous trouvant ici, poursuivit-elle, j'ai pensé que... que... vous

consentiriez à lui remettre ce billet,.. mais j'étais folle,.. il ne le recevra jamais...

— Hum!.. grogna Choy-Suzanne. Et ce nouveau mari sera un mormon?.. Il prendra un tas d'autres femmes tout comme font les Chinois?

— Oui, hélas! il est de ma religion, mon père ne me laisserait pas me marier en dehors d'elle; il me croirait damnée... C'est un parent à nous,.. je ne l'ai jamais vu qu'une fois... Il n'est pas jeune,.. et si laid!.. Oh! je le déteste!

— Ça ne vaut rien d'épouser un homme qui a un tas d'autres femmes, reprit philosophiquement Choy-Suzanne. J'ai fait cette bêtise-là moi-même, ajouta-t-elle après une pause.

— Ah!..

La pauvre enfant ouvrait une oreille attentive à l'avertissement sympathique qui pouvait lui venir, fût-ce d'une pareille bouche.

— Oui... Vous êtes gentille, mais la plus gentille est tout de même exposée à n'avoir pas du bon temps.

Sans doute la Chinoise voulait exprimer qu'une grande beauté n'empêche point de grandes infortunes, ce qui est une vérité rebattue.

— Je sais ce que c'est, continua-t-elle résolument et je veux vous le dire. Le nom de mon mari : Hop-Lee. J'épouse Hop-Lee. J'étais alors fille de Jésus à la mission de la rue Stockton. Lui aussi était fils de Jésus.

— Oh! vous êtes chrétienne, alors?

— Dans le temps, dans le temps... je ne le suis plus, vous allez voir. Hop-Lee me dit donc: « Marions-nous... J'ai des marchandises, j'ai de l'argent en masse! Tu ne travailleras plus à la machine à coudre. Tu auras du bon temps, tu seras bien nourrie. Je ne prendrai pas d'autre femme. »

— Vraiment! Il vous avait promis de ne plus jamais se marier?..

— Parbleu! s'il avait promis!..

Elle ferma son œil rusé, puis le rouvrit avec lenteur.

— Après, très vite, presque tout de suite, j'attrape une maladie, la petite vérole. Il dit: « Tu ne vaux plus rien. Bonsoir!.. J'en prends une autre... » Il en a pris deux, oui, deux autres femmes. Elles me battaient, elles me faisaient travailler tout le temps à la machine à coudre, elles me traitaient comme une esclave.

— Pauvre Choy-Suzanne!

— Oui... Mais un jour je me suis sauvée. J'ai emporté de l'argent, des habits d'homme, j'ai sauté dans le chemin de fer, je suis arrivée à la Cité du Lac-Salé.

— C'est alors que vous vous êtes cassé le bras et que je vous a connue.

— Vous m'avez rendu service, grand service... Après ça je suis allée à Bodie, je suis venue ici ensuite, j'ai pris un associé pour la pêche et pour mon magasin, voilà !..

— Et qu'est devenu Hop-Lee?

— Mort, dit Choy-Suzanne, d'un ton de souverain mépris. D'abord j'avais prié la religion de Jésus de le faire mourir,.. il n'est pas mort. Là-dessus, j'ai prié la religion chinoise de faire mourir Hop-Lee, et il est mort,.. ses deux femmes aussi et lestement, allez! La religion chinoise est la bonne ; celle de Jésus ne vaut rien du tout.

La jeune fille se récria scandalisée. Mais elle revint vite à ses propres affaires. Il suffit pour cela que l'oracle du village lui eût dit :

— Et quand arrivera-t-il, votre père, avec l'autre galant?

— Dans quatre ou cinq jours au plus ; je devrai obéir...

Elle se remit à fondre en larmes.

— Oh! nous avons du temps,.. beaucoup de temps,.. s'écria Choy-Suzanne, comme rassurée. Easterby aura la lettre, il accourra,.. vous verrez !..

Yank Baldwin les interrompit en se rapprochant. Il venait d'arracher son poney excentrique aux indignations de la foule et l'avait conduit en lieu de sûreté.

— Il était fou le gredin! expliqua-t-il à la jolie demoiselle. Sans doute il aura mangé une espèce d'herbe qui le grise toujours : voilà pourquoi je l'ai appelé Herbe-à-sonnettes. Chaque fois qu'on l'emmène en voyage, c'est ainsi. L'animal ne sait pas s'arrêter. Il galoperait jusqu'à extinction si vous le laissiez faire. Une fois il s'est emballé comme cela avec la charrette du payeur et sept mille dollars sous le siège, s'il vous plaît. Toute la nuit on a couru après lui : on l'a trouvé endormi sur ses quatre pieds le lendemain matin dans les bois.

Sa nouvelle connaissance, tout en faisant semblant de l'écouter avec politesse, ébauchait un petit salut pour prendre congé.

— Il disparaîtra un de ces jours, en un clin-d'œil, comme le soleil des tropiques, continua Baldwin, s'obstinant à la suivre. Il y a des gens de cette espèce : toujours en l'air et brûlant la chandelle par les deux bouts ! J'en connais,.. j'ai été moi-même de ces gens-là. Il est temps qu'une bonne et jolie femme me mette à la raison en me fixant une fois pour toutes.

Il accompagna ce discours d'un regard d'audacieuse admiration dont le sens était clair.

La théorie favorite de Yank Baldwin était l'amour à première vue. Il l'avait maintes fois mis en pratique. Le trésor de son dévoûment gisait à fleur du sol et il le livrait aussitôt demandé. On disait de lui qu'il s'était offert en mariage à une fille de café de Fresco (lisez San-Francisco) dès la seconde tasse qu'elle lui avait servie et que le seul fait d'avoir été prévenu par un camarade qui s'était déclaré après la première tasse avait empêché la noce. Mais l'étrangère ne perdit pas son temps à écouter de pareilles fadeurs et, d'un pas modeste, s'éloigna dans la direction du *Palace Boarding house*, du Palais-Pension, comme on appelait l'hôtel.

— Qui est-elle? demanda Baldwin émerveillé.

— Une de ces mormonnes,.. vous savez bien... Une amie à moi,.. qui demeure au Lac-Salé.

— Une mormonne?.. Vous voulez me faire accroire qu'elle est mormonne?..

— Elle l'est, m'entendez-vous? Et elle va épouser un homme qui a un tas d'autres femmes tout comme les Chinois.

— Allez-vous promener! dit Baldwin, en sifflant.

— C'est vous qui irez! riposta Choy-Suzanne agressive.

— Et où demeure-t-elle pour le moment? reprit Baldwin devenu pensif.

— Au Palais-Pension.

— C'est là que moi-même je prends mes repas quand je viens du camp jusqu'ici.

Il continua de siffler tout bas à plusieurs reprises d'une façon méditative qui lui était propre.

— Qu'est-ce que Ten-Moon a été faire au camp? demanda-t-il enfin.

— Parler probablement au cuisinier chinois, répondit Choy-Suzanne d'un air d'indifférence. Il retourne en Chine après-demain. Il prendra ce bateau-là, — indiquant la jonque à l'ancre dans le golfe, — et puis le grand bateau sur la grande mer à Fresco.

Là-dessus ils entamèrent derechef le sujet des travaux de terrassement du chemin de fer et des ouvriers à recruter. Yank Baldwin cependant s'interrompit une fois de plus, comme pour repousser décidément quelque idée absurde qui avait pu lui traverser l'esprit.

— Pas de mormonne chez moi! Oh! non, par exemple! Ce n'est pas là ce qui me convient! Luisa l'Espagnole vaut encore mieux.

Il était nécessaire de voir Yuen-Wa, l'associé de Choy-Suzanne, pour conclure la négociation. Yuen-Wa avait été entrepreneur dans son temps et s'entendait encore à ce genre d'affaires. On le trouva dans la petite boutique encombrée de marchandises

d'échange, de grandes coquilles d'*avallonia* recueillies sur la plage, de chair d'*avallonia* desséchée, de foies d'oies, de pipes d'opium, de bâtons d'encre de Chine, de bijoux d'argent et de paquets de poudre pour le visage.

Une espèce de petit vieux sorcier, qui parlait peu et d'une voix de fausset singulièrement grêle, tel était Yuen-Wa, plus semblable à ses idoles qu'à toute autre chose. Il était aisé de voir qu'il ne comptait pour presque rien auprès de son associée, infiniment plus vigoureuse quoique femme.

Tous les bras, expliqua-t-il, seraient réclamés le lendemain et le jour suivant pour charger et lancer la jonque. Ensuite surviendrait une série de *bonnes journées*, de journées de fête pendant lesquelles on ne travaillerait point du tout. Mais après cela...

— Très bien! interrompit Yank Balwin. J'irai voir les Italiens de Monterey et ils me procureront ce qu'il me faut. Sinon je reviendrai vous trouver, et peut-être en somme sera-t-il possible de se passer des Italiens et des Chinois. Nous nous suffirons...

Comme il s'en allait, il vit Choy-Suzanne prendre sur un coin du comptoir avec quelque surprise deux petits volumes anglais :

— Ils lui appartiennent... Elle les aura laissés ici quand elle est venue me voir hier...

— Qui? demanda Yank Baldwin, regardant par-dessus son épaule tandis qu'elle ouvrait le volume. De qui parlez-vous?

L'un des petits livres était un résumé des doctrines de l'église mormonne, un exposé de la foi de ceux qui s'intitulent les saints des derniers jours; l'autre un roman connu pour son caractère sentimental. Sur le premier était inscrit en fins caractères, d'une main de femme, légère et menue, un nom, — probablement le nom de sa propriétaire : Marcella-Eudora Gilham, université de Deseret, cité du Lac-Salé. — Au-dessous, il y avait une date qui remontait à deux ans.

— Donnez-moi cela... Je vais du même côté... Je lui rendrai ses livres, dit Yank Baldwin, s'emparant des deux volumes presque de force.

En route il les tourna entre ses mains d'un air rêveur, il les feuilleta et, plus d'une fois, buta contre une pierre faute de regarder devant lui. Quelques passages des doctrines étaient soulignés au crayon, comme s'ils avaient été un sujet de méditation et d'étude spéciale, ou peut-être en signe de triomphe, leur force contre l'erreur ayant été reconnue. Et Yank Baldwin se sifflait tout doucement à lui-même des choses qu'il n'eût osé dire, qu'il osait à peine penser.

II.

Le *Palais-Pension* avait été jadis une simple auberge. Il jouissait d'un regain de prospérité relative par suite de l'incendie de l'hôtel d'une ville américaine-espagnole du voisinage, étant à égale distance de cette ville et du hameau chinois au point d'intersection des deux routes qui conduisent celle-ci à la côte, celle-là dans l'intérieur. Derrière le *Palais-Pension*, il y avait de grands bois sombres, les bois de pins moussus et de cyprès particuliers à ces régions; devant lui s'étendait la mer avec sa palissade d'altières falaises grises. Ce n'était qu'une construction incohérente et délabrée qui justifiait médiocrement son nom pompeux, qui témoignait plutôt de l'imagination exaltée des gens de l'endroit.

A l'un des coins de la vérandah mal entretenue grinçait une énorme enseigne :

PALAIS-PENSION, REPAS A 1 SHILLING, PAR Mrs JANE MAC CURDY.

Quelques poules grattaient la cour stérile, et un poulain, la tête prise dans une bride de dressage, ruait avec le sentiment visible de l'indignité qui lui était infligée.

Yank Baldwin arriva tard pour le dîner; miss Marcella-Eudora Gilham en fit autant de son côté; aucun convive n'était en tiers, et de nouveau le brave garçon fut si impressionné qu'il oublia de rendre à cette charmante personne les livres apportés pour elle. Il restait plongé dans une sorte d'extase, la fourchette levée à mi-chemin de sa bouche. La mormonne avait ajouté quelques ornemens à sa toilette. Ses cheveux, que n'abritait plus le grand chapeau dit *flamboyant*, paraissaient plus lisses que jamais; un ruban frais était noué autour de son cou. Baldwin ne put s'empêcher de la comparer à son Espagnole de Monterey, qui n'était rien moins que soignée; bien que les tresses aile de corbeau, les lourds sourcils, les lèvres voluptueuses de Luisa ne manquassent pas d'un certain genre de fascination, il sentit que le contraste n'était pas à son avantage.

Enfin, il se souvint des livres et les remit à Marcella en essayant de toute sorte d'avances, mais sans grand succès d'abord :

— Oh! si elle n'était pas mormonne! soupira-t-il.

Mme Mac Curdy, l'hôtelière, sortit de la cuisine et vint dîner à son tour sur un coin de la table. Une présentation lui parut nécessaire pour mettre ses hôtes à l'aise.

— M. Baldwin que voilà est occupé à la construction du nouveau chemin de fer, dit-elle ; mon fils aîné est employé aussi aux transports. Je ne sais pas ce qu'il est devenu ces jours-ci, continua-t-elle en fourrageant dans le plat à la recherche des moins mauvais morceaux qui restaient dans le jus figé.

Marcella regarda le chef du matériel avec un intérêt subit. Depuis lors, elle lui parla plus gracieusement, quoiqu'elle se bornât toujours aux sujets généraux.

— Quelqu'un prétend qu'elle est mormonne, dit Yank Baldwin à l'hôtelière quand la jeune fille fut sortie de la salle.

— Je crois bien qu'elle l'est ! répliqua la bonne femme en se rasseyant d'un air harrassé de fatigue. (Elle travaillait dur du matin au soir, M[me] Mac Curdy !)

— Josephite peut-être ?.. J'ai vu des josephites à San-Barnardino. Ils ne sont pas très différens de nous autres.

— Oh ! non, celle-ci est régulière...

— Une solide mormonne, vraiment ?..

— Tout ce qu'il y a de plus solide, répondit Jane Marc Curdy en pelant une pomme de terre froide, sans se douter qu'elle retirait au malheureux le dernier rayon d'espoir.

Yank Baldwin poussa un grognement sourd.

— Son père est une manière d'évêque, d'apôtre, est-ce que je sais ! continua l'hôtelière, qui était bavarde. Il fait une espèce de tournée pastorale parmi ses frères et un peu de commerce en même temps, il place ses marchandises. Il a logé ici ; j'ai vu dans sa chambre ses cartes portant *Bazar coopératif de Sion* avec une liasse de brochures religieuses. Ils ont été, lui et sa fille, essayer de vendre quelques denrées aux magasins chinois le premier jour et la petite a rendu visite à Choy-Suzanne, là-bas. Il paraît qu'elles se connaissent de longue date.

— Je sais ça !

— Il y a pas mal de mormons éparpillés autour de cet endroit,.. les uns parce qu'ils y sont restés après la guerre contre le Mexique, les autres parce qu'ils veulent former de nouveaux établissemens. Ces gaillards-là disent qu'ils vont couvrir tout le pays d'ici à quelques années.

Yank Baldwin poussa une exclamation méprisante et incrédule :

— Beaucoup d'entre eux, continua son interlocutrice, ont demeuré chez moi. Ils m'ont pris une de mes sœurs ; elle les a suivis dans l'Illinois sous prétexte qu'elle voyait je ne sais combien de légions d'anges ; c'étaient peut-être des rêves...

— Et les affair s comment marchent-elles ? interrompit Baldwin en mettant son chapeau à grandes ailes d'un air délibéré.

L'hôtelière distraite lui répondit par une autre question : — Vous ne connaîtriez pas un bon cuisinier chinois? Ten-Moon retourne dans son pays et il faut que je le remplace... Un campement religieux (1) va s'ouvrir par ici, dans les bois, et cela fait toujours des extras. Le révérend Samuel Snow m'a prévenue. Il écrit d'habitude pour me faire savoir quand ils arrivent.

— Vous ferez bien de vous remuer en ce cas... et vivement, dit Baldwin. Notre quartier-général va être également transféré du camp de Sloan ici. Je ne serais pas étonné que la chose eût lieu dans trois ou quatre jours. Ça vous fera des extras de plus.

Marcella Gilham était sur la vérandah quand il sortit, comme si elle l'eût attendu. Elle reprit la conversation, effleurant mille choses indifférentes; puis par hasard, sans doute :

— Vous avez eu peut-être l'occasion de vous lier avec un jeune homme du chemin de fer, Rufus Easterby?

— Qui? Rufe?.. Oui, nous sommes bons amis! Il est au transit,.. soixante-quinze dollars par mois... Rufe s'est fait tout seul ce qu'il est, et ce n'est pas peu de chose... Vous le connaissez, vous?..

— Je l'ai rencontré, répondit-elle d'une manière évasive.

— Eh bien! vous avez rencontré un brave garçon et un garçon capable. Il sera ingénieur divisionnaire un jour ou l'autre, Rufus Easterby.

— Si vous le trouviez au camp à votre retour, ne pourriez-vous lui dire que nous avons dîné ensemble?

— Comment voulez-vous que je ne le lui dise pas?.. Si je le lui dirai?.. Parbleu!.. Rufe vient volontiers bavarder sous ma tente, le soir, il m'a donné plus d'un bon conseil dont j'ai fait de l'argent.

Marcella devint sémillante et redoubla de frais pour Yank Baldwin. Quand il partit à cheval : — J'espère, lui cria-t-elle, que j'aurai le plaisir de vous revoir!

Mais à peine se fut-il éloigné qu'elle hocha la tête tristement : — Enfin, se dit-elle, c'est une dernière ressource. Si la lettre n'a pas été remise, cet homme pourra tout de même m'apporter des nouvelles.

Yank Baldwin cependant galopait avec allégresse porté par son poney excentrique, qui, avec lui, ne prenait jamais le mors aux dents. Les derniers mots de la demoiselle l'avaient infiniment flatté.

— Elle espère avoir le plaisir de me revoir! A la bonne heure! voilà une déclaration! Quel dommage qu'elle soit mormonne! Mais

(1) Cycle spirituel, *revival*, réveil des âmes, *meeting* en plein air, où affluent autour du prédicateur des hordes de fanatiques et de pécheurs et qui provoque une sorte de frénésie parfois accompagnée de conversions.

l'être et le rester, c'est deux. Ma foi, je ne serais pas trop surpris si je convertissais cette poulette aussi facilement que l'on roule un fagot!

Il se répéta plus d'une fois dans le courant de la soirée : — Quel dommage qu'elle soit mormonne!

Et sa conversion par l'amour lui paraissait de plus en plus certaine. Mais à quoi la convertirait-il? Les opinions théologiques de Yank Baldwin étaient extrêmement vagues.

Il erra sans but de long en large devant le dépôt du *matériel*, dont il était chef, nous l'avons dit. Le matériel se composait de vêtemens de travail, de bottes de peau de vache, de couvertures, de vaisselle d'étain, de poudre, de balles et de plomb, de kérosine, de sacs de grain et de pommes de terre, tout cela jonchant le sol; derrière un rude comptoir mal dégrossi s'étageaient des rayons. Les habitués vinrent s'asseoir autour du tonneau, qui, l'été, servait de centre à la conversation comme en hiver le poêle. Tout à coup une inspiration frappa Baldwin : transporter ce matériel dès le lendemain, sans attendre davantage. Il serait près d'elle, il aurait le loisir de cultiver sa connaissance avant que le reste du camp arrivât!

Quelques Indiens métis du voisinage vinrent lui proposer une transaction afin d'obtenir un enduit dont on se servait pour noircir le poêle et qu'ils employaient en guise de fard; Yank Baldwin les mit à la porte dans son impatience de décamper. Puis, s'adressant à deux charretiers, qui, le jour même, avaient apporté des provisions :

— Hé! là-bas, que prendrez-vous bien pour transporter tout cela demain dans votre fourgon vide jusqu'au nouveau local?

Les charretiers dirent un prix.

— Bon! vous ne voulez pas faire la besogne apparemment?.. C'est une plaisanterie...

— Mais la nourriture des chevaux...

— Je sais ce que les chevaux coûtent. Vous vous moquez.

— La tente à elle seule suffira pour un chargement.

— Pas la moitié d'un.

— Il faudra au moins deux jours...

— Comment!.. J'espère bien que vous serez arrivés demain à midi.

Les charretiers protestèrent à grands cris.

— C'est-à-dire, naturellement, si vous travaillez. Il est certain qu'en passant le temps à flâner et à dormir comme vous faites quand on vous occupe au chemin de fer...

Les spectateurs du combat, dont le nombre grossissait, prirent

parti pour ou contre l'argument de Yank Baldwin. Les charretiers se concertèrent et offrirent un nouveau prix, qui fut rejeté comme le premier et tout moyen de s'entendre paraissait perdu quand Baldwin finit par mettre les pouces :

— Eh bien! je vous lâche les cinq dollars, dit-il comme malgré lui après un silence sombre, mais tâchez de partir avant le jour, ou bien...

De quelque mauvaise grâce qu'il cédât, il cédait; ce n'était pas la première fois qu'une influence féminine lui imposait cette humiliation, et, en le constatant, il gémit, honteux de lui-même. S'il n'eût pas été amoureux, ce chef du matériel, indigne de ses fonctions, eût réussi à conclure un marché beaucoup plus avantageux pour la compagnie. Mais sa confusion, ses remords s'envolèrent lorsque Marcella le lendemain accourut à sa rencontre.

Le premier mot de la jeune fille ne fut pas pour lui demander s'il avait vu Easterby; il est certain cependant que, malgré toute la politique dont elle s'était armée, elle ne tarda guère à lui poser cette question :

— Non, je n'ai rien su de lui, répondit Baldwin sans méfiance, rien, sauf qu'il est quelque part où il ne restera pas longtemps selon toute probabilité. Une lettre est arrivée pour lui hier et cette lettre l'attend,.. à moins qu'on ne l'ait envoyée.

La pauvrette se détourna pour cacher l'horrible déception qu'elle éprouvait.

Soit que Yank Baldwin, en déplaçant le matériel, eût donné un élan irrésistible, soit pour toute autre raison, le camp au grand complet arriva longtemps avant la date déterminée d'avance. Dès ce soir-là, bon nombre de tentes furent plantées. Le quartier-général devait s'établir dans une petite vallée creuse que rendait charmante un ruisseau babillard courant parmi les bois.

Les détonations de la mine commencèrent à résonner dans le *cañon* voisin. Le nouveau chemin de fer avançait. Mais ce n'était plus là le principal souci de Yank Baldwin. A peine était-il installé qu'il fit une cour assidue à Marcella. Il l'invita même après souper à venir au camp contempler la planète Jupiter, qui, vue à travers la lunette de l'inspecteur, brillait d'un éclat particulier.

La jolie mormonne accepta pourvu que Mme Mac Curdy voulût bien lui servir de chaperon. Peut-être espérait-elle recueillir au camp quelque bonne nouvelle; peut-être,.. (mais non, c'eût été trop de bonheur!..) Easterby lui-même serait-il arrivé!

Les tentes, éclairées en dedans, brillaient d'une étrange transparence dans le crépuscule; on eût dit des lanternes énormes. Le bruit précipité du cours d'eau ressemblait à une musique, les

étoiles clignotaient au-dessus de l'encaissement étroit de la vallée; Jupiter projetait en effet un feu tout exceptionnel. L'ingénieur et tous les employés du chemin de fer étaient arrivés déjà, tous, sauf Easterby, et la visiteuse intimidée ne hasarda que quelques questions vagues qui n'obtinrent aucune réponse satisfaisante. Elle essaya cependant de faire bonne contenance, et, en retournant à l'hôtel, interrogea fort adroitement Yank Baldwin sur les habitudes de ses collègues.

— Sont-ils mariés pour la plupart?.. M. Easterby par exemple?.. Non?.. En ce cas, ils ont bien quelque petit roman d'un côté ou d'un autre? M. Easterby n'est-il pas amoureux?

— Il a dû l'être souvent, il l'est peut-être encore, répondit Yank Baldwin, mais je n'en ai rien vu. Il ne paraît pas se soucier beaucoup des femmes. A propos, qu'est-ce que ça peut bien vous faire? demanda-t-il avec une certaine vivacité. Vous intéresse-t-il donc tant?

— Oh! pas du tout, pas le moins du monde. Seulement vous savez, il est plus facile de parler d'une connaissance commune que d'autre chose...

Le chef du matériel rassuré entra dans le salon de l'hôtel, quoiqu'il ne fût pas fort à son aise dans des endroits aussi prétentieux et l'entrevue se prolongea outre mesure. Ten-Moon, le cuisinier qui allait partir, devait cette nuit-là mettre le couvert du diable afin qu'il protégeât son retour, et plusieurs personnes étaient venues assister à la cérémonie. Une table fut dressée, en effet, puis chargée de riz, d'eau-de-vie, d'un poulet rôti et de sucreries variées; on veilla plus tard que de coutume; du reste, le diable ainsi fêté resta invisible. Pour tuer le temps, Marcella fit admirer à son nouvel ami un album de photographies.

— Mon frère, ma sœur, disait-elle en montrant l'une après l'autre une kyrielle de figures qui ne se ressemblaient absolument pas.

— Grande famille! répliqua sèchement Yank Baldwin.

Il brûlait de l'attaquer sur sa religion, comptant plus que jamais la convertir sans peine.

Comme elle laissait tomber par mégarde quelque propos qui dénonçait la mormonne sur les *saints* et le *mariage céleste*, il saisit l'occasion aux cheveux.

— Céleste attrape! Céleste coquinerie! s'écria-t-il sans trop de respect. Voyons, vous n'êtes pas assez simple pour croire à la fidélité d'un mari qui a une cinquantaine de femmes en dehors de vous?

Marcella poussa un long soupir.

— Moquez-vous donc de ces sornettes-là; épousez-moi quelque

gaillard robuste, honnête et laborieux, qui n'aura jamais affaire qu'à vous et à nulle autre...

Marcella-Eudora Gilham continuait de soupirer, mais ne se montrait d'ailleurs nullement scandalisée.

— Comment cela se passe-t-il dans vos romans? continua-t-il en posant la main sur un des livres qu'il lui avait rapportés. J'en ai lu plus d'un dans le temps, c'est toujours la même chose. Deux individus de sexe différent et pas davantage, qui s'aiment et qui s'attachent l'un à l'autre, malgré tout, à travers le malheur et le bonheur, le gras et le maigre, et qui, après toute sorte de tribulations en arrivent à leurs fins... N'oubliez pas ça!

Marcella prit le livre entre ses deux mains, affectueusement, comme elle eût touché un ami; peut-être se rappelait-elle certains passages qui avaient eu une influence décisive sur sa vie, mais d'un air triste elle reprit :

— Sans doute, je ne devrais pas lire de romans. Nos saints livres les appellent des imaginations vaines et l'orgueil des enfans des hommes.

— Vos... Eh bien ! je ne peux pas dire que j'aie beaucoup cultivé la société de vos saints, mais je les connais de reste, par Rufe Easterby... Il a tout vu,.. il dit que les femmes sont les pires!

— Il a dit cela?

Elle avait tressailli d'indignation, le sang était monté à ses joues brûlantes.

— Il dit qu'elles sont des imbéciles comme il n'en avait jamais imaginé, poursuivit Yank Baldwin imperturbablement. (La délicatesse dans le discours et la subtilité dans la discussion n'étaient pas son fort.) Les anciens leur prêchent que c'est un devoir de gagner leur vie; elles gobent cela et s'usent les doigts jusqu'à l'os, tant elles travaillent, les pauvres innocentes! De cette façon le tour est joué sans que les hommes dépensent un sou.

Pensive, Marcella Gilham écoutait retentir dans sa mémoire l'écho sonore de quelque sermon du tabernacle :

« En ce jour-là, sept femmes supplieront un seul homme de les prendre pour épouses en promettant de manger leur propre pain et de se vêtir pourvu qu'il consente seulement à ce qu'elles soient nommées de son nom. »

— Il paraît même, poursuivit Yank Baldwin, qu'on fait prendre aux hommes plus de femmes qu'ils n'en veulent. Ces pauvres aveugles croient obtenir ainsi une place plus haute dans le ciel. Oh! ils sont rusés pour arriver à leurs fins, vos vieux renards mormons!

Après cette attaque, Yank Baldwin se préparait à partir en

triomphe, persuadé que le résultat de ses efforts ne tarderait pas à se manifester, quand Marcella prononça tranquillement un mot qui changea l'aspect des choses :

— Les meilleurs d'entre les hommes, dit-elle, les patriarches, ceux de la Bible, avaient un grand nombre de femmes à la fois.

— Par exemple ! vous voulez rire ! s'écria-t-il stupéfait.

Elle alla chercher les Écritures et lui fit voir les cas indiscutables d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et autres polygames de l'Ancien-Testament.

Ceci était fort nouveau pour Baldwin, et bien d'autres choses dans la Bible eussent été pour lui non moins nouvelles, nous l'avons déjà dit. Le pauvre homme eut conscience d'un échec et battit en retraite tout ahuri. Cependant il ne l'était pas assez pour oublier de quelle façon charmante la couleur montait aux joues de Marcella, puis les abandonnait au cours de la discussion. Luisa l'Espagnole avec son teint olivâtre, ses cheveux de jais, sa bouche sensuelle, lui sortit dès lors complètement de l'esprit.

— Peut-être bien qu'il n'y a pas tant de différence entre les mormons et les Espagnols, finit-il par se dire d'un ton rêveur, comme s'il eût voulu s'assurer une porte de dégagement au cas où son projet de conversion ne réussirait pas. — Il n'y aura pas grand mal en somme, à ce qu'elle suive leur religion... Bah ! ces idées-là ou bien d'autres...

III.

Le lendemain, Marcella n'avait pas encore de réponse à sa lettre. Comme le temps de l'action lui était mesuré, elle ne put s'empêcher de reprendre avec Yank Baldwin un sujet brûlant. Elle parla d'Easterby.

— Ce qui le retient loin du camp est un secret, mais je vais vous le dire tout de même, répondit ce nouveau Samson. Il a été envoyé sur la ligne pour empêcher une grève parmi les travailleurs mexicains, et moi, je suis venu chercher ici quelques bras de plus qui puissent aider... au besoin. Il est possible que la grève ait lieu, il est possible aussi qu'elle avorte ; nous n'en voulions rien dire avant de voir comment tournerait le vent.

— Et pourquoi l'a-t-on choisi, lui, spécialement pour l'envoyer là-bas ?

— Ma foi ! c'est qu'il a, je ne sais où, attrapé leur jargon, et puis il s'entend à enjôler son monde. S'il ne réussit pas, personne ne réussira, voyez-vous.

Elle courut vers le village chinois avec ce renseignement, elle le porta vite à Choy-Suzanne. Tout était désespéré sans doute. On ne trouverait nulle part Easterby, il ne reviendrait pas, elle était perdue... Rien à faire !

La Chinoise la regardait se tordre les mains en cherchant un moyen de consoler cette grande affliction.

— Si vous aviez de l'argent, on pourrait envoyer une seconde fois quelque messager chercher des nouvelles.

— Oh ! Choy-Suzanne, je n'en ai plus, je n'ai plus une obole ; mon père ne m'a rien laissé.

— Eh bien ! ce sera tout comme ! répliqua la Chinoise, repoussant l'impulsion mercenaire à laquelle d'abord elle avait cédé.

Elle appela Qum-Tock, un gamin fort intelligent, au pied leste, et l'envoya sans retard, à ses frais, avec l'ordre de chercher, çà et là, Rufus Easterby, de le trouver, coûte que coûte, et de le ramener.

Le patron de ce jeune apprenti, Mow, le fabricant d'emblèmes, vint se plaindre bientôt qu'on eût détourné son ouvrier de la besogne qu'il lui avait donnée. Mais Choy-Suzanne lui imposa silence par une bordée d'invectives décochées en anglais pour plus d'autorité :

— Tais ton bec ! A la porte ! — furent les mots les plus doux, et le fabricant d'emblèmes battit en retraite tout déconfit.

Durant la même matinée, Yank Baldwin vint demander à Choy-Suzanne un service singulier. Il la pria de dire en sa faveur une bonne parole à Marcella. Son caprice pour la fille de Moab grandissait à ce point ; mormonne ou non, il était décidé à l'épouser. Si Suzanne le faisait réussir, elle aurait une forte récompense.

La Chinoise ne parut nullement surprise de cette proposition, mais répondit brusquement un *All right!* qu'elle prononçait *Alle lite!* en ajoutant :

— Vous promettez de ne lui rien dire jusqu'à ce que je vous fasse signe ! A cette condition...

Il jura tout ce qu'elle voulut et tint parole dans une certaine mesure, car, ayant rencontré Marcella, qui errait inconsolable sur la falaise, il alla la rejoindre sans se déclarer. Ils s'assirent côte à côte dans un site charmant, où les racines noueuses des vieux arbres s'agrippaient vigoureusement au rocher, où l'écume blanche des vagues s'élançait vers eux dans les airs, jaillissant des cavernes en dessous, comme pour les saluer. Ils descendirent ensuite sur la plage et trouvèrent là des coquillages curieux, une algue rouge comme du corail, une autre à la tige unie, longue et lisse, qu'on eût prise pour un grand fouet ou pour un serpent enroulé. Les mouettes criardes, les goélands planaient au-dessus des récifs voisins ; en

avant, les eaux bleues de la baie s'épandaient à la rencontre de l'océan sans limites; on y voyait glisser une voile blanche, celle d'un navire qui venait de Santa-Cruz. En tournant leurs regards vers le village chinois, les deux promeneurs remarquèrent que la jonque récemment arrivée avait atteint la petite jetée, où se produisait tout le tumulte d'un départ.

Yank Baldwin, bien qu'il respectât la lettre de ses conventions avec Choy-Suzanne, ne put s'empêcher de lancer dans l'entretien quelques mots sur ses projets d'avenir :

— Il y a bien d'autres métiers que je pourrais faire, naturellement,.. quelque chose de plus fixe... On gagne gros avec les fruits secs et la canne à sucre, tenez! ou bien je pourrais me mettre à l'arpentage, au nivellement, lever des plans comme Easterby...

Marcella ne témoigna que peu d'intérêt; d'ailleurs elle se montrait excitée jusqu'à la fièvre, possédée d'un besoin de mouvement, de distraction qu'il interprétait á sa guise. Tout à coup elle voulut retourner au village chinois voir partir la jonque. Son compagnon s'étonna d'une telle envie quand il lui parlait de choses sérieuses et procéda, tout en l'accompagnant, à lui fournir sur ce qu'ils rencontraient des explications qui ne brillaient ni par l'exactitude ni par l'impartialité; Yank Baldwin était moins que personne affranchi de préjugés, de préjugés de race.

— Faire la cour dans un village chinois! se disait-il d'un air dégoûté. Comme si c'était l'endroit convenable!

Une bonne partie de la population s'était abstenue d'aller pêcher, la fête devant s'ouvrir le lendemain. C'était un moment favorable au commerce : les boutiquiers avaient donc brûlé, chacun chez soi, de vieux habits et de la monnaie fausse, opération qui porte bonheur et tient à l'écart cette catégorie de cliens inutiles qui ne viennent que pour marchander sans acheter.

Un drame fantastique, long comme les commandemens mêmes de la morale, devait commencer le soir au théâtre. Le temple de Hop-Wo était fraîchement orné. La déesse Tien-How, propice aux marins, avait été descendue sur le rocher arrondi qui lui sert de piédestal dans les grandes circonstances; un porc rôti tout entier, décoré de rubans et de papier doré, lui était servi en offrande avec de respectueuses simagrées. Dans le cabaret, assombri par la fumée, retentissaient les bruits mêlés des dominos, du fan-tan et d'autres jeux en vogue.

— Un! criaient les joueurs en comptant et en avançant les doigts comme des Italiens à la morra.

— Deux, trois, quatre! *Eng !* Voyez! *Tack !* Quoi! *Gué !* Saute! criaient-ils avec des clameurs qui couvrirent pendant quelques

minutes le miaulement monotone du violon de Ah-Wai et le clic-clac des baguettes noires de Chin-Moy sur un bloc d'ébène.

Notre jeune couple arriva enfin à l'endroit où un maître d'école apprenait aux enfans à exécuter avec le décorum voulu le *kow-tow* devant la déesse protectrice de la mer. Rien de plus drôle que les salamalecs de ces petites créatures pareilles à des poupées dans leurs robes de couleur verte, rouge ou jaune, tandis qu'elles joignaient leurs menottes et se courbaient humblement jusqu'à ce que leur front touchât presque la terre. Le professeur, un nouvel arrivé dans le village, sourit avec courtoisie à Baldwin et à sa compagne en leur adressant le seul mot d'anglais qu'il eût retenu : — Au revoir ! — Choy-Suzanne leur expliqua en interrompant à cet effet sa besogne, car elle était l'une des plus actives autour de la jonque et fort occupée des connaissemens, Choy-Suzanne leur expliqua que ce maître d'école était un homme supérieur à sa condition. Il se rattachait à ces philosophes qui disent : « Mieux vaut être honoré parmi les petits que méprisé chez les grands. » Il possédait le Ju-Pieu, un dictionnaire de vingt-six mille caractères. Il lisait le Chi-Kang, le livre de la poésie nationale, dans lequel on rencontre des héroïnes comparables aux saules entrevus à travers le brouillard, avec des sourcils arqués et délicats comme les tendres feuilles dudit saule. Il enseignait les trois mille bienséances, par exemple, qu'il est poli d'offrir les choses, mais plus poli de les refuser, et comment on ne doit jamais se servir de la première personne dans le discours, mais s'en tenir aux termes de déférence, de civilité, aux complimens les plus gracieux à l'adresse de l'interlocuteur.

Le moment du départ de la jonque était venu. *Bon succès et Profits dorés* larguait ses haussières ; sa grande voile fut hissée, un penon se déroula au vent portant l'effigie du principe mâle et femelle Yin et Yang ; un autre fit ondoyer la légende : « Puisse cette barque braver les tempêtes d'un millier d'années ! »

Marcella et Baldwin avaient trouvé un point favorable, pour assister à ce spectacle. De l'éminence où ils se tenaient debout, ils virent deux petits marchands s'embarquer ; le bruit courait qu'aucun des deux n'avait voulu confier à l'autre la direction d'une aventure qu'ils risquaient en commun ; tous les deux partaient donc ensemble.

Enfin accourut Ten-Moon chargé de ses effets, qu'il était allé chercher au Palais-Pension ; tout le long du chemin, il embrassait ses amis d'un air d'agitation ; enfin il roula précipitamment à bord ni plus ni moins qu'un poussah.

La jonque *Bon succès et Profits dorés* mesurait environ cin-

quante pieds de long sur quinze de large. Elle avait un grand gouvernail avec une barre sculptée qui lui servait en partie de quille, sa quille proprement dite étant de médiocres dimensions. Une grande voile de forme latine et un foc, ou voile de misaine, ses seuls moyens de propulsion, étaient tellement brassés de ris en bambou qu'elles restaient plates devant la brise au lieu de se laisser gonfler. Un pareil navire pouvait bien filer vent arrière, mais ne virait pas aisément.

Une salve de pétards et de coups de revolver éclata devant l'hôtel de Tien-How ; les derniers vœux de bonne traversée retentirent, la jonque s'éloigna du rivage. On vit de loin le maître élever au-dessus de sa tête trois coupes de vin de riz et faire respectueusement une libation ; puis, toujours sur le pont, il prit entre ses mains une volaille vivante, fit trois *kow-tow*, coupa la tête du poulet et répandit son sang sur des papiers d'argent portant diverses inscriptions, qu'il avait préalablement éparpillés devant lui. Les matelots qui l'aidaient dans cette manœuvre nautique importante fondirent sur les papiers ensanglantés et coururent les fixer aux différentes parties du bateau. Déjà, de chaque côté de la proue, un œil ouvert épiait le danger et, à l'arrière, le phénix chinois, Foong, perché sur un rocher, défiait les tempêtes. Grâce à ces peintures symboliques et à d'autres précautions, on pouvait espérer, s'il n'y avait personne à bord qui portât malheur, que les vents et les vagues, spécialement le terrible Sui-Tow-Foong, ou vent debout du diable, seraient apaisés d'avance et qu'un voyage prospère s'ensuivrait. Mais tout à coup un cri perçant s'éleva. C'était un nouveau malheur de Ten-Moon. Ce pauvre hère ne devait jamais arriver à la fin de ses mésaventures. S'étant mis maladroitement sur le chemin d'un des matelots qui courait coller une affiche, il fut culbuté, perdit l'équilibre et tomba la tête la première par-dessus bord. Chose plus singulière encore, les cris s'éteignirent et pas une main ne se tendit du bateau ni du rivage au secours de l'homme qui se noyait. Les compatriotes de l'ex-cuisinier assistaient à son sort avec une parfaite apathie.

Cependant le voilier de Santa-Cruz, qui arrivait chargé de tentes et de tout l'appareil du campement, approchait de plus en plus. Soudain il changea de direction et parut s'élancer au secours, mais trop tard pour pouvoir sauver Ten-Moon, qui luttait, étranglait, enfonçait.... Sur ces entrefaites Yank Baldwin, sans prononcer un mot, quitta précipitamment Marcella, ne fit qu'un bond jusqu'à la jetée, sauta dans la mer ; quelques brasses vigoureuses le conduisirent jusqu'à la victime qu'il eut vite fait de prendre au collet et de traîner jusqu'au rivage. La prouesse de ce brave garçon fut ac-

compagnée de clameurs difficiles à définir : la colère et le reproche s'y mêlaient à des plaintes lugubres et quand le sauveteur toucha terre, il sembla qu'il allait être victime à son tour des violences de la foule.

— Que le diable les emporte! dit-il à Marcella en la rejoignant ; j'ai cru qu'ils allaient me houspiller au lieu de m'offrir des remercîmens. Jolie manière de témoigner leur gratitude !

— Ils ne croient pas, répondit-elle, qu'on doive empêcher les gens de se noyer.

— Les bonnes âmes !..

— Non, Choy-Suzanne dit qu'ils se figurent que de mauvais esprits errent sur les flots pour tirer au fond ceux qui s'y laissent tomber et que ces esprits se vengent quand on les contrarie dans leurs desseins.

Ce n'était pas là tout ce qu'avait dit Choy-Suzanne, lorsqu'elle s'était rapprochée pour lui parler à l'oreille, tandis que Yank Baldwin intervenait mal à propos dans les affaires chinoises ; il le vit bien à un air de confusion qui la rendait ravissante. Sans doute, Choy-Suzanne avait tenu parole, elle lui avait donné le coup de main promis, mais il fallait attendre encore pour recueillir le résultat de la négociation si bien entamée.

Le voilier de Santa-Cruz était arrivé. Un homme à physionomie de prêtre en descendit et leva les mains comme pour invoquer le ciel contre cet exemple abominable de l'effet des superstitions qui avait failli amener le sacrifice d'une existence humaine. Puis il marcha droit à Choy-Suzanne et lui adressa brièvement quelques paroles sans doute très sérieuses. Elle expliqua ensuite que c'était là le révérend Samuel Snow, de la mission de Stockton street, qui venait préparer le campement religieux dont tout le monde parlait depuis longtemps.

— Et il voudrait bien que je redevienne fille de Jésus, que je retourne à la mission, ajouta l'endurcie en faisant claquer sa langue. Oui-da,.. plus souvent ! Je lui en donne mon billet.

Ten-Moon, sauvé des eaux, fut jeté dans un canot et ramené à bord, où l'équipage le reçut à contre-cœur. Puis *Bon succès et Profits dorés* continua de voguer, disparaissant avec lenteur à l'horizon. Elle allait croiser vers sa patrie sur un espace de cent milles environ de côte intermédiaire jusqu'à la Porte-d'Or, décharger son fret à Yslas Creek et faire son prochain voyage probablement à la pointe San-Bruno, vingt milles plus bas que la baie de San-Francisco.

IV.

— Les bonnes pièces qui ne croient pas qu'il faille repêcher les gens! s'écriait Yank Baldwin en continuant son entretien avec Marcella-Eudora Gilham. Mais que m'importe ce que pensent des magots pareils! Ils seraient tous au fond de la Mer-Rouge que je m'en battrais l'œil. J'ai eu pour repêcher celui-là une seule raison. Voulez-vous savoir laquelle?

Marcella ne témoigna aucune curiosité, mais il n'en poursuivit pas moins :

— Parce que je tiens à vous plaire, parce que je veux vous épouser. Choy-Suzanne vous l'a dit d'ailleurs. Ne faites pas l'étonnée... Comme je savais que vous appeliez ces gens-là notre prochain, nos semblables, bref que vous leur vouliez du bien, j'ai pensé que je sauverais l'animal si lâchement abandonné, que je le sauverais pour vous faire plaisir,.. rien que pour cela. Maintenant que répondez-vous?.. Allons, voulez-vous de moi?

Il se tenait devant elle tout trempé, des ruisseaux d'eau de mer roulant jusqu'à ses pieds, où ils formaient des flaques, sans se douter qu'il n'était pas dans la tenue d'usage pour faire une demande semblable.

— Oh!.. je ne puis,.. je ne puis,.. balbutia-t-elle.

— Vous ne pouvez?.. Et pourquoi pas? Je ne dirai plus rien contre votre monde. Je prendrai sur moi... Vous avez été élevée là dedans, ce n'est pas votre faute, tant pis!

— Mais mon père ne me permettra jamais d'épouser personne, sauf un mormon, sauf un de nos saints, répondit la jeune fille très agitée.

— Que le diable emporte vos saints! La sainteté n'a rien à faire dans ce qui les regarde. Joe Smith, leur fondateur, n'était qu'un imbécile et un paresseux, un rien du tout enfin!.. Easterby m'a raconté tout cela et il sait!.. Vous ne direz pas non... Il n'était pas capable de gagner seulement sa vie, votre Smith, alors il a fait semblant de trouver des tables d'or avec je ne sais quels hiéroglyphes dessus. Comment les aurait-il su lire ces hiéroglyphes, quand même il les aurait trouvés?

— Notre évangile, Urim et Thummim, avait été déposé en même temps que les tables dans la montagne de Cumorah, et avec son aide il a pu les traduire.

L'accent de Marcella exprimait une foi fervente, et pourtant un observateur perspicace eût démêlé en elle la trace de quelque chose qui n'était pas précisément du fanatisme.

— Oh oui! c'était un joli personnage, votre Joe, riposta Yank Baldwin avec la plus amère ironie. Je suppose qu'il a reçu aussi directement du ciel ses autres révélations. Il avait coutume de descendre déjeuner tous les matins avec quelque nouveau tour de sa façon bien décidé dans sa caboche! Par exemple, il disait à sa vraie femme, Emma Smith, de se résigner quand il épouserait d'autres personnes plus jeunes, sans quoi elle grillerait dans le soufre et le feu pour l'éternité...

« — En vérité, c'est un commandement que je donne à ma servante, Emma Smith,.. et si elle ne se conforme pas à ce commandement, elle sera détruite, dit le Seigneur. »

Marcella cita pieusement les termes exacts de la révélation.

— Il avait pris avec lui un maître d'école et un homme de loi qui faisaient mal leurs affaires en ce monde, reprit Baldwin en ricanant. Sans le vieux Olivier Cowdery et le vieux Sidney Rigdon, il n'aurait pas eu grand'chose à dire de son cru...

— Allez donc changer d'habits! s'écria la jeune fille comme si elle eût remarqué pour la première fois qu'il ruisselait comme un fleuve; vous prendrez du mal à flâner ainsi tout mouillé.

Mais il sentit qu'elle cherchait une échappatoire.

— Ne vous tourmentez pas de cela, dit-il assez morose, en tordant sa barbe et ses cheveux. Écoutez-moi plutôt : vos saints sont un paquet de menteurs,.. oui, ma foi, des roués de première catégorie!..

— Joseph et Hiram furent martyrisés dans la prison de Carthage; beaucoup d'autres ont souffert pour la foi.

Marcella croyait-elle sérieusement au prophète que les Américains traitent volontiers d'ivrogne et de voleur, ou bien espérait-elle repousser à coups de doctrine un soupirant qu'elle ne pouvait éconduire sans manquer de politique?

— A quoi bon discuter? dit Baldwin avec impatience. Vous êtes libre de leur appartenir si bon vous semble... Pourvu que vous ne me demandiez pas de me joindre à leur clique...

La jeune mormonne inclina tristement de la tête comme pour déclarer que ce serait là, en effet, une condition absolue.

— Oh! vous en demandez trop! s'écria le chef du matériel, éclatant à la fin. Tout est fini là-dessus! Ça m'étonne de votre part,.. vous n'aviez pas l'air d'une prêcheuse;.. mais, probablement, on vous aura dressée à recruter du monde, tant et si bien que vous ne pouvez plus vous en empêcher... Les mâtins!

Un juron, et il s'éloigna furieux en frappant du pied, pour aller changer d'habits.

Vers le soir, il alla de nouveau rôder autour du Palais-Pension

en affectant une attitude offensée, une majestueuse réserve. Le hasard voulut qu'il se trouvât là quand un messager chinois apporta un billet à Marcella.

— Il vient! s'écria-t-elle en battant des mains; il vient!

— Qui donc? demanda Yank Baldwin.

A peine eut-il laissé échapper cette question, qu'il fut honteux de sa curiosité; mais les deux mots étaient partis avant qu'il en eût conscience.

— Oh!.. un... c'est-à-dire... mon père,.. répondit-elle, recouvrant avec effort quelque empire sur elle-même.

Comment donc un message de son père lui arrivait-il par les mains de Qum-Tock, le courrier de Choy-Suzanne?

A partir de cet instant, Marcella changea brusquement de façons à l'égard de Baldwin. Elle devint gaie, loquace; elle badina, elle se montra coquette. Il en était tout hors de lui, la trouvant délicieuse dans ce nouveau rôle.

L'honnête Mme Mac Curdy resta bouche béante quand il lui dit:

— S'il vous plaît, empruntez-lui donc ses livres de doctrine pour moi,.. je voudrais les lire...

Il les eut deux minutes après, l'obligeante hôtelière ayant trouvé plus simple de les prendre sans attendre la permission de leur propriétaire, et il les emporta aussitôt sous sa tente.

V.

Les ombres du crépuscule avaient achevé de se répandre, ce soir-là, quand un jeune homme au teint bronzé, alerte en ses mouvemens, petit, carré d'épaules, avec un front intelligent et des yeux noirs vifs comme deux escarboucles, entra dans le camp, se débarrassa de ses vêtemens de travail, puis émergea d'une tente, sa toilette faite, le sourire aux lèvres, l'air affairé.

— Holà! Easterby, mon bonhomme! lui cria de loin Yank Baldwin. Un instant... Vous voilà donc de retour?.. Quelles nouvelles?..

— Bonnes. Les Mexicains sont tranquilles, la grève n'aura pas lieu. Moi, j'ai obtenu un congé; on a élevé ma paie, je suis content.

— Moi aussi... bravo!.. Écoutez, reprit l'honnête Baldwin en se rapprochant et d'un ton confidentiel. Vous êtes justement celui que j'attendais. J'ai besoin d'un bout de conseil. Il y a une petite mormonne par ici...

— Pas à présent, mon vieux, pas à présent. Je n'ai pas une seconde à moi... Très pressé, Yank, très pressé... Plus tard!

Ces mots entrecoupés furent jetés par-dessus son épaule d'une façon cordiale et gaie, qui devait empêcher qu'on ne les prît en mauvaise part.

Puis le jeune inspecteur se mit à courir.

Si le chef du matériel l'eût suivi au lieu de retourner sous sa tente, où il s'abîma dans l'étrange exposé de la doctrine des mormons, il aurait vu Easterby aborder Marcella, qui sortait furtivement du Palais-Pension, et les deux jeunes gens se diriger vers les falaises. Il les aurait vus s'asseoir à l'abri, sur un point où les branches d'un cèdre servaient de paravent, pour causer du temps passé, d'une correspondance interrompue, de lettres égarées, de malentendus divers qui en étaient résultés. Il aurait pu entendre aussi des discussions théologiques, la voix plaintive de la jeune fille trahissant des doutes et des craintes qui, une fois peut-être, s'étaient dissipés, mais pour revenir.

— Oh! j'ai lu, j'ai pensé, répétait-elle. Pouvez-vous vraiment être sûr?.. Les souffrances de tout un peuple, le sang de nos martyrs, tout cela aurait-il été en vain?

— Le sang a coulé pour toutes les absurdités qui sont sous le soleil, répondit gravement le jeune homme. Les idées les plus fausses ont eu leurs martyrs. Nous marchons presque tous à tâtons dans les tenèbres... Que le ciel ait pitié de nous! Mais il nous reste notre petite lueur de raison, et elle suffit à nous défendre contre des impostures trop grossières.

La nuit était relativement noire, vu l'absence de lune, mais les étoiles suffisaient à répandre un pâle et faible éclat sur l'eau. La voie lactée, traversant le ciel comme une zone de blanches pâquerettes dans une prairie, s'étendait, revenait sur elle-même de l'horizon au zénith. Marcella, ayant levé son doux visage vers cette voûte que les rameaux du cèdre lui dérobaient en partie, murmura :

— Quand les mondes sont si nombreux, quelle peut être notre importance à nous autres, atomes? Qu'importe ce que nous faisons, ce que nous pensons, ce que nous sommes,.. qu'importe?..

Son compagnon répondit, tenant une de ses mains dans les siennes :

— Ces mondes sont si éloignés, si froids, si incertains! Et nous sommes ici, bien vivans, réclamant notre bonheur!

Mais Yank Baldwin ne vit, n'entendit rien de tout cela, car jusqu'à l'aube il resta sous sa tente, suant à grosses gouttes sur les problèmes de la théologie mormonne.

Du haut de la falaise, les amans entendirent la diligence faire tapage. Peu après ils se séparèrent dans les ténèbres propices d'un taillis voisin du Palais-Pension.

Marcella fit quelques pas vers la porte, tandis qu'Easterby se dirigeait vers le camp.

Au même instant, une porte s'ouvrit, laissant passer un flot de lumière, et un vieillard parcheminé, à la physionomie maussade, la lèvre supérieure rasée au-dessus d'un menton barbu, sortit sur la vérandah.

— Mon père ! s'écria la jeune fille avec effroi. Comment ! vous êtes revenu ?

— Mais oui ; où donc étiez-vous ? Éraste et moi, nous vous avons cherchée. Éraste ne veut pas attendre davantage. La cérémonie aura lieu demain à midi. Je me réjouis de penser que vous aurez un si bon mari. N'y avait-il pas quelqu'un avec vous tout à l'heure ?

Le mormon prit sa fille par le bras ; ils disparurent dans la maison et la porte se referma derrière eux.

Easterby avait entendu. Avec l'énergie et la décision qui lui étaient particulières, il changea de chemin et se tourna vers la demeure de Choy-Suzanne. Il n'était pas si tard qu'on ne pût la réveiller.

La Chinoise le reçut avec empressement et tous les deux eurent ensemble une longue conférence.

Après la nuit semée d'étoiles, une de ces matinées de brouillard humides et froides, qui ne sont pas rares sur cette côte du Pacifique. La brume épaisse descendait jusque sur l'herbe courte et desséchée, se suspendait aux branches des arbres, dissimulait la mer, voilait les falaises et donnait des formes mystérieuses à la silhouette grise des hameaux. Le jour tarda beaucoup à venir. Vers l'heure du déjeuner, Marcella, dont la noire tristesse était en harmonie avec l'aspect de la nature extérieure, reçut une missive de Choy-Suzanne, quelques lignes de l'écriture particulière qu'elle avait pu apprendre à l'école des Missions.

— Choy-Suzanne me prie de passer à son magasin, dit-elle d'un air candide. Elle croit pouvoir nous acheter des marchandises si je lui fournis certaines explications. Inutile que vous veniez avec moi. Elle désire me voir seule.

Le père mormon jeta un coup d'œil interrogateur à son coreligionnaire, un bonhomme rébarbatif taillé sur le même patron que lui. Le prétendu paraissait se méfier. Mais il n'avait de ce côté-là nul motif de soupçon, et la soif du gain prédominait chez les deux hommes.

— Vous pouvez y aller, ma fille, dit le père, mais hâtez-vous, n'est-ce pas ? Vous savez ce qui aura lieu à midi.

Hélas ! oui, elle le savait !

Yank Baldwin avait dormi plus tard que de coutume après sa

longue et laborieuse veille. En se levant, il courut à la recherche d'Easterby, mais celui-ci n'était plus sous sa tente.

— Peu importe! se dit le chef du matériel; je n'ai plus besoin de conseils maintenant.

Il avait, en effet, l'air d'un homme qui a pris son parti une fois pour toutes. Yank Baldwin alla demander Marcella au Palais-Pension. Mme Mac Curdy lui dit qu'elle était au village chinois pour des affaires avec Choy-Suzanne.

— Oh! bien, j'y vais! répondit-il.

Cette exclamation et l'air d'empressement qui l'accompagnait n'échappa pas au père debout sur le pas de la porte. Les mormons sont ombrageux, et celui-ci ne l'était pas sans raison. L'idée le frappa que Yank Baldwin pouvait bien être l'homme qu'il avait aperçu la veille au soir avec sa fille. Il y avait près d'une heure qu'elle était partie, elle aurait pu être revenue déjà. Éraste du moins était de cet avis. Tous les deux tinrent conseil et, décidément inquiets, allèrent à sa rencontre.

Yank Baldwin était parti en avant. Le cœur lui battait, mais il demeurait ferme dans sa résolution et s'y affermissait encore par des paroles marmottées à demi voix :

— Oh! je me joindrai à eux! Sur mon âme je me joindrai à eux! C'est dur à comprendre, mais quand mon cerveau devrait craquer,.. je l'aurai, il me la faut!

Le pauvre amoureux passait au camp des Moabites, entraîné par une femme; il y passait avec armes, bagages, cavalerie, artillerie et le reste, prêt à embrasser sa foi, à dire dévotement : « Ton Dieu sera mon Dieu, » au joli brin de fille qui l'avait ensorcelé.

De temps à autre, une brise languissante repoussait le brouillard, pareil à une fumée; le rivage apparaissait avec une vague unique, à la crête blanche comme du lait, qui venait y mourir doucement, tandis que les mouettes et les pélicans se tenaient immobiles sur la plage mouillée où se reflétait leur image. Puis le rideau gris retombait, cachant à tous les yeux la mer et Yank Baldwin, et le père mormon et le « saint » fiancé.

VI.

Dans le village chinois, ce matin-là, quelque chose d'insolite se passait. On avait vu Choy-Suzanne aller de bonne heure au camp, où se célébrait le cycle spirituel; elle était en habit de gala : tunique de soie bleu foncé à larges manches pagodes, pendans d'oreilles énormes, — un double cercle d'or et de malachite, — épingles en filigrane plantées dans ses cheveux noirs soigneusement huilés.

Elle revint bientôt et le révérend Samuel Snow la suivit de près. Tandis qu'il pénétrait dans sa cabane, le bruit courut qu'elle allait retourner à la foi chrétienne et que c'était le résultat d'une conférence qu'elle avait eue la veille avec le ministre.

Marcella, qui survint à son tour, devait assister à la cérémonie et servir de témoin. Le jeune inspecteur Easterby était présent dans le même dessein sans doute.

Cependant les Chinois semblaient fort excités; ils se pressaient autour de la porte close de Choy-Suzanne et y formaient une foule compacte sur laquelle le perroquet Tong répandait les injures les mieux choisies de son abominable vocabulaire, quand Baldwin arriva, lui aussi, jouant des coudes, écartant tout le monde.

Le Yankee frappa deux coups à la porte. On n'ouvrit pas. Il frappa plus fort. Ce fut Marcella elle-même qui ouvrit, timide, les yeux baissés, rouge comme il ne l'avait jamais vue.

— Je me joins à eux, commença-t-il aussitôt, je leur appartiens; prenez-moi, tout s'arrangera comme vous voudrez. Vous serez la maîtresse. Je...

Mais les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge. La porte, entrebâillée d'abord, s'était ouverte tout à fait. Auprès de Marcella-Eudore Gilham apparut rayonnant Rufus Easterby. Derrière lui, le révérend Samuel Snow, et derrière le révérend Samuel Snow, Choy-Suzanne. Tous avaient une mine très significative; quelque chose d'extraordinaire venait évidemment de se passer.

— Ma femme, vieux! dit Easterby en lui secouant la main.

— S... fumée! s'écria le chef du matériel abasourdi. Vous n'êtes pas devenu mormon?..

— Non, par exemple! C'est elle qui passe chez nous autres gentils. Il y a longtemps que la chose est faite; mais elle a dû dissimuler quelque temps, voilà tout.

— Innocent que je suis! Triple sot! gémit Yank Baldwin en s'affaissant. Dire que je n'ai rien vu, rien compris!

Et il fixa sur la coquette un regard qui l'accusait de duplicité plus éloquemment que n'eussent pu le faire des paroles.

— C'est Choy-Suzanne qui a tout dirigé, dit Easterby en tapant sur l'épaule de la Chinoise.

— Et nous espérons bien qu'elle viendra demeurer avec nous, ajouta Marcella avec volubilité pour détourner l'orage.

Haletant, à travers le brouillard, accouraient au moment même deux mormons, un père, un fiancé, de funestes pressentimens écrits sur leurs fronts soucieux. Ils arrivèrent un peu trop tard.

Traduction de Th. Bentzon.

LES
VIEUX AMIRAUX

COMMENT S'ÉTABLIT LA SUPRÉMATIE NAVALE.

I.

On a souvent dit : « Jeunes capitaines et vieux amiraux. » Je renverserais volontiers l'aphorisme. Tanger et Mogador ont été des affaires de guerre très bien conduites : le chef n'avait pas, s'il m'en souvient, les années de Mathusalem. Ce n'est probablement point parce qu'ils étaient vieux que les Howe, les Jervis, les Doria et les Barberousse ont remporté leurs victoires; c'est parce qu'à l'époque où ils ont vécu, l'âge était un titre incontestable au respect et à l'autorité. Plus jeunes, s'ils eussent été investis du même ascendant, ils auraient, sans aucun doute, mieux fait encore : au lieu de la bataille de Prévésa et du combat d'Ouessant, nous aurions eu Trafalgar et Lépante. L'idéal du grand capitaine de mer, c'est Ruyter ou Suffren, entourés du prestige d'une illustre origine et commandant des flottes avec la juvénile ardeur de don Juan d'Autriche. « Gouverner, affirmait Louis XIV, c'est choisir. » Le hasard de la naissance a parfois autant de discernement que la pénétration des ministres.

Le 11 juillet 1675, Colbert, levé dès cinq heures du matin, écrivait à son fils, le marquis de Seignelay, qui se trouvait alors auprès

de Louis XIV dans la résidence royale de Fontainebleau : « En pensant ce matin aux affaires de marine, je vous avoue, mon fils, que j'ai fait réflexion à une chose qui me fait de la peine. Vous savez que Ruyter s'en va dans la Méditerranée. Il aura 22 vaisseaux hollandais et 14 espagnols et 19 galères sous son commandement. Si M. le duc de Vivonne est obligé de demeurer à terre pour y commander l'armée, ainsi qu'il y a beaucoup d'apparence, l'armée navale du roi, vaisseaux et galères, sera commandée par le sieur Duquesne et c'est ce qui me met en peine. Je sais bien que les 30 vaisseaux du roi sont mieux équipés, mieux armés et mieux commandés que ceux de Hollande ; que les équipages des vaisseaux du roi sont plus forts et composés de meilleurs hommes et plus braves ; que les vaisseaux espagnols sont mal armés, mal équipés, en un mot, que les 30 vaisseaux, 10 brûlots et 24 galères du roi doivent naturellement battre tout ce qui peut se présenter dans la Méditerranée, mais je vous avoue que la tête et le cœur du commandant me donnent de l'inquiétude. » On sait comment Duquesne répondit à ces appréhensions. « Tout ce que vous avez fait, lui écrit, le 27 février 1676, Colbert subitement transformé, est si glorieux; vous avez donné des marques si avantageuses de votre valeur, de votre capacité et de votre expérience consommée dans le métier de la mer qu'il ne se peut rien ajouter à la gloire que vous avez conquise. Sa Majesté a enfin eu la satisfaction de voir remporter une victoire contre les Hollandais, qui ont été jusqu'à présent presque toujours supérieurs sur mer à ceux qu'ils ont combattus. » Si un coup soudain eût enlevé Duquesne avant le combat de Stromboli, la France eût-elle jamais soupçonné quel héros elle perdait, et le premier jugement de Colbert, exhumé de nos archives, ne serait-il pas devenu le jugement définitif de l'histoire? *Ad augusta per angusta* : tel est le chemin qui conduisit de tout temps à la gloire.

Duquesne n'est pas le seul amiral qui ait couru le risque d'être méconnu. Vous ne devineriez jamais, j'en suis sûr, le nom du commandant dont on ose écrire : « qu'il vient d'attaquer, avec 12 vaisseaux très bien armés et de grosses frégates, 9 vaisseaux anglais, que, voyant le lendemain son convoi dispersé et pris, les grands succès, dont il s'était flatté, évanouis, *sa réputation perdue*, il ne songe qu'à faire retomber la faute d'un si gros échec sur les autres (1)? » Ce chef qu'un esprit de critique, trop fréquent dans nos rangs, voue ainsi à l'oubli et à la retraite, n'est autre que le plus illustre de nos hommes de mer : c'est celui que, quelques mois plus tard, la flotte, l'armée et l'Inde appelleront le grand

(1) Lettre du chevalier Ruyter Warfusée, commandant la *Pourvoyeuse*, à son frère. — Ile de France, 8 juillet 1782.

Suffren, c'est l'homme que le maréchal de Castries, avec un coup d'œil qu'eût pu envier Colbert, a déjà mis au rang qui lui convient. « Le roi, monsieur, lui a-t-il écrit, après le combat de la Praya, ne mesure pas les récompenses au succès; il les mesure à l'audace des entreprises. » Encore un héros dont la renommée fût restée en suspens si ses jours eussent été tranchés le 16 février 1782!

Le vainqueur de Sontay et de Fou-Tchéou a-t-il bien lui-même donné toute sa mesure et le sort, en prolongeant sa vie, ne lui eût-il pas réservé de nouveaux et de plus éclatans triomphes? Ces triomphes, nous n'aurions pas eu assurément l'imprudence d'en appeler de nos vœux l'occasion; nous les aurions, l'occasion survenant, attendus de l'incontestable habileté et de la persévérante valeur d'un officier qui n'est arrivé aux suprêmes honneurs qu'à travers des labeurs outrés. Ce qu'il nous faut aujourd'hui souhaiter à notre pays, si nous avons jamais à combattre d'autres ennemis que les habitans du Céleste-Empire, ce sont des Courbet et des Bruat dans la force de l'âge et dans la plénitude de leur santé : ce sont des amiraux aussi jeunes que l'étaient les maréchaux du premier empire. Où les prendrons-nous? Les empereurs romains les auraient demandés à l'adoption : au fur et à mesure que l'empire s'étendait, ils multipliaient les Césars. Répondant à mes félicitations, l'amiral Courbet m'écrivait, le 1er mai 1884 : « Que ne m'a-t-on laissé terminer une expédition si bien commencée! Je croyais bien avoir mérité cette faveur avant tout. » Mieux qu'un autre, peut-être, j'étais fait pour comprendre ces regrets : dans une autre entreprise je les avais éprouvés. Il y a là pourtant une question des plus délicates, car elle touche au fond de nos institutions militaires. Le commandement des deux armes peut-il être longtemps, quand l'expédition se développe, concentré dans les mêmes mains? La chose n'a jamais soulevé d'objections pour Constance Chlore, pour Maximien, pour Galère; elle en rencontrerait inévitablement, s'il s'agissait d'un simple général d'infanterie ou d'un officier de marine. Il faudra bien cependant qu'on avise. La marine va infailliblement, comme je ne cesse de l'annoncer depuis quinze ans, « rentrer dans le jeu des armées. » Aux campagnes qu'elle prépare, campagnes qui pourraient bien être plus sérieuses que celles de la Tunisie et du Tonkin, vous ne songerez assurément pas à refuser l'unité de commandement : à quelle phase de l'expédition cette unité devra-t-elle se briser? L'armée, qui se sera ouvert sur l'océan un passage de vive force, demandera-t-elle, une fois débarquée, à changer de chef? Le vainqueur de Lépante abdiquera-t-il sur les côtes du Péloponèse? Le métier de la guerre, avec les modifications que le progrès des temps lui a fait subir, comporte difficilement les

anciennes divisions] du travail. « On m'offre le commandement d'un corps d'infanterie, m'écrivait, au mois de janvier 1871, le jeune capitaine de l'*Héroïne*, neveu de l'amiral Bruat et digne héritier de ce nom : triste symptôme du peu de ressources qui restent à la France. » Pas si triste, après tout, à en juger du moins par la façon dont le modeste officier sut s'acquitter de son nouveau mandat. Je ne veux parler ici que des morts : que serait-ce si j'évoquais le souvenir des services rendus par les vivans!

Quand nous considérons l'état de civilisation où le développement des idées chrétiennes a conduit le monde, nous avons vraiment quelque peine à comprendre comment le monde ne s'est pas depuis longtemps lassé de ces stériles problèmes qui n'ont que la destruction pour objet. Mais est-ce bien aux vaincus de Chéronée qu'il appartient de faire les premiers un bûcher de leurs javelots? Quelques vœux qu'on forme pour la paix, il serait imprudent d'oublier deux proverbes qui, sous leur forme triviale, résument bien sur ce point la politique imposée aux nations les plus éprises de leur tranquillité et les moins ennemies de la tranquillité des autres. « Si les lièvres portaient des fusils, on n'en verrait pas tant au marché, » m'a toujours paru une réflexion empreinte d'une profonde sagesse; et quand la philosophie populaire complète sa pensée en ajoutant : « Faites-vous mouton, le loup vous mange, » je sens, malgré moi, s'évanouir les derniers scrupules qui alarmaient ma conscience. Les dépenses militaires sont sans doute les plus improductives, les moins justifiables de toutes : jamais siècle les vit-il portées à un excès comparable à celui sous lequel les finances de l'Europe aujourd'hui succombent? Acceptons néanmoins résolument le fardeau : nous exposerions trop notre existence même à vouloir prématurément nous en décharger; demandons seulement en échange une sécurité complète. Voilà, je l'avouerai, la préoccupation, — pourquoi ne dirai-je pas l'inquiétude, — qui me fait attacher un si grand intérêt à la constitution d'une flotte défensive.

Lorsqu'une batterie de deux canons pouvait tenir en échec un vaisseau de ligne, la protection du littoral était chose facile : la côte française n'a jamais été sérieusement inquiétée sous le premier empire, bien que le pavillon britannique flottât alors en maître sur toutes les mers du globe. Un boulet qui brisait un mât de hune ou une vergue mettait un vaisseau en perdition : comment, dans des conditions pareilles, les vaisseaux ne se seraient-ils pas tenus respectueusement à l'écart! Aujourd'hui tout est changé : les vaisseaux cuirassés, les canonnières elles-mêmes ne sont plus à la merci d'un coup de canon. Nous retournons insensiblement aux jours où les Sarra-

sins et les Normands du IXe siècle, les Turcs et les corsaires barbaresques du XVIe ravageaient impunément chaque année des rivages qu'un effroi général leur abandonnait.

En l'année 1856, à l'issue de cette guerre de Crimée où l'entente fut si profondément cordiale entre deux puissances qui avaient à peine eu le temps de désapprendre à se haïr, l'Angleterre, instinctivement émue du spectacle de notre renaissance maritime, trouva bon de fixer à 303 millions de francs, sans y comprendre 80 millions consacrés au service colonial, le chiffre de son budget naval pour l'année 1857. « On sent à cet effort, observait avec juste raison l'amiral Hamelin, ministre de la marine depuis la mort de M. Ducos, l'importance que l'Angleterre attache à rester la première des puissances maritimes. Aurions-nous par hasard moins d'intérêt à demeurer incontestablement la seconde? » Non certes! il ne nous est pas permis, toute puissance continentale que nous sommes, d'abdiquer sur cette mer « où Dieu met ses colères » et les puissances grandissantes leurs ambitions, il ne nous est pas permis d'abdiquer par une parcimonie mal placée le second rang. Qui défendrait nos possessions d'Afrique, qui ferait respecter notre littoral, si notre flotte, découragée par le formidable établissement naval de l'Angleterre, se résignait d'avance à un complet effacement? Supposons Marseille et Le Havre menacés des malheurs dont la haute sagesse de l'empereur sut, en 1855, préserver Odessa, n'est-ce pas sur notre marine que nous devrions compter pour ramener l'ennemi à des sentimens plus humains? La possibilité d'infliger de justes représailles ne remplacerait-elle pas avantageusement, dans ce cas, les appels désespérés au droit des gens? L'amiral Hamelin était donc parfaitement fondé, ce me semble, à prendre acte de la prévoyance des Anglais pour recommander à son souverain une prévoyance analogue. Ce luxe de précautions n'a jamais nui à des amitiés nécessaires; il les a, au contraire, en mainte circonstance, confirmées. Les Anglais étaient, depuis les grandes guerres du premier empire, en possession d'un immense avantage qu'ils ne devaient pas seulement au nombre de leurs vaisseaux : on les croyait « invincibles sur mer. » Telle fut, il y a trois siècles, la position privilégiée des Turcs, après la bataille de Prévésa, journée plus importante par ses conséquences morales que par ses résultats immédiats.

II.

Avec le fils de Sélim Ier, Soliman le Magnifique, un grand règne commence en Turquie. L'époque, d'ailleurs, dans son ensemble est grande : en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne, en Rus-

sie, en Hongrie, en Perse, jusque dans l'Inde, les souverains ne sont pas, au début de ce siècle inquiet, de taille ordinaire. Les pirates même sont grands; ils fondent des dynasties. Aroudj et Khizr étaient deux frères, tous deux fils de Yakoub, soldat rouméliote qui s'établit dans l'île de Métélin, quand le sultan Mahomet II enleva, en 1457, cette île aux Génois et aux chevaliers de Rhodes. A la mort de leur père, qui exerçait, depuis qu'il avait renoncé au métier des armes, la profession de potier, Aroudj et Khizr se trouvaient déjà d'âge à se suffire à eux-mêmes : il leur fallait choisir une carrière; ils choisirent la carrière des aventures. Aroudj, en sa qualité d'aîné de la famille, se procura le premier un bateau, et alla, sur la côte de Caramanie, faire la course contre les chrétiens. Les vaisseaux de Rhodes rendaient le métier périlleux : le fils de Yakoub tomba bientôt au pouvoir des chevaliers. C'était un garçon robuste; on l'enchaîna au banc d'une des galères de l'ordre. Fort heureusement pour lui, la galère, dans une de ses croisières, fut obligée de mouiller sous l'île de Castel-Rosso, à l'entrée du golfe de Satalie. Une violente tempête s'éleva subitement et fit chasser le navire sur ses ancres; Aroudj profita du trouble qui s'en suivit pour se débarrasser de ses fers et pour se sauver à terre à la nage. De Satalie il passa en Égypte, obtint d'y être inscrit sur le rôle d'un vaisseau que le Soudan envoyait en Caramanie, province ottomane d'où les chantiers égyptiens tiraient, comme au temps des Ptolémées, la majeure partie de leurs bois de construction. Assailli de nouveau par une flottille chrétienne, Aroudj dut encore une fois gagner la terre à la nage et chercher son salut dans la fuite. Comparez ces débuts, qui furent ceux de toute une génération de corsaires, avec le cours paisible et régulier d'une éducation officielle, il vous sera facile de pressentir de quel côté se manifesteront la patience et l'esprit d'entreprise.

Le frère du sultan Sélim I[er], Korkoud, gouvernait alors la Caramanie : il reconnut dans Aroudj un marin intrépide et donna l'ordre au cadi de Smyrne de fournir à ce fugitif un vaisseau qui fût propre à la guerre de course. L'équipement d'un corsaire n'était pas à la disposition du premier venu; la dépense d'un semblable armement ne pouvait guère être évaluée à moins de 5,000 ducats. Aroudj, mis en mesure de donner l'essor à son audace, se garda bien de retourner dans des parages où il n'avait fait jusqu'alors que de fâcheuses rencontres; il prit, si je puis m'exprimer ainsi, du champ. Mettant entre lui et les chevaliers de Rhodes toute l'étendue de la mer Ionienne, il se dirigea vers les côtes de la Pouille. Là il captura deux bâtimens très richement chargés, revint chercher fortune dans les eaux de Négrepont, augmenta son butin par de nouvelles prises et jugea prudent de ne pas exposer des richesses

si péniblement acquises à la rapacité des agens de Sélim. Ce sultan, qui mérita le nom de *Sélim le Féroce*, venait de mettre son frère Korkoud au ban de l'empire. De Négrepont, au lieu de se rendre à Métélin, Aroudj fit route vers l'Égypte : il passa tout l'hiver dans le port d'Alexandrie.

L'époque était singulièrement propice aux corsaires : à quelque vent qu'ils ouvrissent leurs voiles, ils étaient certains de trouver d'excellens terrains de chasse. La Méditerranée se couvrait, dès le mois d'avril, de navires chrétiens, et tout vaisseau que ne protégeait pas le pavillon musulman semblait une légitime aubaine envoyée par le ciel aux vrais croyans. Nulle distinction subtile n'embarrassait la conscience de ces écumeurs de mer. Génois, Vénitiens, Napolitains, Espagnols, leur paraissaient, au même titre, de bonne prise. La seule chose qui les préoccupât, c'était de s'assurer un lieu de dépôt pour le fruit de leurs rapines, un marché pour s'y défaire de leurs esclaves. La côte de Barbarie, sous ce rapport, n'avait pas sa pareille. Depuis la lente décadence des Sarrasins, l'Afrique romaine était retournée peu à peu à l'état sauvage : elle fourmillait de ports abandonnés. La vaste émigration qui suivit la prise de Grenade lui rendit, en quelques années, la sinistre puissance dont de longs troubles intérieurs l'avaient dépouillée : les Maures y affluèrent en masse, apportant sur ce littoral désolé, leur industrie, leur civilisation et leur ardent esprit de vengeance. Deux princes, encore puissans, représentaient, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, les antiques dynasties musulmanes : on les nommait le sultan de Tunis et le bey de Tlemcen. D'un autre côté, les Portugais occupaient Ceuta, les Espagnols possédaient Melilla, Mers-el-Kebir, Oran, le pâté de roches sur lequel ils avaient bâti le Peñon d'Alger, et Bougie, conquête récente de Pierre de Navarre; le reste demeurait en proie à qui aurait le courage de le prendre. Aroudj jeta les yeux, pour en faire le centre de ses opérations, sur l'île de Zerbi, île que les Espagnols conquirent en 1432, sous le règne du roi don Alphonse, mais qu'ils ne surent malheureusement pas garder.

Un hasard propice conduisait, en ce moment même, Khizr, le frère d'Aroudj, à Zerbi. Khizr avait suivi l'exemple de son aîné : on le citait déjà parmi les plus hardis coureurs de la mer méditerranéenne. Toute cette famille, issue du pays d'Alexandre, semble avoir apporté en naissant un goût instinctif pour le pillage et une aptitude singulière à braver les hasards des expéditions illicites. Aroudj et Khizr résolurent à l'instant d'unir leurs efforts et d'employer en commun leurs ressources. Ils commençaient à devenir une puissance : ni l'un ni l'autre ne se dissimulaient cependant que la pro-

tection d'un des princes de la côte d'Afrique donnerait à leur coalition une consistance qui la distinguerait fort avantageusement de la tourbe des pirates sans aveu. Ce fut au sultan de Tunis qu'ils songèrent : ils partent à l'instant de Zerbi et vont demander au possesseur de la baie de Carthage un appui auquel leur zèle pour la cause du Prophète leur donne bien évidemment quelques droits. Le sultan de Tunis fit, en effet, aux corsaires dont la réputation était venue jusqu'à lui le meilleur accueil : il leur promit toute sa bienveillance et se contenta d'exiger d'eux pour prix du refuge qu'il leur accordait le cinquième des prises faites sur les infidèles. A dater de ce jour, la fortune des heureux aventuriers alla croissant : les deux Barberousse, — car c'est sous ce nom que l'Europe a connu les fils de Yakoub, — devinrent, en quelques mois, la terreur des chrétiens. Un peu plus tard, lorsque le bruit de ses merveilleuses prouesses eut signalé le plus jeune des deux frères au chef de l'islamisme, ce fervent musulman reçut, pour récompense de son infatigable ardeur, le surnom glorieux et envié de Khaïr-ed-din, — *le bien de la religion.*

Aroudj est incontestablement le fondateur de la gloire de la famille : il écarta les premiers obstacles et ouvrit la voie à son frère. Aroudj est de la race de ces paladins normands, qui, ne possédant que leur cheval et leurs armes, rêvaient déjà, en quittant le toit paternel, de conquérir un trône. Khaïr-ed-din, — donnons-lui dès à présent ce nom, puisque, sans l'avoir encore acquis, il s'emploie activement à le mériter, — Khaïr-ed-din est sans doute aussi intrépide que son frère ; seulement l'audace chez lui n'exclut pas la prudence. Aroudj se laisse plus facilement emporter par son ambition : il court de gaîté de cœur au-devant du danger et n'est que trop enclin à oublier le fameux proverbe : « De corsaire à corsaire, il n'y a rien à gagner que des barils d'eau. » Aussi le sort l'a-t-il marqué pour une fin prématurée.

Aux premiers jours du printemps, les deux frères ont quitté la baie de Tunis avec trois vaisseaux. Un navire ne tarde pas à être signalé. Est-ce une capture facile que la fortune leur envoie ? Aroudj ne prend pas le temps de s'en assurer ; il met hardiment le cap sur la voile en vue, et que rencontre-t-il ? Le galion de Naples ! Une nef énorme montée par 300 chrétiens. Khaïr-ed-din n'a pas voulu rester en arrière. Il est trop tard pour se laisser intimider par la hauteur des murailles du vaisseau gigantesque, par ses châteaux de poupe et de proue, par ses flancs où sortent de vingt sabords les gueules menaçantes des sacres et des coulevrines. Quand on lit le récit de cet aventureux combat tel que nous l'a transmis l'auteur « des pieux exploits d'Aroudj et de Khaïr-ed-din, fondateurs

de *l'Odjak* d'Alger (1), » on se rappelle involontairement Surcouf montant à l'assaut d'un des vaisseaux de la compagnie des Indes. En voyant approcher les trois corsaires,— les fils de Yakoub s'étaient associé pour cette croisière un compagnon, — le galion lâche sur eux toute sa bordée. Pas un coup, hélas ! ne porte : l'émotion des chrétiens nuit à la justesse de leur tir. Les corsaires ripostent par une volée de flèches. Sept fois, ils essaient de jeter les grappins ; sept fois ils sont repoussés. La nuit vient interrompre le combat. Au jour, nouvelle attaque, et, cette fois, attaque couronnée de succès. On l'a dit bien souvent : « La victoire appartient aux plus entêtés. » Aroudj est grièvement blessé ; Khaïr-ed-din, sabre en main, envahit le pont ennemi : le galion reste enfin au pouvoir des musulmans.

Quelle rentrée victorieuse dans le port de Tunis ! Quelle pompe dans le cortège qui va, fidèle au traité conclu, déposer aux pieds du sultan la part qui lui revient de l'opulent butin ! Les esclaves chrétiens défilent deux à deux ; chacun conduit en laisse un dogue ou un lévrier. Le chien n'est-il pas pour les sectateurs de Mahomet l'emblème de l'infidèle ? Quatre-vingts musulmans, le faucon au poing, comme il convient à de vrais croyans, s'avancent derrière ces captifs, au son d'une musique guerrière ; quatre jeunes vierges chrétiennes montées sur des mules, deux autres, de plus illustre naissance, montées sur des chevaux arabes somptueusement caparaçonnés, ferment la marche et promettent de magnifiques recrues au harem. Le sultan de Tunis ne cherche point à cacher sa joie et son admiration : — « Voilà, s'écrie-t-il à diverses reprises, comment le ciel récompense la bravoure ! » — Partir de Naples pour se rendre en Espagne et aller finir ses jours dans quelque bagne barbaresque, voir sa femme, ses filles, tomber aux mains d'un immonde mécréant, était un accident qu'il fallait toujours prévoir quand on osait passer à portée de ces repaires africains réputés jusqu'en 1830 inexpugnables. Et il s'est trouvé des politiques assez jaloux et assez égoïstes pour nous reprocher la conquête d'Alger !

III.

En l'année 1514, Aroudj et Khaïr-ed-din étaient maîtres de Gigelli ; ils n'allaient pas tarder à fonder un établissement plus solide encore dans Alger : à la même époque, Doria ne possédait pour tout bien que les équipages de quatre galères ; il avait alors quarante-huit ans. Khaïr-ed-din devait, si la chronologie arabe mérite quelque créance, en avoir de quarante-neuf à cinquante. Les

(1) *Histoire des deux Barberousse*, par Ranc et Ferdinand Denis.

débuts de Doria furent infiniment moins pénibles que ceux de son futur rival. Noble de naissance, puisque le sang illustre des comtes de Narbonne coulait, par de lointains ancêtres, dans ses veines, l'homme que Charles-Quint s'apprêtait à combler d'honneurs et que Gênes appellerait un jour « le libérateur de la patrie, » n'en était pas moins le fils d'un assez pauvre capitaine de galère. Il rencontra cependant de bonne heure ces appuis naturels dont on apprécierait mieux l'importance si l'on songeait par quels ingrats efforts ceux que le sort a jetés dans la vie dépourvus de tout patronage, se voient obligés d'ouvrir le dur sillon où de plus heureux n'ont eu qu'à laisser germer la semence. La mère de Doria était restée veuve quand son fils était encore en bas âge. Toute sa fortune consistait dans une part de la principauté d'Oneille, fief héréditaire de la famille. Pour garder son rang et assurer l'éducation de l'enfant sur lequel se concentrait sa tendresse, il lui fallut vendre à un parent éloigné, Dominique Doria, des droits dont elle n'eût tiré qu'un insuffisant revenu. Un autre Doria, — Nicolò, capitaine des gardes du pape Innocent VIII, — devint, à cet instant critique, le protecteur d'André, à peine âgé de dix-neuf ans. André eut le malheur de perdre sa mère; Nicolò appela près de lui à Rome l'orphelin resté sans direction et sans patrimoine; il le fit entrer dans les gardes de Sa Sainteté et obtint qu'on lui conférât, peu de temps après, le grade d'officier.

En l'année 1492, Innocent VIII eut pour successeur Alexandre VI : André Doria, désireux de se soustraire aux troubles qui, en ce moment, agitèrent Rome, alla demander du service au duc d'Urbin. La cour du duc était cependant un théâtre trop paisible et trop étroit pour l'ambition qui commençait à s'éveiller dans une âme faite pour les grands desseins; Doria passa du service du duc d'Urbin à celui du fils de Ferdinand Ier, Alphonse II, duc de Calabre, que la mort de son père appelait en 1494 à monter sur le trône de Naples. L'entrée de Charles VIII en Italie trouva le serviteur d'Alphonse II à la tête d'une compagnie de cuirassiers : au milieu de la défection générale, Doria seul resta fidèle au malheur; il accompagnait Alphonse II quand ce prince, se dérobant aux haines que ses rigueurs avaient suscitées, prit le parti de mettre la mer entre lui et ses ennemis. Arrivé sur le quai de Naples, Doria insistait pour suivre en Sicile le souverain fugitif : « Restez, lui dit Alphonse; vous méritez un maître plus heureux que moi. »

La prudence politique fut un des traits distinctifs du caractère d'André Doria : il eut toujours soin de se mettre à l'écart dans ces heures périlleuses où les commotions civiles se compliquaient, au grand détriment de l'Italie, de compétitions étrangères. Alphonse en fuite, à qui Doria pouvait-il s'attacher? Les Français s'appuyaient,

il est vrai, sur le parti qui, de tout temps, posséda ses sympathies secrètes : à Gênes, notamment, ils favorisaient la noblesse. Doria pouvait-il cependant transporter brusquement sa fidélité de la maison d'Aragon à la maison de France, héritière des prétentions de la maison d'Anjou ? C'était là une de ces déterminations dont la conscience facile du XVI[e] siècle s'accommodait assez aisément : l'âme de Doria, disons-le à sa louange, n'était pas encore mûre pour de semblables conversions. Doria préféra momentanément s'éloigner. Il partit pour Jérusalem, visita les lieux saints et y eût probablement prolongé son séjour si la nouvelle de la retraite précipitée de Charles VIII ne lui eût laissé entrevoir la possibilité de rentrer honorablement dans la lice. Le fils d'Alphonse II, Ferdinand, cherchait alors à recouvrer son royaume par les armes ; Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine, accouru de Sicile avec quelques milliers de soldats espagnols, l assistait puissamment de sa vaillante épée. Maître de Naples, Gonzalve occupa bientôt tout le pays compris entre Naples et le Garigliano. La cause de l'Aragon, grâce à lui, triomphait. Qui, plus que Doria, aurait dû s'en réjouir ? Doria n'était-il pas fondé à revendiquer sa place sous le drapeau qu'il refusait si généreusement de déserter lorsque tous autour de lui l'abandonnaient ? La conduite que tint, en cette circonstance, le descendant appauvri des châtelains d'Oneille est digne, à mon avis, d'une certaine attention. Cette conduite me paraît avoir été inspirée à Doria par les sentimens qui vont désormais dominer toute sa vie, sentimens qu'on peut, sans exagération, appeler à une époque où le nom pas plus que la chose n'aurait été compris, le patriotisme italien.

Jean de La Rovère, prince de Sinigaglia, ne voyait pas sans ombrage les Espagnols prendre pied en Italie : la cause qu'il soutenait était, en apparence, la cause du roi Charles VIII; en réalité, l'indépendance nationale demeurait son plus grand souci. Gonzalve le poursuivait avec acharnement : Doria le rejoignit avec 25 lances levées à ses frais. Aussi longtemps que Jean de La Rovère continuera la lutte, nous rencontrerons le capitaine génois à ses côtés. Le duc de Milan les verra venir chercher ensemble un refuge à sa cour, et ce sera Doria encore qui, à la mort de Jean de La Rovère, saura dérober aux fureurs de César Borgia le futur duc d'Urbin, François de La Rovère, ainsi que Jeanne sa mère, fille de Frédéric de Montefeltro. Tous ces actes, dictés par le désir de soustraire l'Italie à la domination étrangère, n'en tendaient pas moins, qu'il le voulût ou non, à jeter fatalement André Doria dans les bras du parti français. Louis XII, dès son avènement, reprit sans hésiter les projets avortés de Charles VIII; de retour à Gênes, en l'année 1503, Doria trouva Gênes entièrement soumise aux volontés du roi de France. Fallait-il reprendre le chemin de la terre-sainte ? Une révolte venait

d'éclater en Corse : elle fournit à Doria l'occasion de servir sa patrie sans avoir pour cela besoin de se mêler aux intrigues de toute sorte qui la désolaient.

Au mois de juin de l'année 1512, la retraite des Français rend à Gênes son autonomie. Les partis qui tant de fois perdirent la république n'abdiquaient cependant pas encore : entre les Fregosi et les Adorni la lutte séculaire continuait sourdement. Les Génois n'avaient qu'un moyen certain de maintenir par eux-mêmes l'indépendance que les armes étrangères venaient de leur rendre : il fallait qu'ils songeassent sérieusement à rétablir leur marine. A qui confierait-on le commandement des galères que l'état se proposait d'équiper ? De ce choix important dépendait l'avenir de la nouvelle flotte. Fregoso jeta les yeux sur André Doria. André crut devoir décliner cet honneur. « Il n'avait, disait-il, aucune expérience des choses de la mer et se croyait impropre aux fonctions dont on prétendait le charger. » Qu'on vienne nous parler maintenant de vocation ! Voilà le premier homme de mer du siècle qui, à l'âge de quarante-six ans, n'a pas encore reconnu la voie dans laquelle il doit s'illustrer.

D'Estaing comptait quarante-trois ans, Bougainville trente-quatre au moment où ils prirent le parti d'échanger l'uniforme blanc pour le justaucorps bleu. Le roi, sur leur demande, consentit à leur ouvrir l'accès « du grand corps. » Malgré toute leur vaillance, ces deux nobles intrus ne parvinrent jamais à faire oublier complètement leur origine. Les officiers, qui se sentaient si fiers d'avoir, suivant l'expression consacrée, « passé par les grades, » ne pouvaient se résoudre à les considérer comme leurs égaux. « J'avais eu l'honneur, écrivait au ministre, le 16 août 1780, le comte du Chaffault, de vous dire à Versailles que je ne servirais jamais sous les ordres de M. le comte d'Estaing. Aussitôt que j'ai été informé de sa destination pour Cadix et qu'il devait commander tout, connaissance que j'ai eue bien tard, je vous ai rappelé sur-le-champ la profession de foi que j'avais faite verbalement avant de prendre congé de vous. Je dois recevoir, en conséquence, demain la permission que j'ai demandée de me rendre chez moi... Je n'aurai plus l'honneur de vous écrire particulièrement que pour vous remercier de la permission de quitter Brest. »

Nommé capitaine de vaisseau le 15 juin 1763, lorsqu'il était déjà dans l'armée de terre en possession du grade de brigadier, Louis-Antoine de Bougainville, né à Paris le 28 novembre 1729, assistait, dans l'hiver de 1764, à un des bals costumés de l'Opéra. Un masque s'approcha et lui murmura quelques mots à l'oreille : « Tu fais bien l'aimable ici, disait au nouveau capitaine de vaisseau l'importun trouble-fête ; tu ferais moins d'embarras à Brest. » Bougainville, le lendemain, partait pour la Bretagne : il allait promener son uniforme

dans les rues de ce port où on l'accusait de n'oser paraître. Le muet défi ne fut pas relevé, et Bougainville, remarqua-t-on alors avec un certain étonnement, revint à Paris sans avoir eu à Brest aucune affaire. Néanmoins sa situation dans le corps où un soudain caprice l'avait fait entrer ne laissa pas de demeurer toujours assez fausse. « Intrus dans la marine, écrivait-il au ministre le 2 mai 1777, je dois m'attendre à plus de sévérité que personne, et de la part du corps et de la part du public. Mieux me vaudrait-il donc, à tous égards, faire avec l'infanterie une guerre que j'ai pratiquée avec quelque succès, et c'est la grâce que je demanderai plutôt que de m'essayer avec tant de désavantages dans une carrière nouvelle à mes faibles talens et dans laquelle on serait en droit de me reprocher de m'être engagé sans nécessité et par un choix présomptueux (1). » Ce dégoût momentané n'empêcha pas le spirituel capitaine de la *Boudeuse*, de la *Terpsichore*, du *Solitaire*, du *Bien-Aimé*, du *Guerrier*, d'être nommé chef d'escadre le 8 décembre 1779. Il est vrai qu'il n'était plus alors sous les ordres du comte du Chaffault; il avait passé sous ceux du comte d'Estaing, un intrus comme lui, et venait de se distinguer à la prise de la Grenade.

Au temps de Doria, les deux services étaient moins distincts qu'au temps de d'Estaing et de Bougainville. Il suffit d'une circonstance heureuse pour révéler à Doria l'aptitude dont il se croyait dépourvu et pour donner à Gênes l'amiral que la république ne pouvait plus choisir, comme au XIVe siècle, parmi les capitaines de la banque de Saint-George et de l'office de Gazarie. Le gouverneur français de Gênes, le sieur de La Rochechouart, en évacuant la ville, s'était retiré dans la citadelle du môle. Ferme à son poste, il ne se laissait ébranler ni par les séductions, ni par les menaces des Génois. Un seul moyen restait de venir à bout de sa résistance : il fallait l'affamer. Les vivres et les munitions de guerre commençaient à lui manquer; le blocus du fort de la Lanterne, — car c'est sous ce nom que les chroniqueurs contemporains désignent dans leurs récits la citadelle du môle, — se maintenait avec une extrême rigueur. Deux bateaux expédiés de Nice par les soins du roi Louis XII avaient seuls réussi à se glisser, profitant d'une nuit obscure et sans lune, à travers le cordon que formaient les galères de Gênes. Les vivres que portaient ces embarcations légères étaient un faible secours pour une

(1) Présomptueux ! Peut-être Bougainville ne fut-il pas toujours exempt de cette faiblesse. « S'occupant beaucoup de son métier, écrivait au ministre de la guerre, le marquis de Montcalm, le 1er novembre 1756, M. de Bougainville ne perd pas de vue l'Académie des Sciences. Il a su par les nouvelles publiques qu'il y vaquait une place de géomètre. Est-ce que d'être en Amérique pour le service du Roy lui en donnerait l'exclusion ? »

garnison nombreuse. Tout à coup les Français découragés voient arriver du large une nave couverte de voiles. Poussée par un vent violent de mistral, cette nave se dirige hardiment vers le môle. Le capitaine qui la monte, un marin dalmate, s'est engagé à porter aux assiégés du vin, du blé, des salaisons, des vêtemens, de la poudre, des boulets, des balles et, ce qui n'est pas moins essentiel peut-être, la solde arriérée des troupes. Sauver le fort de la Lanterne sera en quelque sorte conserver la possession de Gênes à la France. Depuis le siège de Sphactérie par les Athéniens, d'Éryx par les consuls de Rome, je ne connais guère de circonstances où les forceurs de blocus aient eu plus d'intérêt à montrer leur audace. Le capitaine dalmate est résolu à tenir sa parole : il donne à pleines voiles dans le port, essuie, sans se laisser arrêter, plusieurs volées d'artillerie tirées du rivage, jette l'ancre à la tête du môle et envoie sur-le-champ deux amarres à terre.

Quelle joie pour la garnison, qui se croyait délaissée! Elle retrouve du même coup l'abondance et l'espoir. Quelle consternation aussi dans Gênes ! Le fort de la Lanterne ravitaillé va pouvoir résister encore de longs mois. Au milieu des lamentations de la multitude, un seul homme ne perd pas la tête. L'histoire a conservé son nom. Emmanuel Cavallo, vieux marin habitué par toute une vie de dangers aux entreprises les plus téméraires, se fait fort d'aller enlever sous le canon français le navire d'où les assiégés ont déjà commencé à débarquer des vivres. Trois cents Génois répondent à son appel. A la tête de ces volontaires vous vous étonnerez peu de rencontrer André Doria. Nous connaissons le valeureux entrain du compagnon de Jean de La Rovère et l'ardent amour qu'il porte à l'indépendance de sa patrie. Emmanuel fait embarquer ses recrues sur un vieux vaisseau de transport. Il déploie ses voiles et prend d'abord le large. Comment les Français soupçonneraient-ils son dessein? Tous les jours quelque navire marchand sort ainsi du port. Mais prenez garde ! Le vaisseau de transport revient brusquement sur ses pas : servi à son tour par la grande brise qui règne dans la baie, Emmanuel va droit à la nave, jette à bord ses grappins, fait couper les amarres et entraîne à sa suite vers l'escadre de blocus la prise qu'il emmène avec son équipage.

Un aussi vigoureux coup de main ne pouvait s'accomplir sans perte ; le feu du fort a fait plus d'une victime. André Doria lui-même, atteint par un éclat de bois, ne reprendra ses sens qu'au bout d'une heure. Le pont sur lequel il vient de tomber évanoui, a été son chemin de Damas : la marine génoise comptera bientôt un héros de plus. Ce métier aventureux, dans lequel les grands risques procuraient en un instant de si grands profits, se révélait au capitaine des cuirassiers du

pape sous un aspect qu'il ne connaissait pas encore. Le salut de Gênes assuré par un seul trait d'audace, les acclamations de la foule saluant l'intrépide hourque quand elle rentra au port, ont enfin conquis ce cœur rebelle à la noble profession de ses ancêtres. Doria n'y rencontrera d'émule digne de lui que le fondateur de l'Odjak d'Alger. L'histoire de la marine, pendant la première moitié du XVIe siècle, n'est à tout prendre, si l'on veut bien y regarder de près, que l'histoire de Doria et de Barberousse. L'histoire des armées n'est-elle pas, durant la même période, faite presque tout entière de la rivalité de François Ier et de Charles-Quint? Quand la vie des peuples se résume ainsi dans quelques personnalités éclatantes, le drame y gagne tout à la fois de l'intérêt et de la clarté. Le pêle-mêle confus au milieu duquel se débattent, après la mort d'Alexandre, les Diadoques et les Épigones, m'a fait bien souvent regretter que le vainqueur d'Arbèles ait eu des successeurs.

IV.

A l'heure où Doria et les Barberousse jetaient les fondemens de leur fortune, Soliman gouvernait, au nom de son père, l'Anatolie. Son pouvoir s'étendait sur toute l'Asie-Mineure. A l'âge de vingt-six ans, la mort de Sélim Ier vint l'appeler en l'année 1520 à ceindre le sabre d'Othman dans la mosquée de Sainte-Sophie. Jamais astre victorieux ne monta plus rapidement dans le ciel. Ce barbare, trop souvent asservi par d'étroits préjugés, n'en possédait pas moins la plupart des instincts généreux d'Alexandre et, par une coïncidence singulière, le sort semble s'être complu à multiplier les analogies entre ces deux grandes figures historiques. Sélim fut incontestablement pour Soliman ce qu'avait été Philippe pour Alexandre : il laissait à son fils un fruit mûr à cueillir. Dans le grand-vizir qui, après la prise de Rhodes, remplaça Piri-Pacha, nous n'hésiterons pas à reconnaître un second Éphestion. Le fils d'un matelot de Parga, enlevé, sur la côte de Dalmatie, par des corsaires turcs, devint, le 27 juin 1523, le premier ministre de l'empire ottoman.

« Quand Dieu donne la fonction, disent les Turcs, il donne en même temps la capacité pour la remplir. » Tout l'édifice administratif de la Sublime-Porte est fondé sur cette espérance : le 27 juin 1523, le ciel, il faut bien l'admettre, doit avoir dépassé les limites ordinaires de sa largesse. Le jeune Ibrahim, d'abord esclave d'une veuve de Magnésie, puis bientôt compagnon inséparable de l'héritier présomptif du trône, était fait, par ses rares aptitudes, pour honorer le poste, si haut qu'on le suppose, où la fortune voudrait l'élever. Chef des pages et grand fauconnier à l'avènement du fils de Sélim, il débuta comme Albert de Luynes pour arriver, avec non moins de

rapidité, aux suprêmes honneurs. Soliman ne se contenta pas de partager avec son favori le soin des affaires publiques; onze mois plus tard, le 22 mai 1524, il lui donnait sa propre sœur pour épouse. L'empire, dès lors, eut en réalité deux maîtres, ou plutôt un seul maître apparent, mais un maître rangé, sans qu'il le soupçonnât, comme le plus humble de ses sujets, sous une domination absolue. Ibrahim ne dut pas seulement son pouvoir aux grâces de sa personne et à la culture de son esprit; il fut secondé dans ses efforts constans pour acquérir et garder la faveur impériale, par ce besoin d'aimer, de croire au dévoûment, qui est la faiblesse innée de toute âme humaine. Cette faiblesse envahit surtout, à certaines heures de la vie, l'âme de ces grands isolés à qui le sort a refusé des égaux.

Il n'est guère de souverain qui n'ait eu des favoris : la tendresse de Soliman pour le sien ne cherchait pas à se dissimuler. Obligé d'envoyer Ibrahim en Égypte, Soliman voulut accompagner son grand-vizir jusqu'aux îles des Princes : un secret pressentiment semblait l'avertir que cette séparation, si pénible à son cœur, lui serait funeste. En effet, six mois à peine après le départ d'Ibrahim, le 25 mars 1525, une révolte éclate à Constantinople : Soliman tue trois janissaires de sa propre main, distribue 1,000 ducats aux autres et apaise momentanément la sédition. L'inquiète milice n'en reste pas moins hostile et menaçante. Soliman rappelle en toute hâte Ibrahim; la seule arrivée d'Ibrahim dissipe, comme par enchantement, les nuages. Quand on commande à un peuple de soldats, la paix ne peut se prolonger impunément. C'est le désœuvrement des janissaires qui engendre chez eux la turbulence : qu'on leur donne l'Europe ou la Perse à conquérir, ils subiront le frein de la discipline sans murmure. « Le triple lit de duvet » n'est pas fait pour celui qui porte le sabre d'Othman. S'il prétend conserver de longues années le trône, il doit dater ses ordres, non du fonds d'un palais, mais « de son étrier impérial. » Voilà ce qu'a compris, dès le premier jour, Ibrahim. Il a la passion de la gloire de son maître et veut que Soliman cherche avant tout sa sécurité dans une succession continue de victoires. Que de fois, rassemblant dans sa mémoire les souvenirs de ses précoces lectures, il s'est plu à entretenir le fils de Sélim des hauts faits d'Alexandre! Ce n'est point Alexandre seulement que Soliman doit se proposer d'égaler; qu'il prenne aussi pour modèle Annibal! Alexandre a conquis l'Asie; Annibal a occupé l'Italie pendant dix ans, et l'Italie, — le sultan ne saurait l'oublier, — est le centre de toutes les menées qui s'efforcent d'arrêter les progrès de l'islamisme. Ibrahim possède, en même temps que le turc et le persan, le grec, sa langue natale, l'italien que parlent tous les habitans du littoral qui s'étend en face

de Corfou. Ses entretiens introduisent, à chaque instant, le jeune souverain dans un monde inconnu ; ils échauffent cette âme ouverte par la nature aux inspirations héroïques ; ils charment et pénètrent doucement cet esprit, avide, comme celui de tout demi-barbare, de lumières nouvelles. Ni l'heure des repas ni la nuit même ne parviennent à suspendre un échange de pensées de jour en jour plus intime. Soliman fait asseoir son favori à sa table ; il exige qu'on dresse le lit d'Ibrahim à côté du sien. La douce et féconde union ! L'empire en ressent d'heure en heure le bienfait. Elle dure depuis six ans : puisse-t-elle, pour le salut de la chrétienté, ne pas être éternelle !

Ce n'est point assez de construire des galères, de fondre des canons : pour garder le haut rang qu'occupent dans le monde la marine et les armées ottomanes, il faut devancer toutes les nations dans l'art compliqué de la guerre. L'arc et l'arbalète ont fait leur temps : sur mer, comme sur terre, la victoire appartiendra désormais aux armes à feu. Par la voix de son grand-vizir, Soliman ordonne que chaque galéasse soit armée d'un basilik du calibre de 80 livres, que chaque galère subtile en porte un du calibre de 60 ou de 48. L'arsenal de Constantinople fournira en outre aux janissaires embarqués 600 arquebuses à croc : c'est l'arme qui vient de vaincre à Pavie. L'habile inspirateur de la politique ottomane avait depuis longtemps pressenti qu'il ne fallait qu'un chef audacieux à la marine du sultan pour qu'elle devînt promptement maîtresse absolue de la mer. Ce chef, il l'eût vainement cherché ailleurs que parmi les corsaires barbaresques : les Turcs proprement dits n'ont jamais eu le sens marin. Les ressources de l'empire étaient immenses ; il suffisait de savoir les mettre en œuvre. Malheureusement Ibrahim n'était plus à Constantinople, quand Khaïr-ed-din, mandé par le sultan, y arriva. Le grand-vizir venait d'être envoyé en Syrie pour y préparer la grande expédition qui devait aboutir à la conquête de Tauris, puis bientôt après, — l'année suivante, — à la conquête de Bagdad. Son absence rendit du cœur aux envieux et aux mécontens. « Était-il sage, disaient ces Osmanlis de vieille roche, de confier le commandement de la flotte à un corsaire, quand le sultan avait autour de lui tant de généraux éprouvés, tant de pachas blanchis sous les armes ? Donnez les galères à ce pirate sans foi ni loi, à cet aventurier né d'une mère chrétienne, il disparaîtra un beau jour avec nos vaisseaux. » Ces murmures ne laissaient pas d'ébranler peu à peu la résolution encore mal affermie du grand-seigneur. Aucun des prédécesseurs de Soliman ne lui avait donné l'exemple d'une semblable dérogation aux coutumes invétérées de la Sublime-Porte ; aucun ne se fût hasardé à infliger aux marins du Bosphore l'affront devant lequel ne reculaient pas les conseils du grand-vizir.

Ibrahim fut instruit par ses affidés des hésitations de son maître : il supplia Soliman de lui envoyer Barberousse ; il tenait à toiser lui-même l'homme qu'il allait investir d'une si haute responsabilité. Au mois de décembre 1533, le roi d'Alger partit de Constantinople pour Alep.

Barberousse entrait à cette époque dans sa soixante-huitième année. « Courageux et prudent, dit son biographe, prévoyant à la guerre, dur au travail, constant par-dessus tout dans les revers de fortune, » il portait avec une majesté native l'ample et riche costume des musulmans. Son poil roux, ses sourcils épais, sa structure carrée, que commençait à empâter un embonpoint précoce, donnaient à sa physionomie et à tout l'ensemble de sa personne je ne sais quelle rudesse farouche qui répondait bien à l'idée qu'on pouvait se faire du chef résolu et impitoyable dont le nom seul, crié dans les batailles, mit tant de fois en fuite les vaisseaux chrétiens. Un sourire malicieux et empreint d'une suprême finesse, une élocution facile, révélaient en même temps, sous l'enveloppe du corsaire parvenu, l'habile politique fondateur de l'Odjak d'Alger. A ces traits, qui nous ont été transmis par l'historiographe de Charles-Quint, don Fray Prudencio de Sandoval, on reconnaît sans peine un homme de guerre ; mais cet homme de guerre est-il Barberousse ou Suffren ? Au premier abord, on serait assez embarrassé de le dire, tant la rapide esquisse conviendrait aussi bien à l'un de ces grands capitaines qu'à l'autre. Malgré son âge avancé, Barberousse supporta fort allégrement les fatigues du voyage de Syrie. Ibrahim, du premier coup d'œil, devina dans ce vieillard alerte l'homme qu'il demandait depuis si longtemps au Prophète. « Nous avons mis la main, écrivit-il au sultan, sur un véritable homme de mer : nommez-le, sans hésiter, pacha, membre du divan et capitaine-général de la flotte. » De retour à Constantinople, Barberousse reçut des mains de Soliman un yatagan, une enseigne impériale et un bâton de justice, symbole du pouvoir absolu que le nouveau commandant en chef allait exercer désormais dans tous les ports et dans toutes les îles relevant de la domination ottomane.

L'arsenal de Constantinople passa soudain d'un état de léthargie à une effervescence dont les habitans du Bosphore n'avaient pas eu depuis bien des siècles le spectacle. Pendant tout l'hiver de l'année 1534, on construisit des vaisseaux. Avant de partir pour la Perse, dont Ibrahim achevait en ce moment la conquête, le sultan put voir 84 galères rassemblées au fond de la Corne d'or. Soliman a signé, le 14 juillet 1533, la paix avec l'Autriche et avec la Hongrie ; l'Italie, exclue de cette heureuse trêve, aura doublement sujet de trembler lorsqu'elle apprendra, vers la fin du printemps de l'année 1537,

que les janissaires sont campés sur les côtes de la Dalmatie et que les vaisseaux chrétiens ont dû se replier devant la marine de Soliman le Grand. A l'exemple de la Sublime-Porte, ce sera des corsaires, qui lui offrent le nolis de leurs vaisseaux, que la péninsule italienne attendra, dans cette conjoncture critique, le salut. Elle ne peut le demander encore aux flottes de Venise : le sénat vénitien ne rompra qu'à la dernière extrémité avec le sultan.

Les marines, constituées comme nous les voyons aujourd'hui, sont de date très récente. Aux luttes prolongées des républiques marchandes, à celles de l'Aragon et de la maison d'Anjou, avait succédé un état de choses en quelque sorte transitoire : l'ère des condottieri eut son pendant sur mer dans le développement prodigieux des armemens particuliers. La guerre de course devint une industrie. Gênes louait ses vaisseaux à qui pouvait et voulait en payer le fret trois siècles avant que les deux Barberousse envoyassent offrir leurs services au sultan. Le 25 octobre de l'an de grâce 1337, Ayton Doria promettait « servir le roy de France à autant de galées comme le roy voudroit, jusques au nombre de vingt. » Pour chacune, il ne demandait que « 900 florins d'or le mois. » Il y mettrait « un patron, deux comites, deux escrivains, un maître sirurgien, 25 arbalestriers, et 180 mariniers pour voguer les avirons ; » les fournirait « de plates, de bacinez, de coliers, avenemens, gorgeres de fer et pavars ; » les approvisionnerait « de 6,000 viretons, 300 lances, 500 dards, favars, lances longues, fevres, rouars de fer et tous autres garnemens et armures, selon ce qu'il convient à galée bien armée. » En retour, le roi de France donnerait audit Ayton, pour sa dépense personnelle, « 100 florins de Florence le mois, » et 10 autres florins d'or pour « le maître sirurgien » qu'Ayton amènerait de son pays. Il lui assurerait « la moitié de tous les gains » que les galées feraient sur l'ennemi « en mer et en terre, excepté des châteaux, des cités, des prisonniers et de tous héritages, qui tous seront au roy. » Tel fut encore, à bien peu de chose près, le contrat qui lia successivement, à l'état de Gênes d'abord, puis au roi François Ier, et enfin à l'empereur Charles-Quint, le grand condottière maritime André Doria. Nous verrons ainsi la suprématie navale disputée, pendant près de dix ans, bien moins entre deux empires qu'entre deux corsaires.

V.

Après quatorze années d'influence souveraine, d'une influence à laquelle l'empire ottoman devait en partie sa grandeur, Ibrahim, le 5 mars 1536, était immolé par le sultan aux soupçons qu'avait habilement fait naître et entretenus dans son esprit la sultane favo-

rite Roxelane. Née dans la Russie rouge, cette esclave, qui paraît avoir été aussi bien servie par son intelligence que par sa beauté, en était arrivée peu à peu à exercer un pouvoir absolu sur le cœur de son impérial époux. Semblables dominations n'admettent pas volontiers de partage. Ibrahim se rendit un jour au sérail, suivant sa coutume, y fut admis à la table de son maître, s'y endormit encore une fois à ses côtés; le lendemain, on le trouva étranglé. L'infortuné vizir portait sur tout son corps les traces d'une lutte opiniâtre. Le sang avait rejailli sur les parois de la chambre impériale : plus de cent ans après la catastrophe, on en montrait encore les traces. La politique mesurée et habile s'évanouissait avec Ibrahim: Khaïr-ed-din, porté par tempérament aux violens desseins, rencontra, en rentrant à Constantinople après une croisière heureuse, la place entièrement libre. Ce ne fut pas seulement contre l'empereur Charles-Quint, ce fut contre Venise, seul obstacle à la suprématie navale du croissant, que le fougueux roi d'Alger, au grand détriment des intérêts du fisc, dont le revenu le plus clair se composait des droits de douane, s'efforça d'exciter le courroux du sultan.

Depuis que Charles-Quint avait mis, en 1530, sous ses pieds l'indépendance de l'Italie, Venise, selon la judicieuse remarque de Sismondi, « s'était prescrit cette conduite timide et précautionneuse par laquelle elle sauva son existence pendant trois siècles. » Mais si Venise pouvait, dans sa circonspection excessive, « renoncer à l'influence qu'elle avait jusqu'alors exercée sur l'Europe, » il eût été par trop douloureux pour elle de se résigner à ne plus être « la reine de l'Adriatique. » La déchéance, dans ce cas, eût touché de bien près à la ruine irrémédiable. Les dévastations exercées par les corsaires ottomans sur les côtes de la Pouille irritaient déjà depuis longtemps les plus chatouilleuses fiertés de la république : il suffisait que les corsaires s'approchassent de Corfou, de Zante, de Céphalonie, de Candie, pour que les amiraux vénitiens regardassent cette audace comme un intolérable affront fait au pavillon de Saint-Marc. Toute prudence était alors oubliée. Un des plus célèbres corsaires musulmans, un corsaire bien connu des chrétiens sous le nom du *Jeune Maure d'Alexandrie*, éveilla le ressentiment du provéditeur Girolamo Canale en osant se montrer, avec son escadre, dans les eaux de la Canée : le provéditeur lui donna la chasse, l'atteignit, s'empara de la capitane et de quatre galères, en coula deux autres, passa au fil de l'épée 300 janissaires et ramena au port un millier d'esclaves. Cet exploit achevé, Canale en pesa, malheureusement trop tard, les conséquences. Le jeune Maure d'Alexandrie, sauvé du naufrage, saignant de huit blessures, fut entouré des soins les plus délicats, et, à peu près guéri, renvoyé en Afrique

avec celles de ses galères qui subsistaient encore. Le coup n'en était pas moins porté : Soliman ne trouva pas la réparation suffisante. Il voulait que le pavillon musulman fût respecté d'un bout de l'univers à l'autre, et ce n'était certes pas au moment où il envoyait ses janissaires s'emparer d'Aden, au moment où il entreprenait de chasser les Portugais de l'Inde, qu'il pouvait tolérer une aussi grave insulte de la part des chrétiens admis généreusement, et presque à titre d'alliés, dans ses ports. Un de ses tchaous, Yonis-Bey, reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ à Venise et d'y exiger les satisfactions les plus complètes.

Avant que Yonis-Bey ait pu atteindre Venise et y formuler sa demande, de nouveaux griefs sont venus aggraver l'irritation du sultan. La galère même qui porte son ambassadeur, vivement poursuivie dans le canal de Corfou, a été contrainte de faire côte. « Ce n'est qu'un malentendu, » prétendent les Vénitiens : ces malentendus se renouvellent tous les jours. Vainement le sénat fait-il emprisonner le comte Gradenigo, qui a donné la chasse à la galère de Yonis-Bey ; vainement appelle-t-il à comparaître devant le tribunal des avogadori le provéditeur Contarini, qui vient encore de capturer un navire turc : le sultan ne se laisse point fléchir par ces démonstrations tardives. Sa flotte est prête ; il veut en finir avec l'inimitié sournoise dont il suspecte à bon droit les intrigues.

Fidèle à la tradition pontificale, le pape Paul III s'évertuait, en effet, depuis plusieurs mois, à réunir toutes les forces de la chrétienté contre la formidable puissance qui, si l'on ne se hâte d'opposer une digue à ses flots, finira par tout submerger. Sur ses instances, François Ier et Charles-Quint ont consenti à une trêve de dix ans ; Venise n'a pas cessé de poursuivre avec Soliman des négociations qui lui laissent peu d'espoir ; elle ne s'en unit pas moins, dès le mois de mai 1537, par un traité formel, au pape et à l'empereur pour faire la guerre aux Turcs. Que l'empereur s'engage à mettre 80 galères en mer, la république en armera aussi 80 ; le pape, âme et principe de la coalition, fournira, de son côté, 36 vaisseaux. Les commandans sont désignés d'avance : le patriarche d'Aquilée, Marc Grimani, conduira la flotte du saint-siège ; la flotte de Venise aura pour chef Vincent Cappello ; la flotte de l'empereur sera sous les ordres d'André Doria. Par une juste déférence, le commandement suprême de toutes ces forces navales est réservé à l'amiral de Charles-Quint. Ce fut au milieu de ces pourparlers qu'après trente-cinq années de paix, éclata la rupture entre la Porte et la république. Soliman, dans son impatience, jeta le premier le masque : les hostilités étaient déjà depuis longtemps ouvertes contre l'empereur et contre le pape ; la guerre fut solennellement déclarée à la république vénitienne.

Le 17 mai 1537, le sultan partit de Constantinople, accompagné de ses deux fils, les princes Mohammed et Sélim; le 13 juillet, il arrivait en Épire et dressait ses tentes sur les bords du golfe d'Avlona; le 15 août, Khaïr-ed-din lui amenait du Bosphore la flotte ottomane composée de 100 vaisseaux. Doria, jusqu'à ce moment, était resté maître de la mer : cette prépondérance si utile allait cesser. Sorti le 17 juillet du port de Messine, avec 28 galères, Doria capturait 10 vaisseaux richement chargés et les livrait aux flammes; le 22, il rencontrait à la hauteur de l'île Paxo, non plus des navires de commerce ou de transport, mais bien 12 galères turques commandées par Ali-Tchelebi, lieutenant du Sandjak-Bey de Gallipoli. L'amiral génois attaqua cette escadre une heure avant le lever du soleil. Le combat fut des plus acharnés; Doria y perdit beaucoup de monde. Ses vaisseaux entouraient les Turcs : dans la demi-clarté d'un jour encore douteux, ils tirèrent les uns sur les autres. Debout sur le tabernacle, l'épée nue à la main, Doria, pendant une heure et demie, resta exposé aux flèches et aux arquebusades. Tel nous l'a dépeint, d'après le portrait de Sébastien del Piombo, le savant Alberto Guglielmotti, de l'ordre des frères prêcheurs (1), — la taille élevée, le visage ovale, le front large, le cou puissant, les cheveux courts, la barbe longue et en éventail, le regard profond, les sourcils froncés, les lèvres minces, — tel le virent les Turcs aux premières lueurs de l'aube. Son pourpoint cramoisi le faisait aisément reconnaître, au milieu de tous ces gentilshommes vêtus de blanc, qui avaient charge de couvrir de leur corps la personne de l'amiral et de défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang l'étendard : il fut assez gravement atteint au genou. Sa victoire heureusement était déjà complète; quand il rentra dans le port de Messine, il traînait à la remorque les 12 galères capturées sur l'ennemi devant Paxo. Pour l'honneur de l'islam, il était temps que Khaïr-ed-din arrivât.

Le séraskier de l'armée de Roumélie, Loufti-Pacha, dévastait depuis plus d'un mois la Pouille, à la tête de 8,000 cavaliers et d'un corps d'infanterie beaucoup plus considérable encore : il prenait châteaux sur châteaux. Les murailles d'Otrante arrêtèrent à sa grande déception ses progrès; la déclaration de guerre lancée contre Venise décida Soliman à le rappeler. Loufti-Pacha rejoignit Khaïr-ed-din dans le golfe d'Avlona. Quand nous faisons la guerre aujourd'hui, où sont les fruits apparens de la victoire? Ni butin, ni esclaves; pour toute moisson, de nouveaux sacrifices à faire : Loufti-Pacha ramenait de la Pouille 50,000 captifs, et pas un janissaire ne revenait au camp les mains vides.

(1) *La Guerra dei pirati et la Marina pontificia*, per il F. Alberto Guglielmotti, dell' ordine dei predicatori, teologo casanatense. Firenze, 1876.

Le 18 août, le séraskier faisait route avec Khaïr-ed-din pour Corfou ; 25,000 hommes débarqués par la flotte, prenaient pied dans l'île : Soliman s'était porté d'Avlona vers la côte méridionale de l'Épire ; il comptait sur la prompte soumission de la forteresse ; la résistance inattendue des Vénitiens le surprit ; elle ne le rebuta pas. Ayaz-Pacha, Moustapha-Pacha, le premier, grand-vizir, le second, membre aussi du divan, l'agha des janissaires, l'agha des akindjis, le beylerbey de Roumélie, reçurent l'ordre de conduire au séraskier 25,000 hommes encore. Des canons furent hissés au sommet de rochers qu'on eût crus inaccessibles même à des fantassins. Combattant sous les yeux du grand-seigneur, l'armée ottomane fit des prodiges. On ne pouvait miner les remparts ; l'artillerie était contrebattue par une artillerie plus puissante, mieux servie et mieux dirigée : on résolut de brusquer l'attaque. Le fort Sant-Angelo soutint à lui seul et repoussa victorieusement quatre assauts. Barberousse voulut venir en aide à l'armée ; il ne réussit qu'à faire couler deux de ses galères. Le sultan frémissant finit par donner le signal de la retraite. Le 7 septembre, les troupes commencèrent à se rembarquer ; le 1er novembre, Soliman rentrait, triste et désappointé, à Constantinople. C'était la septième campagne qu'il conduisait en personne, la première dans laquelle il n'eût pas Ibrahim à ses côtés. Pour la première fois aussi, il rencontrait Venise dans la lice.

On pouvait dire que l'état vénitien, dépouillé du précieux monopole du commerce des Indes, penchait vers sa ruine : qui eût osé prétendre que les marins de Venise avaient dégénéré? Soliman et Barberousse venaient de reconnaître en eux des adversaires dignes de leur courage. L'infortuné vizir sacrifié à la jalousie de Roxelane tenait la république en singulière estime ; tous ses soins tendirent, tant qu'il fut au pouvoir, à séparer la cause de Venise de la cause des autres états infidèles ; l'impatience de Soliman livré à lui-même réalisa ce qu'on eût pu croire impossible : elle apprit aux chrétiens à oublier un instant les rivalités qui les divisaient. Si le ciel, pour dédommager Soliman de la perte d'Ibrahim, ne lui eût, à cette heure périlleuse, envoyé Barberousse, le pavillon ottoman courait le risque d'être à jamais chassé de l'Adriatique : le corsaire barbaresque préserva l'islamisme de cette humiliation.

Avant que le retour du printemps permît aux flottes chrétiennes de s'assembler, Barberousse s'occupa de leur enlever les points d'appui qui auraient pu servir de base à une grande expédition navale dans l'archipel. En plein automne, pendant que les deux tiers de la flotte allaient, sous les ordres de Loufti-Pacha, prendre leurs quartiers d'hiver dans le Bosphore, Barberousse parcourait, avec 70 galères et 30 galiotes, la mer Égée, soumettait Syra, Joura, Patmos,

Nio, Ios, Stampalie, Égine, faisait sur son passage une opulente récolte de prisonniers. Égine, à elle seule, lui en fournit 6,000. Paros, Anti-Paros, Tine, ne tombèrent qu'après une résistance honorable; Naxos conserva son duc, mais ce duc se reconnut tributaire de la Porte. Soliman pouvait, à son gré, développer sa flotte, couvrir les chantiers de Constantinople de galères; grâce à Barberousse, les rameurs ne lui manqueraient pas. L'intrépide corsaire ramenait dans l'arsenal de Stamboul près de 18,000 esclaves.

Observez cependant en passant la prudence de ce vieux croiseur: Barberousse consentait bien à laisser asseoir sur les bancs des galères ottomanes les chrétiens qu'il avait ravis à leurs foyers; il refusait obstinément de les admettre sur ses propres galères. Les vaisseaux barbaresques ne devaient avoir, suivant lui, pour rameurs que des Turcs : à l'heure du combat, on n'y trouverait que des combattans. Avec 40 galères ainsi équipées, Barberousse se croyait de force à en affronter 80. Les ordres de Soliman pourtant étaient précis : la campagne maritime de 1538 s'ouvrirait avec 150 galères, pas une de moins. Le mois de mai s'écoule : l'arsenal de Constantinople n'est en mesure de livrer que 40 des vaisseaux mis, au commencement de l'hiver, sur les chantiers. Khaïr-ed-din demande à prendre la mer : si on laisse Doria occuper l'Archipel, les arrivages de Syrie et d'Égypte vont infailliblement se trouver compromis. Salih-Reïs doit avoir, à cette heure, quitté Alexandrie, convoyant vers l'entrée du Bosphore 20 vaisseaux marchands : quelle proie pour les chrétiens, s'ils ont seulement l'audace de se porter à la hauteur de Candie! Les vizirs se montrent insensibles à ce raisonnement : « Le sultan, disent-ils, nous a donné l'ordre de ne laisser sortir la flotte du Bosphore que lorsqu'elle sera au complet; nous nous garderons bien d'enfreindre ses instructions. — Vous avez raison, répliquait Barberousse, de redouter le déplaisir du sultan ; je n'ai pas, plus que vous, dessein de l'encourir; je ne puis cependant procurer de gaîté de cœur un triomphe certain à l'ennemi. De quelle utilité me seraient des vaisseaux mal armés, équipés à la hâte? Pareils navires ne seraient pour moi qu'un embarras. Prenez tout votre temps, achevez à loisir les armemens en retard; les 40 galères que vous pouvez dès à présent me livrer, jointes aux 40 vaisseaux que je possède, me suffiront amplement pour commencer les opérations. » Le 7 juin 1538, Barberousse, triomphant des hésitations des vizirs, met enfin à la voile. Au moment où sa flotte défile devant la pointe du sérail, le sultan, de son kiosque dont les fenêtres s'ouvrent sur le Bosphore, compte les bâtimens : « 80 vaisseaux! Est-ce donc là toute la flotte? — Seigneur, répondent en se prosternant les vizirs, nous avons dû faire sortir à la hâte les vaisseaux

qui se trouvaient prêts : Salih-Reïs est attendu d'un jour à l'autre d'Alexandrie et nous avions sujet de craindre qu'André Doria, — André le maudit, — ne se portât en force à sa rencontre. Dans quelques jours le Kiaya rejoindra Khaïr-ed-din avec le reste de la flotte. — Très bien! dit le sultan, mais que ces vaisseaux ne tardent pas! » On comprend quelle activité fut dès lors imprimée aux travaux de l'arsenal : il y allait de la tête des vizirs. Barberousse néanmoins s'était, en cette affaire, montré de beaucoup le plus sage. Ainsi parlait, à Toulon, La Touche-Tréville : que Villeneuve ne l'a-t-il imité !

Le prélude de toute nouvelle campagne était invariablement à cette époque une visite aux îles de l'Archipel. Les Turcs y allaient lever des contributions et ramasser des esclaves. Sept îles couvrent l'entrée du golfe de Volo. La plus voisine de la côte, Skiatho, est aussi la plus importante : elle était défendue par un château-fort assis sur le roc. Khaïr-ed-din y débarque des troupes et de l'artillerie. Battu en brèche pendant six jours et six nuits, le château est enfin emporté d'assaut et la garnison massacrée. Khaïr-ed-din épargna les habitans : Skiatho, grâce à cette clémence intéressée, lui fournit 3,400 rameurs. Dans les premiers jours de juillet, arrivèrent de Constantinople 90 vaisseaux, et d'Égypte, 20 galères, commandées par Salih-Reïs. La flotte se trouvait enfin au complet : il ne lui restait qu'à faire route. Avant de quitter l'Archipel, Khaïr-ed-din voulut mettre encore à contribution Skyros, Tine, Serpho et Andros. Il tira de ces quatre îles 8,000 ducats environ et, sans différer davantage, mit le cap sur l'île de Candie. Rethymo, La Canée, eurent successivement sa visite : c'étaient là de trop fortes places pour les moyens d'attaque dont l'amiral ottoman disposait : Barberousse n'y recueillit que des horions. Les villes ne cédant pas, il se rejeta sur les villages et en livra plus de 80 aux flammes. Le coup dut être sensible à Venise, qui considérait Candie comme une de ses possessions les plus essentielles. Scarpanto, Piscopia, Stancho, — l'ancienne île de Cos-Stampalie, furent à la fois dévastées et mises à rançon. La Porte levait de cette façon sur les Cyclades et sur les Sporades le tribut auquel Mahomet II, en vertu des droits qu'il tenait des empereurs d'Orient, ses prédécesseurs, les avait assujetties. Jusqu'au jour où éclata la guerre de l'indépendance, l'Archipel fut, depuis le passage du terrible corsaire, régulièrement visité chaque année par les capitans-pachas. La coutume était prise : à Khaïr-ed-din en revient l'honneur.

VI.

Pendant que s'accomplissaient impunément ces sanglantes horreurs, la flotte chrétienne rassemblait à grand'peine ses contingens.

Au début, elle compta 167 galères : 81 vénitiennes, 36 pontificales, 30 espagnoles. Charles-Quint y joignit, au dernier moment, 50 naves, sur lesquelles il fit embarquer 10,000 hommes de troupes. Les forces réunies étaient considérables. Elles comprenaient, d'après les calculs les plus autorisés, de 59,000 à 60,000 hommes, 195 navires et 2,594 canons. Malheureusement on ne pouvait s'entendre sur l'emploi qu'il fallait faire d'une aussi puissante armée. L'Angleterre a longtemps vu toute sa politique dominée par le désir de défendre à outrance le Hanovre : la république de Venise subordonnait ses plans à la protection des îles Ioniennes ; Charles-Quint avait surtout en vue la destruction des établissemens barbaresques. Ces intérêts contraires tendaient nécessairement à se neutraliser : la flotte chrétienne se sentait vouée d'avance à d'interminables délibérations.

La concentration des escadres devait avoir lieu à Corfou : décidée en principe, elle s'opérait lentement. Les Vénitiens arrivèrent les premiers au rendez-vous : Vincenzo Cappello venait de remplacer dans le commandement Pesaro, parvenu, s'il nous est permis d'employer ici une expression toute moderne, au terme de son exercice. Le sénat comptait à juste titre sur l'énergie du nouvel amiral. Le 17 juin, Marco Grimani, patriarche d'Aquilée (1), amène à son tour, sous le canon de Corfou, la flotte pontificale. Un mois, deux mois se passent : André Doria ne paraît pas encore. L'attendrait-on indéfiniment? Ne pouvait-on employer ce délai si malencontreux à quelque entreprise, ne fût-ce que pour se procurer aux dépens de l'ennemi des rameurs? La flotte était très incomplètement armée ; mainte galère, dans l'escadre du pape surtout, ne comptait guère plus de deux hommes par rame. La circonstance est des plus favorables à l'exécution d'un coup de main : si Doria s'attarde à Aigues-Mortes et à Gênes, Barberousse, de son côté, perd un temps précieux à faire fabriquer du biscuit à Négrepont. Grimani insiste pour qu'on le laisse tenter, avec ses seules forces, une descente dans le golfe de l'Arta. L'entrée de ce golfe n'est défendue que par la place de Prévésa, vieille forteresse bâtie sur l'emplacement de Nicopolis, en face du fameux promontoire d'Actium. Grimani se fait fort d'enlever en peu de jours la position. Il part de nuit, arrive à l'improviste dans les eaux où sombra la fortune d'Antoine, jette ses troupes à terre et franchit l'étroit goulet avec ses vaisseaux. La place cependant ne se montre pas intimidée : elle répond, au contraire, très vigoureusement au feu des galères. Deux capitaines pontificaux, plusieurs officiers sont tués par les premières décharges ; Grimani

(1) Marc Grimani, nommé coadjuteur d'Aquilée l'an 1529, mourut l'an 1545. Il était frère de Marin Grimani, fait cardinal en 1527 par le pape Clément VII.

doit se résoudre à faire des approches régulières. Ce mode d'attaque n'entrait pas dans ses prévisions : les milices de l'Épire auront le temps d'accourir : les assiégeans vont devenir des assiégés. Un premier assaut est repoussé, un second n'a pas un meilleur succès ; au troisième, les soldats de Grimani, — 400 hommes au plus, — réussissent à planter leurs bannières sur le mur : ils ne peuvent les y maintenir. Le coup est manqué. Grimani a la sagesse de le reconnaître : il se hâte de rembarquer ses troupes, ses canons, et revient à Corfou pour y réparer ses galères, pour y faire aussi soigner ses blessés. L'impression de cette tentative avortée fut mauvaise ; elle ne pouvait qu'ajouter au prestige beaucoup trop grand déjà des armes musulmanes.

Enfin, le 5 septembre, l'escadre de Doria est signalée par les vigies de l'île. Cette escadre ne se composait encore que de 49 galères. Arrêtées par le calme et par des brises incertaines, les naves n'arrivèrent devant Corfou que le 22 septembre. La marine à voiles avait fait de notables progrès en Espagne depuis la découverte du Nouveau-Monde : Doria faisait grand état de ces lourdes coques, convaincu que leur artillerie allait, en quelques volées, balayer le champ de bataille. La flotte vénitienne comptait dans ses rangs 14 naves : Doria offrit généreusement de lui adjoindre 14 des siennes. Il en resterait encore 36 aux Espagnols. Ces 36 naves seraient commandées par Franco Doria, neveu et lieutenant du généralissime ; les naves vénitiennes se rangeraient sous les ordres d'un vaillant gentilhomme, Alexandre Condulmiero, capitaine du galion de Venise. Ce galion, par sa masse imposante hérissée de la poupe à la proue de bouches à feu, semblait une citadelle mouvante, une sorte d'hélépole, derrière laquelle pourrait se développer en toute sécurité la flottille des galères. Qu'on se figure le *Duilio* ou la *Dévastation* conduisant à l'ennemi une nuée de canonnières et de torpilleurs ! Le galion de Condulmiero avait reçu, l'année précédente, un bon corroi ; l'armée comptait sur sa marche tout autant que sur ses canons ; on le savait excellent voilier.

La flotte chrétienne, une fois la double jonction de Grimani et de Doria opérée, comprenait, — nous l'avons dit plus haut, — deux cents voiles environ, portant, avec les troupes passagères, près de 60,000 hommes. Semblable force a été, de tout temps, considérée comme un gros armement : Guillaume le Conquérant et saint Louis ont traversé la mer avec moins de soldats. Quant à Barberousse, il n'a pu réunir que 122 navires : en revanche, il marche à l'ennemi, accompagné des plus fameux corsaires de l'époque : Torghoud, que les chrétiens connaissent sous le nom de Dragut, Tabach, Mourad, Guzeldjé, Sinan, Salih-Reïs. Pendant qu'il complète ses vivres à

Négrepont, — la question des vivres peut entraver les mouvemens d'une flotte aussi bien que ceux d'une armée, — Barberousse apprend l'entreprise de Grimani sur Prévésa. Il fait choix à l'instant de quelques bons marcheurs et les envoie dans l'Adriatique en reconnaissance. Ces éclaireurs comptent 40 bâtimens chrétiens mouillés dans le golfe de l'Arta : ils revirent de bord et rejoignent en toute hâte Barberousse. Le capitan-pacha n'hésite pas une minute; toute la flotte en moins d'une heure est sous voiles : quand elle arrive devant Prévésa, la rade est vide : Grimani, fort heureusement pour lui, s'est déjà replié vers Corfou. Que va faire Barberousse? Ira-t-il à la recherche de la flotte ennemie? Lui offrira-t-il le combat, malgré la disproportion des forces? Barberousse ne saurait engager une si grosse partie sans l'aveu formel du sultan. Des bâtimens à rames lancés immédiatement à la découverte ont intercepté devant Corfou un bateau-pêcheur; Barberousse expédie l'équipage à Constantinople. Il faut que le sultan interroge lui-même ces prisonniers, qu'il apprenne de leur bouche quelles forces sa flotte, en cas de conflit, aurait à combattre. Donnés en pleine connaissance de cause, les ordres de Soliman seront exécutés à la lettre. Pour attendre les instructions précises qu'il réclame, Barberousse entre dans le golfe de Prévésa : un goulet étroit battu par l'artillerie du fort, enfilé par le feu des galères, lui paraît une garantie de sécurité suffisante. Si Antoine eût attendu dans cette position les attaques d'Octave, il est à présumer que l'avantage n'eût pas été du côté des liburnes; les gros vaisseaux égyptiens, combattant de pied ferme, auraient probablement anéanti la flottille, qui ne dut la victoire qu'à son agilité. La difficulté de pourvoir, avec les ressources épuisées du Péloponèse, à la subsistance d'une nombreuse armée, le désir d'arrêter les défections en transportant sur un autre terrain, loin de l'Italie et des excitations du *forum*, le théâtre de la guerre, influèrent sans aucun doute sur la décision de l'ancien lieutenant de César. Antoine ne voulait que passer au travers de la ligne de blocus; il se trouva, par la lourdeur d'une flotte impuissante à se dérober, entraîné à combattre dans des conditions tout à l'avantage de son adversaire. Les eaux de l'île Sainte-Maure ont vu ainsi, à quinze cent soixante-neuf ans d'intervalle, la même bataille, renouvelant en quelque sorte ses phases, se livrer : une première fois, sous le nom d'Actium, entre Octave et Antoine, le 2 septembre de l'année 31 avant Jésus-Christ; une seconde fois, sous le nom de Prévésa, entre André Doria et Barberousse, le 27 septembre 1538 de notre ère. La mobilité, la confiance qu'inspire à des coques légères leur faible tirant d'eau triomphèrent dans les deux occasions de la force massive paralysée par l'état de la mer, les inégalités du fond et

les caprices du vent. Si le golfe de l'Arta était jamais rempli de canonnières et de torpilleurs, je ne conseillerais pas à nos cuirassés d'aller les y chercher : je leur conseillerais encore moins de s'engager, comme la grande Armada, au milieu des bancs de la côte de Flandre.

Les écrivains ottomans ont prétendu que l'annonce de l'arrivée de Barberousse à Prévésa suffit pour jeter le trouble dans l'armée chrétienne. « Beaucoup de capitaines, assurent-ils, opinaient pour retourner dans leur pays. » Voilà bien un frappant exemple des illusions de l'orgueil national! Loin d'être découragés, les chrétiens, au contraire, se réjouissaient tous de tenir enfin la flotte du sultan à leur portée. S'ils éprouvaient quelque crainte, c'était celle d'imposer tellement à Barberousse, que ce vieux corsaire, se refusant obstinément à sortir de son immobilité, restât sourd à toutes les provocations. Que faire alors? Passer outre? Aller assiéger Patras et Lépante? Pour protéger ces deux places, la flotte ottomane se résoudrait peut-être à oublier son infériorité numérique et à courir les risques d'un combat.

Le 22 septembre, l'amiral de Charles-Quint, rallié par ses dernières naves, prescrit aux galères de s'approvisionner d'eau, de bois, de vivres frais ; le 25, au son de la trompette du commandant en chef, les 200 voiles lèvent l'ancre et se livrent au vent qui les emporte rapidement vers le sud. Grimani conduit l'avant-garde des galères ; Doria se tient au centre ; Vincenzo Cappello, avec les Vénitiens, ferme la marche. Formées en deux escadres, rangées sur deux colonnes, les naves suivent les galères en route libre : le galion de Condulmiero, — toute une escadre à lui seul, — les précède.

De la rade de Corfou à l'entrée du golfe de l'Arta, la distance est de 55 ou 60 milles. Le soir même, la flotte jette le fer sous le cap de Prévésa : le galion, qui sert aux autres naves de pivot et de guide, a mouillé par 18 pieds d'eau. C'est à peine assez d'eau pour flotter : n'avons-nous pas nous-mêmes mouillé devant Kinbourn avec 1 pied d'eau sous la quille? Une barre, sur laquelle la profondeur varie de 2 à 4 mètres, interdit aux naves l'accès de l'immense baie où toutes les flottes de l'univers trouveraient place. Le golfe de l'Arta est, comme l'étang de Berre, un bassin dont il suffirait de dégager l'entrée pour en faire une mer intérieure. La sonde y descend jusqu'à 30, 40 et 60 mètres au-dessous de la surface ; le vaste enfoncement se creuse dans la direction de l'est jusqu'à près de 20 milles de la bouche d'un chenal large à peine de deux ou trois encâblures. Quant au mouillage extérieur, il est sans abri contre les

vents qui soufflent du nord au sud en passant par l'ouest. Une assez forte houle battait en côte : naves et galères roulèrent toute la nuit bord sur bord. Le 26, au matin, le vent d'ouest tomba et fut remplacé par une légère brise de nord. Qui profiterait le premier de cette accalmie? Barberousse, pour se porter à l'encontre de la flotte chrétienne, ou Doria pour franchir la passe et aller attaquer la flotte ottomane sur ses ancres? Des deux côtés, on se sentait incliné par de puissans motifs à l'inaction. Barberousse n'était pas encore autorisé à exposer les forces navales de l'empire à un choc si manifestement inégal; Doria ne pouvait guère songer à se présenter de pointe à cette flotte embossée, appuyée aux murs d'une forteresse : seul un débarquement ferait peut-être tourner les chances en faveur des chrétiens. C'était là précisément ce que redoutaient les Turcs. Autour de Barberousse, les reïs assemblés demandaient à grands cris qu'on s'occupât de parer au danger d'une descente. La chose n'avait pas, il est vrai, trop bien réussi à Grimani, mais Doria disposait de moyens plus puissans : s'il se résignait à dégarnir ses galères, il pourrait mettre à terre près de 20,000 hommes. Nous sommes toujours portés à prêter à l'ennemi des projets, que, placés dans sa situation, nous n'oserions pas envisager nous-mêmes. Pour Sinan-Reïs, entre autres, un débarquement de la part des chrétiens ne faisait pas doute. Froissé dans son orgueil de vieil Osmanli par la prééminence d'un corsaire barbaresque, Sinan soutenait son opinion avec une vivacité de fâcheux augure pour la bonne harmonie que l'approche du combat rendait doublement nécessaire. Se refuser à transporter des canons sur le rivage de la rade foraine occupée en ce moment par les chrétiens était, à ses yeux, une impardonnable négligence; peu s'en fallait qu'en son for intérieur il ne flairât dans cette négligence une trahison. Les gens effrayés voient des traîtres partout.

Le péril que prétendait conjurer Sinan-Reïs n'était pas, il faut bien le dire, tout à fait imaginaire. L'idée d'un débarquement avait été sérieusement agitée dans le conseil tenu le matin même par André Doria. Fernand de Gonzague, le commandant des troupes (1), l'appuyait de tout son pouvoir : « Puisqu'on ne peut, disait-il, aller droit à l'ennemi, forcer sous son canon et sous celui de la citadelle l'entrée de la rade, pourquoi ne tenterions-nous pas de réduire par un siège le château de Prévésa? Maîtres de cette hauteur, nous fermerions la passe en y coulant des vaisseaux chargés de pierres et

(1) Ferdinand ou Ferrant Ier de Gonzague, né le 28 janvier 1507, mort à Bruxelles le 15 novembre 1557; vice-roi de Sicile en 1536 après le siège de Tunis et l'expédition de Charles-Quint en Provence.

nous aurions, dans un délai plus ou moins prolongé, la flotte ottomane à notre merci! — L'avis est fort bon en apparence, répliquait Doria : au fond, il serait fort dangereux à suivre. Barberousse doit avoir mis à terre une partie de ses troupes, et la cavalerie qui a contraint Grimani à se rembarquer ne manquerait pas d'accourir de nouveau de l'intérieur du pays. En privant nos vaisseaux de leurs soldats, nous nous exposerions à combattre sur mer dans des conditions déplorables. Comment, d'ailleurs, songer à s'engager dans une opération qui demanderait du temps pour être menée à bonne fin? La saison avancée peut, d'un instant à l'autre, obliger la flotte à fuir devant la tempête. » — Le raisonnement de Doria était sans réplique : il eût mieux valu le faire avant d'être venu montrer aux Turcs, par des hésitations et une impuissance trop visibles, la force de leur situation. Nul, assurément, ne songeait à proposer de braver à la fois l'artillerie du château de Prévésa, le feu des galères ennemies embossées, les hauts-fonds et l'étranglement de la passe! Octave occupait la plage que Fernand de Gonzague voulait conquérir, et cependant Octave prit le parti d'attendre Antoine au large. Doria, en écartant toute idée d'une entrée de vive force dans le golfe, ne fit donc qu'imiter la prudence du jeune triumvir. Nous ne saurions, en bonne justice, l'en blâmer; car nous n'avons pas été plus hardis qu'Octave et Doria devant Sébastopol.

Toutes les décisions de cette mémorable et instructive campagne portent, de part et d'autre, l'empreinte de la circonspection : plus d'une fois, en écoutant Doria, il nous a semblé entendre Barberousse. Le chef chrétien et le chef musulman ont, dans les conseils du 26 et du 27 septembre, tenu un langage tout à fait identique. Pouvait-on donc se promettre, de chefs vieillis dans le commandement, une conduite plus aventureuse? L'audace survit rarement à cette succession de hasards où s'est heurtée une trop longue carrière. Doria touchait à sa soixante-douzième année, étant né à Oneille le 30 novembre 1466; Barberousse, mort à Constantinople, le 4 juillet 1546, depuis longtemps déjà octogénaire, devait avoir en 1538, à bien peu de chose près, l'âge de Doria; Cappello n'était guère plus jeune : il venait d'accomplir sa soixante-huitième année. L'épitaphe inscrite sur son tombeau, à Venise, dans l'église de Santa-Maria-Formosa, lui donne en 1542 soixante-douze ans. Tous ces Nestors ne sont pas naturellement des têtes folles; Vincenzo Cappello cependant serait plus volontiers porté aux résolutions énergiques. Si l'on n'écoutait que les avis du général vénitien, l'attitude de la flotte chrétienne trahirait moins d'appréhensions et d'incertitudes, mais Cappello est, ainsi que Grimani et Fernand de Gonzague, sous les

ordres de Doria. Il pourra murmurer, protester, frémir d'indignation, il faudra bien qu'il obéisse.

Que la guerre serait simple s'il était permis de lire dans le jeu de son adversaire! Le génie des grands capitaines consiste surtout à pressentir le parti que prendra l'ennemi, et la stratégie n'est la plupart du temps qu'une application judicieuse du calcul des probabilités. Barberousse connaissait l'homme qu'il avait contraint, quelques années auparavant, de se rembarquer à Cherchell ; il tenait pour certain que Doria ne justifierait pas les inquiétudes de Sinan-Reïs ; ce tempérament de manœuvrier et de politique ne s'engagerait point volontiers dans une entreprise qui serait de nature à lui lier les mains. « Mes frères, disait Barberousse à ses capitaines, vous voulez transporter des canons à terre, élever des redoutes sur cette plage découverte, parce que vous pensez que les chrétiens s'apprêtent à y débarquer. L'ennemi, je vous en préviens, gênera considérablement vos travaux. Ce ne serait rien encore : mais qu'arrivera-t-il si Doria, partageant ses forces, profite du moment où nos vaisseaux seront dégarnis de leurs troupes pour les attaquer? Ce n'est point avec 5,000 hommes que vous en repousserez 20,000. Le fort de Prévésa, croyez-le bien, se défendra suffisamment par lui-même; notre affaire, à nous, est de songer à la flotte et de n'affaiblir en aucune façon ses moyens de défense. Si les infidèles essaient de forcer l'entrée du port, il est très probable qu'ils perdront leur temps à nous canonner, — telle est, vous le savez, la coutume de ces chiens maudits, — nous irons, nous autres, à l'abordage et nous les enlèverons, avec la grâce de Dieu. Il faut seulement que nos équipages demeurent au complet. » Barberousse ne possédait pas encore sur ses capitaines l'ascendant qu'une série non interrompue de succès devait lui assurer un jour : ses observations ne firent qu'une médiocre impression sur le conseil. « Seigneur, reprit avec hauteur Sinan-Reïs, votre avis peut être bon; je n'en pense pas moins que le nôtre est préférable. » Barberousse prit le parti de dissimuler : « Rendons-nous d'abord sur les lieux, dit-il; nous y jugerons mieux ce qu'il convient de faire. » L'inspection des lieux ne fit que confirmer le capitan-pacha dans sa conviction première. Capitaines et janissaires persistaient également dans leur sentiment : « Il est vraiment étrange, se disaient entre eux les *joldaks*, — soldats turcs composant la garnison des galères, — que Khaïr-ed-din fasse si peu de cas des conseils d'un homme tel que Sinan-Reïs! Ce corsaire voudra-t-il donc toujours n'agir qu'à sa fantaisie? »

Levant les yeux au ciel et murmurant dans sa barbe rousse quelques mots qui n'auraient peut-être satisfait qu'à demi son entourage, Khaïr-ed-din finit par se résigner. La piété du capitan-

pacha égalait son courage. Jamais Khaïr-ed-din ne se présenta au combat sans s'y être préparé par le jeûne et par la prière. Des versets du Koran, inscrits sur de longues banderoles, furent attachés aux deux flancs de la capitane et, — chose merveilleuse à voir, — le vent s'apaisa soudain. Que la volonté de Dieu et de son Prophète s'accomplisse! Ce qui est écrit au livre du destin ne saurait manquer d'arriver. Ordre est donné de procéder sur-le-champ au débarquement des canons : Mourad-Reïs sera chargé de la construction des batteries. A peine la tranchée est-elle ouverte que la sagesse de Barberousse, à la confusion de ses contradicteurs, apparaît dans tout son jour : les troupes turques ne peuvent soutenir le feu violent du galion et des naves. Après avoir subi de grandes pertes, les soldats de Mourad-Reïs doivent baisser pavillon devant la mitraille. Doria, pendant ce temps, faisait tâter la passe par un détachement de galères : Barberousse oppose sur-le-champ à ces éclaireurs un égal nombre de vaisseaux à rames. On se canonne, on se harcèle pendant toute la journée. Cette agitation si bruyante sera sans résultat : n'y voyez qu'une satisfaction donnée aux impatiens ; Doria ni Barberousse ne veulent combattre. Barberousse comprend trop bien son infériorité, et Doria, parviendrait-il, à force de provocations, à faire sortir la flotte ottomane, hésiterait encore à risquer un combat sérieux, sachant bien que les suites de ce combat exposeraient au naufrage des naves dématées et des galères privées par l'abordage de la majeure partie de leurs rames. On sait quels ravages produisit la tempête dans l'armée victorieuse que la mort de Nelson laissa le soir de Trafalgar aux soins de Collingwood.

La nuit venue, Mourad-Reïs, désireux de faire oublier la retraite qui donne si bien raison à Barberousse, envoie attaquer le galion par quelques bâtimens légers. Le galion était sur ses gardes : les chaloupes chargées de janissaires sont obligées de se replier. Les marins ottomans n'auront pas le droit de railler les sapeurs, que l'ennemi a chassés, en quelques volées, de la tranchée. Le 27 au matin, Doria prend le parti de poursuivre sa route vers le golfe de Lépante. Les galères donnent la remorque aux naves. Trop lourd pour être ainsi traîné, le galion est laissé à ses propres forces. La flotte se dirige lentement vers le sud en longeant la côte occidentale de l'île Sainte-Maure. A la vue des chrétiens évacuant le mouillage où se développait si majestueusement leur flotte, les musulmans dont l'inquiétude s'était le moins dissimulée changèrent brusquement de langage ; on les vit passer soudain des terreurs d'une imagination frappée à un excès d'audace et d'arrogance. Leur présomption trouva un dangereux interprète dans le tchaous de la Sublime-Porte, eunuque chargé par Soliman d'accompagner et probablement aussi de

surveiller Barberousse. Les eunuques ont toujours joué un grand rôle dans les sociétés orientales : plus d'un a commandé avec distinction les armées. Sans remonter jusqu'à l'eunuque Narsès, c'était encore un eunuque, — ajoutons même, pour mieux montrer combien l'âme peut être indépendante de sa misérable enveloppe, — un eunuque octogénaire, hideuse masse de chair que quatre hommes prenaient sous les bras pour la soulever, le fameux Soliman-Pacha, en un mot, qui, à cette heure même où Barberousse tenait en échec l'armée de la ligue, conquérait, avec une flotte improvisée à Suez, la péninsule arabique, poussait à travers la Mer-Rouge et l'Océan-Indien jusqu'aux côtes du Guzerate et allait mettre le siège devant Dhiù, place à jamais célèbre par l'opiniâtre défense des Portugais. Tous les héros ne se présentent pas sous l'aspect d'Achille ou sous celui de Gonzalve de Cordoue. L'eunuque qui servait de conseiller légal à Barberousse, — l'historien espagnol Sandoval lui attribue le nom de Monuc, — paraît avoir, comme le vieux Soliman-Pacha, conservé, malgré sa mutilation, le diable au corps. — « Allez-vous donc, dit-il à Barberousse, laisser les infidèles s'éloigner sans essayer de leur livrer bataille ? Voici l'instant de montrer votre courage et votre science de corsaire, l'instant de gagner enfin le pain que vous mangez. Soliman ne manquera pas de bois pour construire une autre flotte, si celle que vous commandez est détruite ; les capitaines ne lui feront pas davantage défaut ; ce qu'il ne vous pardonnerait pas, ce serait d'avoir pu combattre et de ne l'avoir pas voulu. » Semblable langage harcelait l'infortuné Villeneuve la veille de Trafalgar. Villeneuve sortit, le cœur navré, de la baie de Cadix ; Barberousse fit tirer le coup de partance et, se plaçant à la tête de sa flotte, la conduisit en dehors des hauts-fonds qui bordent l'entrée du golfe d'Arta. « Allons donc combattre, dit-il à Salih-Reïs, quoique l'ennemi nous soit de beaucoup supérieur. Si nous hésitions, ce beau parleur, qui n'est ni homme ni femme, nous accuserait auprès du grand-seigneur, et le grand-seigneur probablement nous ferait pendre. »

VII.

La flotte chrétienne avait fait dans la direction du sud, pendant la nuit du 26 au 27 septembre, une trentaine de milles. Quelques heures avant le lever du jour, le vent fraîchit et devint tout à fait contraire. Doria se rapprocha de l'île Sainte-Maure et jeta l'ancre à la hauteur du petit îlot de la Sessola. Le galion et quelques naves apparaissaient au loin faisant force de voiles pour rejoindre la flotte. Barberousse, avant de se résoudre à tenter une sortie dont il ne se

dissimulait pas les dangers, a rassemblé une dernière fois ses capitaines : « Que chacun de vous, dit-il à ces vieux marins dont plus d'un fut le compagnon de ses premières croisières, mette son vaisseau en ligne. Je n'ai qu'un seul ordre à vous donner : suivez des yeux ma manœuvre et sur mes mouvemens réglez les vôtres. » Entre fustes, brigantins, galiotes et galères, les Ottomans réunissaient, en ce moment, 140 voiles. Ils s'étaient, suivant la coutume, partagés en trois escadres. Les premiers rayons du soleil montrent cette multitude de vaisseaux, cette armée accourant les voiles gonflées, aux vigies de la flotte chrétienne. Doria prétendait attirer à sa suite l'armée de Barberousse : il ne s'attendait pas à voir si promptement ses vœux réalisés. Le terrain sur lequel l'impatience de son adversaire l'appelle à combattre n'est pas celui qu'il cherchait. Livrer bataille sur une côte sans refuge, où la moindre tempête sera bien plus à craindre que le canon de l'ennemi, n'a rien qui puisse séduire un chef doué de quelque prévoyance. On comprendra qu'en proie à cette préoccupation dominante, Doria ait hésité trois heures à se porter au-devant de l'ennemi. La pression de l'opinion publique, la fougue belliqueuse de Vincenzo Cappello et de Grimani, finirent par l'emporter. Doria donne à regret l'ordre de lever l'ancre et de se diriger vers le nord. Il comptait être rallié en route par le galion de Condulmiero et par les autres naves attardées : le galion, au moment où il passait sous le cap Zuana, promontoire abrupt formé par une grosse éminence, tombe tout à coup en calme. Il était alors à environ 4 milles de la terre ferme, 9 de l'entrée de Prévésa qui lui restait à peu près au nord-est, 10 du mouillage de la Sessola, dans la direction du sud-sud-ouest. L'énorme masse, abandonnée par le vent, s'arrêta brusquement sur place et demeura immobile comme une tour. Condulmiero détache sur-le-champ, vers Doria, la frégate légère qui lui sert de chaloupe. Il demande des ordres et du secours. « Commencez toujours le combat, lui fait répondre l'amiral, vous ne tarderez pas à être soutenu. » Pauvre *Duilio!* que pourra-t-il faire contre tant de torpilleurs? Les Turcs, au fur et à mesure que leurs vaisseaux dépassent la limite des hauts-fonds, se déploient avec une précision qui fait honneur à leur habileté pratique; ils se déploient sur une seule ligne légèrement concave, sur une ligne affectant à dessein ou par un désordre involontaire, la forme d'un croissant. En avant marchaient 16 grosses fustes commandées par Dragut. La fuste est, comme la galiote et le brigantin, une galère de moindre échantillon. L'aile gauche serre la terre. Le but que se propose d'atteindre Barberousse est évident : le rusé corsaire veut envelopper les naves retenues

par le calme, avant que les galères puissent leur porter secours. Sainte-Maure était, à cette époque, aussi bien que l'Épire, possession des Turcs; la flotte de Barberousse trouvait donc un double avantage à combattre, appuyée au rivage. Un groupe de galères musulmanes s'est jeté entre le galion et la terre, qu'on peut, en cet endroit, ranger presque à toucher. Ces galères contournent le vaisseau de Condulmiero hors de la portée de son canon, elles reviennent sur leurs pas dès qu'elles l'ont dépassé. Le galion leur présentait alors le côté de tribord. Allaient-elles fondre sur cette forteresse isolée et tenter de l'enlever à l'abordage? Le fracas des tambours et des autres instrumens de guerre, mêlé aux cris sauvages qui, chez les Turcs, précèdent généralement l'assaut, le fit craindre un instant. Heureusement pour Condulmiero, ces vaisseaux lancés à toute vogue, ces assaillans furieux dont les proues poussaient devant elles un blanc rouleau d'écume, suspendirent tout à coup et d'un commun accord leur élan. Une volée générale d'artillerie, suivie d'un épais nuage de fumée, indiqua le dessein d'engager le combat à distance. Les gens du galion demeurent fermes et calmes sous la tempête de projectiles. Condulmiero a prescrit de ne point tirer un seul coup avant que les Turcs soient à portée de mitraille. Le silence le plus complet règne à bord; les Turcs pourraient douter qu'il existe des canons à bord de ce vaisseau qu'un reste de houle balance. Déjà cependant le grand mât de hune, entraînant dans sa chute le grand mât de perroquet où flottait tout à l'heure l'étendard de Saint-Marc, a été emporté par un boulet. Rassurés par l'impunité avec laquelle ils poursuivent leur tir, les Turcs se sont peu à peu rapprochés au point de pouvoir se servir de leurs arquebuses : Condulmiero saisit le moment; du geste et de la voix il donne le signal. Il a été recommandé aux bombardiers de ne pas s'exposer à perdre leurs coups en cherchant à frapper les galères de plein fouet : « Tirez bas, leur a dit le brave capitaine vénitien, les boulets rebondiront et glisseront sur l'eau. » Quelles belles polémiques j'ai vues s'engager, il y a trente ans, entre les partisans du tir horizontal et les défenseurs non moins éloquens du pointage en hauteur! Les canons rayés et les boulets coniques ont ruiné à jamais le tir à ricochet : c'est une perte pour la balistique, et si l'on ne nous laissait entrevoir dans un avenir prochain des trajectoires tendues comme la corde d'un arc, je serais presque tenté de regretter le vieux boulet rond : il nous dispensait du moins, celui-là, d'apprécier les distances, appréciation toujours si difficile entre deux adversaires en mouvement. Le tir de plein fouet nous a, dans un autre temps, coûté cher : de 1792 à 1816 nos projectiles se sont égarés presque inof-

fensifs dans la mâture des vaisseaux anglais. Le vice-amiral Émérian fut un des premiers à s'en apercevoir, et après lui le capitaine Baudin, commandant le brick *le Renard*, répétait, à deux cent soixante-seize ans d'intervalle, la sage recommandation de Condulmiero : « Tirez bas ! » Le capitaine du *Renard* ajoutait même, pour mieux justifier son précepte : « Tirez bas, mes amis ! les Anglais n'aiment pas qu'on les tue. » Il n'y a plus aujourd'hui que la torpille bien réglée qui aille droit à son but, sans décrire une parabole, c'est encore un de ses avantages sur l'obus et sur le boulet.

La première bordée du galion fut terrible : un boulet de 120 livres, tiré par le chef des bombardiers en personne, Francesco d'Arbe, fracassa tellement la proue d'une galère, que l'équipage épouvanté se porta tout entier à la poupe, dans l'espoir de maintenir l'avant entr'ouvert hors de l'eau. La blessure était trop vaste et trop profonde : la galère s'emplit en quelques minutes et disparaît en tourbillonnant. Le reste des vaisseaux turcs n'attend pas une seconde volée. L'ordre de scier a été donné : il est exécuté avec une rare énergie. Quand les galères, refoulant les flots par la poupe, se sont mises hors de la portée du canon, les bombardiers se hâtent de recharger leurs pièces. Le galion ne va pas tarder à subir une nouvelle attaque, seulement l'attaque sera cette fois plus prudente et plus méthodique : ce sera une attaque par échelons. Un peloton de quinze ou vingt galères se porte en avant, fait feu et se retire en arrière aussi vivement qu'il est venu ; un second peloton lui succède et répète la manœuvre ; un troisième peloton prend incontinent la place laissée vide. Ce feu roulant, à peine interrompu par quelques intermittences, se prolonge d'une heure après midi au coucher du soleil. Le galion eut, dans cet engagement, 13 hommes tués et 40 blessés. Il était tellement rempli d'éclats de bois que la circulation y semblait impossible. Un boulet traversa le vaisseau de part en part à la hauteur de la dunette, brisant sur son passage les batayoles du château d'avant, la grand'hune et la vergue d'artimon ; d'autres projectiles emportèrent l'habitacle des boussoles, une caisse remplie de flèches, les deux pompes, la chaloupe, les ancres, une portion du guindeau, pénétrèrent dans la soute aux vivres et sortirent sous l'eau. La plupart de ces projectiles étaient du plus fort calibre. Après le combat, on recueillit, sur le pont du galion ou dans sa membrure, 13 boulets de 60 livres. Le feu éclata deux fois à bord : des gargoussiers qu'on avait laissés dans l'entrepont, enveloppés d'une couverture de laine, firent explosion et allumèrent l'incendie. Couvert de sang, atteint au flanc droit et à la face par les débris qui volaient de tous côtés, le capitaine Condul-

miero n'en gardait pas moins son calme impassible. L'équipage, décimé, se raffermissait à chaque volée sous son regard : le feu du galion ne fut jamais plus précis et plus redoutable. Bon nombre des galères ottomanes, percées de mille trous, ne se maintenaient à flot que grâce à l'activité des charpentiers : suspendus le long du bord, dans des chaises de corde, ces courageux ouvriers, qu'on exposait ainsi sans abri, enfonçaient à grands coups de maillet les tampons de bois préparés à l'avance pour aveugler les voies d'eau.

A l'heure où le soleil plonge son disque rougi dans les vapeurs de l'humide horizon, toute la flotte turque parut se rassembler pour porter au colosse qui, depuis six heures, soutenait son feu sans broncher, le coup décisif. Condulmiero prévoyait ce dernier effort. Les pièces du galion furent chargées jusqu'à la gueule de boulets et d'éclats de pierre ; les bombardiers, le boute-feu à la main, attendirent en silence, et l'oreille tendue, le signal qui devait leur venir du pont. Encore quelques minutes, et le sort du vaisseau vénitien allait être résolu. Monté sur sa galère capitane, qu'il avait couverte, pour ce grand jour, de bannières écarlates, Barberousse conduisait en personne la colonne d'assaut. Le cœur lui manqua-t-il au moment de jeter l'épieu? Recula-t-il, comme un chasseur imprudent recule devant le lion blessé qu'il est venu troubler dans son antre? Ou l'approche de Doria modifia-t-elle instantanément les ntentions du capitan-pacha? Les historiens nous laissent dans le doute à cet égard. Toujours est-il qu'à l'instant même où l'abordage semblait imminent, le combat corps à corps inévitable, les Vénitiens virent la galère capitane changer peu à peu de route, incliner le cap du côté du sud et se diriger vers quelques naves de moindre importance, vaisseaux de transport à peu près dépourvus d'artillerie, que de folles bouffées de vent retenaient séparés du gros de la flotte. Le galion, tout désemparé, n'était pas en mesure d'intervenir dans cette phase nouvelle du conflit : il avait assez affaire de mettre un peu d'ordre dans son gréement. Les équipages des naves s'étaient, à l'approche des Turcs, jetés dans les chaloupes : deux de ces bâtimens, enlevés en un clin d'œil, furent brûlés, par ordre de Barberousse, sur le champ de bataille. Insolente réponse du capitan-pacha aux provocations, suivies de si peu d'effet, des amiraux chrétiens. Une troisième nave, appartenant au port de Raguse, avait à bord 500 soldats espagnols commandés par le capitaine Boccanegra. Les Turcs commencèrent par la canonner, abattirent son grand mât de hune et son perroquet de fougue ; ils voulurent ensuite l'aborder : de telles arquebusades les accueillirent que leur ardeur guerrière n'y résista pas. La nave laissa tomber

sa misaine, et, favorisée par un souffle de brise, s'échappa dans la direction de Corfou.

Que faisait donc Doria durant ces meurtrières escarmouches? Doria faisait un pompeux déploiement de sa prétendue science de tacticien, — *a great arithmetician*, dirait Iago. — « Il voulait, prétendait-il, attirer les Ottomans en haute mer afin de les écraser, presque sans péril, sous le feu de ses bâtimens à voiles. » Excellente combinaison pour un propriétaire de galères, mais combinaison bien subtile pour un amiral de la sainte ligue. Les pauvres d'esprit, — je n'oserais appeler de ce nom Nelson et Suffren : j'en serais cependant, je l'avoue, tenté, — les pauvres d'esprit, à qui l'évangile promet le royaume des cieux, sont souvent plus habiles, dans ces grandes occasions, que les raffinés. La guerre n'admet pas les complications : perdre du temps a toujours été un mauvais moyen de remporter la victoire. Doria, dès le matin, avait appareillé. Le vent, quoique faible, le portait vers l'ennemi. Il s'arrêta de son plein gré, à dessein, en arrière des naves, auxquelles il entendait laisser tout l'honneur et tout le poids du combat.

Un instant on put croire qu'il essaierait de passer entre la terre et la flotte ottomane : en approchant des dernières naves, il fit, au contraire, une grande embardée, gagna au large et alla se poster en dehors de la masse confuse des 60 navires à voiles. La manœuvre parut surprendre les Turcs, qui ne savaient trop à quelle intention secrète l'attribuer : elle donna du moins au galion, vers quatre heures de l'après-midi, un répit dont ce malheureux vaisseau avait grand besoin. Les Turcs, pour quelque temps, lâchèrent prise et se portèrent à la rencontre des galères chrétiennes. Doria revira sur le champ de bord et, continuant de se couvrir des naves comme d'un rempart, se rapprocha, par un mouvement d'ensemble de la côte de Sainte-Maure. Grimani, Cappello ne comprenaient rien à ces évolutions : ils suivaient Doria, dociles à ses ordres, mais déjà inquiets et intérieurement indignés. L'ennemi était là, évidemment inférieur en force, suffisamment éloigné du port, n'ayant pour refuge que la bouche d'un canal étroit et, au lieu de courir à lui, de saisir aux cheveux l'occasion d'une bataille dont l'issue mettait fin à la guerre, on laissait les heures s'écouler, on assistait, pour ainsi dire, l'arme au bras, à la destruction d'une avant-garde sacrifiée ! Les Anglais pour bien moins fusilleront en 1756 l'amiral Byng. Les deux généraux sautèrent dans une fuste et se firent conduire à bord de la galère de Doria. Vincenzo Cappello, malgré ses soixante-huit ans, sentait monter la rougeur à son front et se contenait à peine : il appartenait, ainsi que Grimani, à cette brillante noblesse vénitienne, aristocratie marchande et militaire, dont les Barcas, les

Scipions, les Chathams auraient pu envier l'indomptable énergie. Le roi d'Angleterre Henri VII confia jadis à Cappello le commandement de sa flotte et sa royale personne, quand il traversa la Manche pour aller renverser, dans les champs de Bosworth, l'odieuse tyrannie de Richard III; Venise appela cinq fois ce valeureux gentilhomme à remplir les fonctions de provéditeur, trois fois à commander en chef ses escadres; elle lui réservait, comme marque de son approbation, la dignité de doge. On citait Cappello pour sa parfaite entente des moindres détails du métier, et c'était à sa fermeté, disait-on, que la république devait la restauration de la discipline dans son armée navale. Cappello portait ce jour-là par-dessus ses armes, comme André Doria au combat de Paxo, un manteau de soie cramoisie, signe de l'autorité dont le sénat investissait les généraux de la république. Grimani hésitait à prendre la parole : Cappello se chargea d'exprimer son propre étonnement et celui de son collègue. Il parlait avec tant de véhémence que des galères voisines, chacun put l'entendre. « Que faisons-nous? disait-il à Doria. Pourquoi n'abordons-nous pas l'ennemi? Doutez-vous par hasard, que, mes galères et moi, nous soyons disposés à faire notre devoir? S'il en était ainsi, mettez-vous à l'écart et donnez-nous l'ordre d'attaquer; vous verrez de quelle façon se comporte en pareille occurrence une flotte vénitienne. » Doria subit sans s'émouvoir l'apostrophe. « Puisque vous êtes si bien disposé, répliqua-t-il à Cappello, vous n'avez qu'à me suivre : quand le moment d'agir sera venu, je n'attendrai pas, pour vous donner l'exemple, vos conseils! » Sombre et la mort dans l'âme, Cappello retourne à bord de sa galère; Grimani rejoint également la sienne. Le jour commençait à baisser. Deux fois Doria recommença ses évolutions stériles, allant de Sainte-Maure au large et du large à Sainte-Maure, sans parvenir à distraire les Turcs du plan qu'ils poursuivaient depuis leur sortie. Barberousse ne voulait combattre que dans le voisinage de la terre : il se rendait trop bien compte de l'avantage que reprendraient les naves s'il commettait l'imprudence d'accepter la lutte en mer libre. Dans ces changemens de route continuels, deux galères chrétiennes finirent par s'égarer : l'une était commandée par l'abbé Bibiena, l'autre par Francesco Mocenigo. Ces deux capitaines avaient hâte de se retrouver à leur poste : les rameurs cependant étaient harassés, l'air légèrement obscurci par les vapeurs du soir. Bibiena et Mocenigo s'efforçaient avec anxiété de percer du regard l'obscurité croissante : deux groupes de galères se montraient devant eux, l'un tout près de terre, l'autre plus à l'ouest; ils se dirigèrent vers le premier. Fatale inspiration! ils allaient au-devant de la capture. Avons-nous besoin d'autre preuve pour rester convaincus de la confusion où le

grand stratégiste avait fini par jeter sa flotte? Bibiena et Mocenigo ne tardèrent pas à être entourés. Leur défense fut héroïque; malheureusement, elle ne les sauva pas. Le pont des galères chrétiennes est envahi, les équipages sont en quelques instans égorgés. Les capitaines, moins heureux peut-être, restent prisonniers aux mains des Turcs. Une galère de Venise, une galère pontificale et cinq naves espagnoles capturées par Barberousse, voilà le résultat d'une journée de manœuvres.

Ce résultat valait-il donc la peine de mettre en mer 200 voiles et 60,000 hommes? Tactique! tactique! ce sont là de tes coups! Quand on lit les écrivains contemporains, on voit que l'amiral de Soliman déploya d'abord sa flotte sous la forme d'une aigle aux ailes étendues, puis qu'il la replia en croissant; que l'amiral de Charles-Quint fit de la sienne trois corps disposés en échelons, chaque aile protégée par la moitié des naves. Ces belles combinaisons n'ont jamais été, je le gage, que la déformation accidentelle, non voulue, de la ligne de front, ligne qui, depuis le combat de Salamine, jusqu'à l'avènement de la marine à voiles, ne cessa jamais d'être considérée comme l'ordre fondamental de bataille. Il a fallu la naïveté des Anglais pour s'imaginer que Rodney, Samuel Hood, Howe, Jervis, Nelson étaient, dans une mesure quelconque, redevables de leurs victoires au traité d'évolutions de M. Clark. Ce lauréat de nouvelle espèce, découvert un beau jour par l'engouement public, toucha toute sa vie une grosse pension. Le parlement se crut tenu de le récompenser du signalé service qu'il avait rendu à la marine britannique, en lui enseignant l'art de couper la ligne. Est-il en vérité quelque bataille sérieuse qui ne doive, quoi qu'on fasse, dégénérer promptement en mêlée? Si la mêlée s'évite, c'est que la bataille n'est plus, comme la journée de Prévésa, qu'une maladroite et malencontreuse escarmouche. Une flotte dont l'ennemi réussit à couper la ligne aurait assurément grand tort de juger pour un accident aussi insignifiant sa situation en aucune façon compromise. Semblable émotion puisée dans les livres, émotion impossible à justifier si l'on s'en tient aux raisons pratiques, nous coûta la perte du grand combat livré par le comte de Grasse à Rodney, le 12 avril 1782, dans le canal de la Dominique.

Le 27 septembre 1538, la journée avait été étouffante : Cappello dut déposer son casque pour se couvrir la tête d'un vaste chapeau de paille. Au coucher du soleil, l'orage, menaçant depuis midi, éclata. Une forte brise, accompagnée d'éclairs, de tonnerre et d'une pluie battante, fondit sur les deux flottes en quelques instans dispersées. L'attente prolongée du combat avait surexcité les nerfs outre mesure : cette côte, le long de laquelle chrétiens et mécréans

se mesuraient des yeux, pouvait devenir le tombeau de la flotte qu'une tempête soudaine y acculerait. Les Turcs possédaient dans Prévésa un asile assuré; les vaisseaux de la sainte ligue ne pouvaient rencontrer d'abri qu'à Corfou. Doria fit sans doute plus d'une fois cette réflexion inquiétante, pendant qu'il croisait de l'est à l'ouest et que son regard se tournait involontairement vers les nuages qui s'amoncelaient peu à peu à l'horizon du midi. Le grain, en se déchaînant, lui fit perdre la tête, et peut-être aurait-on bientôt fait de compter les capitaines, qui, en cette occasion, conservèrent leur sang-froid. Le dieu Pan ne répandra jamais plus sûrement l'effroi dans les armées que lorsqu'il sera secondé par l'orage. Doria fit déployer son trinquet et s'abandonna au vent, courant, la rafale en poupe, vers Corfou. Sans qu'il fût besoin de leur donner aucun ordre, toutes les galères chrétiennes en avaient déjà fait autant. On remarqua plus tard que les Vénitiens s'étaient, dès le matin, préparés à ce mouvement spontané de retraite, car ils avaient *injongué* leur trinquet, c'est-à-dire avaient lié la voile à l'antenne avec des joncs. La toile devait ainsi se déployer d'elle-même à la première secousse donnée à l'écoute.

La confusion en quelques minutes fut extrême. On n'entendait que craquemens de vaisseaux qui s'abordaient, que cris désespérés et blasphèmes mêlés au sifflement de la tourmente. L'ennemi était peu à craindre : il se débattait probablement dans un désordre pareil à celui qui mettait les chrétiens en déroute. On a pourtant accusé André Doria d'avoir, pour mieux dissimuler sa fuite, fait éteindre le fanal qu'il eût dû, en chef prévoyant, garder allumé à la poupe de la capitane. Barberousse en aurait, dit-on, amèrement raillé son rival. Je mets très fort en doute cette précaution honteuse. Le vent aussi bien que la pusillanimité du général peut avoir éteint les fanaux et Doria n'avait pas tellement sujet de craindre Barberousse qu'il dût s'exposer aux séparations les plus fâcheuses, uniquement pour éviter d'être poursuivi. Sans doute il eût mieux valu, comme Suffren après le combat de la Praya, demeurer en panne et montrer hardiment ses feux à l'ennemi, mais Suffren était maître de ses mouvemens : il ne fuyait pas devant la tempête. L'Auster, ce dominateur inquiet de l'Adriatique, est plus gênant qu'on ne pense pour les timoniers. L'escadre de l'amiral Hugon n'a-t-elle pas, en 1841, manqué, elle aussi, de signaux de ralliement? On ne dira probablement pas qu'elle voulait faire fausse route dans les ténèbres! Vingt galères égarées poussèrent jusqu'aux côtes de la Pouille : « Tous prétendent, écrivait un témoin oculaire, qu'ils ont été les derniers à fuir, qu'ils avaient l'ennemi sur les talons. L'ennemi ne nous a pas poursuivis un seul instant. Après

cette fuite de 80 milles, des capitaines ont jeté leurs vaisseaux à terre par crainte d'autres galères subitement aperçues, galères qui étaient des nôtres. D'autres ont canonné des écueils, les prenant dans l'obscurité pour des bâtimens turcs. » Ainsi les Perses fuyant, après la bataille de Salamine, le mouillage de Phalère, croyaient reconnaître dans les falaises du cap Sunium des voiles athéniennes. L'émotion a les mêmes effets en tout temps et en tout pays.

Les naves et les galions privés de leurs généraux, ne sachant, au milieu d'une obscurité complète, de quel côté tourner leurs proues pour retrouver un guide, finirent par prendre, à l'exemple des galères, le parti d'aller où le vent les portait, c'est-à-dire du côté de Corfou. Jamais affaire ne fut plus ignominieuse; la prétendue fuite de Cléopâtre et d'Antoine, en admettant même à la charge de ces deux grands accusés les versions les plus défavorables, serait de l'héroïsme auprès de ce lâche abandon d'un champ de bataille où les chances les plus inespérées promettaient une victoire certaine. On a prétendu, pour excuser Doria, qu'il avait des ordres secrets, que Charles-Quint, après avoir compromis Venise dans une guerre contre le grand-seigneur, ne songeait qu'à tirer sa flotte du jeu, qu'il avait même engagé à ce sujet des négociations personnelles avec Barberousse.

Dans le champ des suppositions, toutes les hypothèses sont possibles. N'a-t-on pas dit aussi que Louis XIV, en l'année 1673, recommanda au maréchal d'Estrées, quand il l'envoya rejoindre le prince Rupert, de laisser les flottes anglaise et hollandaise se détruire mutuellement, pendant qu'il maintiendrait par de fausses manœuvres l'escadre du roi en dehors de l'action? Toutes ces noirceurs ne supportent pas l'examen : on veut protéger la réputation de Doria, et on livre, à la légère, je crois, la renommée de Charles-Quint, un des plus grands rois qui aient honoré le trône. Il est inutile d'attribuer des motifs cachés à une conduite dont les annales militaires n'offrent que trop d'exemples. Doria, troublé par la fière ordonnance de la flotte ottomane, en proie aux inquiétudes que lui inspiraient la saison avancée et ce littoral fécond en naufrages, a tout simplement été inférieur à lui-même. Il s'est perdu dans des manœuvres qu'il croyait savantes et qui n'étaient que le symptôme trop évident de sa défaillance. Plus d'un amiral, dans nos guerres modernes, a commis, pour le malheur de sa gloire, la même faute. « Trois fois, dit un écrivain musulman, Khaïr-ed-din essaya de séparer les galères infidèles des gros vaisseaux à l'abri desquels elles s'étaient retirées; trois fois les galères lui échappèrent comme des renards qui fuient à l'aspect du lion. » Si Doria n'eût pas été couvert par la reconnaissance de Gênes et par le besoin que Charles-

Quint avait de ses services, il sortait de ce combat déshonoré. La politique devait perdre l'amiral Byng, elle sauva le restaurateur de la liberté génoise. Il y a toujours de la politique au fond des jugemens que l'histoire accepte et enregistre trop souvent sans contrôle.

Charles-Quint n'eut pas d'ailleurs à se repentir de son indulgence. Pendant près de vingt-deux années, la flotte qui fit si pauvre figure à Prévésa, commandée de nouveau par le vieil amiral ou par son petit-neveu, garantit à l'Espagne la prépondérance maritime dans le bassin occidental de la Méditerranée. Doria mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, comblé d'honneurs et en possession de toute sa gloire : six ans avant sa mort, il montait encore ses galères. On ne saurait donc que féliciter le rival de François I[er] de n'avoir pas immolé cet utile serviteur aux ardentes récriminations de l'Italie. L'empereur mit une telle chaleur, une telle obstination à couvrir le chef de son escadre, il l'accabla de tant d'éloges outrés que des soupçons injurieux devaient nécessairement en rejaillir jusque sur sa personne. J'ai déjà dit le cas qu'il fallait faire de ces imputations : Doria fut un général maladroit; ce ne fut pas un traître.

Oserai-je à mon tour confesser un soupçon? Le plus grand homme de mer du siècle, — que Gênes et la légende me le pardonnent! — était-il bien véritablement marin? Entré dans la carrière à l'âge de quarante-six ans, ne fut-il pas plus facile à déconcerter par un incident maritime que ne l'aurait été Cappello? Je ne vois pas d'avantage à recruter les commandans des flottes parmi les colonels de cuirassiers. Blake, Monk, Rupert, Van-Ghent et le vice-amiral d'Estaing, ont rendu, il est vrai, presque autant de services sur mer que sur terre : ils ne sont cependant jamais arrivés à la hauteur de Tromp, de Ruyter, de Duquesne et de Suffren. Ce qu'on peut dire de mieux en faveur de Doria, étourdi et dévoyé par sa fausse science, c'est qu'il ne comprit certainement pas toutes les conséquences de son inaction. Il s'imaginait sans doute n'avoir fait que manquer l'occasion d'une victoire ; il créait en réalité, dès ce jour, au profit des Turcs, le funeste ascendant qui subsista jusqu'à la bataille de Lépante (1). Soliman ne s'y trompa point.

(1) Ce jour-là, dit Cervantes en parlant de la bataille de Lépante, se dissipa l'erreur dans laquelle était le monde entier, convaincu que les Turcs étaient invincibles sur mer. (*Aquel dia se desenganó el mundo y todas las naciones del error en que estaban, creyendo que los Turcos eran invencibles por la mar.* — (*Don Quijote de la Mancha*, parte I, capitulo XXXIV.)

Marc-Antonio Colonna n'écrivait-il pas lui-même deux jours après la victoire du 7 octobre 1571, victoire à laquelle il venait de prendre une si grande part : « Nous avons enfin appris que les Turcs étaient des hommes comme les autres. » (*È chiarito che i Turchi sono homini come l'altri.*)

Il était à Jamboli, sur les bords du Strymon, quand il apprit l'issue d'une bataille qu'il n'aurait peut-être pas osé autoriser si l'avis de Barberousse lui fût parvenu à temps. Ce sultan, que la chrétienté appelait déjà Soliman le Grand, n'essaya pas de dissimuler la joie profonde qu'un tel succès lui faisait éprouver. La ville de Jamboli, — l'antique Amphipolis, — fut illuminée le soir même, et le trésorier impérial reçut l'ordre d'augmenter de 100,000 aspres, à percevoir sur les biens de la couronne, la solde annuelle du vainqueur de Prévésa.

La bataille que nous venons de raconter est donc, en dépit du peu de sang répandu, une bataille qui mérite de prendre place parmi les grands combats de mer. Ne s'en dégage-t-il pas plus d'une leçon applicable à l'époque actuelle? Le premier enseignement que, pour ma part, j'en voudrais tirer, c'est que la stratégie navale ne gagne rien à user de trop de finesse. Si vous cherchez un grand tacticien, vous nommerez à coup sûr le maréchal de Tourville : mieux que Duquesne, mieux que Jean Bart et que Duguay-Trouin, le vainqueur de Beveziers sut se présenter dans l'arène avec tout l'appareil d'une ordonnance irréprochable au point de vue scientifique. Il n'y a, je crois, que le duc d'York qui ait pu se vanter d'être à peu près son égal sur ce point. Le maréchal de Tourville, cependant, a toujours soutenu l'opinion que, les armées une fois en présence, le plus sûr parti était encore de livrer résolument bataille. « La flotte qui se tient sur la défensive, disait-il, sera tôt ou tard contrainte au combat : il ne faut pas l'exposer à combattre sans élan, sans confiance, avec une infériorité morale trop marquée. Rester dans ses ports serait, dans ce cas, infiniment plus sage. » Ainsi en ont jugé les Russes pendant la guerre de 1854, et ce n'est pas Tourville qui les aurait blâmés. Si, en abandonnant la haute mer à l'ennemi, les Russes se fussent trouvés en mesure de lui interdire l'approche des côtes, la suprématie devant laquelle leur flotte de haut-bord se retirait aurait eu bien peu d'influence sur le résultat final de la guerre.

L'importance que tend à prendre de jour en jour la poussière navale est tout à l'avantage de la défensive. Sans doute, il sera facile d'opposer aux flottilles d'autres flottilles plus nombreuses et plus redoutables ; mais, — la bataille de Prévésa le démontre, — ce ne sera jamais sans quelque inquiétude que l'on conduira ces galères modernes dans des parages où l'ennemi seul aura sur ses derrières des ports de refuge. Voudra-t-on associer, comme à Prévésa, des naves et des galères, des vaisseaux cuirassés et des torpilleurs? Les cuirassés appréhenderont à chaque instant que le fond leur manque; les torpilleurs seront peut-être trop portés à

se faire un rempart des cuirassés. Une force homogène et agile, semblable à celle qui, le 27 septembre 1538, se serrait autour de Barberousse, réunira généralement des conditions de combat meilleures que cet assemblage hétéroclite de gros et de petits navires, où la différence des tempéramens constitue ce que j'appellerai une union mal assortie. La combinaison demeure encore possible dans les mers profondes, sur les côtes où le rivage a de vives arêtes et ne recèle pas de surprises : ne vous y fiez point dans le bassin qui a vu détruire la Grande Armada. Plus les progrès de la marine nouvelle s'accentuent, plus son avenir, récemment indécis, se dessine, plus je me sens porté à espérer qu'il ne faudra pas attendre cent ans, comme je le prophétisais en 1882, pour que « Poissy soit devenu le grand arsenal maritime de la France. » Approfondir autant que possible les voies intérieures par lesquelles nous avons mis en communication la Méditerranée et la Manche, diminuer en même temps par un effort continu, par des recherches que rien ne décourage, le tirant d'eau de la flotte, tel fut, il y a bien des années déjà, mon programme : l'étude de la bataille de Prévésa m'apporterait au besoin, pour le soutenir, de nouveaux argumens.

Une opinion dont je tiens très grand compte et dans laquelle je ne serais pas éloigné de reconnaître les tendances de ma propre pensée, résumait récemment à mon usage les coûteuses nécessités de l'époque. « Le cuirassé, m'écrivait-on, et le torpilleur ont besoin l'un de l'autre, et nous avons besoin des deux. » Oui, nous avons besoin des deux, parce que, dans la Méditerranée, nous trouvons en cours d'exécution une flotte cuirassée formidable, et, dans les mers du Nord, des flottilles contre lesquelles nos cuirassés nous défendraient mal. Les politiques heureusement en savent plus long que nous : ils savent de quel côté notre sécurité est complète, sur quel flanc, au contraire, il faut nous prémunir. C'est à eux, ce n'est pas à nous marins, qu'il faut demander le mot d'ordre quand on veut arrêter la constitution de notre flotte. Si nous ne sommes pas devenus, — comme on serait vraiment tenté de le croire à entendre certains alarmistes, — si nous ne sommes pas devenus les ennemis du genre humain, nous devons pouvoir faire un choix ; nous devons pressentir à certains indices sur quels points spéciaux il convient de porter nos premiers efforts. La marine cuirassée ne s'improvise pas ; nous l'avons vue mettre huit ou dix ans à se grossir de quelques unités. Comprenons, excusons, partageons même dans une certaine mesure la sollicitude inquiète qu'elle inspire. Les flottilles viennent plus aisément au jour : est-ce une raison suffisante pour en ajourner indéfiniment la création ? Ceux qui doivent en commander les infimes et multiples élémens

sont-ils prêts? « Où donc, s'écrierait Fourier, l'ingénieux inventeur du travail attrayant, où donc est votre p tite horde? » Possédons-nous, en effet, dès à présent cette audacieuse jeunesse à laquelle il faudra réserver les coups de main? L'avons-nous bien préparée à sa périlleuse mission? Connaît-elle nos côtes? Les a-t-elle pratiquées? La trouverons-nous de force à circuler sans pilote au milieu de ces labyrinthes de *cailloux*, — c'est ainsi que les Ponantais appellent les rochers de leurs mers orageuses, — qui se prolongent comme une menaçante estacade de Dunkerque à Bayonne? Avons-nous couronné les falaises de notre littoral d'assez de sémaphores? Songeons-nous enfin à former un faisceau de toutes ces forces diverses dont le concours actif aura bien de la peine encore à préserver notre territoire maritime de toute insulte? Car on l'insultera, tenez-le pour certain, à moins qu'il ne s'impose une neutralité plus complète, plus sérieuse que celle qui n'a point protégé nos villes ouvertes.

Ne nous lassons pas de le répéter, depuis qu'on a cessé de combattre avec des javelots et avec des épées, il faut préparer sa défense de longue main ; il faut la préparer au point de vue matériel et au point de vue moral : bien folle serait la nation qui ne ferait dépendre sa sécurité que de l'activité de ses usines. Éteignez dans les âmes le culte des généreuses chimères, — ce que Mme Émile de Girardin appelait avec un si rare bonheur d'expression « la volupté dans les sacrifices, la gloire dans la douleur, » —et vous verrez à quoi vous serviront vos armées et vos flottes. « Vous aurez beau dire, s'écriait le charmant écrivain justement alarmé des tendances positives de l'époque, c'est une belle manufacture que celle où l'on refait avec des rubans les jambes et les bras que les canons ont emportés (1). » L'enthousiasme et le dévoûment, voilà de nos jours encore et malgré tous les progrès meurtriers de la science, la meilleure protection du territoire. N'oublions pas pourtant que les armées de la république n'ont pas eu la même fortune sous Jourdan ou sous Moreau. Le soldat enthousiaste ne suffit donc pas et quand on prétend organiser la victoire, il est bon avant tout de demander au ciel un Fabius ou un Alexandre, un Jervis ou un Nelson, un Barberousse ou un don Juan d'Autriche. Notre état social nous interdit l'espoir de voir à la tête de nos armées de jeunes généraux : souhaitons que nos ministres, si la faveur céleste leur envoie un nouveau Duquesne, ne le méconnaissent pas.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

(1) *Lettres parisiennes*, 5 mai 1845.

LES

FINANCES ITALIENNES

L'Italie recueille depuis quelques années les fruits d'une politique financière poursuivie pendant un quart de siècle avec une sage et prudente ténacité, s'avançant résolument, mais patiemment, d'étape en étape, arrivée aujourd'hui, sinon à l'apogée, du moins très près des résultats entrevus et visés dès l'origine. La jeune nation, à peine sortie des événemens révolutionnaires qui venaient de fonder son unité, avait à lutter en 1866 contre l'Autriche. Quand sonna l'heure de cette crise décisive, les ressources financières du royaume étaient bien faibles, son crédit bien mal assuré. Le 5 pour 100 italien valut à ce moment 36 francs à la Bourse de Paris. On croyait à peine à la possibilité, pour cet état formé de la veille, pauvre, accablé de charges, écrasé de déficits, de s'élever jamais au rang des nations solvables. Aujourd'hui le 5 pour 100 italien est coté presque au pair, et ce simple rapprochement, dans son éloquente brièveté, met en un puissant relief l'importance des progrès politiques et financiers accomplis par la nation italienne dans le court espace de moins de vingt années. Le crédit a été, de tout temps, l'une des principales forces des nations. Cette vérité ne s'est pas affaiblie à notre époque; au contraire. Telle puissance redoutable par le nombre de ses soldats se voit constamment arrêtée par la question d'argent. Telle autre dont les armées sont peu nombreuses emprunte une grande partie de son influence à ses facilités de crédit. L'Italie dispose à la fois d'un bon crédit et d'une armée des plus res-

pectables. Comment est-elle parvenue, en si peu de temps, à réaliser ce *desideratum*, vainement poursuivi par plus d'un peuple qui l'a précédée dans l'histoire ?

Certes, il faut tenir compte des richesses naturelles de son sol. Mais ces richesses sont loin d'avoir été mises en valeur d'une manière satisfaisante et complète. Son industrie a prospéré; mais elle n'a pas encore acquis les développemens qu'elle est en droit d'espérer. On doit faire honneur avant tout de la situation actuelle au caractère italien, à sa modération native, à sa discipline, à son endurance. Peut-être en parlant ainsi choquerons-nous quelques préjugés? Le nombre est grand, en France et ailleurs, des gens qui jugent l'Italie sur la foi des romans, n'attribuant à son peuple que le génie artistique et la violence des passions politiques. N'en déplaise à ces juges absolus, l'Italie n'est point passionnée, du moins en politique. Là est le secret de son histoire pendant le dernier quart de siècle. L'Italie politique est menée, depuis 1854, par un groupe relativement restreint d'esprits modérés, calmes, instruits, résolus. La foule n'est pour rien dans son gouvernement; elle n'y apporte que beaucoup de bonne volonté, de résignation aux épreuves et très peu de votes. Ce peuple s'est laissé guider par son élite, et, naturellement, il s'en est bien trouvé. Au nom d'une idée nationale assez mal définie, du moins dans l'esprit des masses, on lui a demandé quantité de sacrifices qu'il a consentis sans hésiter. Aujourd'hui, l'ère des sacrifices paraît close. Le plus lourd et le plus odieux des impôts, la taxe sur la mouture, est aboli, et les ministres des finances ont la satisfaction de présenter aux chambres des budgets dont les ressources ordinaires suffisent à solder non-seulement les dépenses de même nature, mais encore les dépenses extraordinaires réclamées soit par les événemens, soit par la nécessité de perfectionner l'outillage national.

La situation des finances de l'Italie, telle que l'ont faite ces laborieuses années consacrées à une tâche qui dut paraître souvent bien ingrate à ceux qui l'avaient entreprise et qui s'y sont adonnés avec le plus remarquable esprit de suite et une infatigable énergie, apparaît, sobrement et lumineusement présentée, dans un discours prononcé, le 7 décembre dernier, devant la chambre des députés, par le ministre des finances, M. Magliani. Les mois qui se sont écoulés depuis la publication de cet exposé magistral n'ont rien enlevé à l'actualité et à la valeur des précieux renseignemens qu'il contient sur le passé et le présent des finances du royaume, sur le fort et le faible des résultats obtenus, sur les conditions essentielles auxquelles la prospérité acquise peut se maintenir et se consolider, sur les périls et sur les fautes qui pourraient la compromettre.

Le discours de M. Magliani n'a pas seulement rappelé aux Italiens

comment ils étaient parvenus à passer de la période des gros déficits à celle de l'équilibre budgétaire. Il ne les a pas seulement autorisés à se féliciter de l'heureux succès d'efforts longuement soutenus et à s'enorgueillir du haut renom financier dont ils sont redevables tant à leur propre génie qu'au travail persévérant de leurs hommes d'état, il leur a en outre enseigné qu'après tout ce qui avait été fait, il restait encore beaucoup à faire. Il leur a montré du doigt les entraînemens qu'il fallait éviter, les illusions dont il fallait se garder, sous peine de voir mal résister aux premiers chocs un édifice dont le temps n'a pas encore consacré la solidité.

Les événemens de l'année 1885 ont apporté leur commentaire utile aux déclarations du ministre, justifié l'optimisme de ses conclusions, éclairé la prudence et la sagacité de ses avertissemens. Il ne saurait donc être inopportun, pour tous ceux qu'intéressent les destinées d'une nation entrée si récemment dans le cercle des grandes puissances européennes, de s'engager, avec M. Magliani pour guide, dans un examen quelque peu détaillé des élémens dont se compose la force financière de l'Italie, des fondemens sur lesquels s'est édifié son crédit.

Le compte-rendu de l'exercice définitif de 1883, déposé en décembre 1884 sur le bureau de la chambre des députés d'Italie, présentait les résultats budgétaires suivans :

Recettes prévues : 1,310,600,397 francs ; — recettes réalisées : 1,334,897,982 francs; soit 24,297,585 francs en sus des prévisions; — dépenses prévues : 1,308,548,250 francs ; — dépenses effectuées : 1,333,948,209 francs; soit 25,399,959 francs en sus des prévisions. — Excédent des recettes sur les dépenses : 949,772 francs.

Ainsi, malgré 25 millions de dépenses supplémentaires, le trésor avait reçu, en 1883, environ 1 million de plus qu'il n'avait dépensé. Ce résultat est particulièrement satisfaisant si l'on observe que le budget ordinaire a suffi, avec ses seules ressources, à acquitter des dépenses extraordinaires pour les travaux publics, la guerre et la marine, auxquelles il était pourvu dans le budget de prévision par un crédit de 19 millions réalisable par l'émission d'obligations spéciales. Il n'a pas été nécessaire de faire appel à ces ressources, et le budget ordinaire a tout payé.

Il faut remarquer encore, dans la comparaison des sources de revenus qui accusent une augmentation et de celles qui sont restées au-dessous des prévisions, que les taxes de fabrication présentent un excédent de 3 millions 1/2 et les douanes un autre de 24 millions, signe évident du développement de l'industrie et de la consommation nationales. Notons, en passant, que la progression des recettes douanières n'est pas un fait isolé, et que les derniers renseignemens sur les pre-

miers mois de 1885 donnent un excédent de plus de 2 millions sur les prévisions budgétaires.

Voilà, ce nous semble, un compte budgétaire qui n'est pas alarmant : 24 millions de plus que les prévisions de recettes; 25 millions de dépenses imprévues soldées par les ressources normales du budget : 1 million d'excédent de recettes en définitive, et parmi les causes de plus-values, la douane et les taxes de fabrication, qui témoignent de l'activité industrielle et commerciale. Au point de vue économique et financier, il y a lieu de se déclarer satisfait.

M. Magliani ne l'est pourtant pas d'une manière complète. C'est que les précédens exercices l'avaient gâté. Et, en effet, voici ce qu'ont donné, en excédent de recettes, les exercices 1880, 1881 et 1882. L'exercice 1880 s'est soldé par une avance de 41,936,000 francs; l'exercice 1881, par 51,369,000 francs, l'exercice 1882, par 4 millions de francs; tandis que l'exercice 1883, dont nous nous occupons spécialement, ne présente qu'un excédent de 949,772 francs. Le fait mérite qu'on s'y arrête et qu'on l'explique. Faut-il y voir l'indice d'une décroissance des forces productrices du revenu public? Non, assurément. Nous avons déjà constaté, pour l'exercice 1883, un excédent de 24 millions environ sur les prévisions de recettes budgétaires. Il est vérifié que les revenus publics suivent une progression croissante. Le secret de la décroissance rapide des excédens annuels doit, par conséquent, être demandé au budget des dépenses, et c'est là que nous trouverons l'explication de la situation qui vient d'être indiquée.

La progression des dépenses, ses causes diverses, normales ou transitoires, et la nécessité de la ralentir en l'obligeant à marcher du même pas que la progression des recettes, tel est le sujet principal et aussi la partie la plus intéressante de l'exposé de M. Magliani.

Son argumentation a pour but de démontrer que les excédens de recettes ayant un caractère normal et permanent sont supérieurs aux excédens de dépenses de même nature, et que, par conséquent, si l'on a le bon sens de supprimer, ou du moins de restreindre, dans les limites des disponibilités budgétaires, les dépenses ayant un caractère exceptionnel et transitoire, l'équilibre du budget ne courra plus aucun risque.

De là une classification des dépenses et des recettes en normales ou permanentes, et extraordinaires ou transitoires. Les chiffres principaux ressortent comme suit pour les dépenses :

Augmentations normales.	10.000.000 fr.
Augmentations extraordinaires.	25.728.000
Ensemble, environ.	36.000.000 fr.

Cet excédent de 25 millions est produit par des causes accidentelles, notamment par les inondations des provinces vénitiennes et le désastre de Casamicciola, qui ont eu pour résultat non-seulement des dépenses imprévues, mais des déficits de perception. Il faut y ajouter le montant, relativement considérable, des crédits supplémentaires nécessités par le développement de l'instruction publique et des services du ministère de l'agriculture; enfin, le service des prisons, celui de la sûreté publique, la réforme des chancelleries judiciaires, ont entraîné des dépenses nouvelles et imprévues. Mais tout cela est peu de chose à côté des dépenses exceptionnelles de la guerre, de la marine et des travaux de défense du territoire, qui se chiffrent par 38 millions environ. Voilà le grand fardeau du budget italien dans ces dernières années.

Si l'on fait le même travail pour les excédens de recettes, on obtient :

Augmentations normales.	24.587.000 fr.
Augmentations extraordinaires.	8.688.000
Ensemble, environ.	33.000.000 fr.

Soit, en comparant entre elles les deux catégories :

	Augmentation.
Dépenses ordinaires.	10.000.000 fr.
Recettes ordinaires.	24.587.000
Différence, environ.	14.000.000 fr.

	Augmentation.
Dépenses extraordinaires.	25.728.000 fr.
Recettes extraordinaires	8.688.000
Différence, environ.	17.000.000 fr.

La conclusion est facile à tirer. La progression de l'ensemble des dépenses l'emporte sur la progression de l'ensemble des recettes. D'autre part, la progression normale et permanente est en faveur des recettes; seules, les dépenses extraordinaires dépassent les recettes de même nature.

Or, s'il est démontré que les dépenses extraordinaires dont il s'agit ont un caractère exceptionnel et transitoire, qu'elles doivent sinon disparaître, du moins se ralentir avec le temps et qu'elles peuvent, en tout cas, être ramenées dès à présent à la proportion des disponibilités budgétaires, l'on devra reconnaître que l'équilibre du budget italien est essentiellement stable et solide. Cette preuve, M. Magliani n'a pas

de peine à la fournir. Dans le compte des dépenses extraordinaires, prévues en partie au budget, mais qui aboutissent en définitive à un excédent de 25 millions environ, les dépenses relatives à l'armée et à la marine s'élèvent à environ 38 millions justifiés par l'application de nouveaux règlemens d'organisation ou par la construction de travaux de défense. Ce sont là des circonstances qui ne sont pas destinées à se reproduire. L'Italie traverse, comme toutes les nations militaires de l'Europe, une période de transformation dont le point de départ remonte aux guerres de 1866 et 1870. L'organisation générale, l'armement, les effectifs, les systèmes de fortifications, tout a été renouvelé ou développé dans les proportions les plus larges. Il n'est pas un budget qui n'en ait été cruellement éprouvé. Si nous en croyons les connaisseurs, les dépenses du gouvernement italien, surtout en ce qui concerne l'armée de terre, ont été judicieuses et efficaces. Les plus vieilles armées ont trouvé d'utiles exemples dans les progrès de la jeune armée d'Italie. Mais, sans aborder ces questions techniques qui ne sont pas de notre ressort, il est permis de penser que le plus fort est fait, et de dire que la source des dépenses extraordinaires de cette nature disparaîtra pour un temps plus ou moins long. Il en est de l'outillage d'un gouvernement comme de celui d'un industriel quelconque. De grandes crises commandent, à de certains momens, des transformations radicales; quand elles sont opérées, il n'y a plus qu'à entretenir le matériel nouveau. M. Magliani et le cabinet italien ne se font donc probablement pas illusion quand ils affirment que désormais les dépenses extraordinaires peuvent être proportionnées aux ressources ordinaires du budget, ce qui revient à dire que l'excédent normal des recettes dont nous avons démontré la progression devra suffire à combler la différence éventuelle entre les dépenses prévues et les dépenses effectuées. Or, le relevé des augmentations de recettes et de dépenses ordinaires pour les trois années 1881, 1882 et 1883 donne, pour les augmentations de recettes, 69,034,000 francs, et pour les augmentations de dépenses, 21,887,000 francs. De ces diverses constatations il résulte, dit M. Magliani, deux conséquences évidentes; la première est la démonstration de la solidité de l'équilibre financier par la supériorité constante des recettes ordinaires sur les dépenses de même nature; la seconde est que non-seulement il ne faudrait plus parler de progrès, mais que le déficit serait inévitable, si l'on ne renfermait étroitement les dépenses extraordinaires dans les limites des disponibilités du budget.

Cette utile démonstration se continue par l'examen des résultats du premier semestre de 1884. Nous devons rappeler ici qu'en vertu d'une loi récente, les exercices italiens auront désormais pour point de départ le 1er juillet de chaque année et se trouveront ainsi com-

posés de deux semestres appartenant à deux années consécutives. De là la nécessité d'un exercice exceptionnel, celui du premier semestre de 1884. Au moment où parlait le ministre, cet exercice spécial était clos. Il en étudie les comptes et y trouve de nouveaux argumens en faveur de sa thèse.

Tout d'abord il faut remarquer que cet exercice semestriel présente deux particularités importantes. La première est la disparition des revenus provenant de l'impôt sur la mouture, désormais aboli ; la seconde, le retour à l'état du monopole des tabacs concédé jusqu'à cette époque à une compagnie fermière.

A première vue, les résultats du premier semestre de 1884 ne paraissent pas favorables. Ils se chiffrent, en effet, de la manière suivante :

Recettes.	658.021.595 fr.
Dépenses.	666.793.054
Différence, environ.	8.750.000 fr.

Le premier semestre de 1884 se solde donc en déficit ; mais ce déficit n'est qu'apparent. Il est, en effet, une conséquence du caractère exceptionnel de l'exercice. Personne n'ignore que le premier semestre de l'année solaire est particulièrement lourd pour les finances publiques. Une grande partie des échéances du trésor se concentre sur cette période ; d'autre part, les perceptions, au commencement de l'année, sont plus difficiles, les rentrées moins abondantes. Le nombre des contribuables en retard est toujours considérable. Beaucoup d'entre eux attendent pour s'acquitter la réalisation des récoltes ; ceux dont la fortune consiste en valeurs mobilières ne touchent fréquemment leurs revenus qu'au commencement du second semestre. De là un désavantage marqué, au point de vue de l'administration financière, pour la première moitié de l'année.

M. Magliani a établi, par un calcul très complet, que ce budget semestriel, ramené à sa compétence normale, c'est-à-dire aux évaluations rationnelles de recettes et de dépenses, aurait dû laisser un déficit de 25 millions environ. En réalité, le déficit n'a été que de 8,000,000 fr. Si l'on fait au premier semestre en dépenses et en recettes la part égale par rapport au second semestre, ce premier semestre laisserait, d'après le calcul de M. Magliani, une avance de 19 millions, dont 15 millions provenant de recettes ordinaires et d'économies.

Il y a donc lieu de considérer comme très encourageans les résultats de ce premier semestre, surtout si l'on veut bien ne pas oublier ce point essentiel que, pour la première fois, le trésor était privé des ressources de l'impôt sur la mouture qui a produit jusqu'à 83 millions

par an et qui, en 1882, après plusieurs dégrèvemens, en donnait encore 51. L'histoire de l'impôt sur la mouture, le courage avec lequel il a été proposé par divers ministres des finances et appliqué par l'un d'eux, M. de Cambray-Digny, l'énergie et le bon sens des populations qui l'ont accepté et supporté pendant de longues années, constituent l'un des épisodes qui font le plus d'honneur à l'Italie moderne. Il est bon de le rappeler à certains gouvernemens auprès desquels la théorie commode de la banqueroute trouve trop facilement accès. Ils y apprendront que la bonne foi et la fidélité aux engagemens profitent plus à une nation que de coupables défaillances. En 1868, époque de l'établissement de l'impôt sur la mouture, le 5 pour 100 Italien était à 42. Il est aujourd'hui au pair ou peu s'en faut. Les capitaux ont répondu, quand l'occasion s'en est présentée, à l'appel d'un pays qui avait montré une si ferme intention de tenir sa parole. La prospérité a été la conséquence de la loyauté; et aujourd'hui l'odieux impôt sur la mouture disparaît sans produire le déficit dans le budget; les circonstances se présentant de même pendant l'exercice 1884-85 que dans le premier semestre de 1884, le trésor italien était autorisé à compter sur un excédent de recettes de 30 millions environ.

Résumons-nous maintenant et jetons un regard sur le chemin que nous avons parcouru à la suite de M. Magliani. De 1880 à 1883 inclusivement, une série de budgets se soldant par des excédens considérables que viennent absorber des dépenses extraordinaires de caractère exceptionnel et transitoire de façon à ne laisser en 1883 qu'un excédent définitif de 949,772 fr. Pour le premier semestre de 1884, un budget intermédiaire se soldant par un déficit apparent de 8 millions qui disparaîtrait pour faire place à une avance de 19 millions si ce semestre n'était pas isolé. Telle est, à la fin de 1884, la situation budgétaire du royaume.

Pour en finir avec les questions purement techniques, nous allons rapidement passer en revue les budgets de prévision de 1884-85 et 1885-86. Il ne faut pas oublier que ces budgets ont été présentés aux chambres et votés par elles sous l'empire de décisions antérieures qui ne permettaient pas l'application du principe proclamé par M. Magliani, c'est-à-dire la réduction des dépenses extraordinaires aux proportions des ressources du budget ordinaire. Les dépenses extraordinaires relatives aux travaux publics, à la guerre, à la marine, à la défense du territoire résultent de lois spéciales auxquelles il faut bien conformer le budget pendant une période donnée. Celui de 1884-85, approuvé en 1883, présente une prévision de recettes de 1,349,821,007 francs et autorise 1,359,121,408 francs de dépenses ordinaires et extraordinaires, soit un déficit de 9,300,401 francs. Mais dans les dépenses figure une somme de 25,456,400 francs, pro-

venant de dépenses ultra-extraordinaires, c'est-à-dire de celles qui sont consacrées aux transformations militaires, dépenses de caractère transitoire devant disparaître dans un temps prochain. C'est ce genre de dépenses que visent les projets économiques de M. Magliani et le principe de conduite qu'il s'est désormais imposé. Mais, pour le moment, il est impossible de se soustraire à la nécessité d'y pourvoir. On le fait, comme dans les budgets précédens, en autorisant l'émission d'obligations gagées sur les biens ecclésiastiques, avec l'espoir qui s'est déjà réalisé pour l'exercice 1883, que les plus-values des recettes permettront de renoncer à cette émission. Abstraction faite de ces dépenses, le budget présenterait un excédent de recettes d'environ 16 millions de francs.

Les mêmes observations s'appliquent au budget de prévision de l'exercice 1885-86. Les recettes y figurent pour 1,371 millions et les dépenses de tout ordre pour 1,401 millions; mais ce dernier chiffre comprend 41 millions de dépenses ultra-extraordinaires se répartissant de la manière suivante : 26 millions pour travaux publics et 15 millions de dépenses militaires. Si ces dépenses, de caractère transitoire, nous le répétons, ne s'imposaient pas actuellement au budget, celui de 1885-86 présenterait un excédent de recettes de plus de 10 millions. Comme pour le précédent exercice, il est pourvu à ces dépenses extraordinaires par une autorisation d'émission d'obligations ecclésiastiques que les plus-values de recettes rendront peut-être superflue.

Pour compléter l'ensemble du tableau, il nous reste à examiner la situation du trésor et de la dette. L'on sait que le trésor public, chez les nations régulièrement organisées, n'est pas seulement la caisse qui touche les recettes et paie les dépenses. Le trésor fonctionne en outre comme un grand établissement de crédit. Il a son papier, c'est-à-dire les bons du Trésor; il a des comptes-courans avec les grandes administrations, il est crédité de toutes les recettes qui ne sont pas encore entrées dans ses caisses et débité des dépenses qui restent à payer. Le bilan du Trésor italien s'établit de la manière suivante. A l'actif on inscrit : les fonds en caisse; les créances du trésor; les recettes constatées, mais non versées, autrement dit les résidus actifs. — On inscrit au passif : les dettes du trésor; les dépenses dont le terme est échu, mais qui ne sont pas encore payées, autrement dit les résidus passifs.

Le bilan présente généralement un solde débiteur. A la fin de 1883, l'excédent au passif atteignait la somme de 235,425,025 francs. Il n'était, au 1er janvier 1877, que de 197,940,232 francs.

Il faut ajouter que, du 1er janvier 1877 à la fin de 1881, il se produisit une amélioration notable et que le déficit du trésor fut ramené à

100,811,888 francs; aujourd'hui, il se chiffre par 235 millions environ. C'est donc une augmentation de 134 millions. Au premier aspect, la situation paraît fâcheuse. Si l'on remonte aux causes, elle s'explique aisément.

A la fin de 1876, l'actif au trésor présentait les articles suivans :

Recouvremens douteux	39.000.000 fr.
Intérêts arriérés sur obligations romaines converties en rentes	8.494.650
Créance du trésor contre la Société des chemins de fer romains	46.499.427
Total.	93.994.077 fr.

Ces sommes étant, ou non disponibles ou irréalisables au fur et à mesure des besoins du trésor, il en résultait que la véritable différence entre l'actif et le passif s'élevait à 291,934,309 francs.

A la fin de 1883, par suite de circonstances que nous n'avons pas à rappeler ici, la créance contre les chemins de fer romains disparut; de plus, les recouvremens douteux descendirent à 28,590,475 francs.

Par conséquent, tandis que le déficit total, à cette époque, est augmenté de 37 millions, l'excédent du passif sur la partie vraiment disponible de l'actif diminue de près de 28 millions et l'actif non disponible descend de 94 millions à 28 millions 1/2.

Si l'on veut bien réfléchir que toutes les dettes du Trésor viennent à l'échéance dans un délai plus ou moins rapproché et que, par conséquent, il est de principe de réduire au minimum les non-disponibilités, l'on reconnaîtra que le résultat que nous venons d'indiquer est favorable à la situation générale.

En 1882, les créances contre les chemins de fer romains, s'élevant ensemble à 97 millions environ, furent comprises dans le rachat. Le ministre aurait pu rembourser le trésor, comme il l'a fait pour les autres créanciers, en lui donnant des titres de rente. Il en avait l'autorisation légale. M. Magliani ne voulut pas user de cette autorisation et fit bien. Mieux vaut, en effet, présenter un compte du trésor moins favorable en apparence et ne pas surcharger inutilement le budget de la dette publique. Mais il n'en est pas moins vrai que ce chiffre considérable disparut de l'actif, ainsi que 2,900,000 francs de créances irrécouvrables; si bien que l'augmentation du déficit du trésor, de 1881 à 1883, soit 134,600,000, se compose pour 99,720,000 des élémens que nous venons d'indiquer. Cette augmentation du déficit du trésor ne représente aucune perte pour la situation financière en général, au contraire : les fonds du Trésor ont servi à l'acquisition de chemins de fer, et, au lieu de créer 24 millions d'obligations ecclésiastiques, c'est-

à-dire une dette nouvelle, on s'est passé de cette ressource, et, par conséquent, on en a fait disparaître l'inscription de la comptabilité publique.

Si nous considérons maintenant la situation de la dette publique, nous voyons qu'elle présente, pendant la période du 1er janvier 1883 au 30 juin 1884, soit dix-huit mois, une augmentation de 5,716,658 francs dont il faut déduire 4,757,068 francs représentant l'amortissement des dettes rachetables, ce qui réduit l'augmentation de la rente consolidée à 959,590 francs. En regard de cette nouvelle charge, peu considérable, il suffit de placer l'emploi du capital obtenu par l'émission de rente dont nous venons de parler, soit 113,817,678 francs consacrés à des constructions de chemins de fer. Le ministre a donc le droit de dire que, si la rente s'est accrue, le patrimoine de la nation s'est augmenté au grand profit de la civilisation et du bien-être général.

L'exposé financier de M. Magliani aurait été incomplet s'il n'avait entretenu la chambre de l'abolition du cours forcé et des conditions actuelles de la circulation monétaire. Le ministre a fourni de nombreux détails sur cette opération, qui, dit-il, mériterait à elle seule les développemens d'un long discours. Sans entrer dans les particularités du sujet, il n'est pas possible de passer sous silence la facilité avec laquelle cette grande opération s'est accomplie. Les populations italiennes ont donné là une nouvelle preuve de ce calme et de ce bon sens dont nous parlions au début de ce travail. On se souvient qu'il s'agissait de rembourser 644 millions de papier-monnaie, ayant cours forcé, émis à l'époque des grandes épreuves politiques et financières de la péninsule. Cette somme colossale fut fournie par un certain nombre de grandes maisons de banque italiennes, anglaises et françaises en échange de titres de la dette consolidée. Le retrait du papier-monnaie commença le 12 avril 1883. La confiance dans le crédit de l'état est si générale et si solide, qu'au 20 novembre 1884 le total des billets présentés à l'échange dépassait à peine 366 millions. Pendant la période du cours forcé, et sauf quelques exceptions passagères, le public avait accepté le papier-monnaie avec une confiance inébranlable dans l'avenir et un sang-froid que bien peu de nations auraient égalé en pareille circonstance. Quand l'heure du remboursement en espèces est venue, le même bon sens pratique, le même calme ont empêché la foule de se précipiter aux guichets du gouvernement. Il est impossible de n'être pas frappé de cet exemple; il dénote une rare intelligence et des qualités politiques non moins exceptionnelles. Dans cette occasion, les Italiens ont affirmé, plus peut-être que dans d'autres circonstances plus retentissantes, leur droit à figurer parmi les grandes nations.

Terminant son exposé par des considérations générales d'une grande

élévation et d'une haute portée, M. Magliani constate qu'aucun emprunt n'est nécessaire et qu'aucun emprunt ne se fera pour équilibrer le budget; il proclame sa ferme intention de fermer le grand-livre.

« J'avouerai, dit-il, que je me sens envahi d'une indéfinissable tristesse lorsque je pense que l'Italie ne prend place encore que parmi les grandes ou petites nations dont le crédit est classé en seconde ligne. Nous avons réussi à conquérir l'estime et la sympathie du monde civilisé. Nos efforts pour maintenir l'équilibre dans nos finances ont été dignes d'un grand peuple. Nous avons acquis l'indépendance, la liberté, l'unité. Nous avons réalisé, après l'émancipation politique, l'émancipation économique. Nous avons effacé l'opprobre du papier-monnaie, tout en soulageant les populations du fardeau d'impôts odieux. Nous avons mis notre dignité sous la sauvegarde de nos armes. Tout cela a contribué à relever notre crédit; mais ce n'est pas encore assez. Nous sommes encore loin du but que nous devons atteindre et que nous atteindrons si, par un effort d'énergique volonté, nous tenons la main à consolider le budget, si nous persistons dans une politique sage et modérée, si nous inaugurons une politique d'ordre et de sévérité dans les finances.

« Après avoir puissamment relevé le crédit, nous pourrons donner pleine application à la loi du 8 mars 1874 sur la conversion des dettes rachetables. L'élévation des cours du consolidé 5 pour 100 pourrait seule rendre plus facile et plus profitable l'exécution, jusqu'à présent insuffisante et inefficace, de cette loi du 8 mars 1874, qui a autorisé la conversion, à égalité de rente et d'avantages, des dettes rachetables en rente constituée. Nous aurions alors pour garantie de l'opération l'intérêt même des porteurs et, dans tous les cas, la substitution d'une rente à l'autre pourrait être faite par le gouvernement par voie d'administration intérieure en respectant religieusement, à l'égard des tiers, les stipulations des contrats.

« De cette façon, l'on mettrait un terme au système actuel d'amortissement limité à certaines catégories de dettes, système incertain, irrégulier et soumis aux éventualités des disponibilités budgétaires, système qui pèse sur le budget sans profiter au crédit. Et alors viendrait le moment de fonder une institution organique et permanente de toute la dette consolidée.

« L'utilité de l'amortissement ne repose pas sur une théorie absolue. Parmi les raisons d'ordre scientifique qui tendent à l'exclure, la principale est la diminution progressive de la valeur des monnaies, grâce à laquelle le cours du temps suffit à éteindre une grande partie de la dette publique sans aggraver par des remboursemens prématurés la condition des contribuables. Par suite du chiffre énorme de la dette des états modernes, ceux-ci doivent viser avant tout à éviter la

dépression du crédit, auquel ils sont obligés de recourir dans les momens difficiles de leur histoire. J'espère que nous pourrons rendre hommage à la sagesse du premier parlement italien, qui a fondé, par la loi du 10 juillet 1861, le grand livre de la dette publique et établi en même temps le principe de l'amortissement annuel. L'avenir du crédit est entre vos mains. Le parlement italien a toujours su s'élever aux conceptions les plus hautes, et celle-ci est la plus forte garantie de la prospérité et de la grandeur de la patrie. »

La nation italienne a le droit de se montrer fière d'une situation qui a permis à M. Magliani de tracer ainsi les grandes lignes d'une politique financière qui ne saurait avoir d'autre conséquence qu'un accroissement de puissance et de prospérité. Si, comme il n'y a pas lieu d'en douter, les ministres italiens persévèrent dans l'exécution de ce programme, si le parlement et la nation continuent à l'approuver et à fournir les moyens d'en réaliser les vues, dans peu d'années le régime financier de l'Italie sera tel que celui de bien peu de nations pourra lui être comparé. Mais, nous ne saurions trop le répéter, il importe que la plus grande rigueur, la plus inexorable résolution, président à l'accomplissement des détails et de l'ensemble des projets de M. Magliani. Il faut que, dès que les prescriptions légales auront été satisfaites et qu'il aura été pourvu à l'exécution des dépenses militaires ou des travaux publics, soit par les ressources ordinaires du budget, soit par l'émission d'obligations gagées sur le domaine, le budget extraordinaire soit strictement réduit aux proportions des disponibilités. Nous avons démontré, chiffres en mains, que l'accroissement régulier des principaux revenus publics rendait, sous ce rapport, la résignation facile et qu'il n'était pas à craindre qu'aucun service eût à souffrir de la stricte observation du principe tutélaire que le ministre des finances a pris soin d'affirmer hautement. Dès lors la clôture du grand livre, l'amortissement périodique et régulier, ces deux bases essentielles du crédit, passeront définitivement, comme articles de foi, dans les traditions gouvernementales de l'Italie. Nous savons mieux que personne ce qu'il en coûte à l'équilibre budgétaire et au crédit d'une nation de se laisser aller à la tentation des vastes combinaisons qui, sous le titre pompeux d'outillage industriel ou pédagogique, engagent le trésor dans une interminable série de dépenses dont l'utilité pratique ou l'opportunité ne tardent pas à être démenties dès que le mirage des premiers jours s'est dissipé ; il faut revenir en arrière, réduire les plans primitifs, et en définitive se décharger sur autrui de leur achèvement plus ou moins prorogé. La comparaison entre l'état et les simples particuliers est banale ; comme tous les lieux-communs, elle renferme une grande part de vérité. Plus d'une fortune privée a succombé à la manie des constructions prématurées et des travaux de luxe. Les Italiens ne pa-

raissent pas disposés à tomber dans cet excès. Nous l'avons déjà dit; l'excès n'est pas dans leur caractère; l'esprit de mesure et de sage atermoiement leur plaît davantage; ils lui doivent, en somme, leur unité et leur force actuelle. Il y a quelques mois, par le vote des fameuses conventions, vote que des considérations parlementaires, souvent mesquines, n'avaient que trop longtemps retardé, ils ont donné une nouvelle preuve de cette sagesse en confiant à l'industrie privée l'exécution des réseaux complémentaires des chemins de fer de la Méditerranée et de l'Adriatique. Cette mesure allégera dans de larges proportions les budgets futurs; son adoption définitive était le corollaire indispensable du plan de M. Magliani.

Faut-il considérer ce plan comme un beau rêve sujet à plus d'une déception? Ce point de vue pessimiste ne nous paraît pas justifié. Le système de M. Magliani est fondé sur l'expérience des dernières années, sur des résultats constatés officiellement, et qui doivent nécessairement se reproduire, pour peu que les circonstances s'y prêtent et que des imprudences politiques n'y mettent pas obstacle. Les progrès accomplis sont certains. Il nous suffira de rappeler la suppression de l'impôt sur la mouture et du cours forcé, les dépenses extraordinaires soldées en majeure partie sur des ressources ordinaires, la progression des recettes normales dépassant celle des dépenses de même ordre. Pourquoi l'Italie serait-elle moins heureuse, dans des conditions aussi favorables, que lorsque les événemens et les nécessités de son élévation subite lui rendaient la tâche incomparablement plus ardue? Pourquoi les Italiens montreraient-ils moins de sagesse, de persévérance et de résolution patriotique que par le passé? Nous ne voyons aucun motif de le craindre, et nous sommes persuadés, au contraire, que l'avenir récompensera une série d'efforts plus difficiles, aussi glorieux et souvent plus fructueux que ceux qui préparent, sur un autre terrain, de retentissantes victoires. Inutile d'ajouter qu'il y a une liaison intime entre les succès financiers et ceux auxquels nous venons de faire allusion. Nous sommes loin de souhaiter à l'Italie l'occasion de courir ces grands hasards; nous espérons au contraire qu'elle les évitera avec la plus rigoureuse prudence. On n'en a pas moins appris à reconnaître au dehors que les forces de ce jeune royaume, ses ressources et ses moyens d'action ont acquis des développemens qui ne permettent aucune comparaison avec le passé.

* * *

REVUE LITTÉRAIRE

DE QUELQUES TRAVAUX RÉCENS SUR PASCAL.

I. *Première, quatrième et treizième Lettres provinciales*, avec une introduction, par M. Ernest Havet. Paris, 1881; Delagrave. — II. *Première, quatrième et treizième Lettres provinciales*, par M. Henry Michel. Paris, 1881; Belin. — III. *Les Premiers Jansénistes et Port Royal*, par M. Ricard. Paris, 1883; Plon. — IV. *Les Pensées de Pascal considérées comme apologie du christianisme*, par M. Adrien Gory. Paris, 1883; Fischbacher. — V. *Pascal, physicien et philosophe*, par M. Nourrisson. Paris, 1885, Em. Perrin. — VI. *OEuvres de Pascal,* avec une introduction générale, par M. L. Derome. Paris, 1885; Garnier frères.

De tous nos grands écrivains, et sans excepter Molière même, Pascal est assurément celui qui, dans notre siècle, a le plus exercé la critique et l'histoire. Il y en a diverses raisons. Le petit nombre des œuvres en est une première : *les Provinciales* et *les Pensées* tiennent, ou pourraient tenir en deux ou trois minces volumes; on peut les lire en quelques heures et se flatter de les avoir comprises; ni Bossuet, ni Fénelon, ni Voltaire, ni Rousseau ne s'expédient aussi promptement. En second lieu, la nature ou l'objet des œuvres a entretenu depuis deux siècles, et même, dans notre temps, renouvelé leur popularité. Tous les jours, contre la célèbre compagnie dont elles n'ont d'ailleurs ni ébranlé le crédit ni diminué le pouvoir dans l'église, nous voyons qu'on invoque les *Lettres provinciales*. Et pour les *Pensées*, quelle qu'en soit la valeur comme apologie du christianisme, le problème qu'y agite l'âme passionnée de Pascal n'a pas cessé d'être celui qu'il faut que

tout être qui pense aborde, discute, et résolve une fois dans sa vie. Enfin, la rencontre et l'union, dans le génie de Pascal, des plus hautes facultés qui fassent le géomètre avec les plus rares qui fassent le grand écrivain, — lesquelles d'ordinaire se soutiennent et se corroborent si peu les unes les autres qu'au contraire elles s'excluent, — n'a pas dû contribuer médiocrement à fixer sur l'œuvre et sur l'homme une attention, pour ne pas dire une curiosité particulière. Je laisse bien d'autres raisons : celles-ci suffisent pour expliquer que tant de critiques, d'historiens, de philosophes ou d'érudits même se soient occupés de Pascal; et aussi qu'au lieu de s'appeler Beffara, Taschereau, Bazin, — comme les biographes de Molière, — ils aient eu nom Vinet, Cousin et Sainte-Beuve; je ne veux nommer que les morts. Non-seulement Pascal est, de tous nos grands écrivains, celui sur qui la critique s'est le plus exercée, mais encore aucun autre n'a eu des biographes ou des commentateurs plus illustres eux-mêmes.

Ont-ils tout dit? et l'ont-ils si bien dit qu'il ne resterait plus rien à en dire qu'après eux et d'après eux? Je voudrais ne pas le croire; et malheureusement, je ne m'en sens jamais si convaincu que quand je lis un livre où l'on s'est efforcé d'ajouter à ce qu'ils en ont dit. J'ai cherché du nouveau, voilà six ou sept ans, dans la dernière édition que l'on nous ait donnée des *Pensées;* j'en cherchais encore, il y a six mois à peine, dans les leçons d'un professeur du Collège de France (1); et, si j'en ai trouvé, je n'en ai guère trouvé dans les livres récens de MM. Ricard, Gory, Nourrisson et Derome.

M. Gory, dans son livre, ou plutôt sa brochure sur *les Pensées de Pascal considérées comme apologie du christianisme*, s'est proposé d'établir que Pascal, « par son genre, par sa méthode et ses argumens, » était encore de nos jours « le plus moderne des apologistes. » M. Gory n'a fait en cela que redire ce qu'avaient dit avant lui M. Frantin, dans des temps très anciens; M. Prosper Faugère, en 1844; et, depuis, dans leurs éditions des *Pensées*, MM. Astié et Victor Rocher. Je crains d'ailleurs qu'il n'ait rien établi de plus qu'eux, n'ayant pas mieux qu'eux posé la question comme elle devrait être aujourd'hui posée. Car, premièrement, il n'est pas prouvé que le christianisme contemporain, — celui de la Rome catholique ou celui de la Rome protestante, — soit identiquement le même que celui de Pascal; et, d'autre part, le christianisme n'est plus pour nous la seule religion qui rende raison, en les conciliant dans une synthèse supérieure, des contrariétés de la nature humaine. Je ne saurais vouloir incidemment prouver cette seconde assertion, et il y faudrait un trop long discours; mais pour la première : que le christia-

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er août 1879 : *le Problème des Pensées de Pascal;* et dans la *Revue* du 1er avril 1885 : *l'Enseignement de la littérature française au Collège de France.*

nisme contemporain n'est pas celui de Pascal, je n'en demande au besoin d'autre preuve que le livre de M. Ricard, « prélat de la maison du pape, » sur *les Premiers Jansénistes et Port-Royal.* (1) Si M. Gory n'avait rien dit que n'eussent dit avant lui M. Frantin ou M. Astié, M. Ricard n'a rien dit lui non plus que n'eût dit avant lui, dans un très bon livre, quoique très partial, M. l'abbé Fuzet, et Joseph de Maistre avant l'abbé Fuzet, dans son livre fameux sur *l'Église gallicane*. On se rappelle de quelle manière les jansénistes y sont traités, avec quelle amusante et aristocratique impertinence, mais surtout de quel accent profond de vengeance et de haine. Les plaisanteries fort libres, et d'assez mauvais goût, que M. Ricard n'a pas hésité d'y joindre, font à peu près la seule nouveauté de son livre.

Le livre de M. Nourrisson sur *Pascal, physicien et philosophe*, est du moins plus sérieux, mais à peine plus neuf. Je m'étonne surtout d'y rencontrer encore, en 1885, de ces argumens que l'on avait quelque droit de croire à jamais périmés : « Quelles objections, se demande naïvement M. Nourrisson, quelles objections Pascal pourrait-il élever contre ces propositions : Je pense, donc je suis; je suis, *et le moi est une âme, qui, par ses attributs, se distingue essentiellement du corps?* » Quelles objections? Mais toutes les objections du scepticisme, tant ancien que moderne, ou toutes celles du matérialisme, ou toutes celles du panthéisme, ou toutes celles du criticisme, combien d'autres encore! et se peut-il vraiment que de nos jours un « philosophe » se paie ainsi de son spiritualisme! On jugera, sur ce seul trait, de l'originalité du livre de M. Nourrisson. Au contraire, ce n'est point par l'originalité que manque l'*Introduction générale* de M. Derome aux *Œuvres de Pascal*, ou plutôt rien ne la gâte autant que la constante prétention de M. Derome à l'originalité, — non pas même le désordre et la confusion dont cette *Introduction* est un rare modèle. J'en suis fâché pour M. Derome. Car, de loin en loin, je dois le dire, des lueurs ou des clartés brillent parmi cette confusion, et, à force d'y prétendre, M. Derome atteint quelquefois à l'originalité. Sur bien des choses, qui n'ont d'ailleurs avec Pascal et ses œuvres que des rapports assez lointains, M. Derome a ce que l'on appelle des *vues*, les unes singulières, les autres ingénieuses; et, sur Pascal même, sur *les Provinciales* et sur *les Pensées*, il ne s'est pas contenté de répéter ce qu'en savait tout le monde.

En nous aidant de ces quatre volumes, et recherchant ce qui ne s'y trouve pas plutôt que ce qu'ils contiennent, voyons donc ce qu'il y aurait à dire de nouveau sur Pascal, ou, — pour parler plus modestement et plus selon la vérité, — quels sont les points de sa vie et de son

(1) *Les Jansénistes et leur Dernier Historien*, par M. l'abbé Fuzet. Paris, 1876; Bray et Retaux.

œuvre, sur lesquels, pour le parfaitement connaître, nous aurions besoin de quelques éclaircissemens. Rien n'importe plus aujourd'hui, dans cette abondance où nous sommes de travaux et de documens, que de savoir exactement quelles recherches restent encore à faire, et dans quel sens il les faut diriger. Si on le savait mieux, il se publierait moins de livres inutiles; et, de notre côté, nous nous plaindrions moins souvent de l'étrange façon de travailler qui s'est accréditée depuis trop longtemps parmi nous.

C'est sur *les Provinciales* qu'il y a, je crois, le moins à dire; et peu de mots nous suffiront. Sainte-Beuve, en effet, a tout dit ou tout indiqué, mais si bien et de telle manière que quiconque en veut dire quelque chose ne peut guère ici que copier ou contredire Sainte-Beuve. L'origine des *Provinciales*, leur composition, les circonstances de leur impression, l'effet soudain qu'elles produisirent, leur retentissement, leur condamnation, leur rôle dans l'histoire de la langue et de l'esprit français, leur valeur littéraire durable, l'admiration que ceux mêmes contre qui l'on s'en sert n'ont pu toujours leur marchander: tout cela est connu de longue date. Que si pourtant quelque détail en avait échappé jadis à l'active curiosité de l'historien de Port-Royal, les éditeurs récens des *Provinciales* l'auront sans doute glané sur ses traces. Entre ces éditeurs, c'est un plaisir autant qu'un devoir pour nous de nommer particulièrement M. Ernest Havet et M. Henry Michel.

Tout au plus pourrait-on prétendre, et encore si des discussions récentes n'en avaient pas, pour quelque temps, épuisé l'intérêt, qu'il y aurait lieu d'examiner, à l'occasion des *Provinciales*, de plus près que ne l'ont fait eux-mêmes M. Michel ou M. Havet, le problème général de la casuistique. Nous ne connaissons assez ni Escobar ni Sanchez, et nous ne savons pas si la casuistique ne tiendrait pas peut-être plus étroitement au fond même du catholicisme que Pascal ne l'a semblé croire. L'abbé Maynard, jadis, dans une édition des *Provinciales*, avait essayé de traiter la question, mais avec moins de succès que de bonne volonté. J'exprimerai mon étonnement que ni l'abbé Fuzet, dans sa réfutation de Sainte-Beuve, ni M. Ricard, dans son imitation du livre de l'abbé Fuzet, n'aient suivi ce premier exemple. Mais ils se sont contentés, selon l'ordinaire, d'épiloguer sur l'exactitude ou la portée des citations.

Peut-être enfin, comme quelqu'un l'a dit, dont le nom m'échappe, faudrait-il bien, pour en terminer avec *les Provinciales*, faire observer qu'elles ne sont pas uniquement remplies de la polémique de Pascal contre les casuistes. On ne s'en douterait guère à entendre ce qui s'en dit, et guère davantage à lire ce qui s'en écrit. Cependant, ni les quatre premières, ni les trois dernières, sept sur dix-huit, par consé-

quent, ne se rapportent à la casuistique, mais à la matière de la grâce et à la question du jansénisme. N'altère-t-on pas sensiblement, ou plutôt ne mutile-t-on pas, si je puis ainsi dire, les vraies intentions de Pascal quand on réduit *les Provinciales* à ce qu'elles contiennent sur le sujet de la morale facile? Et ne conviendrait-il pas, dans les appréciations que l'on en fait, ou dans les idées que l'on en donne, d'oublier un peu moins le premier dessein de Pascal et de ses amis jansénistes?

Si l'on pense que ces questions ne sont pas de tant d'importance, en voici de plus considérables. Il nous faudrait, en premier lieu, des renseignemens plus précis sur la valeur des travaux scientifiques de Pascal. Condorcet, dans un *Éloge* qui n'en est pas un, mais qui n'est pas aussi ridicule de tous points qu'on l'a dit, et Bossut, dans son *Discours sur la vie et les œuvres de Pascal*, sont également insuffisans. Par exemple, sur la parole du dernier, tout le monde a répété, répète encore, que Pascal serait l'inventeur du *haquet* et de la *brouette*, et de là, Sainte-Beuve lui-même, trop ingénieux, a tiré des conséquences. De qui cependant Bossut tenait-il ce renseignement? Il a bien voulu nous l'apprendre; il le tenait de M. Le Roi, de l'Académie des sciences, lequel, à son tour, le tenait de M. Julien Le Roi, son père. Voilà bien des intermédiaires, peut-être; et encore que la gloire scientifique de Pascal ne dépende pas d'une invention de plus ou de moins en ce genre, c'est pourtant une question qu'il conviendrait d'examiner à nouveau. Pareillement, la question des rapports de Descartes avec Pascal. Si nous en croyons M. Nourrisson, et M. Nourrisson n'est pas le premier qui le dise, c'est à Descartes que Pascal aurait dû l'idée de la fameuse expérience du puy de Dôme. Mais M. Nourrisson est-il bien compétent? et, pour nous qui le sommes encore moins que lui, des on-dit, des fragmens de lettres, une longue dissertation sur le plein, sur le vide, et sur le plein du vide, suffisent-ils pour fermer le débat? Descartes, jaloux de Pascal, lui a-t-il indûment contesté ses droits? Ou Pascal, qui n'aimait pas Descartes, l'a-t-il frustré d'une vraie découverte? C'est l'opinion, le jugement motivé d'un savant qu'il nous faudrait ici L'avons-nous quelque part? Je voudrais le savoir, et c'était à M. Nourrisson de me l'apprendre.

Autre question encore, plus générale : à quel rang ses inventions placent-elles Pascal dans l'histoire de la science? Pascal est un « géomètre, » et un « cœur passionné; » je puis étudier « le cœur passionné » dans ses *Provinciales* elles-mêmes et dans ses *Pensées*, y mesurer l'ardeur et la violence de la passion, en reconnaître la nature et le vrai caractère. Je voudrais savoir où trouver le « géomètre; » et, pour cela, qu'un géomètre se fût une fois chargé, non pas, comme on l'a fait si souvent, de me donner une idée de la *roulette* ou du *triangle arithmétique :* je la puis prendre aussi bien dans les écrits originaux

de Pascal; mais de me dire quelle portée d'esprit scientifique, quelle puissance de réflexion, quelle capacité d'invention nous y devons reconnaître. Penserez-vous que ce soient là de ces questions oiseuses? « Je me crois obligé de reconnaître, écrivait Nodier, voilà bien des années, que le plagiat de Pascal, dans ses *Pensées*, est le plus évident peut-être, et le plus manifestement intentionnel dont les fastes de la littérature offrent l'exemple; » et M. Nourrisson déclare que, pour excessives qu'elles soient, « ces paroles de Nodier n'en restent pas moins en partie fort justifiées. » Nous ne sommes pas de son avis, et encore moins de celui de Nodier, mais pour tous ceux qui le partageraient, et nous en connaissons plus d'un, c'est la discussion des titres scientifiques de Pascal qui seule établira sa force d'invention. Tel est en effet sur la foule, et sur quelques habiles aussi, le prestige naturel de ce mot de science. Et c'est pourquoi, du jour où l'on aura montré, par des raisons accessibles à tous, que Pascal est l'égal des Leibniz et des Newton dans la science, on comprendra que l'on se trompe à parler encore des « plagiats » de l'auteur des *Pensées*.

La question appartient aux savans; celle-ci appartient aux médecins ou aux physiologistes : quelle était cette maladie mystérieuse, étrange, dont on sait que Pascal fut attaqué dès la première enfance, qui se manifesta plus tard par des accidens si bizarres, et qui finit par l'emporter avant qu'il eût accompli sa quarantième année, — l'âge où Molière avait à peine commencé d'écrire, et où Bossuet n'avait rien imprimé? Le docteur Lélut, jadis, dans un livre assez mal fait et d'une grande prétention philosophique : *l'Amulette de Pascal*, avait abordé la question. Mais l'amulette de Pascal, — qui n'est pas plus une « amulette » qu'un objet que l'on porte en mémoire d'une personne chère ne s'appelle en français un « fétiche, » — n'a rien à faire ici. Que si d'ailleurs, à cette occasion, rassemblant tous les symptômes connus de la maladie de Pascal, le docteur Lélut avait bien essayé d'en inférer la nature de l'affection ; la connaissance des maladies nerveuses, depuis tantôt un demi-siècle, a fait trop de progrès pour qu'il n'y ait pas lieu de revenir sur ce douloureux problème. Car une âme comme celle de Pascal peut bien toujours demeurer « maîtresse du corps qu'elle anime, » c'est-à-dire de ses actions; elle l'est peut-être moins constamment du cours que prennent ses pensées. Or, c'est là le problème, et non pas de savoir, comme le voulait Lélut, si Pascal était un « halluciné; » ou, comme le veut M. Derome, si le génie est une « névrose. » Non, le génie n'est pas une névrose, mais il ne suffit pas à nous préserver d'en avoir une; et inversement, pour avoir une névrose, nous ne tombons pas au-dessous d'un lourdaud, d'un enfant, d'une bête. Mais « les maladies nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion. » C'est Pascal qui l'a dit lui-

même, et bien qu'il y ait quelque chose d'analogue dans Montaigne, et ailleurs, nous voudrions savoir ce que Pascal, en le disant à son tour, y met de sa propre expérience.

Il nous semble du moins que l'on ne souffre pas comme Pascal a souffert sans qu'il en demeure quelque chose, ou qu'il s'en grave quelque trace dans l'esprit le plus fier, le plus ferme, le plus sûr de soi. Et, pour notre part, nous verrions volontiers dans la maladie de Pascal, quel que soit le nom dont on doive la nommer, une des sources amères du pessimisme des *Pensées*. Encore ici, nous voudrions donc qu'un médecin, ou quelque érudit versé dans la médecine, reprît et traitât le sujet. On en a tous les élémens sous la main, puisque la famille même et les amis de Pascal, M[me] Périer, sa sœur; Marguerite Périer, sa nièce; les pieux rédacteurs du *Recueil d'Utrecht*, nous les ont fidèlement transmis. Nous avons même le procès-verbal de son autopsie, ou de son « ouverture, » comme on disait au XVII[e] siècle, pièce curieuse autant que rare, et qui paraît bien indiquer que l'étrangeté du mal avait étonné les amis et les médecins de Pascal. Si, d'ailleurs, on voulait un modèle de ce genre d'enquête à distance que nous demandons, Littré, jadis, l'a donné dans les pages qu'il a consacrées à cet autre problème historique : *Madame est-elle morte empoisonnée?* A quelque conclusion que l'on dût aboutir, craindrait-on, par hasard, que Pascal en fût diminué? Mais nous serions trop timides si nous avions peur de la vérité tout entière; et nous serions bien grossiers, bien « enfoncés dans la matière, » si nous ne pouvions loger le génie que dans un corps d'athlète.

D'autres particularités de la vie de Pascal nous sont à peine mieux connues. Comme dans la biographie de Molière, il y a des lacunes dans celle de Pascal, et quelques-unes aux endroits mêmes que nous attacherions le plus de prix à bien connaître. On sait qu'après une première conversion, à Rouen, en 1647, Pascal, jeune encore, non-seulement revint aux sciences profanes, mais rentra même dans le monde, qu'il ne quitta définitivement qu'en 1654. De quelle manière y vécut-il? On ne l'ignore pas précisément, mais on voudrait en savoir davantage. M[me] Périer, dans sa *Vie de Pascal*, n'en a pas dit assez; la sœur sainte Euphémie (Jacqueline Pascal), dans ses *Lettres*, par quelques expressions, en a trop fait entendre; ni l'une ni l'autre en cela n'a bien servi la mémoire de son frère, et encore moins satisfait notre juste curiosité. Ainsi, de ce que Pascal, pendant des mois, fit difficulté de délivrer à sa sœur Jacqueline, la religieuse de Port-Royal, la part où elle avait droit dans l'héritage paternel, on en a conclu qu'il devait avoir eu de grands besoins d'argent, en ce temps de sa vie mondaine, si même il n'avait été, selon le mot de Sainte-Beuve, « un peu joueur. » Mais je crois que l'on n'a pas bien lu les interminables lettres où Jacqueline Pascal raconte cette affaire à la mère Agnès. Il y a là surtout

une question d'arrangemens de famille antérieurement convenus, à modifier dans un nouveau sens; et Mme Périer, qui ne paraît guère avoir été mondaine, s'y oppose en même temps et autant que son frère. C'étaient des dettes, peut-être, ou d'autres charges, assignées sur les revenus; peut-être le bien, de sa nature, était-il difficile à réaliser; peut-être Jacqueline contrariait-elle des engagemens pris; que sais-je? Nous demandions un médecin tout à l'heure, et c'est un jurisconsulte, ou un savant dans l'ancien droit qu'il nous faudrait maintenant pour reconstituer ces arrangemens de famille, et nous aider à juger plus exactement que nous ne le pouvons faire encore d'un trait de la vie mondaine de Pascal.

Mais c'est sur ce qu'ils ont appelé le *Roman de Pascal* que les biographes ou les critiques se sont donné carrière. Déjà, dans une de ces réponses que les jésuites essayèrent de faire à l'auteur des *Provinciales*, un de leurs pères n'avait pas craint d'écrire « que le secrétaire de Port-Royal avait donné de justes sujets de croire qu'il n'était pas si chaste que Joseph, et que, s'il n'avait été dépouillé d'une autre façon que ce patriarche, peut-être il n'aurait pas fait tant d'invectives contre les casuistes, de ce qu'ils n'obligent pas les femmes à restituer à ceux qu'elles ont dévalisées par leurs cajoleries. » La tradition de ces plaisanteries ecclésiastiques sur une matière toujours délicate ne s'est point perdue parmi nous, et, sinon dans le livre de l'abbé Fuzet, mais du moins dans celui de M. Ricard, on en trouvera plus d'un exemple. A l'égard d'un Pascal, et sous la plume ou dans la bouche d'un prêtre, nulle raison n'en excuse la forme; mais le fond en semble avoir pris quelque consistance ou quelque apparence depuis la publication du *Discours sur les passions de l'amour*. Dans ce *Discours*, Victor Cousin, qui l'avait découvert, avait reconnu « l'écho secret et la révélation involontaire d'une affection que Pascal aurait éprouvée pour une personne du grand monde. » M. Faugère, plus décisif, avait nommé la personne : Charlotte Gouffier de Roannez, future duchesse de La Feuillade, sœur de ce duc et pair qui fut l'ami, le protecteur, et le disciple de Pascal. Mais M. Ricard, encore mieux informé, nous donne, comme on dit aujourd'hui, des détails. Il sait comment Pascal déclara son amour; comment « durant une petite fête que le duc de Roannez avait organisée en l'honneur de son savant ami, » un oncle de la jeune fille « menaça Pascal de lui passer son épée au travers du corps; » comment Pascal, après cette scène, eut de la peine à s'endormir. Pour bien nous montrer d'ailleurs s'il connaît son XVIIe siècle, il ajoute qu'en même temps que Mlle de Roannez, deux « autres personnes du grand monde, » Mme de Longueville et Mme de Sévigné, « poursuivaient de leur admiration » ce jeune homme « superbe et mélancolique. » Et, dans une insinuation dont je laisse au lecteur d'apprécier le bon goût, il conclut : « Désormais nous serons moins surpris de rencontrer

Pascal au désert de Port-Royal-des-Champs, quand nous rencontrerons, non loin des allées où le philosophe promène ses *Pensées*, la silhouette d'une jeune religieuse entrée en même temps que lui, et sur ses conseils pressans, au même monastère de Port-Royal. » Par où nous voyons qu'il n'est rien qu'un prélat de la maison du pape ne se puisse aujourd'hui permettre contre un janséniste, et je pense qu'en se le permettant il croit servir la cause de sa religion.

Voilà des années, cependant, qu'un érudit qui connaît mieux que personne de France, aujourd'hui, les choses du jansénisme, avait fait justice de ces suppositions. Mais M. Ricard n'a pas lu M. Gazier, et je crains que M. Derome ne s'en soit également dispensé. Je ne ferai point ici de grandes phrases, et je ne dirai pas, avec Victor Cousin, que l'on fait injure « au bon sens et à la loyauté » de Pascal, en osant croire qu'il ait levé les yeux sur Mlle de Roannez; mais je me contenterai de rappeler tout simplement que, si Pascal a aimé, M. Gazier a prouvé sans réplique que ce n'était point Mlle de Roannez (1). M. Derome a donc pris une peine bien inutile en essayant d'établir, à son tour, non-seulement que Pascal avait aimé Mlle de Roannez, mais encore qu'il eût pu prétendre à l'épouser. J'ajouterai bravement, quant à la question même de savoir si Pascal a aimé, que je ne vois pas bien l'intérêt qu'il y aurait à la tant éclaircir. Pour admirer, si nous l'admirons, le *Discours sur les passions de l'amour*, nous n'avons pas besoin d'y voir une confession de Pascal. Supposé que ce discours fût encore plus parlant qu'il ne l'est, si je puis ainsi dire, c'est nous, modestes écrivains, et non pas les Pascal, qui ne saurions analyser ou peindre que les passions que nous avons vécues. Mais s'il est une faculté qui soit le propre du génie, c'est celle d'anticiper ou de suppléer l'expérience, et Pascal, j'ose le croire, en était bien capable, en amour comme en politique. C'est l'opinion de M. Gazier, c'était aussi celle de Sainte-Beuve. Nous nous y rangerons d'autant plus volontiers que nous ne voyons pas la marque de Pascal empreinte si manifestement ni si profondément dans le *Discours sur les passions de l'amour*, et qu'au surplus il n'est pas prouvé que ce discours soit vraiment de Pascal. Les manuscrits eux-mêmes se bornent à le lui *attribuer*.

Après Pascal joueur et Pascal amoureux, croirons-nous davantage au Pascal « homme politique » que nous présente M. Derome ? Et M. Derome n'entend pas seulement par là ce que sait tout le monde, que Pascal, dans ses *Pensées*, aurait approfondi plus avant que pas un de nos publicistes du XVIIIe siècle quelques-uns des plus difficiles problèmes de l'art de gouverner; il entend que Pascal aurait lui-même rêvé de mettre la main aux affaires, et que les *Pensées* trahiraient, comme il

(1) Voyez, dans la *Revue politique et littéraire* du 24 novembre 1877 : *le Roman de Pascal;* par M. A. Gazier.

dit, « le souvenir amer de ce rêve évanoui. » C'est la grande nouveauté de l'*Introduction* de M. Derome aux *Œuvres de Pascal;* et, pour preuve, il en apporte une note « jusqu'ici presque inaperçue, » que Nicole a mise en tête des trois *Discours de Pascal sur la condition des grands.* « Une des choses sur lesquelles feu M. Pascal avait le plus de vue, dit en effet Nicole, c'était l'éducation d'un prince... On lui a souvent entendu dire qu'il n'y avait rien à quoi il désirât plus de contribuer, s'il y était engagé, et qu'il sacrifierait volontiers sa vie pour une chose si importante. » M. Derome en conclut que Pascal, dans sa vie mondaine, avait dû proposer ce but à son ambition. C'est une supposition et, si l'on le veut, on peut s'y arrêter. Il est vrai que l'on ne voit pas bien de quel prince Pascal eût pu songer à faire l'éducation ; que Nicole ne dit point que Pascal eût « une vue » sur cet objet, mais bien « des vues » sur le sujet, ce qui n'est pas tout à fait la même chose ; et qu'enfin, cette note « jusqu'ici presque inaperçue, » M. Floquet, en l'altérant sensiblement, ne l'avait pas moins citée dans un livre assez connu sur *Bossuet, précepteur du dauphin.* Mais peut-être, après cela, les biographes de Pascal ne l'avaient-il point mise en assez belle place ; ou même n'avaient-ils point tiré toutes les conséquences des préoccupations qu'elle semble révéler chez Pascal. N'essayons donc point, avec M. Derome, de nous représenter un Pascal précepteur de Louis XIV ou de Monsieur, encore moins un Pascal conseiller d'état ou ministre ; mais accordons que Pascal a donné aux choses de la politique une attention plus active, plus constante, plus passionnée qu'on ne le croit généralement.

Il y a plus à dire de la vie de Pascal que de ses *Provinciales*, et il y a plus à dire de ses *Pensées* que de sa vie. Mais je voudrais bien avant tout que l'on renonçât désormais à refaire le livre inachevé dont les *Pensées* ne sont que les fragmens. Car si je sais, comme tout le monde, que Pascal avait formé le projet d'écrire une *Apologie de la religion chrétienne*, j'ignore quel en était le plan, et tous ceux qui, depuis un demi-siècle, l'ont prétendu rétablir, n'en savent pas plus que moi. On l'a dit bien des fois, mais il faut le redire encore et ne s'en point lasser : ce ne sont ici que des notes, et dans la confusion desquelles nous ne saurions seulement discerner celles qui se rapportaient ou ne se rapportaient pas au dessein de l'*Apologie.* Dans le même avant-propos où Nicole nous a parlé des vues de Pascal sur l'éducation d'un prince, il s'étonne que, parmi les papiers de Pascal, on n'ait rien trouvé qui « regardât expressément cette matière. » Si l'on y eût cependant trouvé quelque chose, nous ne serions pas incapables de prendre les notes de Pascal sur l'éducation d'un prince pour autant de fragmens de *l'Apologie de la Religion.* Considérez plutôt l'étrange diversité des *arrangemens* les plus récens qu'on en ait proposés. Celui-ci nous soutient que

toutes les pensées sur les miracles, « véritable hors-d'œuvre, » n'appartiennent même pas au livre de l'*Apologie*. Mais celui-là nous assure au contraire qu'il y faut voir le fondement premier de l'argumentation de Pascal. Les uns rejettent hardiment tout ce qui constitue dans les anciennes éditions la première partie du livre et n'y voient, — je cite ici textuellement, — « que quelques fragmens sentimentaux donnés en satisfaction aux besoins du cœur. » Mais les autres, en revanche, dans la seconde partie, ne veulent voir, comme ils disent « que le tribut payé par l'immortel novateur à la science suspecte du moyen âge ou à l'exégèse la plus fantastique. » Et ne s'est-il pas enfin trouvé quelqu'un pour ôter de l'*Apologie* l'une des rares *Pensées* dont on osât affirmer qu'elle en faisait partie : « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison? » J'aimerais autant qu'il en eût écarté *la règle des partis*.

Ce que d'ailleurs une telle manière, plus que familière, d'en user avec Pascal, a d'irrévérencieux et même d'insoutenable, y faut-il maintenant appuyer? Je le ferais, si je ne l'avais fait. Mais sans doute il vaut mieux indiquer deux ou trois points encore obscurs, et chercher ce que l'on pourrait ou ce que l'on devrait faire pour les avoir éclaircis. Telle est d'abord la question tant controversée de la grâce. Si c'est méconnaître ou altérer en effet le caractère des *Provinciales* que de ne pas rappeler ce que cette question de la grâce y occupe de place, on ne peut rien comprendre et on ne comprend rien aux *Pensées*, si l'on n'est suffisamment informé de la question de la grâce avant que de les aborder. Nul ne l'a mieux vu que M. Ernest Havet, dans l'*Introduction* qu'il a mise à son édition scolaire des *Provinciales* et déjà dans les notes de son édition classique des *Pensées*. Éditions, introduction et notes, M. Derome a l'air d'en faire si peu d'état que nous sommes impatiens de voir ce qu'il composera sur la même matière. On dit bien là-dessus que cette question même est si vieille aujourd'hui, d'un si mince intérêt pour les hommes de notre temps, si obscure d'ailleurs, et enfin les solutions des théologiens si bizarres, qu'autant vaut la laisser dormir ou s'agiter confusément dans les écoles entre augustiniens et thomistes ou molinistes et congruistes. C'est une bien mauvaise raison, si une certaine doctrine sur la grâce est le fond ou plutôt l'âme même du jansénisme, et elle l'est incontestablement, comme aussi bien des *Pensées* de Pascal. Rien d'ailleurs n'est plus facile, sans remonter pour cela jusqu'aux Pères, sans sortir de l'histoire de notre littérature, que de trouver, dans Bossuet, par exemple, tout ce qu'il faut connaître du sujet pour une pleine ou suffisante intelligence des *Pensées*. Non-seulement dans les opuscules que cite M. Ernest Havet, comme le petit *Traité du libre arbitre*, mais dans l'un de ses ouvrages les plus considérables : *la Défense de la tradition et des saints pères*, et un peu partout dans ses écrits contre les protestans, Bossuet a touché ou traité la

matière de la grâce, avec sa clarté, son aisance et son autorité souveraines (1). Quelques extraits, bien choisis, mis en ordre, coordonnés sous quelques axiomes supérieurs pourraient donc largement suffire à tout ce que nous réclamons. Ceux qui d'ailleurs aimeraient mieux consulter Fénelon, ou Malebranche encore, le pourraient, avec moins de sécurité peut-être, mais non pas moins de profit, ni surtout d'intérêt. Notre fortune a voulu que ces questions, dans notre histoire, au lieu d'être uniquement traitées par des docteurs, l'aient au contraire été par nos plus grands écrivains.

Et il est vain de dire qu'ils n'ont pas résolu le problème, et qu'après comme avant eux les difficultés en demeurent insurmontables. Cela prouverait seulement que nous ne possédons pas les élémens de la solution du problème, et qu'étant toujours posée, la difficulté, toujours actuelle, est moins surannée qu'on ne le veut prétendre. Nous serions trop heureux si nous pouvions nous soustraire à la préoccupation de tant de problèmes qui passent notre intelligence, et qui doivent leur invincible et fatal attrait justement à ce qu'ils la passent. Or, il s'agit de savoir si nous sommes nous-mêmes les ouvriers de notre salut, c'est-à-dire les maîtres de notre conduite, et si l'opération de la nature en nous suffit à l'œuvre de notre perfectionnement moral; ou, au contraire, et de quelque nom qu'on le nomme, si nous y avons besoin d'un secours, d'une aide, d'une coopération d'en haut. Mettez la grâce, il est bien certain que vous diminuez la nature, et même que vous risquez de détruire la liberté; mais ôtez la grâce, et donnez à la nature ce que vous enlevez à la religion, il est non moins certain que, dans l'ordre moral, selon le mot célèbre, vous avez fait de Dieu la plus inutile hypothèse. En effet, dans le monde moral comme dans l'ordre physique, nous n'en avons besoin qu'autant que la nature ne saurait se suffire à elle-même. Laissons donc de côté les subtilités des théologiens, ou prétendues telles; ne disputons pas de la grâce efficace par elle-même, de la grâce relativement et de la grâce absolument nécessitante, quoique d'ailleurs ce soit là presque tout le calvinisme, tout le jansénisme, et, par un certain biais, tout le catholicisme. Mais on ne me persuadera pas aisément que, sous la forme que je viens de

(1) M. Havet, à ce propos, croit devoir faire observer, et il a raison, que tous ces écrits n'ont paru qu'après la mort de Bossuet; mais a-t-il le droit d'en conclure que, si Bossuet ne les a pas publiés, c'est qu'il n'était pas arrivé à se satisfaire lui-même? Je ne saurais résumer ici la longue et curieuse histoire des manuscrits de Bossuet, mais si la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, si les *Élévations sur les Mystères*, si les *Méditations sur l'Évangile*, si le *Traité de la Connaissance de Dieu* n'ont également paru qu'après la mort de Bossuet, M. Havet en conclura-t-il que Bossuet n'y était pas arrivé à se satisfaire lui-même, au sens où on l'entend bien, c'est-à-dire pour le fond des doctrines?

dire, le problème ait rien perdu de son intérêt et de sa gravité. L'eût-il d'ailleurs perdue aux yeux de ceux qui placent dans la vie même l'objet et le but de la vie, la question pour nous serait toujours de connaître l'exacte position du jansénisme dans la controverse, et dans le jansénisme lui-même la position de Pascal. Les *Lettres provinciales*, comme on l'a très bien dit, sont des pamphlets jansénistes, mais les *Pensées* aussi sont des pensées jansénistes, et la matière de la grâce est à peu près tout le jansénisme. Les éditeurs des *Pensées*, d'une manière générale, et les biographes de Pascal ne l'ont pas assez approfondie.

C'est que de cette idée de la grâce, au sens du jansénisme, acceptée ou poussée par Pascal dans ses dernières conséquences, il suit une conception de l'homme et de la vie que peut-être n'a-t-il jamais été plus opportun qu'aujourd'hui de préciser et de définir. J'hésiterais ici, sans doute, à me servir du mot de pessimisme, de peur de paraître céder à une puérile tentation de mettre Pascal « à la mode, » si l'un de ses interprètes, et peut-être le plus profond, Alexandre Vinet, voilà déjà longtemps, ne m'en avait donné l'exemple (1). Le pessimisme n'avait pas fait la fortune qu'on l'a vu faire depuis, quand, il y a plus de quarante ans, Vinet osait bien dire que « dans la balance où Pascal avait entassé les élémens de sa conviction religieuse, *le pessimisme, bien plus manifeste que le pyrrhonisme*, avait pesé d'un bien plus grand poids que l'insuffisance de nos moyens de connaître. » Et quand il ajoutait, à quelques lignes de distance : « Une philosophie sérieuse est naturellement pessimiste ; le pessimisme est l'une des doctrines, *ou l'une des bases de la doctrine de Pascal*, » les théoriciens du pessimisme à venir, s'ils étaient déjà nés, étaient du moins bien obscurs. Vinet avait raison, et pessimisme est le mot juste. Mais le faible bruit de la voix de Vinet s'est comme évanoui dans le retentissement de la grande voix sonore de Cousin, et c'est au « pyrrhonisme » ou au « scepticisme » de Pascal que continuent de s'attacher, les uns pour en démontrer, les autres pour en nier la réalité, les interprètes, annotateurs et éditeurs des *Pensées*. M. Nourrisson est de cette école, quand il s'évertue laborieusement à nous prouver que Pascal n'est pas « un ennemi de la philosophie ; » et M. Gory en est aussi quand il en revient encore à la fameuse théorie du « doute méthodique. » Comme si ce n'était pas le plus insupportable abus de langage que d'appliquer les noms de « sceptique » ou de « pyrrhonien » à l'homme qui a cru avec la sincérité, l'ardeur, et la violence de Pascal ! ou comme si d'autre part il nous importait, dans le temps où nous sommes, que le triomphe de

(1) A. Vinet, *Études sur Blaise Pascal*, 3e édition, p. 158, 159. L'article fut écrit à l'occasion de l'édition Faugère, en 1844.

Pascal s'établît sur les ruines de l'éclectisme ! A quelque raillerie méprisante qu'il se soit emporté contre la science humaine, si Pascal est un sceptique, où trouverez-vous un croyant?

Au contraire, à ce mot impropre et trompeur ici de pyrrhonisme, si l'on substitue, avec Vinet, celui de pessimisme, combien d'obscurités aussitôt ne s'éclaircissent-elles pas dans les *Pensées*, et combien de contradictions ne s'y concilient-elles point? Oui, je sais qu'on l'a compromis, ce mot, depuis quelques années, dans de fâcheuses aventures; et, parce que beaucoup s'en servent aujourd'hui, je conviens que ce n'est pas à dire pour cela qu'ils le comprennent tous. Mais ceux qui croient faire merveille en se moquant agréablement de tout ce qu'il représente sont évidemment ceux qui le comprennent le moins. Si l'on déclare en termes généraux que « la vie est mauvaise, » ils s'imaginent qu'il n'y a d'autre issue du pessimisme que « la destruction de la vie. » Ils se trompent du tout au tout ; et l'on dit uniquement que la vie de ce monde n'a pas son but en elle-même, ce qui mène uniquement à placer la fin de l'homme en dehors et au-delà de la vie de ce monde ; laquelle croyance est si peu le principe de désespoir, de découragement et d'inertie qu'ils y voient, qu'au contraire c'est elle que l'on trouve à la racine des grandes religions qui se partagent l'humanité. Le bouddhisme et le christianisme sont nés de l'impossibilité même de porter le poids de la vie sans y être aidé par quelque secours extérieur et supérieur à la vie. Voilà le pessimisme de Pascal, et voici maintenant le fond de ses *Pensées*. Si la vie est mauvaise, et elle l'est, puisqu'elle ne peut contenter ni notre désir de bonheur, ni notre soif de science, ni notre rêve de vertu, cependant nous ne pouvons pas en accuser l'auteur même de la vie, puisque cet auteur, s'il existe, ne peut rien avoir fait que de bon. Que reste-t-il donc, sinon de nous en accuser nous-mêmes ? et c'est l'explication de « l'énigme incompréhensible » ou de « l'amas de contradictions » que nous sommes, c'est le dogme du péché originel, qui nous rend également raison de notre misère et de notre grandeur. Ici se place le mystère de la rédemption, qui ne serait pas « mystère » s'il ne choquait pas rudement notre intelligence. Aussi n'est-ce pas à l'intelligence, mais à la volonté qu'il faut demander de le croire : « Travaillez non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions ; » et « en suivant les gens qui savent ce chemin, vous guérirez du mal dont vous voulez guérir : » c'est la voie du salut, et c'est le dogme de la grâce. Or, ces dogmes et ces mystères, une religion les enseigne, et il n'y en a qu'une : c'est donc la vraie religion, celle qu'en ne croyant pas vous mettez non-seulement au hasard votre salut éternel, mais encore tout ce qui ferait le prix de la vie de ce monde, et, de plus, vous vous devenez à vous-même, ainsi que la nature et l'histoire, un monstre et un chaos.

Était-ce exagérer tout à l'heure que de dire qu'il ne serait pas sans fruit, après avoir tant parlé du « pyrrhonisme » de Pascal, d'examiner un peu son pessimisme; et croyez-vous que Vinet se trompât quand il y voulait voir la doctrine ou au moins l'une des bases de la doctrine des *Pensées?* Disons le donc avec lui : le pyrrhonisme de Pascal n'est qu'une des formes ou une des faces de son pessimisme; et de l'insuffisance de nos moyens de connaître, la conviction que tirent les *Pensées* n'est pas tant celle de notre impuissance à trouver la vérité que celle de notre corruption et de notre déchéance d'un état où nous peuvent seules remettre la religion et la vie chrétienne. Quelques mots de M. Derome, dans la dernière partie de son *Introduction*, donneraient à penser que, s'il n'a pas démêlé très nettement, du moins a-t-il entrevu quelque chose de tout cela. Nous ne saurions, pour notre part, affecter la prétention, en quelques lignes ou quelques pages, de l'éclaircir autant qu'il le faudrait pour l'avoir démontré. Mais il y a là certainement une recherche à faire, une recherche intéressante, et, — puisque ce n'est pas moi qui m'en suis avisé, — j'ose dire qu'elle serait féconde en résultats heureux. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Elle terminerait la question des emprunts si nombreux que Pascal a faits à Montaigne, pour les marquer de son originale et si profonde empreinte, je veux dire la question de l'emploi qu'il en eût fait pour son *Apologie de la religion chrétienne*. Combien de fois s'est-on demandé s'il les avait transcrits pour en autoriser ses propres démonstrations ou, au contraire, pour combattre et réfuter Montaigne? « Il y a sans doute des lois naturelles, mais cette belle raison corrompue a tout corrompu. *Ex senatusconsultis et plebiscitis crimina exercentur.* » Est-ce Montaigne, est-ce Pascal qui parle? Et la question ainsi posée, dans l'état d'inachèvement où nous sont parvenues *les Pensées*, demeure en effet insoluble. Mais elle se décide, ou plutôt elle s'évanouit et ne se pose pas seulement, si nous sommes une fois convaincus du pessimisme de Pascal. Car la corruption de cette belle raison, en ce cas, est son dogme; et plus profonde est la corruption, plus éclatante en devient la nécessité de la religion que veut prouver l'apologiste. Encore une fois je signale donc et même je recommande cette étude ou cette recherche du pessimisme de Pascal. Elle n'est pas faite, elle est à faire; et cela vaudra toujours mieux que de s'obstiner comme nous faisons les uns après les autres à déranger l'ordre tel quel que Port-Royal avait mis dans les *Pensées* de Pascal, pour n'aboutir nous-mêmes qu'à y mettre un désordre inédit.

Je pousserai plus loin la hardiesse, et, à ceux qui voudront étudier Pascal et ses *Pensées*, je conseillerai de commencer par étudier la religion même. Comme l'œuvre de Bossuet, comme l'œuvre de Fénelon, comme l'œuvre de Bourdaloue, la religion remplit l'œuvre entière de Pascal; or, c'est beaucoup si nous en savons ce que le catéchisme

en enseigne; et cependant nous n'en parlons pas avec moins d'assurance et de sécurité de Fénelon et de Bourdaloue, de Bossuet et de Pascal. Il conviendrait d'en savoir davantage, et nous en comprendrions mieux le livre des *Pensées*. Si Bayle, il y a cent cinquante ans, ne nous avait pas appris que *la règle des partis* est déjà dans Arnobe, — et sous quelque forme qu'elle y soit, le rapprochement ou la constatation a sans doute son importance, — le saurions-nous aujourd'hui? Comment n'en pas douter au moins, lorsque je vois, faute d'avoir mieux connu les sources où Bossuet et Pascal ont puisé, tout ce que l'on a dit sur cette question de savoir si Bossuet avait imité *les Pensées*, ou Pascal entendu les *Sermons* de Bossuet. Bossuet n'aurait-il pas eu communication des papiers de Pascal? ont demandé les uns. Ne serait-ce pas plutôt Pascal qui aurait pris des notes aux sermons de Bossuet? ont répondu les autres. Mais ils se sont formés tous les deux à l'école de saint Augustin, et, par delà saint Augustin, dans la lecture et la méditation de l'Évangile et de l'Ancien-Testament. Quand on part du même point et que l'on passe par les mêmes chemins, est-il étonnant que l'on arrive tous les deux au même but? C'est faute encore d'avoir mieux étudié son sujet que, dans cette recherche des « sources » des *Pensées*, un récent éditeur a reconnu « quelques-uns des traits essentiels des doctrines théologiques de Pascal » dans le *Pugio fidei* d'un moine du moyen âge; « l'application des prophéties des livres saints à Jésus-Christ, » par exemple, ou encore « la théorie du péché originel! » Quoi donc? Si Raimond Martin, l'auteur du *Pugio fidei*, n'eût pas découvert, sans doute, « la théorie du péché originel, » le savant éditeur veut-il dire que Pascal n'en eût pas ouï parler? ou que le christianisme ne se fût pas avisé de l'application des « prophéties des livres saints à Jésus-Christ, » sans le secours du même Raimond Martin? Il pourra dire, je le sais bien, que, si c'était son opinion, c'est aussi celle de quelques pasteurs protestans qui lui ont uniquement reproché là-dessus de n'avoir pas examiné d'assez près ce livre et ce dominicain. Mais peut-être pensera-t-on plus généralement que, si c'est là ce qui se peut trouver de plus neuf à dire sur Pascal, on ferait aussi bien de s'en taire.

Tels sont, sauf erreur ou méprise, les principaux points de la vie et des œuvres de Pascal sur lesquels nous voudrions avoir de plus amples éclaircissemens. Il y en a d'autres, après cela, qui ne laissent pas d'avoir leur intérêt. Où donc lisais-je, tout récemment encore, une *Étude sur la syntaxe de Pascal?* Je crains bien que ce ne fût pas dans une publication française, mais dans quelque revue allemande (1). Elle

(1) *Zeitschrift fur französische Sprache und Litteratur*, t. IV, [1882], p. 95. *Bemerkungen uber die Syntax Pascals*, par A. Haase.

était d'un aspect rébarbatif, tout d'abord, cette étude, et ensuite d'une lecture ingrate; elle avait cependant son prix; et elle l'aurait surtout pour celui qui voudrait en tirer ce que peut en effet comporter un semblable sujet. On attribue communément ce mérite aux *Provinciales* d'avoir « fixé la langue, » et, dans la mesure où l'on peut « fixer les langues, » M. Désiré Nisard a montré supérieurement le sens et la portée d'un tel éloge. M. Derome y ajoute pourtant une réflexion fine : c'est que *les Provinciales* ont fixé surtout une certaine langue, et donné le modèle d'un art d'écrire qui d'ailleurs aurait pu sensiblement différer de ce qu'il est sous la plume de Pascal, sans pour cela répugner au génie de la langue. C'est une question, et il y aurait lieu de l'examiner. En effet, dans l'état d'indétermination relative où se trouvait la langue française, ou plutôt l'art d'écrire en français, au commencement du XVIIe siècle, pourquoi les lettres de Balzac, par exemple, ou celles de Voiture, n'en ont-elles pas fixé les règles générales? Mais on voit que c'est là plutôt un point de l'histoire de la langue et de l'esprit français que de celle de Pascal.

Autant en dirai-je d'une question que je croyais vidée, mais qu'il paraît que l'on discute encore : Quelle est la première édition des *Pensées?* C'est un point, si l'on veut, de l'histoire de Pascal; mais c'en est un surtout, selon comme on le prend, de l'histoire du jansénisme ou de l'histoire de la librairie. S'il y a trois éditions des *Pensées* qui ont pu passer pour la première : l'une, datée de 1669, et dont on ne connaît que très peu d'exemplaires; les deux autres, datées de 1670, et ne différant guère entre elles que par le nombre des pages,— 365 dans l'une et 334 dans l'autre; — il n'est pas douteux que l'édition en trois cent trente-quatre pages soit la dernière des trois; que l'édition de 1669 soit une édition d'essai, destinée tant à la censure qu'aux amis très particuliers de Pascal; et qu'ainsi l'édition de 1670, en trois cent soixante-cinq pages, est la bonne. Mais quel est l'intérêt de la question en ce qui regarde Pascal, puisqu'il est convenu que le seul texte de Pascal est aujourd'hui celui du manuscrit autographe, et qu'aucun éditeur, depuis Bossut, n'a cru devoir reproduire l'ordre qu'avait adopté Port-Royal? (1) C'est un peu soulever des questions pour le plaisir de les résoudre, plaisir d'érudit, s'il en fut, et d'autant plus vif qu'elles fournissent matière à plus de digressions. D'aucuns ont même prétendu que ce pourrait bien être l'objet propre de l'érudition : abuser du nom de Pascal pour nous faire lire le *Pugio fidei*, comme d'autres abusent du nom de Molière pour nous conter les histoires d'un immeuble de la rue Richelieu.

(1) Sauf pourtant M. Jouaust, dans une belle édition, précédée d'une introduction de M. de Sacy.

Il y a là des dangers que nous avons plusieurs fois signalés, mais où nous ne craignons pas de revenir encore. L'histoire d'une littérature est toujours à refaire, pour toute espèce de raisons, parce que le jugement d'une génération n'engage pas celui de la suivante, et parce le temps donne aux œuvres qu'il ne détruit pas une signification et une valeur nouvelles; mais l'histoire littéraire, lentement et par parties, se complète, s'achève et se fixe pour ne plus changer. On pourra donc toujours dire quelque chose de nouveau de Pascal, de ses *Provinciales* et de ses *Pensées;* il y suffira de les avoir lues, de les avoir soi-même revécues avec Pascal, et de le dire comme on l'aura senti. Cela vaudra ce que cela vaudra, selon l'homme et la manière dont il le dira ; ce sera toujours un droit que l'on aura; et il sera bien difficile que cela ne vaille pas quelque chose, aussi souvent qu'on y mettra plus de sincérité que de littérature. Dans ce genre, pour tâcher de ne rien oublier de récent, je signalerai les pages curieuses que M. Renouvier, dans son deuxième *Essai de critique générale,* a données sous ce titre: *Pascal et la Théorie du vertige moral.* Mais, au contraire, il est bien évident que, sur les circonstances de la composition des *Provinciales,* ou l'effet qu'elles produisirent à leur apparition, comme aussi sur les éditions successives des *Pensées,* ou sur l'histoire des papiers de Pascal, un jour viendra où l'on aura tout dit.

Je crois précisément que ce jour est venu, qu'il approche du moins, pour *les Pensées* comme pour *les Provinciales,* et c'est ce que je me suis efforcé de montrer à l'occasion et aux dépens de M. Ricard, de M. Nourrisson et de M. Derome. La faute en est à eux sans doute, mais elle en est surtout à leur sujet. L'auteur des *Études sur la vie de Bossuet,* le respectable M. Floquet, n'était pas mieux instruit de son sujet ni d'ailleurs plus consciencieux que M. Nourrisson; et M. Derome, assurément, s'il n'a pas plus d'érudition, a plus d'idées, quoique souvent bizarres, que l'auteur de ces huit volumes sur *Voltaire et la Société au XVIIIe siècle.* Cependant, si nous adressions une critique à l'ouvrage de M. Floquet, ce serait de n'avoir pas été terminé; et pour celui de M. Desnoiresterres, combien de fois n'avons-nous pas dit l'estime que nous en faisons? C'est que l'histoire de la vie et des œuvres de Bossuet ou de Voltaire, quand M. Floquet et M. Desnoiresterres s'y mirent, étaient encore des sujets où leurs prédécesseurs avaient laissé beaucoup ou presque tout à dire; et c'est surtout qu'aucun Victor Cousin, qu'aucun Sainte-Beuve, qu'aucun Vinet, et, — d'une autre manière qu'eux, mais non pas sans talent ni sans profit pour nous, — aucun Faugère ne s'y était appliqué. Il y a une justice; et il ne faut pas enfin croire que tous ceux qui nous ont précédés aient rempli si médiocrement la tâche qu'ils s'étaient donnée qu'elle soit toujours à reprendre.

Que reste-t-il donc à dire de Pascal, au point de vue de l'histoire littéraire? S'il ne s'agit que d'écrire une *Introduction* à ses œuvres complètes, il suffit d'y résumer des travaux aujourd'hui classiques. Une courte biographie, où l'on n'affiche aucune prétention d être neuf, mais exacte et facile à lire; où l'on ne s'attarde point à discuter dans le détail les opinions qu'on ne partage pas, mais où tout simplement on les passe sous silence ; pas de phrases, pas de paradoxes, aucun étalage d'érudition, mais plutôt un constant et visible souci de dissimuler ce que l'on en possède; point d'allusions à Confucius, comme chez M. Derome, non plus qu'à Gérard de Nerval, qui s'étonnerait fort d'être nommé dans une biographie de l'auteur des *Pensées;* trente ou quarante pages enfin, voilà ce que doit être aujourd'hui une *Introduction* aux *Œuvres de Pascal.* Et dans l'édition qu'il nous promet, que nous attendons depuis si longtemps, des *Œuvres de Pascal,* nous ne jurerons pas, mais nous aimons à croire que c'est ainsi que M. Faugère comprendra son devoir d'éditeur. Maintenant, au lieu d'une *Introduction,* est-ce un livre que l'on veut écrire? et après un long examen de ce qu'il reste à dire sur Pascal, ne veut-on toucher qu'à ces quelques points? La meilleure manière alors sera peut-être de les traiter chacun à part, et chacun pour soi, selon les proportions d'une modeste brochure ou d'un article de *Revue.* On pourra cependant ne pas se contenter de ces études fragmentaires et vouloir en former un ensemble. En ce cas, on passera rapidement sur ce qui est connu; on ne répétera pas une fois de plus, et ordinairement pour le dire plus mal, ce qui a été dit, ce qui se trouve partout; on ne reproduira pas la fameuse tirade de Chateaubriand; on ne recommencera pas après Victor Cousin d'invectiver Nicole et le duc de Roannez; on ne fera plus, après Sainte-Beuve, la comparaison de Pascal et de Molière, des *Provinciales* et du *Tartufe;* en deux mots, on ne s'attachera qu'à ce que l'on croit apporter de vraiment nouveau, et en en mesurant le développement à l'importance réelle. C'est une formule ou un plan de composition à trouver. Mais il en faut venir là, si l'on ne veut pas que les questions s'anéantissent bientôt sous le prodigieux entassement des livres ; et qu'ainsi le plus grand écrivain devienne insensiblement la moindre préoccupation du biographe qui le prend pour victime. Je ne dis pas, d'ailleurs, en terminant, que ce plan soit facile à trouver, ni qu'il soit aisé de composer un vrai livre qui réponde à ce programme, — puisqu'après avoir essayé d'en indiquer la nature, je laisse à de plus audacieux et de plus habiles que moi le soin et l'honneur de l'écrire sur Pascal.

F. Brunetière.

LA
CHINE ET LES CHINOIS

L'empire du Milieu, le royaume fleuri, a tenu pendant quelque temps une grande place dans nos pensées. Nous avions commencé par décider que les enfans de Han n'étaient pas des adversaires sérieux; ils nous ont prouvé qu'on a toujours tort de trop mépriser ses ennemis. Après une série de brillantes victoires, qui ont fait le plus grand honneur à l'infatigable courage de nos soldats et à l'habileté des chefs qui les conduisaient, nous avons commis une imprudence qui a failli tout compromettre.

Si nos renseignemens sont exacts, dès le lendemain de notre arrivée à Lang-Son, les sages insistèrent pour qu'on ne poussât pas plus loin, pour qu'on se renfermât dans les limites marquées par le traité de Tien-Tsin; ils déclaraient qu'il fallait s'abstenir de toute provocation inutile, se garder d'inquiéter la Chine par une entrée intempestive sur son territoire, que notre infériorité numérique nous obligeait à demeurer sur la défensive dans des positions où nous étions inexpugnables. Les sages n'ont pas eu gain de cause. Resté seul à Lang-Son avec la deuxième brigade, le général de Négrier court à la porte de Chine, la fait sauter, bat l'armée chinoise. Sans doute ce vaillant eut ses raisons; mais après s'être installé à Dong-Dang pour couvrir Lang-Son, il dut pousser plus loin encore et établir un autre poste avancé pour couvrir Dong-Dang. Le 23 mars, il veut se donner de l'air et il attaque de nouveau. On se heurte contre des positions très fortes. Le combat continue le 24; un

ordre du général n'est pas exécuté, et un régiment doit battre en retraite, en abandonnant ses blessés, à qui les Chinois coupent la tête devant nos hommes. Enhardis par leur succès, ils attaquent Lang-Son quatre jours plus tard ; ils sont repoussés et battus, sans que la brigade soit obligée de donner tout entière. A quatre heures et demie, une balle met le général de Négrier hors de combat, et le colonel Herbinger, qui prend le commandement, ordonne la retraite immédiate sur le Delta. En vain, le commandant Servières lui représente que deux escadrons de spahis et une batterie sont en route pour le rejoindre, qu'une partie de la première brigade va être envoyée à son secours, qu'il y a des munitions à Fo-Vi et à Dong-Song, c'est-à-dire à un et à deux jours de marche. Le commandant offre même de rester seul à Lang-Son avec son bataillon. Le colonel ne veut rien écouter, il donne le signal du départ, tandis que, de leur côté, les Chinois rentraient en Chine. Comme le général de Négrier, il eut sans doute ses raisons, qu'apprécieront ceux qui sont chargés de l'entendre et de le juger.

Après tout, cette fâcheuse mésaventure n'était qu'un incident de guerre. Y a-t-il jamais eu des guerres sans incidens? S'est-on jamais battu sans faire des fautes, sans les payer et sans être tenu de les réparer? Cependant Paris s'émeut, Paris s'inquiète et s'agite ; un ministère est renversé. Quelques heures plus tard, on apprend que la Chine offre la paix, et nous en sommes réduits à admirer la sagesse chinoise, qui a décidé qu'il valait mieux traiter à des conditions honorables que de s'obstiner à tenter la fortune. Sans se laisser griser par un succès éphémère et fortuit, elle s'est souvenue des défaites, elle a tenu compte des dangers, elle a considéré que l'amiral Courbet était un adversaire fort incommode, et que, grâce aux mesures qu'il avait prises, le riz n'arrivait plus. Mais il faut convenir qu'il y a eu dans cette histoire un jour au moins où Pékin a été beaucoup plus raisonnable que Paris.

Tant que les Chinois nous ont fait la guerre, nous nous sommes beaucoup occupés d'eux. Nous aurions tort de croire que désormais ils n'auront plus rien à démêler avec nous, qu'il nous est permis de les oublier. Nous avons à débattre, eux et nous, les clauses et les termes d'un traité de commerce, et nos vœux accompagnent à Tien-Tsin l'intelligent sous-directeur de nos affaires étrangères, chargé de suivre cette délicate négociation. Puisse-t-il joindre la prudence cauteleuse d'un vieux mandarin à la souplesse d'esprit et à la sûreté de jugement que lui connaissent ses amis ! Mais nous n'aurons pas seulement des rapports commerciaux à entretenir avec les Chinois. Par nos récentes conquêtes, nous sommes devenus leurs voisins, et il est d'une sagesse élémentaire d'apprendre à connaître ses voisins, de ne pas s'en tenir à leur sujet aux idées de convention, aux à-peu-près.

Les Chinois nous ont donné l'exemple. Depuis que la fatalité des circonstances et des événemens les ont fait entrer en rapport avec les nations chrétiennes, ils ont senti le besoin d'étudier de plus près ceux qu'ils appellent les *fankwei* ou les diables étrangers, de se familiariser avec nos idées, avec nos inventions, avec nos méthodes. Ils ont établi à Chang-Haï un office de traductions, dirigé par M. John Fryers, et cet office a déjà traduit en chinois nombre d'ouvrages techniques et de livres de science français, allemands ou anglais. Le ministre des États-Unis à Pékin écrivait, il y a quatre ans, à son gouvernement : « Je savais qu'une école de sciences et un département des traductions faisaient partie du plan général de cette institution ; mais j'étais loin de penser que les travaux de ces traducteurs fussent poussés aussi activement. Il résulte des notes de M. Fryers que le zèle des Chinois employés à ces travaux donne de grandes espérances pour l'avenir (1). »

La Chine a ses boursiers, qu'elle envoie courir le monde, compléter leurs études en Amérique, à Londres, à Paris ou à Berlin. L'un de ces boursiers, le colonel Tcheng-Ki-Tong, a été un élève fort brillant de notre école des sciences politiques, et il a prouvé, par un livre qui a fait du bruit, qu'on peut être à la fois un très bon Chinois et un Parisien très raffiné. Pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, nos boursiers chargés de nous enseigner la Chine? C'est un vœu qu'exprimait un de nos jeunes écrivains, revenu tout récemment des bords de la Rivière-Rouge. Il voudrait « qu'on installât à Pékin une école dans le genre de nos écoles de Rome et d'Athènes, que l'état entretînt dans la cour du Nord sept ou huit savans dont l'unique emploi serait d'étudier la civilisation du Céleste-Empire et de nous en faire connaître les résultats et les monumens (2). » Les renseignemens qu'ils pourraient nous fournir seraient également profitables et à nos politiques et à nos philosophes. La civilisation qui fleurit sur les bords du Fleuve-Jaune et du Fleuve-Bleu n'est pas seulement la plus ancienne du monde, elle est aussi l'une des plus compliquées. Un Chinois disait à un Européen : « Quoi que vous disiez de mon pays, je vous soutiendrai le contraire, et nous aurons tous les deux raison. »

« — Connaissez-vous la patrie du dragon volant et des théières de porcelaine? Tout le pays est un cabinet de raretés, environné d'une immense et interminable muraille gardée par cent mille sentinelles tartares. C'est une curieuse contrée et un curieux peuple. La nature, avec ses apparitions grêles et contournées, ses fleurs gigantesquement fantasques, ses arbres nains, ses montagnes découpées, ses fruits vo-

(1) *Le Monde chinois*, par Philippe Daryl. Paris, Hetzel, 1885, page 87.

(2) *De Paris au Tonkin*, par M. Paul Bourde, correspondant du *Temps*. Calmann Lévy, 1885.

luptueusement baroques, ses oiseaux parés et bariolés, est là-bas une caricature aussi fabuleuse que l'homme avec sa tête pointue et couronnée d'une flamme chevelue, ses révérences, ses ongles démesurés, sa vieille et intelligente gravité et sa langue enfantine composée de monosyllabes. Dans cette étrange contrée, la nature et l'homme ne peuvent se regarder sans rire ; mais ils ne rient pas tout haut, ils sont tous deux trop civilisés pour cela et trop polis, et en cherchant à contenir les éclats de leur gaîté, ils font les grimaces les plus bizarres. » Ainsi parlait Henri Heine, qui ne connaissait, à vrai dire, que la Chine des paravens et des potiches. Mais un Anglais, M. Hunter, qui a passé la meilleure partie de sa vie à Canton, convient que le royaume fleuri est pour l'Européen qui l'habite le pays des étonnemens et des surprises, que les fils de Han semblent s'être appliqués à prendre en toute chose le contrepied de nos idées, de nos opinions et de nos mœurs (1). La Chine a décidé depuis des siècles, dans sa profonde sagesse, que le blanc était la couleur du deuil et le bleu celle du demi-deuil, que la chauve-souris était l'emblême du bonheur et le canard le symbole des félicités domestiques, que les pantalons ne conviennent qu'aux femmes, que les hommes doivent porter des jupes et ne jamais quitter leur éventail, que les habits n'auraient pas de poches, qu'on serrerait ses papiers dans ses bas et dans ses bottes, qu'il faut laisser les fourchettes aux barbares et se servir de bâtonnets pour pousser adroitement le morceau dans la bouche, qu'il convient d'écrire au pinceau dans des colonnes perpendiculaires et qu'un cavalier qui se respecte monte toujours à cheval du côté droit, que ce ne sont pas les ancêtres qui anoblissent leurs descendans, que ce sont les descendans qui anoblissent leurs ancêtres, que le secret de la médecine est le *yin* et le *yang* ou le principe mâle et femelle, et qu'au surplus on doit payer son médecin tant qu'on se porte bien et ne lui rien donner dès qu'on tombe malade.

Comment ne pas s'étonner, dans un pays où l'on voit partout des fleurs, sauf dans les jardins, et dont les habitans, qui semblent tenir beaucoup à la vie, n'ont pas de plus cher souci que de se munir longtemps d'avance d'un beau cercueil, dans un pays où il n'y a ni avocats, ni avoués, ni notaires et où personne ne sent le besoin d'en avoir, où les actions et les paroles sont gouvernées par une étiquette aussi rigide que compliquée, qui vous interdit sévèrement de demander à votre voisin des nouvelles de sa femme, de ses filles ou de ses sœurs, mais vous autorise à demander au premier venu quel est son âge et son nom très honorable, à quoi il répond : « Mon nom sans importance est Chung. » Il ne faudrait pourtant

(1) *Bits of old China*, by William C. Hunter. Londres, 1885.

pas croire que ces règles et ces usages aient été inventés dans le dessein avoué de chagriner nos goûts, de contrarier nos habitudes. Ceux qui les ont institués il y a quelque quatre mille ans ne songeaient guère à nous. Il est bon de savoir s'étonner; mais ce n'est que le commencement de la sagesse.

Il est à remarquer que les voyageurs qui n'ont fait que toucher barres en Chine professent d'ordinaire un suprême mépris pour l'empire du Milieu, qu'ils s'écrieraient volontiers : « Est-il bien possible d'être Chinois? » — Ils ont découvert qu'en Chine l'homme et la femme sont jaunes, que le jeune chien, le rat musqué et les nids d'hirondelles y passent pour les mets les plus délicats, pour un souverain régal, que tous les alimens y sont frits à l'huile ou bouillis à l'eau, que la cuisine y est exécrable, quoique le divin maître-queux, Low-Man-Ke, y ait écrit un Manuel du parfait cuisinier en trois cent vingt volumes. Ces mêmes voyageurs, aussi prompts que décisifs dans leurs jugemens, nous ont appris que les Chinois ont la fâcheuse habitude de se débarrasser de leurs enfans, surtout de leurs filles, par des procédés qui manquent de douceur, bien qu'à la vérité on ait quelque peine à concilier cet usage avec le prodigieux pullulement de la race, avec l'habitude qu'ont les Célestes de se marier très jeunes et de prendre des concubines pour être plus certains de laisser après eux des enfans qui honoreront leur mémoire. « Il m'est arrivé, écrivait spirituellement le colonel Tcheng-Ki-Tong, d'entendre à Paris derrière moi une vieille femme qui disait en me désignant : « Voilà un Chinois ; qui sait si ce ne sont pas mes sous qui l'ont racheté? » Elle n'avait pas, fort heureusement pour moi, son titre de propriété très en règle, sans quoi j'eusse été sans doute exposé à lui payer l'intérêt de ses sous. Toute bonne action ne doit-elle pas rapporter? » — On a tenté aussi de nous faire croire que toute Chinoise de conduite légère était livrée à la discrétion d'un éléphant, lequel, après l'avoir fait servir à ses plaisirs, l'écrasait sous son genou. Le colonel Tcheng-Ki-Tong a remarqué à ce propos que, somme toute, il y a peut-être moins d'éléphans en Chine qu'en France, qu'à peine en trouve-t-on deux ou trois dans les ménageries de Pékin. Ce seraient à ce compte des éléphans fort occupés.

En revanche, les voyageurs qui ont séjourné longtemps en Chine s'accordent presque tous à reconnaître que, si étrange qu'elle puisse nous sembler, la civilisation chinoise n'est point méprisable, qu'une fois l'étonnement passé, elle mérite d'être étudiée de près et jugée de sang-froid, que les fils de Han sont nos maîtres en agriculture, que leurs maraîchers sont incomparables, que leurs négocians sont peut-être les plus avisés du monde, que telle tête de mandarin qui nous fait rire cache des trésors d'ironique sagesse, que si le Chinois a une façon toute particulière d'entendre la vie, il joint d'habitude à ses su-

perstitions un bon sens très aiguisé, que, dans cet immense pays où les règlemens abondent, l'art de s'appartenir et de se gouverner soi-même est pratiqué souvent avec plus de succès que dans beaucoup d'autres : « Après tout, dit M. Hunter, le Chinois est un peuple heureux et content, d'une industrie exemplaire, sobre, frugal, simple dans ses goûts, aussi sensé que nous et aussi riche en ressources pour faire face aux diverses épreuves de l'existence. Si nous avions eu parmi nous à Canton quelques hommes de science, ils auraient pris plaisir à observer comment ce fluide mystérieux qui est répandu à travers tous les êtres vivans assortit ingénieusement leurs façons d'agir et de penser à l'organisation de chacun. »

Il y a presque toujours de la prévention dans les jugemens que nous portons sur les Chinois : dis-moi ce que tu penses de la Chine, et je te dirai qui tu es. Un radical anglais ou français ne peut tenir en grande estime une nation soumise à la monarchie la plus absolue, et dont le souverain, qui se nourrit de mets particuliers, réservés à son auguste estomac, exige que quiconque l'approche se prosterne sur les genoux et sur les mains en frappant la terre du front. Les amateurs de révolutions et de nouveautés ressentent une invincible antipathie pour un peuple qui, à travers les guerres civiles et la double invasion des Mongols et des Mandchoux, est toujours resté le même, a imposé à ses conquérans ses traditions et ses mœurs, et semble insulter les peuples changeans par sa désespérante immobilité. D'autre part, les positivistes, ayant appris de certains sinologues qu'il n'y a aucun mot en chinois pour nommer Dieu, veulent beaucoup de bien à une race ennemie des chimères, des vaines spéculations, et disposée à croire que la métaphysique est beaucoup moins nécessaire au bonheur que le riz.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la Chine fournit matière à des controverses passionnées, que tour à tour on l'exalte ou on la ravale. Les jésuites, qui y furent vraiment fort bien reçus, ne craignaient pas d'attester « que ce peuple avait conservé pendant deux mille ans la connaissance du vrai Dieu, qu'il avait sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers et pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que l'Europe était plongée dans l'erreur et dans la corruption. » Les dominicains, qui n'aimaient pas la société de Jésus ni les gens qui la recevaient bien, déférèrent les usages de la Chine à l'inquisition de Rome et soutinrent, sous la foi du serment, que les lettrés étaient à la fois des idolâtres et des athées. La Sorbonne, en 1700, traita de fausses, de scandaleuses, de téméraires, d'impies et d'hérétiques toutes les louanges qu'on pouvait donner aux Chinois, et Thomas Maillard de Tournon, envoyé à Pékin comme légat par le pape Clément XI, entreprit de démontrer à l'empereur Cam-hi que les mots

écrits par ce souverain sur ses tablettes ne signifiaient pas : Adorez le Seigneur du ciel ! — que, comme son peuple, Cam-hi n'adorait que le ciel matériel. En revanche, Voltaire et les philosophes du XVIIIe siècle professaient un vif enthousiasme pour une société où les guerres de religion étaient inconnues ; ils la considéraient comme le berceau et la patrie du déisme, qui l'avait comblée de ses plus précieuses bénédictions. Le Fils du ciel, le Seigneur des dix mille armées, l'homme unique, l'homme solitaire et le frère du Dragon, celui qui habite dans la salle rose, dans le palais cramoisi et dont le trône est un meuble divin, leur apparaissait comme le monarque de la terre le plus raisonnable, le plus sage et le plus poli, qui rendait l'agriculture respectable à ses sujets en labourant de ses mains impériales un petit champ, sans compter qu'il avait fondé le premier des prix de vertu. Croirons-nous qu'à la fois déistes, idolâtres et athées, les Chinois sont, selon les cas, les plus mécréans et les plus superstitieux des hommes, qu'un de ces reproches ne détruit pas l'autre ou qu'ils admettent la contradiction ainsi qu'il arrive quelquefois parmi nous ? Mais, comme le disait Voltaire, il faut être bien au fait de la langue d'un peuple et de ses mœurs pour démêler ses secrètes contradictions.

Si jamais les vœux de M. Bourde sont exaucés et que notre gouvernement envoie des jeunes gens étudier la Chine à Pékin, il faudra leur recommander de n'y porter aucune idée préconçue, d'oublier pendant quelques années notre langue, nos classifications, nos rubriques et de se faire Chinois pour comprendre les Chinois. Ils perdraient leurs peines à vouloir s'assurer si les Célestes sont matérialistes ou spiritualistes. Les Asiatiques n'ont jamais bien démêlé où finit la matière et où commence l'esprit, et nous-mêmes qui nous piquions jadis de le savoir, nous ne le savons plus depuis quelque temps. Une question plus digne d'être approfondie est d'expliquer comment il a pu se faire qu'une nation comme la Chine soit parvenue à un état de civilisation avancée, en restant fidèle aux idées religieuses et sociales des peuples primitifs. Le régime patriarcal se montre à nous à l'origine des sociétés comme appartenant en propre à des tribus voyageuses, à des peuples pasteurs vivant sous la tente, qui n'étaient que de grandes familles. Les dieux qu'ils adoraient n'avaient pas visage d'homme et ne cherchaient point à s'humaniser ; c'étaient les astres qui éclairaient leur nuit, dont ils suivaient la marche réglée et fatale à travers l'espace et dont le silence les effrayait. Ces dieux taciturnes, nomades comme eux et comme eux sans histoire, refaisant chaque jour ce qu'ils avaient fait la veille, leur commandaient de ne jamais se reposer, de considérer la vie comme un pèlerinage et de parcourir la terre sans la posséder, et ils auraient cru violer la loi de l'univers le jour où ils se seraient assis. Ils étaient les plus polythéistes des hommes ; mais

lorsqu'ils considéraient que ces astres qui les gouvernaient et qu'ils ne pouvaient compter habitaient le même ciel et semblaient tous obéir à la même loi, ils étaient tentés de leur donner un maître, et leurs yeux cherchaient au ciel l'invisible berger qui poussait devant lui son troupeau d'étoiles.

Quand l'homme se fut assis, quand la maison remplaça la tente, quand des mains audacieuses, au risque de paraître criminelles, eurent ensemencé la terre et bâti les premières cités, les dieux changèrent comme les mœurs, et le système patriarcal disparut avec la vie nomade. La Chine seule l'a conservé, en prouvant qu'il était compatible avec une civilisation très raffinée. Son architecture, comme on l'a remarqué, témoigne de ses origines et procède de la tente de peaux sous laquelle s'abritait le Touranien voyageur : « Les maisons chinoises, a dit Hope, semblent attachées à des piquets, qui plantés en terre, auraient fini par y prendre racine et par s'immobiliser. » Les hommes qui habitent ces maisons ressemblent bien peu aux pasteurs dont ils descendent, mais ils ont gardé le culte du ciel, la religion des nomades, à cela près qu'ils l'ont sécularisée et que le ciel s'est incarné dans la personne de leur souverain, qui leur sert de médiateur avec les puissances surnaturelles. Il couvre toute la terre, il contrôle l'univers entier, il a la clairvoyance des cinq grands génies. Il dispose de la pluie, du vent et des tempêtes, il dompte les élémens, il est en son pouvoir d'anéantir tout ce qu'il touche. Les ambassadeurs étrangers qui l'approchent sentent leurs genoux s'entre-choquer et fléchir sous eux ; il ne tiendrait qu'à lui de les anéantir de son regard, d'un éclair de sa prunelle. Heureusement sa bienveillance est plus large que les quatre grandes mers, sa clémence est plus haute que la voûte étoilée; joignez le Fleuve-Jaune et le Fleuve-Bleu, et leurs longueurs réunies ne vous donneront qu'une faible idée de ses compassions. Si des inondations ou des sécheresses viennent compromettre la félicité de ses sujets, il se tâte le pouls, il interroge sa conscience, il recherche avec une attention sévère par quel péché ignoré de lui il a troublé l'ordre des saisons et de la nature.

La famille chinoise, comme l'a si bien dit le colonel Tcheng-Ki-Tong, est une sorte de société civile en participation, où les biens sont d'habitude possédés en commun et dont tous les membres, solidaires les uns des autres, sont tenus de se prêter assistance. L'autorité appartient au plus âgé, qui a les fonctions d'un chef de gouvernement ; tout le monde fait ses apports, les ressources sont rassemblées dans une même caisse, et des statuts définissent les droits et les devoirs de chacun. L'entretien des vieillards, l'éducation des enfans, les secours aux nécessiteux, les primes accordées aux jeunes gens après leurs examens, les donations aux filles qui se marient, tout est prévu, tout est

réglé d'avance. L'empire chinois est une société politique sans institutions; il n'en a pas d'autres que l'organisation patriarcale de la famille et les observances qui s'y rattachent, les hommages religieux rendus à la mémoire des ancêtres, les cérémonies et les pratiques destinées à perpétuer leur souvenir. Les dix-huit provinces dont se compose l'empire sont autant de royaumes séparés; mais de l'est à l'ouest et du nord au midi, on a les mêmes mœurs, on observe les mêmes rites, et la Chine est moins un peuple qu'une immense famille de 300 millions d'hommes, dont le chef suprême est le patriarche des patriarches, en même temps qu'il est le Fils du ciel.

Le royaume fleuri diffère à ce point de tout ce que nous connaissons qu'avec des lunettes troubles et un peu d'imagination on peut y voir tout ce qu'on veut. Le père Jouvency le louait d'avoir reconnu l'unité de Dieu et conservé, dans tous les temps, l'adoration de l'Être suprême, et il est certain que de toutes les religions du monde celle des Chinois est la moins mythologique. Les dominicains les accusaient d'athéisme, et il est également certain que, dans l'empire du Milieu, le dieu visible cache l'autre, éternel absent à qui on n'a jamais affaire. D'autres missionnaires les traitaient d'idolâtres, mais l'idolâtrie n'est, en Chine, qu'une branche gourmande du culte des ancêtres. On y a beaucoup d'égards pour certaines divinités subalternes, qui ne sont que des grands hommes canonisés, dont on invoque les bons offices comme nous recourons à l'intercession des saints. Avant de se purger, on brûle des herbes odorantes sur l'autel du très illustre médecin Hwa-To, qui vécut au IIe siècle de notre ère. On tient aussi en grande considération un dieu de la guerre, nommé Kwan-Foo-Tse, célèbre guerrier du temps de la dynastie des Han d'Orient, qui, blessé d'une flèche empoisonnée, s'amusait tranquillement à jouer aux échecs pendant que son chirurgien l'opérait. Hwa-To et Kwan-Foo-Tse sont assurément des saints fort recommandables et des ancêtres très étonnans; mais la seule majesté qu'on soit tenu d'adorer est celle qui réside à Pékin dans la salle rose, « l'Homme unique et solitaire, » en qui se sont incarnés l'ordre du monde, la sagesse des cieux et qui connaît les secrets des vivans et des morts.

Quant aux philosophes du XVIIIe siècle, qui vantaient la tolérance des Chinois et leur savaient gré d'avoir compris que tous les cultes se valent et qu'ils doivent tous être soufferts, pourvu que la morale soit la même, ils avaient tort d'attribuer à l'indifférence une conduite inspirée par la politique. On fait en Chine la distinction des croyances nécessaires et de celles qui ne le sont pas, on y respecte les droits de l'imagination, on y souffre que chacun résolve à sa façon les questions qui n'intéressent ni l'ordre public, ni la police et la sûreté de l'empire. Toutes les religions y ont pénétré et ont été l'objet d'une curio-

sité bienveillante, jusqu'au jour où on les soupçonnait de conspirer contre l'état. Soyez disciple de Fo ou sectateur du taoïsme, vous serez un bon Chinois si vous êtes un bon fils, en voie de devenir un bon ancêtre, et si vous croyez fermement que l'empereur a dans les yeux quelque chose qui tue ou qui fait vivre. Sur tout autre point, le doute est permis. La Chine a ses bonzes, elle a ses sceptiques; elle a même ses spéculatifs, qui disent avec un de ses poètes : « Nous avions épuisé ce que la parole peut rendre, nous demeurions silencieux. Je regardais les fleurs immobiles comme nous, j'écoutais les oiseaux suspendus dans l'espace, et je comprenais la grande vérité. » L'auteur du *Monde chinois*, M. Daryl, pense que les meilleurs missionnaires qu'on pût envoyer en Chine seraient des positivistes, qui prêcheraient aux Célestes les doctrines d'Auguste Comte et de M. Herbert Spencer. Sans doute plus d'un mandarin leur ferait bon visage; mais en retour, ils ne pourraient se dispenser de faire quelques concessions à leurs catéchumènes. Ils devraient s'engager à élever dans leur maison un autel aux ancêtres, avec les accessoires voulus, et chaque jour, après s'être lavé les mains, ils brûleraient de l'encens et s'agenouilleraient quatre fois. Avant de partir pour un voyage, ils seraient tenus d'en avertir leurs morts, en disant : Je pars pour tel endroit. A peine revenus, ils s'empresseraient de s'informer de leur santé, et ils s'agenouilleraient encore. Le Chinois le plus sceptique a les genoux flexibles, et nous doutons que M. Spencer, qui a peu de goût pour les génuflexions, se sentît jamais chez lui sur les bords du Fleuve-Jaune.

Parmi les philosophes de tous les pays et de tous les temps, Confucius est le plus agréable aux positivistes, et M. Daryl le définit « un saint-simonien d'il y a trois mille ans. » Il faisait peu de cas de la métaphysique, il posait en principe qu'il ne faut pas scruter l'origine des choses. Il ne s'occupait, pour sa part, que des causes secondes, et il réduisait la philosophie à la morale, et la morale à la science de rendre les Chinois heureux, pacifiques et faciles à gouverner. Admirateur passionné des temps antiques, il s'appliquait à faire revivre le passé; en toute chose il préférait le vieux au neuf, et toute tradition lui était sacrée. On a dit de lui que c'était un Socrate qui n'avait pas trouvé son Platon; il aurait eu de la peine à le trouver. Socrate, ce divin ergoteur, a revendiqué le premier les franchises de l'esprit humain, le droit de libre examen et d'universelle discussion. S'il obéissait aux lois de son pays, il ne respectait que celles de sa conscience, et il jugeait ses juges. Confucius, au contraire, faisait consister la vraie philosophie dans la soumission, l'abstinence et la discipline silencieuse de l'esprit, dans l'habitude de ne rien discuter, de croire que les choses sont plus raisonnables que nous, que nous passons et qu'elles ne passent point. Il enseignait que le vrai sage respecte tout,

même l'absurde, et il est certain que l'absurde a rendu plus d'un service à l'humanité, qu'il a joué dans ses affaires un si grand rôle qu'on se demande comment il faudra s'y prendre pour se passer de lui et pour gouverner les hommes quand ils seront tous raisonnables. Mais le sort en est jeté, nous sommes résolus à tout comprendre et à n'être dupes de rien. Bien différent de nous, Confucius fondait la morale sur la modération des désirs et sur le respect, qui était selon lui la seule vertu dont l'excès ne soit jamais à craindre et qu'on puisse pratiquer sans inconvénient jusqu'à la débauche.

Grâce à Confucius, la Chine est un grand empire qui n'a jamais changé et où fleurit le respect. Ce peuple respectueux est-il un peuple heureux? Beaucoup de voyageurs l'affirment. Ce qui nous paraît le plus probable, c'est que le bonheur chinois ne ressemble à aucun autre et qu'il consiste dans une sorte de félicité familiale et domestique, tempérée par le mandarin, qui d'ordinaire est un animal pervers et malfaisant. Mais on est ingénieux, on s'arrange pour le fuir, pour l'éviter, pour n'avoir presque rien à démêler avec lui. Le régime patriarcal est une sauve-garde, une garantie pour la liberté; le mandarin n'a pas à s'occuper de vos petites affaires intimes; vous les réglez entre vous, sous le regard de vos ancêtres. La Chine est le pays des formes, ce n'est pas le pays des formalités; on s'y dérobe facilement au contrôle de l'autorité publique, et le mariage, par exemple, y est considéré comme un acte purement privé, où n'interviennent ni l'officier d'état civil ni le prêtre. L'animal pervers n'a rien à voir dans vos arrangemens domestiques, dans vos combinaisons commerciales, dans vos transactions, dans vos contrats. Au surplus, les fils de Han ont l'esprit d'association; quand le mandarin devient indiscret et tracassier, ils ont bientôt fait de se liguer pour le tenir en respect. Bref, le mandarin, c'est l'ennemi; mais on trouve moyen d'être heureux en dépit du mandarin.

Ajoutez que les vertus de Confucius ont passé dans le sang des Chinois. Accommodans, modérés dans leurs désirs, ils ont la consolation, le contentement et l'oubli faciles, et la légèreté naturelle de leur humeur vient en aide à leur philosophie. Ils ont eu des penseurs sombres et chagrins, et l'un d'eux a dit : « Nous sommes tous les déclassés de l'univers. Avons-nous besoin de nous connaître avant de nous rencontrer? » Mais la plupart de leurs poètes et quelques-uns des plus exquis sont d'aimables épicuriens, qui gazouillent comme des oiseaux. Ce qui prouve combien la mélancolie raisonnée s'accorde mal avec leur tempérament, c'est que jadis un pessimiste chinois résolut d'en finir avec la vie et que ce tragique événement a donné lieu à la fête la plus brillante et la plus joyeuse qui se célèbre dans l'empire céleste. Au milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, nous raconte M. Hunter,

vivait dans la province de Tsou un fonctionnaire nommé Keuh-Yuen-Ping, homme de grand talent, mais affligé de cette funeste maladie que les Anglais appellent les diables bleus. L'ennui le consumait, il avait la vie en dégoût. Il composa une ode pour prendre congé de l'univers, s'attacha une pierre au cou et se jeta dans le fleuve Meih-lo. Ce fut dès lors une coutume de la population riveraine de visiter à des époques réglées l'endroit où cet hypocondre s'était noyé; on s'y transportait dans des barques en forme de dragon, décorées de drapeaux et de lanternes de toutes couleurs, et on adressait de douces paroles à l'âme inconsolée du défunt. L'usage de cette fête nautique s'est répandu de proche en proche parmi trois cent millions d'hommes, et chaque année, le cinquième jour de la cinquième lune, les fleuves et les canaux du grand empire sont sillonnés par d'innombrables bateaux-dragons, qui promènent le long de leurs rives des banderoles et des flammes flottant au vent, des rires, des chants, de bavardes gaîtés, qu'accompagnent le bruit cadencé des rames, des roulemens de tambour et la voix frémissante du tong. C'est ainsi qu'on célèbre l'anniversaire du jour où un pessimiste régla ses comptes avec la vie et qui en Chine se trouve être le jour fatal des échéances. Un débiteur insolvable saurait-il mieux faire que d'étourdir par des plaisirs sa confusion et sa détresse? Il y a dans le bonheur du parti-pris une part considérable de volonté; il faut s'aider, pousser à la roue. Mais les Chinois seuls sont assez philosophes pour donner des fêtes à leurs chagrins.

La Chine a toujours méprisé les *fankwei*, ces barbares de l'Occident qui ne connaissent pas la vraie vie de famille et dont la politesse lui semble grossière, la cuisine ridicule, à qui elle reproche leur humeur changeante, leurs perpétuelles tracasseries, l'éternelle inquiétude de leur esprit. Elle leur en veut surtout de l'avoir troublée dans son bonheur en lui causant beaucoup d'ennuis et, ce qui est pire que tout, en l'obligeant à pourvoir à sa défense, à se procurer des canons, à construire des arsenaux et des bâtimens de guerre. Les dépenses improductives répugnent profondément à cette nation utilitaire, amoureuse des arts de la paix. On s'est représenté quelquefois les Chinois comme un peuple qui n'avait pas le goût des entreprises et ne demandait qu'à rester chez lui. Leur histoire prouve le contraire; mais ce n'est point par les armes qu'ils agrandissent leur empire. Ils ont le génie des conquêtes pacifiques, des invasions sourdes, lentes et clandestines. Les Mandchoux leur ont donné des maîtres; avant peu, toute la Mandchourie leur appartiendra. Quand les Européens, comme le remarque M. Hunter, firent leur première apparition dans l'extrême Orient, ils trouvèrent tout l'archipel malais, de Malacca au groupe d'Amboine, peuplé de colons chinois. Planteurs ou négocians, les terres, les

mines leur appartenaient, leurs factoreries étaient prospères, leurs jonques allaient partout, et ils n'oubliaient pas Confucius. Le voyageur français Pyrard, qui visita l'Inde dans les premières années du XVIIe siècle, les vit à Goa comme à Bantam, où abordaient chaque année leurs vaisseaux chargés de cotonnades, de soieries, de porcelaines. Leurs maisons témoignaient de leur opulence; mais alors comme aujourd'hui, ils ne souffraient pas qu'on enterrât leurs morts en pays étranger, ils les renvoyaient pieusement dans le royaume fleuri, le seul qui connaisse le repos.

Dès ce temps ils avaient pris contact avec les Européens. On se rencontrait sur terre neutre et c'était tout profit. Les Espagnols apportaient à Manille l'or du Pérou et du Mexique, les Chinois le recevaient de leurs mains et l'emportaient en Chine. Tout a changé depuis que nous sommes venus les trouver chez eux et que nous avons forcé leur porte en leur disant : « Ouvrez-nous votre maison, la nôtre vous est ouverte: la libre concurrence est la loi de ce monde. » Ils finiront par le croire, et il n'est pas sûr que cette affaire tourne aussi bien que nous le pensions; il pourrait arriver que la Chine en fût le bon marchand. Les vertus prêchées par Yao et par Choun, par Wan et par Wu ne sont pas les plus brillantes et les plus fières des vertus; elles ne feront ni des Pierre l'Ermite, ni des missionnaires et des martyrs, ni des paladins et des héros de roman; mais elles sont les plus utiles dans la grande lutte pour l'existence. Un homme d'état disait que l'avenir appartient à ceux qui ont le moins de besoins, et Dieu sait que nous ne sommes pas des Chinois, que nous n'avons pas le contentement facile. Il n'est pas à craindre que la Chine devienne jamais une nation militaire; elle ne serait plus la Chine. Mais les États-Unis ont déjà reconnu que leurs ouvriers ne pouvaient lutter avec les siens. Tout porte à croire que la race jaune jouera un rôle considérable dans l'histoire économique du XXe siècle. Si avant peu les fils de Han affluaient chez nous et y devenaient incommodes, nous n'aurions pas le droit de nous en plaindre; quelque descendant de Confucius nous dirait : « Tu es allé chercher l'abeille, ne te fâche pas si elle te pique. »

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

On a si étrangement prodigué de nos jours les statues, les monumens et les apothéoses, on a répandu à flots tant de déclamations grossières ou puériles pour des gloires équivoques, pour de vulgaires renommées de parti qu'il y aurait de quoi dégoûter à jamais de ces vaines représentations données par les vivans aux dépens des morts. On dirait que plus les temps sont ingrats, plus on se plaît quelquefois à faire des grands hommes avec de petits personnages qui n'auront même pas une place dans l'histoire, et quand on va chercher dans le passé quelque célébrité universelle; c'est pour la rapetisser à la mesure des passions ou des intérêts du jour.

Heureusement, il faut l'avouer, il y a encore honneurs et honneurs, il y a commémorations et commémorations, et il est des momens rares où le sentiment public lui-même sait bien faire la différence entre ce qui n'est qu'une banale cérémonie imaginée par l'esprit de secte, et le juste, le légitime hommage rendu à de généreux serviteurs de la France. Certes, depuis quelques années, les occasions n'ont pas manqué : on a mis des monumens partout, on a érigé des statues à tout le monde, même à ceux qui ne méritaient pas un buste on a décrété des obsèques. C'était tout au plus un objet de curiosité pour une foule souvent indifférente qui allait là comme à un spectacle, comme à une fête populaire, sans se préoccuper beaucoup du mort qu'on ensevelissait ou du grand homme coulé en bronze qui ne représentait rien pour elle. Que s'est-il passé, au contraire, ces jours derniers, au Mans et à Paris, à l'inauguration du monument élevé au général Chanzy et aux funérailles de l'amiral Courbet, ramené dans son suaire du fond des mers

de Chine? Ici tout était certainement plus sérieux. On sentait que ce n'était pas un spectacle comme tous les autres, que si, dans la foule réunie à ces cérémonies, il y avait toujours quelque curiosité, il y avait aussi une émotion sincère, instinctive. L'éclat et le bruit n'excluaient pas un certain recueillement qu'on n'a guère vu à d'autres inaugurations, à d'autres cérémonies de ce genre. Et à quoi tient cette différence? C'est que ces deux hommes honorés d'une commémoration nationale ont été, de l'aveu de tous, de grands serviteurs publics qui ont payé de leur personne, qui n'ont jamais marchandé ni leur sang ni leurs peines, qui ont porté fièrement le drapeau devant l'ennemi, et que le sentiment populaire, si facile à égarer qu'il soit quelquefois, ne confond pas ceux qui ont dévoué leur vie à la France et ceux qui n'ont été que des hommes de parti, même quelquefois de coterie.

On aura beau faire, des soldats qui ont cent fois risqué leur vie pour leur pays, qui n'ont jamais compté avec le péril, auront toujours le respect du peuple et remueront la fibre française autrement qu'un vulgaire tribun à qui on dressera une statue sur quelque carrefour. Le général Chanzy a, depuis quelques jours, son monument, autour duquel se sont retrouvés quelques-uns de ses anciens lieutenans de la deuxième armée de la Loire, les Jauréguiberry, les Jaurès, et, à dire la vérité, on peut se demander pourquoi ce monument, qui était bien dû au vaillant soldat, a été précisément élevé au Mans. Sa vraie place était plutôt dans les lignes de Josnes, là où l'intrépide capitaine, brusquement livré à lui-même, avec une armée en déroute, arrêtait, par cinq jours de combat, l'invasion ennemie. Là le monument aurait eu sa vraie signification; il aurait représenté, sur le terrain même de la lutte, la résistance de l'héroïsme impassible devant le danger.

Ce qu'on peut avoir la pensée d'honorer, ce n'est point un victorieux dans la fatale guerre; Chanzy n'a point gagné de victoires, quoiqu'il eût mérité d'en gagner. La campagne de ce terrible temps n'a été qu'une longue et savante retraite, entrecoupée de sanglans combats, de la Loire jusque sur la Mayenne, en passant par Le Mans, où se livrait une nouvelle et dernière bataille qui n'était qu'une défaite de plus; mais ce qui l'a caractérisé dans cette campagne, ce qui était digne d'être consacré, c'est justement cette indomptable fermeté dont il donnait le premier et éclatant exemple à Josnes; c'est la vivace et inépuisable énergie du chef inaccessible au découragement et ingénieux à se créer des ressources, à se refaire une armée avec des débris, avec des conscrits, toujours prêt à recommencer, envoyant des conseils qui n'étaient pas écoutés et continuant à se battre sans récriminations inutiles, refusant jusqu'au bout de désespérer, même quand il n'y avait plus d'espérance possible. Inconnu encore à la veille de la guerre, le général que le maréchal de Mac-Mahon avait eu l'heureuse inspiration de signaler à la défense nationale se révélait, en quelques

semaines, avec cette vigoureuse trempe militaire qui l'a fait illustre. Plus que tout autre, l'amiral Jauréguiberry, qui fut, lui aussi, un des héros de l'armée de la Loire, avait le droit de fixer, comme il l'a fait, en traits sobres et virils, sans vaine emphase, le caractère de cette campagne et du chef qui y a trouvé, à défaut de la victoire, l'honneur de faire flotter au vent, jusqu'à la dernière heure, les lambeaux du drapeau déchiré de la France. Chanzy a été mêlé depuis à la politique; mais il n'en subissait pas l'influence, il n'en acceptait ni les passions ni les solidarités malfaisantes. Il était resté, avant tout, un soldat qui avait le privilège rare d'inspirer la confiance, et son plus grand honneur est d'avoir laissé cette impression que si, lui présent, il y avait eu des événemens que sa raison n'appelait pas, mais que son cœur ne craignait pas, il était fait pour conduire nos armées et peut-être pour relever la fortune de la France. Le monument du Mans est l'expression de cette pensée, qui, en vérité, n'a rien de menaçant pour la paix, on avait à peine besoin de le dire. C'est l'hommage à un soldat digne de servir de modèle, et ce qui a été fait pour l'homme disparu depuis quelques années déjà, mais toujours vivant dans la mémoire du pays, était bien dû aussi à ce mort d'hier, à ce vaillant chef d'escadre, ramené pour un instant par ses marins sous ce dôme des Invalides, où tout le monde n'entre pas.

Ces honneurs rendus presque en même temps à Chanzy et à Courbet, cette commémoration, ces funérailles, avec leur caractère sérieux et émouvant, ont le mérite de montrer que le sentiment populaire aime toujours ceux qui savent servir la France, tandis que d'autres s'agitent, briguent les candidatures ou font des programmes de révolutions. Que voit-on dans cet amiral qui est mort au loin sur son navire, commandant d'une voix déjà plus qu'à demi éteinte jusqu'à sa dernière heure? Un homme qui a fait son devoir sans doute, qui n'a fait que son devoir, si l'on veut, mais qui, en le faisant, a honoré le pays, la marine qu'il a pénétrée de son âme, l'armée de terre qu'il a un instant conduite, le drapeau qu'il a porté sous le feu. Pendant deux années, en effet, Courbet est resté, dans ces mers lointaines, chargé au premier rang de cette campagne où ce qu'il y avait de plus difficile n'était pas de combattre, où le chef avait à veiller à tout, à préparer des débarquemens, à entreprendre des opérations qu'il n'approuvait pas toujours, à renouveler ses ressources, à défendre ses équipages du découragement ou des contagions. Pas un instant on ne sent la défaillance ou l'impatience chez ce chef d'escadre qui accomplit son œuvre sans bruit, sans agitation vaine et sans hésitation. Un des traits caractéristiques en lui au contraire est la simplicité ferme et juste du commandement. Courbet avait visiblement quelques-unes des qualités supérieures de l'homme de guerre et de mer : la sûreté vigilante dans le service, la netteté du coup d'œil, l'habileté réfléchie et

précise dans la préparation d'une affaire, l'énergie de la volonté dans l'exécution, l'art d'obtenir de ses soldats tout ce qu'ils pouvaient donner. Sévère de tenue, exact et inflexible dans le maintien de la discipline, il était en même temps affable avec les hommes, attentif à leurs besoins et à leurs misères, dont il souffrait sous une apparence de calme, qu'il s'efforçait de prévenir ou d'adoucir autant qu'il le pouvait; c'est ainsi qu'il avait conquis la confiance absolue de tous ceux qui servaient avec lui et qu'il avait inspiré une sympathie mêlée d'une sérieuse estime au pays qui le suivait de loin, qui avait été touché de ses qualités autant que de ses succès.

A cette œuvre multiple et laborieuse dont il est resté chargé pendant deux ans dans les mers de Chine, Courbet s'était épuisé, et sa fin même a pris une sorte de caractère pathétique. La mort est venue pour lui au moment où il touchait au terme de sa rude campagne, où venait d'être signée une paix à laquelle il pouvait se flatter d'avoir contribué. N'exagérons rien, même sur une tombe, n'imitons pas ceux qui prodiguent à tout propos, à l'inauguration de leurs monumens périssables, les mots de génie et de gloire. L'amiral Courbet avait grandement mérité la sérieuse considération dont son nom reste entouré. Depuis la mort de Chanzy, c'est le soldat auquel l'opinion s'est le plus attachée, et s'il y a vraiment quelque chose à regretter, c'est que la politique, la mortelle politique, s'obstine encore à l'appeler à son secours en tirant des archives secrètes de ses amis toutes ces lettres avec lesquelles on n'en a jamais fini. Qu'en peut-on conclure? L'amiral Courbet jugeait sévèrement,— pas plus sévèrement que l'opinion française elle-même,— la politique suivie au Tonkin, et il l'écrivait. C'est connu; mais il n'aurait pas été ce qu'il était s'il eût laissé percer ses amertumes dans le service. Les ordres qu'il recevait, il les avait souvent combattus d'avance; il les exécutait sans murmure, ponctuellement, habilement, dès qu'il les avait reçus, comme s'il les eût approuvés. Libre dans ses lettres intimes, il ne s'affranchissait pas lui-même d'une discipline qu'il exigeait des autres. Il faisait son devoir comme Chanzy faisait son devoir quand il voyait ses conseils méconnus, et ce n'est pas la peine de traîner ces ombres généreuses dans l'arène électorale. Laissons donc ces vaillans soldats, qui appartiennent à la France, laissons-les à leur rôle, à leur mission de patriotisme, sans les exposer aux représailles des partis, sans jeter leur nom dans une campagne d'élections qui a son importance sans doute, puisque la destinée du pays est en jeu, mais où s'agitent toutes les médiocrités et les ambitions vulgaires.

Elle est engagée, en effet, plus que jamais engagée, cette campagne électorale qui va décider pour quelques années de la direction politique de la France, et il n'y a plus qu'à en suivre les incidens, les péripéties qui vont se succéder. De toutes parts maintenant la lutte commence à s'animer entre conservateurs et républicains, entre op-

portunistes et radicaux. Les comités s'organisent, passent la revue des candidatures, préparent leurs listes qui ne sont pas toujours faciles à composer, et sont à la recherche d'un programme. Les réunions se succèdent sur tous les points du territoire et les discours, les manifestes se multiplient. Le grand électeur de l'opportunisme, M. Jules Ferry, qui a déjà évangélisé Lyon, a renouvelé plus librement l'apologie de sa politique à Épinal, et il est aujourd'hui à Bordeaux. M. le ministre de l'intérieur, tout en prétendant que ce n'était pas le moment de s'occuper d'élections, n'a pas laissé d'en parler l'autre jour au Mans, — en complimentant la république d'avoir donné à la France les institutions libres et la préparation militaire! M. le ministre de l'instruction publique, qui n'est pas le moins avisé des membres du gouvernement, a fait tout récemment, lui aussi, son discours et presque un programme à l'inauguration d'un hôtel de ville à Hallencourt, dans la Somme. M. Clémenceau, qui a été brusquement interrompu dans ses pérégrinations par la maladie, ne tardera pas sans doute à reprendre le cours de ses voyages, et en attendant il envoie ses lieutenans en province. En un mot, le mouvement est engagé, les camps se dessinent, les alliances se forment ou les dissentimens se prononcent. Il y a seulement un fait assez sensible jusque dans la confusion, c'est qu'on est à peine au début, on est encore à plus d'un mois des élections, et il y a déjà dans tout ce mouvement une certaine monotonie fatigante. Tous ces discours se répètent avec une déplorable vulgarité. M. Jules Ferry est peu varié avec ses infatuations et ses vaniteuses apologies, avec ses déclarations qui ne trompent personne sur les succès de sa politique, sur la prospérité des finances, sur la fin de la guerre du Tonkin, — « la plus légitime et la plus nationale de toutes les expéditions! » M. Clémenceau lui-même n'est rien moins que nouveau dans ses causticités ou dans ses virulences. Tous ces orateurs en voyage manquent d'ampleur et de souffle. Ces programmes qui ont quelquefois l'air d'être contraires reproduisent, à quelques nuances près, les mêmes banalités qui ont traîné partout.

Ce qu'il y a de particulier et de surprenant, c'est qu'en traçant ces programmes des élections et de la prochaine législature, on prétend s'inspirer de l'opinion, exprimer les vœux du pays. Et, en réalité, le pays ne dit rien de tout ce qu'on lui fait dire. Le pays a sans doute l'instinct que, depuis assez longtemps, sa situation n'est pas des meilleures, que ses intérêts souffrent, que tout est incertain et précaire, qu'il y a de toute nécessité, selon le mot récent de M. le ministre de l'instruction publique à Hallencourt, « quelque chose à changer dans la direction qui a été suivie jusqu'ici. » Il le sent; mais certainement il ne croit à aucun des remèdes qu'on suppose réclamés par lui; ni à la suppression du sénat, à l'élection des juges, à la séparation de l'église et de l'état des radicaux, ni aux guerres religieuses détournées, aux

expéditions lointaines, aux profusions de dépenses érigées en système des opportunistes. Ceux qui se font de ces programmes, qu'on prend trop souvent au sérieux, ce sont ces politiques de comités ou de clubs, qui, sous prétexte d'interpréter l'opinion, imposent tout simplement leurs fantaisies. Le pays, plus modeste, ne demanderait volontiers, si c'était possible, qu'à être plus ménagé dans ses intérêts, dans ses croyances, dans sa sécurité, à ne point être l'éternelle dupe de ceux qui ont la prétention de parler pour lui. On sent bien quelquefois cette lassitude universelle qui ressemble à un avertissement. Les républicains des Vosges avouaient récemment eux-mêmes qu'un pays comme le nôtre, qui vit de paix, de travail et de bon sens, « préférera toujours les améliorations pratiques aux promesses chimériques, aux réformes creuses et retentissantes, à la politique agitée et impuissante. » Fort bien ! mais alors que signifient ces programmes où on laisse s'introduire, sous des formes plus ou moins déguisées, les réformes chimériques, les menaces d'agitations stériles? C'est un perpétuel subterfuge. On promet au pays des améliorations pratiques et on se réserve de traiter avec les radicaux de bonne volonté, de leur ménager une place dans la majorité, de leur livrer tour à tour un peu de magistrature, un peu de concordat, un peu des institutions militaires. C'est tout l'opportunisme, et s'il se trouve des dissidens, des indépendans qui osent rompre avec l'équivoque, dire la vérité, opposer programme à programme, on les excommunie, on les appelle, — c'est la dernière injure, — réactionnaires, cléricaux ou orléanistes! C'est ce qui vient d'arriver à M. Henri Germain à propos d'une circulaire qu'il a adressée à ses électeurs de l'Ain. M. Germain a osé déclarer qu'on abuse la France depuis quelques années, qu'on ne gouverne pas une grande nation en engageant sa politique extérieure dans toutes les aventures, en accumulant les déficits dans ses finances, en troublant sa paix religieuse. Il a parlé ainsi, il a été exclu de la république comme un ennemi des institutions; et cependant, s'il est un fait vrai, qui reste la moralité des élections prochaines, c'est que la république ne peut vivre qu'en échappant aux influences qui la compromettent, en retrouvant une direction nouvelle, un gouvernement de patriotisme prévoyant, d'ordre financier, de sincérité, d'équité libérale.

La France est donc tout entière ou à peu près à ses élections qui décideront bien ou mal de la direction de sa politique et de son avenir prochain. L'Angleterre n'en est pas tout à fait là, elle y arrivera bientôt à son tour elle ne tardera pas à entrer, elle aussi, dans l'agitation électorale. Pour le moment l'Angleterre est officiellement au repos.

Le parlement s'est séparé il y a quelques jours à peine après avoir entendu un discours de la reine qui ne dit rien de nouveau ni rien de particulièrement décisif. Le ministère conservateur qui a pris récemment les affaires reste maître du pouvoir : il règne et il gouverne. Il

attend la fin de la mission qu'il a confiée à sir Henry Drummond Wolff pour aller régler, s'il le peut, à Constantinople et au Caire, la question du Soudan et de l'Égypte; il négocie discrètement, avec la Russie sur la délimitation de l'Afghanistan, et on peut bien penser que le nouveau ministère ne négligera rien pour pouvoir se présenter aux élections prochaines avec une solution des difficultés que les libéraux lui ont léguées, qui, depuis quelques mois, ont passionné l'Angleterre. Quelle sera la solution de ces difficultés d'Égypte et d'Afghanistan? Le chef du cabinet ne l'a pas dit; il ne s'est expliqué ni devant le parlement avant sa séparation, ni au banquet traditionnel de Mansion-House, qui a coïncidé avec la fin de la session. Il a laissé beaucoup espérer sans rien promettre. Ce qu'il y a de plus curieux et de plus caractéristique dans le discours de lord Salisbury à Mansion-House, c'est ce sentiment de libre et supérieure équité que les partis anglais savent toujours garder entre eux, et dont le premier ministre a donné un exemple de plus en reconnaissant la parfaite loyauté de M. Gladstone à l'égard du cabinet dans les derniers jours de la session; c'est aussi le ton dégagé avec lequel lord Salisbury s'est défendu contre ceux de ses amis qui lui reprochaient de n'avoir point répudié tout ce qu'avait fait l'ancien cabinet, de n'avoir pas renoué les traditions de lord Beaconsfield. Le ministère conservateur n'entend pas se départir de la politique de conciliation ou de concession suivie par les libéraux dans la question de l'Afghanistan, dans les négociations engagées avec la Russie. On bataillera plus ou moins, diplomatiquement s'entend, pour Zulficar, mais tout s'arrangera, et si lord Salisbury a pu récemment quitter Londres pour venir en villégiature à Dieppe où il va passer quelques semaines, c'est qu'il sait déjà à peu près à quoi s'en tenir, c'est qu'il ne voit évidemment rien de grave à propos de l'Afghanistan ou de l'Égypte.

Est-ce à dire qu'à défaut d'une question afghane, qui aurait pu être sérieuse, il ne reste plus rien pour occuper ou animer ces vacances d'automne? Il y a tout au moins les visites impériales, une de ces entrevues de têtes couronnées qui ont si souvent piqué la curiosité de l'Europe, et il y a eu aussi pour un moment, pas plus tard que ces jours derniers, une alerte assez imprévue dans les rapports de l'Allemagne avec l'Espagne. Nous n'avons pas eu pour cette année, il est vrai, le spectacle d'une rencontre des trois souverains du Nord; à la représentation récente on n'a vu paraître ni l'empereur Guillaume ni M. de Bismarck. Il n'y a eu que deux empereurs, les souverains de Russie et d'Autriche en présence; mais rien n'a été négligé visiblement pour donner de l'éclat à cette entrevue restreinte qui a eu lieu à Kremsier, dans le vieux palais des évêques d'Olmutz, où toutes les somptuosités de la cour de Vienne ont été déployées pour la circonstance. L'empereur Alexandre III est arrivé à Kremsier avec la tsarine, quel-

ques-uns des grands-ducs et une suite des plus brillantes. L'empereur François-Joseph est allé, avec l'impératrice Elisabeth, avec le prince héritier et quelques-uns des archiducs, à la rencontre de la famille impériale de Russie. M. de Giers, qui était à Franzensbad, s'est rendu de son côté auprès de son souverain à Kremsier, où il s'est rencontré avec M. le comte de Kalnoki. Pendant deux jours les banquets, les réceptions, les chasses, les représentations de gala se sont succédé sans interruption ! Aux fêtes se sont mêlées les conférences des ministres, et tout semble s'être passé aussi cordialement que possible entre les diplomates comme entre les deux familles impériales. En deux jours on a eu le temps de suffire à tout, à l'agrément, et aux affaires sérieuses; puis on s'est quitté, racontent les historiographes, en se promettant de se revoir : c'était bien le moins ! Reste à savoir ce qui survit à ces représentations brillantes données de temps à autre à l'Europe.

Ces entrevues qui sont devenues fort à la mode, qui se sont renouvelées bien des fois depuis des années, n'ont pas toujours eu, sans doute, le privilège de détourner ou de suspendre le cours des événemens qui, le plus souvent, sont le résultat de la force des choses; elles ne laissent pas néanmoins d'avoir leur importance; elles sont dans tous les cas le gage visible de la bonne volonté des chefs de puissans états séparés par bien des intérêts. Cette récente entrevue de Kremsier, succédant à tant d'autres, n'est point uniquement, on peut le croire, un acte de courtoisie, une visite rendue par le tsar à l'empereur François-Joseph; elle est l'expression calculée et préméditée d'une politique. Elle atteste, elle doit attester, de la part des deux gouvernemens, l'intention de maintenir la paix dans les Balkans, de décourager les agitations, de ne pas laisser se réveiller cette question d'Orient sur laquelle la Russie et l'Autriche sont éternellement en conflit. Elle est comme une continuation ou un appendice de cette autre entrevue qui réunissait, l'an dernier, les trois empereurs à Skierniewice, qui semblait avoir pour objet d'établir entre Berlin, Vienne et Pétersbourg, une entente sur certains points de politique intérieure autant que sur la politique extérieure. L'empereur Guillaume n'était pas cette fois de la réunion des souverains, disions-nous; il a été retenu par son grand âge qui ne lui permet plus ces excursions, et par suite son chancelier, le plus puissant de tous, ne s'est pas trouvé non plus dans la petite ville de Moravie où le tsar a reçu l'hospitalité autrichienne; mais il est bien clair que, si le chef de l'empire allemand manquait de sa personne à la fête, il était présent par l'esprit, par l'influence, par l'autorité. On ne s'est pas réuni à son insu et sans qu'il ait mis son visa au programme de l'entrevue. Peu auparavant, les souverains autrichiens étaient allés visiter le vieil empereur Guillaume à Gastein, et c'était déjà comme un prélude de la visite de Kremsier. Le chef de la diplo-

matie autrichienne, le comte de Kalnoky s'était, de son côté, rendu à Varzin, auprès du chancelier allemand, et dans les conversations prolongées de Varzin on n'avait pas sans doute parlé uniquement des relations douanières des deux empires. Tout était entendu d'avance, et rien n'a été fait à Kremsier qui n'ait été tout d'abord accepté, probablement conseillé ou inspiré par ce terrible solitaire de Varzin, qui, du fond de sa retraite, conduit les affaires du monde. Par cette entrevue de Kremsier où il n'était pas, mais où il a été présent quoique invisible, M. de Bismarck n'a fait évidemment que continuer ce qu'il a commencé, ce qu'il poursuit depuis bien des années pour la sûreté, pour la consolidation de l'empire allemand par la paix continentale. Il se crée des défenses et il les maintient de son mieux avec sa dextérité puissante.

M. de Bismarck a-t-il eu dès l'abord la volonté, la préméditation de reconstituer ce qui s'est appelé autrefois et pendant longtemps la triple alliance du Nord? Il n'a peut-être pas de ces fantaisies archéologiques, et dans tous les cas, il est homme à ne prendre du passé que ce qui lui convient, à accommoder les vieilles traditions aux temps nouveaux. Il a manœuvré selon les circonstances, variant ses combinaisons et ses expédiens, se portant partout où il croyait voir un péril. Il a commencé par se rattacher étroitement l'Autriche, qui avait à oublier de cuisantes blessures, qui s'est trouvée intéressée à les oublier; plus tard, il a jugé utile de rallier la Russie pour laquelle il s'était refroidi pendant quelques années après avoir trouvé en elle un moment une auxiliaire singulièrement précieuse. Il a su saisir les occasions, et il a fini, non sans peine, non sans avoir traversé bien des phases et sans avoir eu à concilier bien des intérêts contraires, par créer au centre de l'Europe cette fédération des trois empires dont la masse lui garantit la paix du continent dont il a besoin. Pour lui, c'est l'essentiel, le point capital de sa politique, tout le reste ne compte qu'à demi. Maître du centre du continent, il se croit libre de poursuivre sur toutes les mers ses nouveaux desseins de politique coloniale pour l'empire allemand, et n'attache visiblement qu'une importance secondaire ou très relative à ses rapports avec les autres pays, dont il se sert tour à tour, selon ses intérêts du moment et selon les occasions. Il se sert de l'Angleterre, de la France, de l'Italie, de la Turquie, de l'Espagne, sauf à les délaisser alternativement quand il n'en a plus besoin, et on peut dire vraiment que, dans sa superbe impartialité, il ne ménage personne. Il traite tout le monde également, avec un parfait sans-façon. Il n'a pas eu de peine à capter les Italiens, et il ne leur a sûrement pas ménagé les déboires. Il a été quelquefois bien avec l'Angleterre, et il était récemment encore en querelle avec elle au sujet de Zanzibar conquis à son protectorat; il lui rendra peut-être ses bonnes grâces si lord Salisbury, qui y paraît d'ailleurs assez disposé, veut bien les

payer ; il attendra sûrement dans tous les cas les élections pour savoir quelle attitude il doit prendre avec les Anglais. Il s'est cru un moment intéressé à aider la France dans des entreprises ruineuses, et il n'a pas tardé à lui faire sentir l'aiguillon, en lui rappelant par ses journaux, au cas où elle serait tentée de l'oublier, que rien n'est changé. Aujourd'hui c'est l'Espagne qu'il froisse et qu'il irrite dans le sentiment de ses intérêts, dans son orgueil, en mettant la main sur ses possessions lointaines. M. de Bismarck, dans l'ardeur de ses ambitions coloniales, ne craint pas de se faire de ces querelles qui ne l'inquiètent guère, tant qu'il a son alliance centrale, l'alliance de Gastein, de Skierniewice et de Kremsier,— qui sont cependant quelquefois imprudentes, ne fût-ce que parce qu'elles accoutument tout le monde à se défier de cette prépotence aussi lourde que peu scrupuleuse.

Qui se serait douté que les Espagnols auraient bientôt leur tour dans cette chasse aux colonies, qu'on se réveillerait si vite au-delà des Pyrénées de ce rêve d'une alliance possible entre l'Espagne et l'Allemagne? Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il n'y a que quelques mois, le chancelier de l'empereur Guillaume réunissait lui-même un congrès à Berlin, tout exprès pour créer un code international applicable aux conquêtes coloniales, pour tracer les conditions et les règles de la prise de possession des îles, des continens inoccupés, et presque aussitôt, il a eu tout l'air d'oublier son propre code; par ses agens qui courent les mers, il a étendu la main de l'Allemagne sur quelques îles de l'océan oriental, non loin des Philippines, dans le petit archipel des Carolines. Les Allemands croyaient sans doute trouver la place vide, et M. de Bismarck se préparait à invoquer la maxime tutélaire du *Beati possidentes*. Malheureusement la place n'était pas vide. Les Espagnols ont des droits ou des prétentions traditionnelles sur les Carolines, auxquelles ils ont donné leur nom, qu'ils considèrent comme leur domaine. L'Espagne fait remonter ses droits au XVIe siècle; qu'elle ne les ait pas toujours exercés d'une manière bien effective, elle ne les revendique pas moins énergiquement, et elle prétend ne pas les céder. Elle se défiait évidemment, puisqu'il y a quelque temps elle avait inscrit dans son budget une certaine somme pour l'occupation des Carolines, pour le traitement d'un gouverneur militaire, et elle avait même décidé l'envoi d'un bâtiment de guerre avec quelques troupes; les agens de l'Allemagne l'ont devancée, — et voilà la guerre allumée! Il ne s'agit, bien entendu, pour le moment, que d'une guerre de polémiques, de discours et de manifestations populaires. Le fait est que l'invasion des Carolines a provoqué au-delà des Pyrénées, à Madrid et dans les provinces, une véritable explosion de fierté nationale. Elle a été ressentie comme une injure par tous les partis, qui se sont rencontrés dans un même sentiment de patriotisme offensé. Des généraux ont renvoyé à Berlin les décorations qu'ils avaient reçues l'an

dernier, à l'époque du voyage du roi Alphonse en Allemagne, et de la visite du prince impérial Frédéric-Guillaume à Madrid. Des négocians ont juré, au cas où il ne serait pas fait droit aux griefs de l'Espagne, de ne plus recevoir de marchandises allemandes. Des manifestations populaires ont menacé la légation et les consulats impériaux à Madrid et dans quelques autres villes. Il en est résulté, on le comprend, un embarras aussi grave qu'imprévu pour le ministère du roi Alphonse, qui, sans vouloir se laisser entraîner à des démarches imprudentes ou prématurées, ne pouvait rompre avec le sentiment national et n'a pu se dispenser de s'y associer dans une certaine mesure par ses protestations.

Évidemment M. de Bismarck ne se doutait pas de l'effet qu'il allait produire par le nouvel exploit de sa politique coloniale, par la prise de possession précipitée de ces quelques îlots d'un lointain archipel; et il faut lui rendre cette justice que, par le sang-froid avec lequel il a pris l'effervescence castillane, il a su éviter d'aggraver une situation délicate. Il n'a rien fait pour exciter les passions espagnoles déjà suffisamment enflammées ni pour ajouter aux embarras du ministère de M. Canovas del Castillo. On ne voit point, il est vrai, qu'il ait jusqu'ici rien rétracté de ce que ses agens ont fait aux Carolines ; mais, en jouant la surprise, il s'est empressé de désavouer toute intention de méconnaître les droits ou les intérêts de l'Espagne. Il s'est étudié à ménager dans son langage la fierté espagnole, et si la question n'en est pas plus avancée, elle se trouve du moins replacée dans les conditions où se traitent toutes les questions diplomatiques. Il n'en résultera, c'est plus que probable, ni guerre ni rupture déclarée. On négociera, on transigera, ce sera peut-être le mieux; mais on aura beau faire, le coup est porté. Les Espagnols n'oublieront pas de sitôt et on peut dès ce moment se demander ce qui reste de tous ces projets, de ces mirages de l'année dernière, lorsque le roi Alphonse allait en Allemagne, lorsque le prince impérial d'Allemagne allait avec quelque ostentation à Madrid. Les Espagnols abusés ou légers, qui rêvaient déjà pour leur pays une puissante alliance, peut-être un peu contre la France, se trompaient aussi bien que les Français qui s'irritaient de voir le roi Alphonse aller au camp de l'empereur Guillaume. Ceux qui réfléchissent, qui connaissent le pays, voyaient tout cela avec plus de calme parce qu'ils savaient qu'il n'y avait qu'à laisser aller les choses, que toute cette fantasmagorie disparaîtrait à la première occasion. La désillusion est venue, et la seule moralité de cet incident, c'est que pour une nation comme l'Espagne, il n'y a de vraies alliances que celles qui répondent à sa position, à ses traditions, à ses intérêts permanens, celles qui se font toutes seules, qui existent indépendamment de toutes les formes de gouvernement. Le ministère de M. Canovas del Castillo est d'autant mieux placé pour redresser la politique exté-

rieure de son pays qu'il n'a rien fait pour engager la nation espagnole dans la voie des alliances lointaines, artificielles et onéreuses ; c'est l'œuvre d'un autre ministère. Il n'a, quant à lui, qu'à saisir l'occasion de rendre l'Espagne à sa liberté, de la laisser à ses goûts et ses instincts.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

Les transactions n'ont repris aucune activité sur notre marché pendant la seconde quinzaine du mois d'août. Cependant la persistance du bon marché de l'argent, les prix infimes auxquels se sont tenus les reports à la dernière liquidation des valeurs, l'annonce d'une solution satisfaisante donnée, provisoirement au moins, au conflit anglo-russe, les interprétations favorables dont l'entrevue du tsar et de l'empereur d'Autriche a été l'objet dans la presse européenne, tout cet ensemble de faits a déterminé, en dépit du marasme général des affaires et de la dispersion, habituelle en août, de la clientèle des diverses Bourses, une certaine amélioration de cours sur les fonds publics, tant étrangers que français.

Les consolidés notamment ont dépassé le pair, s'élevant de 99 15/16 à 101 5/16. Le Stock-Exchange s'est montré très satisfait des dernières propositions de la Russié relativement à la difficulté, depuis si longtemps pendante, de la passe de Zulficar. Il ne s'est nullement ému, d'autre part, de certains bruits d'après lesquels la rencontre des deux souverains d'Autriche et de Russie aurait eu des résultats assez menaçans pour l'Angleterre, s'il était vrai que la cour de Saint-Pétersbourg eût obtenu de celle de Vienne la garantie de la neutralité de la Turquie dans le cas d'une guerre anglo-russe en Asie. Enfin, quel que soit réellement l'objet de la mission de sir Drummond Wolff à Constantinople, on paraît convaincu, dans les cercles officiels de Londres, que cette mission portera d'heureux fruits, aussi bien au point de vue du règlement des affaires d'Égypte qu'à celui du resserrement des relations amicales entre la Porte-Ottomane et la Grande-Bretagne.

Que M. de Giers et M. de Kalnoky aient agité ou non, dans leurs entretiens à Kremsier, la question de la neutralité de la Turquie et de la nécessité d'empêcher la conclusion d'un accord séparé entre la Porte et l'Angleterre, l'entrevue des deux empereurs, en confirmant les garanties qu'avait données déjà l'an dernier l'entrevue de Skierniewice, au point de vue du maintien de la paix, a contribué à raffermir les fonds publics à Vienne et à Berlin. Les rentes russes et hongroises ont assez vivement progressé et il en a été de même pour l'Italien, qui, de 94.55, a été porté jusqu'à 95.35, niveau où ce fonds a pu se maintenir depuis.

Les valeurs ottomanes, à la faveur de cette amélioration générale, ont été l'objet d'un mouvement spécial de reprise, énergiquement mené à Paris par un petit groupe de spéculateurs, et secondé par des achats suivis au Stock-Exchange. Le Turc consolidé a pu dépasser un moment 17 francs et n'a reperdu ensuite que quelques centimes, restant à 16 fr. 95. La Banque ottomane, de 530 s'est élevée à 545, et finit à 542. En dehors des considérations se rattachant aux avantages qui peuvent résulter, pour la situation économique et financière en Turquie, du succès éventuel de la mission de sir Drummond Wolff, on attribue le regain de faveur dont ont bénéficié les valeurs ottomanes, d'une part, au prochain détachement d'un coupon trimestriel sur la Dette consolidée, de l'autre, à la progression très marquée des recettes de la Régie des tabacs, recettes qui servent, on le sait, de gage aux obligations privilégiées, et constituent en outre un des principaux élémens de la confiance que les porteurs de titres peuvent mettre en une élévation éventuelle du revenu de la Dette consolidée.

L'Unifiée n'a pas subi l'impulsion donnée aux autres fonds publics. Bien que le paiement des indemnités d'Alexandrie ait été effectué, on n'a pas encore constaté que la mise en circulation, par cette voie, de sommes fort importantes, ait provoqué, soit en Égypte même, soit ici ou à Londres, un surcroît de demandes en titres de la Dette ordinaire. La fermeté de cette valeur, cependant, ne s'est pas démentie; on peut signaler même une légère avance de 3 francs, à 333.

L'Extérieure 4 pour 100, que les ventes effectuées sous l'influence des progrès effrayans de l'épidémie cholérique en Espagne avaient, au commencement du mois, fait baisser à près de 57 francs, a été relevée jusqu'à 58 par les rachats du découvert, et aurait même dépassé ce prix, si l'incident des îles Carolines n'était venu enrayer ce mouvement. Le ton conciliant et courtois de la réponse de l'Allemagne aux réclamations du cabinet de Madrid a calmé un peu l'effervescence. La difficulté, cependant, n'est nullement résolue, et les négociations engagées dureront sans doute fort longtemps. L'Extérieure a fléchi de nouveau à 57 3/4, et les Chemins de la Péninsule, Saragosse et Nord de l'Espagne, après avoir repris assez vivement sur les bas cours cotés au moment où l'on redoutait les progrès de l'épi-

démie, ont reperdu une partie de cette avance. Il n'y a plus à douter d'une diminution sensible du dividende sur le Saragosse pour 1885, et le Nord de l'Espagne aura peut-être quelque peine à maintenir sa répartition pour cet exercice au même niveau que pour 1884.

L'incident hispano-allemand a également arrêté nos fonds français au cours de la reprise qui semblait se dessiner. Les demandes de l'épargne au comptant étant suivies et assez importantes (notamment en 3 pour 100 perpétuel et en amortissable), les cours s'élevaient peu à peu sur ces deux fonds : l'un atteignant 81.20; l'autre, 82.90. A la nouvelle de la grande manifestation patriotique des Madrilènes, des offres ont ramené le 3 pour 100 à 81 francs. Quelques centimes ont été regagnés depuis, et de faibles oscillations se sont produites autour de 81.10 dans l'attente des résultats de la réponse des primes. Le 4 1/2, presque complètement immobile, se retrouve à 108.96, comme il y a quinze jours. L'influence exercée par l'approche des élections générales ne s'est accusée jusqu'ici que dans le ralentissement croissant des affaires et dans le sentiment que, jusqu'à ce que le verdict du suffrage universel ait été prononcé, les circonstances commandent impérieusement une attitude de grande réserve. On estime que la liquidation prochaine s'effectuera aussi heureusement que celle de fin juillet, sans modification sensible dans les taux des reports, si peu onéreux pour les acheteurs et si peu avantageux pour les capitalistes restés fidèles à ce genre d'emploi de leurs ressources disponibles.

La Banque de France défend assez péniblement son prix de 5,000 fr. La stagnation commerciale s'accuse dans la diminution continuelle du portefeuille et dans l'amoindrissement parallèle du chapitre des profits et pertes. Les actionnaires doivent s'attendre à un dividende plus faible pour le second semestre de 1885 que pour le semestre correspondant de 1884.

Le Crédit foncier est très ferme à 1,315, et son compte de bénéfices est jusqu'ici plus élevé pour 1885 que pour 1884. Mais il ne s'agit pas là d'un établissement de crédit qui doit trouver exclusivement dans les affaires de l'année courante l'intégralité de son dividende annuel. Les affaires anciennes du Crédit foncier lui assurent seules un dividende de 60 francs par action. Il peut donc ne demander aux affaires nouvelles de l'année que le contingent nécessaire pour compenser les extinctions normales et les remboursemens éventuels; le reste sert, s'il y a lieu, à grossir encore le dividende. Nous avons fait remarquer, il y a quinze jours, que le Crédit foncier allait trouver un nouveau champ d'opérations et, par conséquent, une nouvelle source de bénéfices dans les prêts aux départemens et aux communes pour les constructions de maisons d'écoles.

La Banque de Paris ne s'est pas encore relevée de la dépréciation subie récemment ; elle se tient sans affaires aux environs de 660. Les

porteurs craignent que le dividende ne puisse être maintenu pour 1885 même au niveau, déjà réduit, de celui de 1884.

Le Comptoir d'escompte, dont les opérations suivent un courant constamment régulier, échappe par la nature même de ces opérations, au moins en partie, à l'influence de la stagnation générale des affaires. L'excellent classement de ses titres et la fixité presque absolue du dividende maintiennent aisément un cours peu éloigné de 1,000 fr.

Nous passons ensuite aux sociétés qui ne peuvent obtenir de bénéfices que de l'emploi plus ou moins fructueux des fonds que leur confie leur clientèle de déposans. Les reports ne donnent plus de déficits, les affaires nouvelles font défaut. Les émissions restent encore la meilleure source de profit, et presque toutes ont réussi admirablement; mais les opérations de ce genre ont été rares et ne pouvaient, par leur nature, laisser qu'une marge bénéficiaire peu importante pour les établissemens de crédit qui s'y étaient intéressés. Les prévisions pour les dividendes de 1885 sont peu favorables. Nul, dans le public, ne se soucie, en achetant des actions de banques, de courir des aléas fâcheux, que ne compense aucune éventualité favorable.

La Société générale reste donc tout à fait délaissée à 455. Il en est de même du Crédit lyonnais à 540, de la Banque d'escompte à 447, de la Banque franco-égyptienne à 471.

Les sociétés immobilières sont bien plus faibles encore : la Foncière lyonnaise à 315, les Immeubles à 375, la Rente foncière à 137. Le Crédit mobilier peut être compris dans le même groupe, puisque son portefeuille est composé en majeure partie d'actions de la nouvelle Société immobilière de Marseille. Il végète à 225 francs.

Parmi les établissemens de crédit étrangers, la Banque ottomane seule donne lieu à quelques affaires. Nous en avons parlé plus haut. La Banque des pays Autrichiens est immobile à 450, la Banque des pays Hongrois de plus en plus délaissée à 266. Il est probable que ce dernier établissement ne tardera pas à être mis en liquidation.

Les actions des chemins français ne subissent aucune fluctuation de cours. Les recettes diminuent toujours, et l'apparition du choléra dans le midi de la France est peu propre à favoriser un réveil d'activité dans le mouvement des transports. Mais les actionnaires savent qu'en vertu des conventions de 1883, les dividendes des grandes compagnies, sauf celui du Nord, ne peuvent subir de réduction. On traite donc ces titres comme de véritables obligations. Les valeurs industrielles ont été assez bien tenues, notamment le Gaz, le Suez, les Allumettes. L'action de Panama est restée très faible à 433, et les obligations des trois catégories ont été offertes au-dessous des cours cotés au milieu du mois.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

our

ant
ns,
res.
du

né-
nfie
les
eil-
ent;
eur
éta-
· les
: se
eux,

est
, de

ière
Cré-
por-
ciété

nane
naut.
des
ne ce

n de
dans
dans
vertu
sauf
itres
assez
n de
tégo-
.